

UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00377223 3

C C Daniele

CORRESPONDANCE

D'ORIENT

1830-1831.

IMPRIMERIE DE DUCESSOIS,
QUAI DES AUGUSTINS, 55.

CORRESPONDANCE
D'ORIENT

1830-1831

PAR M. MICHAUD,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

ET M. POUJOULAT.

II

PARIS.

DUCOLLET, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

QUAI DES AUGUSTINS, 15.

1833

DS
48
M6
t.2

LIBRARY
JUL 13 1965
UNIVERSITY OF TORONTO

991931

Je crois devoir répéter ici ce que j'ai dit dans le court avertissement mis en tête du premier volume de cette correspondance; je n'ai point la prétention d'avoir fait un livre, ni même un itinéraire de mon voyage; on ne doit voir ici que des lettres écrites des lieux où je me suis trouvé, que des lettres destinées à l'amusement et quelquefois à l'instruction de mes amis. En les publiant, j'ai pensé qu'il pouvait être in-

téressant pour les lecteurs de suivre un voyageur qui débarque en Orient avec les illusions que ses études lui ont laissées, avec les surprises que fait naître le spectacle d'un monde nouveau ; j'ai pensé qu'il ne serait pas non plus sans intérêt de voir ce même voyageur perdant, à mesure qu'il avance, quelques-uns de ses enchantemens, et jugeant avec calme et sang-froid ce qui avait d'abord excité son enthousiasme. Lorsque je relis les graves relations de nos voyageurs les plus distingués, je m'étonne d'une chose, c'est qu'ils en savent tout autant lorsqu'ils se mettent en route que lorsqu'ils reviennent; ils paraissent aussi instruits dans la première page que dans la dernière; on ne voit pas assez comment la lumière et la science leur sont arrivées.

On a comparé quelquefois notre vie

à un voyage; il serait naturel aussi de comparer un voyage lointain à la vie humaine, qui commence toujours par l'ignorance crédule et par une certaine disposition à être surpris de tout ce qu'on voit. Le premier âge, qui est celui des admirations et des étonnemens, ne passe que trop vite; bientôt arrive le temps de la maturité, des froides réflexions, des tristes pensées; le monde où nous sommes perd alors la moitié de ses attraits; on ne lui trouve plus ce qui nous avait d'abord séduits; c'est ce qui m'est arrivé pour l'Orient, et le lecteur ne sera pas fâché peut-être de voir dans mes lettres comment l'expérience m'est venue.

J'ai revu avec un très-grand soin toutes les lettres que je publie; malgré mon travail, les lecteurs y retrouveront encore assez de négligences, assez de fautes;

pour se convaincre de la précipitation avec laquelle elles ont d'abord été écrites; j'y rendais compte de tout ce qui m'arrivait, j'exprimais mes pensées à mesure qu'elles venaient à mon esprit; le moindre incident avait de l'importance, et quelquefois peut-être m'y suis-je trop arrêté. L'envie de montrer la physionomie morale d'un pays m'aura jeté aussi dans des détails qui pourront paraître communs à des voyageurs plus instruits que moi. Je ne savais pas d'ailleurs assez de choses, et je n'ai pas pu toujours choisir dans ce que j'avais à dire.

Lorsque je suis parti pour l'Orient, je me suis embarqué avec mes souvenirs, avec mes opinions, avec mes sentimens habituels; mon esprit avec son allure accoutumée, ma manière de considérer les choses de ce monde, ma bonne ou

mauvaise humeur, le laisser-aller de ma vie ordinaire, m'ont suivi partout, et ne m'ont pas plus quitté que mes bagages. Tout cela a dû se retrouver dans une correspondance familière, et je n'ai pu l'en faire disparaître. Le plus illustre de nos écrivains, qui m'a précédé dans ce pélerinage, et dont le souvenir m'a souvent encouragé au milieu des fatigues de la route, regardait son itinéraire en Orient comme une bonne partie de ses Mémoires; cette manière de juger les voyages d'un homme de lettres m'a toujours paru très-juste, et surtout depuis que j'ai aussi parcouru le monde. Aussi ce que je présente au public est-il moins la relation d'un voyage, que l'histoire particulière d'un voyageur jeté tout à coup au milieu des merveilles, des ruines et des révolutions de l'Orient.

Les descriptions que nous font les voyageurs sont ordinairement de très-beaux panoramas; mais dans les panoramas tout est silencieux, tout reste immobile, tout paraît inanimé; en me plaçant moi-même dans celui que je présente à mon tour, en y plaçant des personnages qui parlent et qui agissent, je lui aurai peut-être donné quelque vie.

Je n'ai point écrit pour des savans, et ce n'est pas pour eux que je publie cette correspondance, car je n'ai rien à leur apprendre; je n'ai pas fait un assez long séjour dans les pays que j'ai visités, pour enseigner à mon retour tout ce qu'ils ont d'instructif et de curieux : ce n'est pas ici l'Orient de la science, mais l'Orient vu pour la première fois par quelqu'un qui ne l'avait connu que dans les tableaux des poètes, et dans les sou-

venirs de l'histoire. Je ne publie pas non plus ces lettres pour ceux qui ne se plaisent qu'à ce qui est grave et méthodique. En un mot, j'avais écrit pour mes amis, à qui des impressions locales, des traits de mœurs, des observations faites en présence des objets et rédigées à la hâte, n'avaient pas trop déplu; j'avais écrit pour quelques amis éclairés dont l'approbation a quelquefois encouragé de légères esquisses et de simples *causeries* sur les pays que j'ai parcourus, et je m'adresse aujourd'hui à des lecteurs qui, j'espère, ne seront pas plus sévères que l'amitié.

Tout ce que je viens de dire pour mes lettres, je le dis pour celles de mon jeune compagnon de voyage, qui a revu avec soin tout ce qu'il a écrit en Orient. On pourra juger à chacune de nos

publications ce que l'expérience et les inspirations des régions lointaines peuvent ajouter au talent d'un jeune écrivain.

MICHAUD.

CORRESPONDANCE

D'ORIENT

1830-1831.

LETTRE XXV.

ROUTE DE KOUMKALÉ AUX DARDANELLES.

Dardanelles, 2 août 1830.

Voila bien des lettres, mon cher Bazin, qui sont à votre adresse ; elles attendent dans nos malles l'occasion de partir. La réforme ottomane, je m'en aperçois, n'a pas encore songé à l'organisation des postes dans l'Anatolie, et, depuis Baba jusqu'ici, il n'y a pas une boîte aux lettres. Seulement des Tartares, qui sont les courriers du divan, apportent de temps à autre des messages aux pachas ou

à d'autres autorités du pays; nous voyons aussi passer beaucoup de navires qui viennent de la mer Noire et qui se dirigent vers quelque port de notre Europe; mais les Tartares ne se chargeraient pas de mes lettres, et je ne vois pas sur la mer un seul pavillon français.

Si mes lettres ne peuvent vous parvenir, il est bien plus difficile encore que les vôtres me parviennent; depuis que j'ai quitté Smyrne, je n'ai reçu aucune nouvelle de France; aucun bruit venu de l'Occident n'a frappé mes oreilles. Je frémis quand je songe à ce qui a pu se passer depuis le 7 juillet; j'ai appris pendant cet intervalle comment Ilion est tombé, mais je ne puis savoir si Paris est encore debout; je n'ignore pas le sort de la famille de Priam, mais qu'est devenue la famille de saint Louis! Que sont devenus nos lois, nos libertés, nos amis dans la grande capitale! Personne n'en sait rien ici, pas même les consuls. Je ne veux point toutefois interrompre notre correspondance; j'espère qu'un jour la Providence se chargera de vous faire parvenir ces feuilles volantes, où vous pourrez voir régulièrement tout ce qui m'arrive et tout ce que je sens, où les souvenirs de l'antiquité se trouvent parfois mêlés aux souvenirs de l'amitié et de la patrie, où je vous exprime chaque jour mes étonnemens pour tout ce que je vois, et mes inquiétudes pour tout ce que j'ai quitté. Je vais vous donner aujourd'hui la fidèle histoire de notre

voyage depuis Koumkalé ; mais je crains que les détails de ce petit itinéraire ne vous paraissent peu importans, surtout si ma lettre vous arrive au milieu des violentes secousses dont la société européenne est menacée, et si elle se rencontre dans la malle du courrier avec la grande nouvelle de quelque royaume renversé ou détruit.

Nous sommes partis de Koumkalé hier matin ; après avoir salué à notre droite le tombeau d'Achille et traversé le Simoïs sur un pont de bois à moitié démoli, nous sommes entrés dans une plaine marécageuse où rien ne pouvait frapper nos regards. Au bout d'une demi-heure de marche, nous avons traversé la petite rivière d'Halileli sur un pont de pierre bâti avec les restes du monument d'Ajax ; nous avions à notre gauche, en poursuivant notre route, le cap Rheté, sur lequel s'éleve le *tumulus* du fils de Telamon, dont je vous ai parlé dans mes précédentes lettres ; au-delà du cap, nous nous sommes avancés sur un terrain montueux où les chemins étaient si mauvais, que nous n'avons pu rester sur nos chevaux. Ce n'est qu'en approchant de la mer que la route devient praticable, car les flots se sont chargés de l'aplanir et d'y voiturer des sables pour la commodité des voyageurs. Ici des montagnes d'un aspect triste et aride bordent l'Hellespont ; quelques troupeaux de chèvres noires erraient sur les lieux escarpés, conduits par des bergers couverts de peaux d'ours ou d'autres bêtes fauves de ces

contrées. Le cap des Barbiers ou les *tâches blanches* étaient devant nous; plusieurs navires qui remontaient l'Hellespont avaient cherché un abri derrière ce cap, contre les vents du nord qui soufflent toujours avec violence.

Le promontoire des Barbiers ou le cap Trapèse se trouve à la moitié du chemin entre Koumkalé et les Dardanelles. C'est sur ce point que plusieurs géographes ont placé l'ancienne ville de Dardanus; j'aurais bien voulu voir les ruines d'une ville citée par Homère; plusieurs de nos compagnons de voyage se sont détachés de la caravane pour parcourir le pays; je les ai priés d'examiner la position des lieux, et de voir s'il ne restait pas quelques murailles, quelques fondations qui pussent marquer l'emplacement d'une cité. Pour moi, je suis resté au bord de la mer, rêvant à la gloire qu'il y aurait à découvrir la patrie d'Anchise et d'Énée. Vous rirez peut-être, mon cher ami, de cette préoccupation des voyageurs pour des souvenirs fabuleux, et vous serez de l'avis des Turcs qui se moquent de nous lorsqu'ils nous voyent chercher avec tant d'empressement des cités tout-à-fait effacées de la terre. Au reste, mon illusion n'a pas duré long-temps; mes compagnons, qui étaient allés à la découverte, n'ont pas tardé à revenir; ils avaient vu quelques vallées fertiles, plusieurs villages bien bâtis; ils avaient trouvé un peuple hospitalier, mais aucune trace d'une cité antique; ils nous ont rap-

porté des fruits, du fromage, des gâteaux qu'on leur avait donnés dans les chaumières, mais pas un seul fragment de marbre ou de pierre qui eût pu appartenir à la ville de Dardanus. Il a bien fallu prendre son parti et renoncer à une découverte. Les voyageurs qui nous ont précédés n'ont pas été plus heureux que nous; aucun d'eux n'a pu reconnaître ni les ruines, ni l'emplacement de Dardania. Strabon, qui parle de Dardania, nous dit que cette ville changeait souvent d'habitans, ou plutôt que ses habitans ne restaient pas toujours dans le même lieu, ce qui semblerait prouver que la cité n'avait point de monument, et qu'elle voyageait comme une caravane. On ne doit pas s'attendre à la retrouver.

Comme nous marchions fort lentement, nous avons eu tout le temps d'observer l'Hellespont et ses rivages. Nulle part la largeur du détroit n'excède cinq ou six milles; dans plusieurs endroits ses deux rives ne sont pas séparées l'une de l'autre par la distance d'une demi-lieue. Si vous voulez vous faire une idée du *large Hellespont*, figurez-vous un fleuve immense comme un des fleuves d'Amérique, roulant ses flots entre deux chaînes de montagnes, que son courant semble avoir séparées dans les temps primitifs. Ce grand canal qui ne ressemble aux autres mers que par la salure de ses eaux, ne féconde point, il est vrai, les campagnes qu'il avoisine; mais toujours retenu dans son lit

profond, il n'inonde jamais ses rivages; tour à tour il tient lieu de barrière à l'Asie et à l'Europe, et sert de moyen de communication entre des peuples voisins ou éloignés. Je ne vous parlerai point de la sœur de Phyxus, qui, en se noyant dans cette mer, lui donna son nom; au temps de l'expédition des Argonautes, l'Hellespont était déjà très-fréquenté; la navigation d'un détroit qui réunit trois mers, excita souvent la jalousie des peuples les plus renommés par leur puissance et leur industrie maritime. La poésie a dit que la Grèce prit les armes contre Ilion, pour venger l'enlèvement d'Hélène et la cause de l'hymen outragé; mais l'histoire pourrait dire aussi que l'empire de Priam fut renversé par les Grecs, parce qu'il leur fermait les portes de l'Hellespont. Plus tard, les flottes de Sparte et d'Athènes se disputèrent dans plusieurs combats l'empire de cette mer; dans la plus haute antiquité, il n'est point de nation maritime qui n'étendît jusque-là ses relations, qui n'eût sur les rivages d'Hellé des établissemens ou des colonies; c'est ce mouvement du commerce et de la navigation qui fit naître toutes les villes dont le voyageur foule aujourd'hui les ruines, en parcourant les rivages du détroit.

Je me suis quelquefois étonné que les mers n'aient pas eu leurs historiens, comme les îles et les royaumes du continent; les annales de l'Hellespont auraient pour nous un très-grand intérêt. Combien

de fois cette mer a changé de domination! que de nations elle a vues s'établir autour d'elle ! que de conquérans, que de peuples civilisés ou barbares l'ont traversée, pour aller soumettre ou défendre des pays lointains! Que d'expéditions aventureuses, gigantesques, héroïques, depuis celles du navire Argo, de Xerxès et d'Alexandre, jusqu'au passage des croisés de Venise et de Champagne, qui allaient à la conquête de Byzance, et à celui des Turcs qui se précipitaient sur l'Europe chrétienne! Maintenant les flots de l'Hellespont s'écoulent et murmurent sans garder un souvenir ni la moindre trace de la gloire et des grandeurs qu'ils ont vues passer; les rives du détroit n'ont que des ruines vaines, témoignage incertain et muet; l'histoire générale et la poésie ne nous offrent sur cette mer que des traditions confuses et des pages dispersées çà et là. Un jour viendra peut-être où le monde civilisé portera de nouveau ses regards vers l'Orient; alors s'élèveront d'autres cités, se formeront d'autres empires, et la mer d'Hellé retrouvera sa gloire.

Les montagnes qui bordent l'Hellespont, paraissent toutes formées de sable ou de terre végétale; on n'y aperçoit ni couches de granit ni couches de pierres calcaires. Nous n'avons pu observer que de loin les côtes d'Europe; elles semblent moins favorisées de la nature, et présentent des aspects moins variés que les côtes d'Asie. On y trouve à peine quelques ruisseaux et quelques fon-

taines. Le sol y est aride, la campagne sauvage et triste; je dois ajouter, d'après les récits des voyageurs, qu'il existe aussi une grande différence entre les populations qui habitent l'un et l'autre rivage. De l'autre côté du détroit, les habitans ont conservé le caractère dur et grossier des anciens peuples de la Thrace; sur la rive où nous sommes on retrouve encore les mœurs douces et paisibles de l'antique Asie; aussi voyage-t-on avec plus de sûreté sur la rive asiatique que sur la rive opposée. Dans notre route, depuis le cap Baba jusqu'aux Dardanelles, nous n'avons pas entendu parler d'un seul accident arrivé à des voyageurs, tandis que de l'autre côté de l'Hellespont, les routes sont presque toujours infestées de brigands, et que chaque jour il s'y passe des événemens tragiques.

Ce ne sont pas seulement les rivages de l'Hellespont qui attirent notre attention; la mer elle-même nous présente un spectacle plein de mouvement et de variété. On y voit sans cesse des vaisseaux avec toutes sortes de pavillons, qui viennent du Bosphore ou de l'Archipel; le détroit est couvert d'une foule de petits bâtimens qui vont d'Europe en Asie, ou d'un port à un autre; les uns se laissent entraîner aux vents et déploient toutes leurs voiles, les autres luttent péniblement contre les vagues, et présentent leur flanc incliné à la tempête qui les repousse. Quelques navires sont attachés au rivage, attendant qu'un vent favorable leur

permette de continuer leur route, et les matelots, les passagers, hommes, femmes et enfans, sont campés au bord de la mer, sous des tentes formées avec les voiles des navires.

Quoique le détroit de l'Hellespont soit très-fréquenté, la navigation n'y est pas cependant sans difficultés et sans périls; on rencontre presque partout des courans dont la force entraînante ne peut être surmontée qu'à l'aide d'un bon vent. Nulle part le canal n'a assez d'étendue pour que les grands bâtimens puissent y manœuvrer et maîtriser l'influence des vents contraires. Les navires, voguant presque toujours près de la côte ou de quelques écueils, sont obligés de jeter l'ancre toutes les nuits; on aperçoit quelquefois sur le rivage les carcasses des vaisseaux qui ont fait naufrage, et ces tristes débris sont un avertissement pour les navigateurs. Ce qu'il y a de plus incommode et de plus fâcheux pour la navigation en général, c'est que les mêmes vents règnent sur cette mer pendant plusieurs mois sans aucune interruption; en été, ce sont les vents du nord; en hiver, les vents du midi. Les vaisseaux ne peuvent descendre le détroit dans la saison où les vents viennent d'Afrique, ni le remonter dans le temps où règne la tramontane qui vient de la mer Noire. Ainsi, il est difficile d'aller par mer à Constantinople depuis le mois de juin jusqu'au mois de septembre, presque impossible d'en revenir depuis le mois d'octobre jusqu'au mois

d'avril. Il a été question d'établir dans l'Hellespont des bateaux à vapeur destinés à remorquer les navires, pour les faire avancer contre les courans et les vents ; l'exécution de ce projet serait d'un très-grand avantage pour la navigation ; mais dans ce pays-ci, tout va si lentement ! Il est possible aussi que les capitaux hésitent à se risquer dans une grande entreprise peu compatible avec l'état présent des choses en Turquie, où l'avenir est plus incertain que partout ailleurs, où il est presque toujours dangereux de spéculer sur des nouveautés venues de l'Occident.

A peine avions-nous dépassé la pointe des Barbiers, que les montagnes de la rive asiatique nous ont montré un magnifique spectacle. Tout l'horizon était couvert de nuages de fumée, qui s'élevaient par-dessus les sommets des monts et que le vent du nord poussait avec rapidité vers le midi. A mesure que nous avancions, ces nuages s'amoncelaient sur nos têtes, et quelques éclairs, quelques brillantes étincelles se mêlaient à la fumée blanche et livide qui semblait sortir d'une fournaise immense ; c'était un vaste incendie allumé dans les forêts voisines, et bientôt le pays nous a paru tout en feu. Des tourbillons d'une flamme rouge couraient sur les hauteurs, descendaient dans les vallées, dévoraient tout ce qu'ils rencontraient sur leur passage, et s'étendaient sur un espace de plusieurs milles. J'ai fait à ce sujet quelques ques-

tions à nos guides. Ils m'ont répondu que chaque village avait une portion de montagne à laquelle on met le feu pour avoir du bois à brûler; la flamme consume les feuilles, les branchages verts des arbres et des arbustes, et ne laisse que des tiges desséchées que chacun vient couper quand il en a besoin; il arrive quelquefois que deux ou trois villages se réunissent pour incendier plusieurs montagnes rapprochées les unes des autres. Nous avons traversé plusieurs vallées qui avaient ainsi perdu leur verdure, et qui présentaient à l'œil la noirceur du charbon. Tout est sombre et nu dans ces vallées où la flamme a passé : plus d'ombre, plus de gazon, plus d'oiseaux; ces lieux ont l'aspect que les poètes donnent aux noirs rivages.

Nous avons pu remarquer en passant près de l'incendie les manœuvres employées par les villageois pour diriger la marche du feu; quand la flamme s'éteint dans un endroit, on la rallume avec des troncs embrasés. L'incendie vient-il à franchir les bornes qu'on lui a prescrites, on coupe alors les communications, et le feu s'arrête devant la coignée. Vous voyez par là, mon cher ami, qu'on joue ici avec les incendies, comme chez nous les partis jouent avec le feu grégeois des révolutions; mais les villageois de l'Hellespont sont plus habiles ou réussissent mieux à maîtriser l'incendie qu'ils ont allumé.

Sur le chemin que nous suivons, c'est un événe-

ment que de rencontrer un homme. Nous n'avons aperçu jusqu'ici aucune habitation, ni cabane, ni café; nous ne voyons que des puits et des fontaines construits en pierre. Ces monumens agrestes donnent de la vie aux solitudes que nous traversons, et nous rappellent de distance en distance que l'humanité a passé par là. L'Évangile, qui place un verre d'eau parmi les trésors de la charité, nous dit qu'on peut à ce prix acheter le royaume du ciel; cette maxime de l'Évangile qui n'est pas prise à la lettre dans nos climats humides de l'Occident, est une vérité pratique chez tous les peuples que le soleil d'Orient brûle de ses feux. L'hospitalité des Orientaux, comme nous l'avons vu jusqu'ici, ne fait pas de grands frais pourla réception des étrangers, mais on est sûr du moins de rencontrer partout, même dans les lieux les plus déserts, une eau claire et limpide, pour se rafraîchir et pour étancher sa soif. Les Turcs, qui laissent tout tomber autour d'eux, ne négligent pas d'entretenir les fontaines et les puits, placés sur les chemins; c'est un devoir religieux qu'ils manquent rarement de remplir; je ne m'arrête jamais devant ces monumens de leur piété, sans bénir la vertu hospitalière qui les a fondés.

Le soleil était au milieu de son cours, lorsque nous sommes arrivés dans une clairière, au milieu de laquelle est un puits à l'usage des voyageurs; le lieu était fort commode pour faire une halte, et

c'est là que nous avons dîné. Toute la caravane s'est étendue par terre ; des branches d'arbre et des feuilles de chênes nains nous servaient de sopha et de table ; nous causions avec nos muletiers sur les pays que nous venions de traverser, lorsqu'il est arrivé auprès du puits deux musulmans qui d'abord ont fait leurs ablutions et leur *namaz*, et sont ensuite venus s'asseoir ou plutôt s'accroupir auprès de nous ; nous avons facilement reconnu à leur costume que c'étaient deux dervisches ; l'un d'eux paraissait être un Scheik ; il portait un habit de drap vert ; le second portait une espèce de manteau ou robe de feutre noir ; tous deux avaient un long bonnet d'étoffe grise, terminé en pointe ; à leur ceinture pendait un long rosaire de 99 grains, nombre sacré qui est celui des attributs donnés à la divinité. J'ai prié notre interprète de saluer, de notre part, les deux dervisches, et de leur exprimer le plaisir que nous donnait leur rencontre dans ce lieu désert. Le Scheik a répondu par un sourire gracieux ; j'ai demandé aux dervisches d'où ils venaient ; ils se sont tournés vers l'Orient, et nous ont montré les montagnes boisées qui s'élèvent de ce côté ; ce pays est désigné sur nos cartes par ces mots un peu vagues : *pays couvert de bois*. Ce pays couvert de bois est arrosé par une foule de ruisseaux et de rivières, sortis des chaînes septentrionales de l'Ida ; il est traversé par deux routes qui conduisent de Pergame et de Magnésie aux Dardanelles ; cette

contrée est fertile, et les habitans y ont conservé les mœurs simples des anciens temps. Des voyageurs qui l'ont traversée m'ont parlé d'une vallée qui a huit ou dix lieues de longueur, et qu'on appelle la *Vallée des Noisetiers* à cause de la grande quantité de noisetiers qu'on y trouve. Cette vallée renferme plusieurs caravanserais, plusieurs teckés ou monastères, dans lesquels les voyageurs reçoivent tous les soins de l'hospitalité antique. Nos dervisches appartenaient à l'un de ces teckés; ils ont quitté depuis quelques jours la vallée des Noisetiers, pour aller visiter un autre tecké, situé au-delà de l'Hellespont. Notre conversation avec les dervisches n'a pas été sans intérêt, et vous ne serez pas fâché d'en connaître quelque chose. Comme ils nous demandaient d'où nous venions, et qui nous étions, il m'a paru piquant de leur répondre par les paroles que Glaucus dans l'Iliade adresse à Diomède. « Pourquoi me demandez-vous qui nous » sommes, et d'où nous venons? Telles sont les » feuilles dans les forêts, tels sont les hommes sur » la terre; les feuilles qui sont l'ornement des arbres » tombent sous le souffle des vents, et la forêt qui » reverdit en pousse de nouvelles. » Ces paroles, empruntées à Homère, n'auraient pas paru suffisantes dans notre Europe à un officier de police qui m'aurait demandé mon passeport; elles ont charmé nos dervisches, car elles ont un caractère tout-à-fait oriental; toutefois nos cénobites de la

vallée des Noisetiers ne pouvaient concevoir que des hommes aussi sages, aussi raisonnables que nous le paraissions, eussent pu se résoudre à quitter leur pays, pour venir si loin; ils ne s'expliquaient une aussi grande singularité, qu'en nous comparant aux oiseaux voyageurs. « Il faut que vous ayez, vous autres Européens, quelque chose de la nature et de l'instinct des cicognes, des grues et des oies sauvages que nous voyons arriver chaque année dans nos climats. » Je ne savais trop que répondre à nos anachorètes, et je m'en. suis tiré par quelques nouvelles phrases à la manière de Glaucus; j'ai promis au Scheik d'aller le voir dans la vallée des Noisetiers; vous serez bien reçu, m'a-t-il dit, et nous nous sommes quittés.

L'Anatolie est le pays de la Turquie où les cénobites musulmans se trouvent en plus grand nombre; on compte plus de cent soixante teckés ou monastères dans l'Asie mineure. La plupart sont entretenus par des legs pieux; ils ne possèdent point de riches domaines, comme certains couvens de notre Europe chrétienne; nos moines d'Occident s'étaient enrichis en défrichant des lieux déserts, tandis que les dervisches ne se sont jamais occupés des soins de l'agriculture. Chaque tecké ne renferme qu'un petit nombre de cénobites, mais partout, des musulmans se font affilier à un monastère de leur voisinage et s'associent à la dévotion et aux cérémonies des dervisches; la vie que mè-

nent les Turcs, l'esprit d'isolement qui leur est naturel, les disposent à ces associations; il n'est pas de maison musulmane qui, sous quelques rapports, ne présente l'aspect d'un cloître; point de famille d'Osmanlis qui n'ait quelque chose des habitudes monastiques. Les dervisches ne font ni vœux ni sermens, ce qui ne les empêche pas de rester fidèles à la règle qu'ils ont adoptée; on s'accorde à louer la régularité de leur conduite et de leurs mœurs. On parle néanmoins d'un très-petit nombre de couvens livrés à la dissolution; la licence y est, dit-on, portée au dernier excès, car la corruption, lorsqu'elle pénètre dans la solitude, y fait plus de ravages que partout ailleurs. Vous pouvez lire dans Mouradgea d'Ohsson des détails curieux sur la règle et la discipline des dervisches turcs. Psalmodier des versets du Coran, répéter souvent la prière du namaz, prononcer cent fois, mille fois par jour, les quatre-vingt-dix-neuf attributs d'Allah, telles sont les pratiques les plus habituelles de leur dévotion. Qui n'a pas entendu parler des exercices auxquels ils se livrent, de la danse qu'ils poussent souvent jusqu'à l'entier épuisement des forces humaines? qui ne connaît cette incroyable frénésie avec laquelle quelques-uns d'entr'eux se meurtrissent les membres avec un glaive, ou se précipitent sur un fer rouge qu'ils prennent dans leurs mains et serrent entre leurs dents? C'est là qu'on reconnaît jusqu'où peuvent aller des imaginations ardentes,

échauffées à la fois par les feux du climat et par une religion toute passionnée. Rien n'est plus étrange sans doute que de pareilles cérémonies; mais des hommes sages ont pensé que ces fatigues et ces tourmens du corps pouvaient être une distraction à l'exaltation de l'esprit. Si des exercices violens et périlleux n'occupaient leurs sens et leurs pensées, il est probable que des dervisches ignorans, des reclus oisifs, nourris au milieu des fantômes de la solitude et livrés aux songes et aux visions de la nuit, perdraient tout-à-fait la raison. Il arrive quelquefois, et c'est là qu'éclate la sagesse de la nature, que le délire de l'homme met une borne à ses propres excès, et que traçant un cercle autour de lui, il se dit à lui-même: *Je n'irai pas plus loin;* c'est ainsi que le torrent impétueux qui menaçait de tont submerger, finit par se creuser un lit, et se fait un rivage ou une limite que ses flots grondans ne peuvent plus franchir.

Tandis que nos cénobites voyageurs s'acheminaient vers le tecké qu'ils allaient visiter, nous avons poursuivi notre route. Après avoir quitté les pays boisés et montueux, nous sommes arrivés dans une vaste plaine, au bout de laquelle on aperçoit la ville des Dardanelles; cette ville qui paraît avoir deux fois l'étendue de la petite cité de Koumkalé, est bâtie, comme vous savez, au bord de l'Hellespont; le Rhodius baigne ses murailles au sud-est; ce fleuve ne roule guère plus d'eau que

le Simoïs ; son cours irrégulier à travers les campagnes qu'il inonde dans la saison des pluies ressemble à celui de la Durance que nous avons traversée dans notre route de Lyon à Marseille. Notre caravane est descendue chez M. Outré, consul de France, dont la réception nous a fait oublier les misères et les fatigues de notre route.

LETTRE XXVI.

LA VILLE DES DARDANELLES ET SES ENVIRONS. VISITE AU PACHA.

Dardanelles, 5 août 1830.

La ville des Dardanelles est assez bien bâtie; les maisons, construites en bois, y sont couvertes de tuiles. Elle a plusieurs mosquées et plusieurs bazars; c'est là que s'approvisionnent les voyageurs et les marins qui remontent ou descendent le détroit. La population se compose d'Israëlites, d'Arméniens, de Grecs et de Turcs; les osmanlis en forment la plus grande partie. La ville n'a pas plus de cinq ou six mille habitans, en comptant la garnison du château.

La ville des Dardanelles a des manufactures de

maroquin qui ont quelque célébrité, et une très-grande fabrique de poterie. Cette dernière fabrique que nous avons visitée, fournit des vases de terre à tous les pays voisins; elle en envoie jusqu'à Constantinople. Ce genre d'industrie est un de ceux qui répondent le mieux aux besoins du pays. Le premier meuble d'une maison ou d'une chaumière est un vase de terre; un habitant de ces contrées se passerait plutôt d'un abri ou d'un vêtement que d'un vase d'argile, renfermant de l'eau pour les ablutions, ou pour les besoins de chaque instant de la vie. Aussi trouve-t-on partout, même dans les lieux déserts, des débris de poterie.

Je me rappelle qu'en parcourant l'emplacement de Troie, j'avais ramassé un grand nombre de fragmens de poteries, car j'avais vu dans quelques voyageurs que les débris des vases de terre sont souvent les ruines les plus anciennes, et celles qui résistent le plus au temps. Je choisissais ceux qui me paraissaient avoir le caractère de la plus grande vétusté; je croyais avoir trouvé tantôt les restes d'un vase qui avait appartenu à la belle Hélène, tantôt les débris d'une coupe dans laquelle le roi Priam aurait fait des libations au grand Jupiter; mes compagnons et moi nous étions chargés de ces fragmens, ramassés sur l'Acropolis ou aux portes Scées. Mais à mesure que nous avançions dans le pays, de quelque côté que nous portassions nos pas, des débris pareils s'offraient partout à nos

regards; enfin il y en avait partout une si grande quantité, que nos reliques troyennes finirent par perdre de leur prix, et nous crûmes devoir nous débarrasser d'un fardeau qui nous paraissait plus incommode à mesure que nos illusions s'évanouissaient. La manufacture des Dardanelles prépare dans un jour plus de ruines que n'en pourront jamais porter les savans et les antiquaires qui, comme nous, se laisseraient aller à de vaines conjectures et prendraient des tuiles ou des pots de terre brisés pour des restes vénérables d'Ilion.

Nous avons fait quelques promenades autour des Dardanelles; les campagnes sont fertiles et généralement bien cultivées; quelques coteaux sont couverts de vigne, et le vin qu'on y recueille est fort estimé parmi les Européens établis dans le Levant. Nous avons visité les jardins qui sont à l'est de la ville; là croissent ensemble le chou et l'oignon, la verte laitue, la citrouille aux flancs larges, le melon aux côtes dorées; ce n'est pas sans une certaine joie que jai reconnu nos abricots, nos poires d'Europe, nos prunes diaprées, nos pêches au frais duvet; en revoyant des jardins semblables à celui de la chaumière qui m'avait reçu dans des jours malheureux, en revoyant l'humble marguerite, le pâle souci, la jacinte odorante qui m'inspirèrent mes premiers vers, en les retrouvant sous le ciel de l'Anatolie et si loin des lieux où je les avais chantés, je suis tombé un moment dans une sorte de rêverie qui m'a fait oublier les merveilles de l'O-

rient ; j'en demande pardon à l'antiquité, mais si quelques colonnes en marbre de Paros, si les ruines d'un vieux temple, si quelques restes d'une statue d'Apollon ou de Minerve s'étaient présentés alors devant moi, j'aurais peut-être passé sans les regarder et sans les voir. J'ai causé, à l'aide d'un interprête, avec les jardiniers qui travaillaient dans leurs enclos bordés de haies vives. Ils appartiennent tous à la nation grecque ; ils nous ont dit que leurs pénates sont respectés par les Turcs, et que personne ne leur dispute le fruit de leurs travaux ; ils paraissent contens de leur sort ; il est si rare dans ce pays de rencontrer des gens heureux, et de voir briller sur des figures humaines quelque sérénité ! Plusieurs voyageurs s'accordent à regarder la classe des jardiniers en Turquie comme la moins maltraitée et la moins malheureuse ; ils n'en donnent pas la raison ; on sait que chez les Musulmans on ne paie pas ordinairement la dîme des fruits, excepté des olives ; le fisc n'atteint point non plus les herbes et les légumes, et l'avidité d'un pacha ne s'arrête guère aux fleurs des jardins ; voilà sans doute pourquoi les jardiniers sont à l'abri du despotisme turc.

En sortant des jardins, nous avons poussé notre course jusqu'au Rhodius ; sur la rive droite du fleuve on a élevé un mur en grosses pierres de taille, en forme de parapet, pour arrêter le débordement des eaux qui menace quelquefois de submerger la ville. Le terrain sur lequel on a cons-

truit cette muraille est planté de très-beaux platanes qui feraient l'ornement d'une de nos grandes cités; les Arméniens y ont établi leur cimetière. Tandis que nous étions assis sur les pierres du parapet, nous avons été témoins d'une scène assez curieuse que je veux mettre sous vos yeux. Un groupe de femmes arméniennes, avec des provisions, une cruche d'eau, et un vase rempli de charbons allumés, est venu se ranger en cercle à quelque distance de nous; tout à coup l'une d'elles s'est mise à pleurer et à gémir; le groupe tout entier a suivi cet exemple, et l'air a retenti de cris déchirans; la femme qui avait donné le signal d'un aussi grand désespoir est allée se prosterner sur une tombe voisine dont la terre paraissait fraîchement remuée; tantôt elle se jetait à genoux, les mains jointes, tantôt elle couvrait la terre de toute la longueur de son corps, ou bien elle restait debout et immobile; bientôt un prêtre arménien, qui jusque-là s'était tenu à l'écart, s'est approché de cette pauvre femme; il a ouvert un livre et prononcé quelques paroles. La femme est revenue au milieu du cercle, et les gémissemens ont recommencé : « O mon » cher époux, nous t'avons perdu..... ô l'exemple » des maris, pourquoi nous as-tu quittés?... qui t'a » forcé d'abandonner ce monde où tes amis te pleu- » rent?... reviens parmi nous, et nous te ferons » oublier par nos soins les peines de cette vie.... » Après ces apostrophes et mille autres semblables

dont on nous a donné à peu près le sens, le prêtre s'est placé auprès du groupe des pleureuses, il a récité de nouveau quelques prières; une femme est sortie du cercle, a fait plusieurs signes de croix; elle a baisé la main et le livre du prêtre arménien; cette cérémonie a duré fort long-temps; on a prié devant plusieurs tombes; à chaque prière, on donnait au prêtre une pièce de monnaie; les scènes de deuil se sont enfin terminées par un festin qui n'avait rien de triste, car toutes les femmes étaient persuadées que les mânes de leurs parens se trouvaient au milieu d'elles, et qu'ils prenaient leur part du banquet funèbre.

La scène que je viens de vous raconter n'est autre chose qu'un anniversaire; les femmes arméniennes viennent, selon l'usage de leur culte, honorer la mémoire de leurs parens qui ne sont plus. Elles emmènent avec elles des pleureuses qui s'associent à leur douleur et qu'on paie en raison de leur désespoir; je m'étonne qu'un sentiment aussi naturel que celui qui nous fait honorer les morts, se manifeste d'une manière si diverse, et que les regrets de l'amitié ou de la famille ne parlent pas chez tous les peuples la même langue. Nous avons vu que, chez les Turcs, la religion défend de pleurer et de gémir aux funérailles; ici au contraire, c'est une œuvre méritoire, une chose qui plaît à Dieu, que de se désoler sur un tombeau. Nous avons des moyens plus solennels, mais peut-être moins ex-

pressifs pour déplorer le trépas de ceux que nous avons perdus ; qui ne connaît nos éloges académiques, nos oraisons funèbres, nos discours en prose et en vers, débités avec appareil devant un cercueil prêt à se fermer pour jamais ! Si j'avais à choisir entre notre rhétorique qui se met en deuil, notre éloquence qui pleure et qui s'admire, et de pauvres femmes qu'on paie pour faire retentir l'air de leurs cris, j'avoue que je serais quelquefois embarrassé.

Je ne puis déchiffrer dans mes notes le nom que les Turcs donnent au Rhodius ; ils ont une grande vénération pour ce fleuve, et leur superstition entoure son origine de mille traditions merveilleuses. Nous demandions à un Turc d'où vient le Rhodius. — Il vient de si loin que personne n'a jamais pu savoir sa source. — On raconte dans le pays, et le peuple y ajoute une foi entière, qu'un homme partit autrefois à cheval des Dardanelles, pour aller chercher la source du Rhodius ; cet homme marcha quatre vingts ans sans découvrir l'origine du fleuve ; à la fin, son cheval fut changé en sel ; on ne dit pas si le voyageur revint à pied, et combien il mit de temps pour revenir. Ne croirait-on pas, d'après ces contes populaires, que le fleuve que nous voyons traverse des contrées inconnues, et qu'il en est de sa source comme de celle du Nil ? Il n'est pas néanmoins un habitant de ce pays qui ne pût s'assurer par lui-même de la

vérité; il ne faut pas plus de deux journées pour se rendre à la chaîne septentrionale de l'Ida, d'où s'écoule le Rhodius, et pour revenir de l'Ida jusqu'à la mer, en suivant le cours du fleuve qui n'a que douze ou quinze lieues.

Les anciens Grecs avaient une mythologie pour les fleuves et les fontaines; les Turcs en ont une aussi, car ils sont pleins de respect pour l'humide élément; ce ne sont plus des nymphes, mais des génies qui ont la garde des eaux; nous pressions un habitant des Dardanelles de nous conduire à quelques lieues d'ici, dans une vallée où coule le Silléïs; cette proposition lui paraissait suspecte; que *voulez-vous faire du Silléïs?* nous disait-il; comme nous insistions, il nous a parlé d'un voyageur qui avait voulu pénétrer à la source de cette rivière, et que le génie du fleuve avait frappé de mort. Vous voyez que la mythologie des Turcs porte l'empreinte de leur caractère et de leurs lois; les Grecs se représentaient les divinités des eaux et des campagnes sous des formes douces et riantes; l'imagination des Osmanlis peuple les champs et les bois de fantômes menaçans: les génies qu'ils placent à la garde des sources et des rivières sont pour eux comme les chiaoux ou les muets du sérail.

Je ne vous ai pas encore parlé de ce qu'il y a de plus curieux aux Dardanelles; je ne vous ai pas dit un mot du pacha; avant de lui être présenté, je voulais savoir quelque chose sur son caractère, sa

politique et ses habitudes ; quoique l'Anatolie n'ait point de journaux, et que chaque homme ici, comme le Dieu du silence, tienne sans cesse le doigt sur sa bouche, on sait néanmoins ce que font et ce que disent les pachas. La biographie d'un pacha de l'Hellespont ne peut manquer de vous intéresser. Voici ce que j'ai pu recueillir jusqu'à présent :

Le pacha des Dardanelles était, il y a peu de temps, gouverneur de l'île de Cos ou Stanchio, où son départ a laissé peu de regrets. Il n'a qu'une femme qui est fort riche, et qui a exigé en se mariant qu'il n'en épouserait pas une seconde, tant qu'elle resterait avec lui ; comme tous les pachas, il a un médecin qui est en possession de sa confiance, et qui est, après le maître, l'homme le plus important du sérail ; ce médecin, en faisant les affaires du pacha, ne néglige point les siennes, et son nom n'est pas épargné dans les malédictions du peuple. On vante la modération du visir des Dardanelles, parce que, dans sa justice distributive, il s'en tient ordinairement à la bastonnade ; il n'est pas de jour où de pauvres rayas et même des Turcs ne reçoivent cinquante ou cent coups de bâton sur le dos ou sur la plante des pieds ; le consul anglais avait dénoncé au pacha un Grec dont il croyait avoir à se plaindre ; celui-ci, sans avoir été entendu, a reçu le châtiment accoutumé ; le consul anglais ayant exprimé ses regrets sur ce que l'homme

accusé avait été puni, sans avoir été jugé, le pacha lui a répondu qu'il avait regardé sa plainte comme un jugement. Le pacha a, comme le sultan Mahmoud, la manie de bâtir, et par là il est devenu la terreur des ouvriers, car il les force de travailler, et il ne les paie pas, ou les paie si mal qu'ils meurent de faim à son service. Toutes les fois qu'il veut réparer ou bâtir un kioske, ou seulement remuer une pierre dans la ville et à la campagne, tout ce qu'il y a ici de maçons et de charpentiers prend la fuite. Vous me demanderez quel est l'opinion du pacha par rapport à la réforme qu'on veut opérer; je ne crois pas qu'il ait d'autre politique que celle de rester en place. Il est comme beaucoup de gens qu'on rencontre partout, qui n'ont point d'opinions, et qui font leur chemin avec les opinions des autres. Il croit que le vent de la faveur vient aujourd'hui de l'Occident, et que les Francs ont quelque crédit sur l'esprit du sultan Mahmoud; il fait sa cour aux Francs, il la fera demain aux janissaires, si la fortune vient à changer, toujours prêt à servir tout ce qui réussira, mais bien décidé à ne pas se faire étrangler pour un parti.

A présent que vous connaissez un peu le pacha des Dardanelles, vous prendrez peut-être quelque intérêt à nous suivre dans notre présentation à son excellence. Nous avons été présentés ce matin, on nous a fait un accueil magnifique. D'abord le pacha s'est levé pour nous recevoir, ce qu'un Turc ne fait

jamais pour des chrétiens; puis après le café et le chibouc, nous avons eu les confitures et le sorbet. Le pacha nous a fait plusieurs questions sur la France; il nous a demandé entre autres choses quelle était dans nos provinces la dignité qui correspond au gouverneur d'un pachalik en Turquie; je lui ai répondu que l'administration de nos départemens ou pachaliks, se composait de plusieurs fonctions et autorités différentes, qu'il y avait un homme pour recevoir l'impôt, un autre pour faire exécuter les ordres de l'administration générale, un troisième, pour commander les troupes, un quatrième, pour faire la police, etc. Tous ces hommes réunis, lui ai-je dit, forment l'équivalent ou plutôt la monnaie d'un pacha. Son excellence avait quelque peine à concevoir un pacha en plusieurs personnes. Elle m'a fait plusieurs autres questions sur le gouvernement de la France; j'ai répondu de mon mieux, mais j'ai bien vu que je n'étais pas compris. En parlant de quelque chose d'embrouillé, de difficile à comprendre, nous disons quelquefois que c'est de l'algèbre; notre gouvernement représentatif est plus que de l'algèbre pour les Turcs. J'aurais bien voulu interroger à mon tour le pacha sur l'état présent de la Turquie; mais je n'en ai pas trouvé l'occasion; les Osmanlis, en général, n'aiment pas qu'on les interroge sur la politique de leur souverain et sur la situation actuelle de l'empire. Notre conversation a fini par des lieux com-

muns sur la morale et par des maximes tirées de la sagesse des nations, c'est-à-dire par des proverbes. Cette manière de s'exprimer par sentence est souvent un moyen d'échapper aux questions, et les Turcs sont très-habiles dans cet art de parler sans rien dire. Après nous avoir débité quelques maximes orientales, le pacha a fait un signe; un esclave a promené devant nous une cassolette d'où s'exhalaient des parfums; un autre esclave a répandu sur nos mains et sur nos vêtemens des eaux odoriférantes; cette dernière cérémonie est ordinairement le signal par lequel celui qui vous reçoit vous invite à prendre congé de lui. Quand nous sommes sortis, son excellence s'est levée de son sopha, comme elle l'avait fait à notre arrivée.

Un événement qui a beaucoup occupé les Dardanelles ces jours derniers, achevera de vous faire connaître la politique du pacha. Voici le fait : Une femme turque, lasse d'être battue par son mari, prend le parti de s'enfuir du harem et de retourner à l'île de Samothrace sa patrie. Elle se réfugie dans un navire portant pavillon russe; le mari va se plaindre au pacha, qui envoie aussitôt des soldats turcs pour ressaisir la fugitive. Cette affaire, qui dans tout autre temps eût été sans conséquence, prenait une certaine importance dans la situation où se trouve la Porte vis-à-vis de la Russie. Le consul de cette nation a protesté contre l'outrage fait à sa bannière; les autres consuls

francs n'ont point gardé tout-à-fait la neutralité, et ont paru prendre parti contre le pacha. Celui-ci, à qui la Porte dans ses instructions recommandait d'avoir les plus grands égards pour les consuls européens, s'est trouvé fort embarrassé et a supplié le consul russe de ne point porter ses plaintes à Constantinople ; il promettait d'arranger l'affaire à la satisfaction commune, et déjà il avait confié à la femme de son médecin la musulmane fugitive. A notre arrivée aux Dardanelles, tout le monde était dans l'attente d'une décision ; les vrais croyans, qui ont conservé leur fanatisme, criaient au scandale, et demandaient que la femme infidèle fût rendue à son mari qui seul avait le droit d'en faire justice. Dans tous les consulats, on exprimait le vœu que la femme fût reconduite dans le bâtiment grec ; le pacha, qui avait encore plus peur des consuls que des vrais croyans, a pris le parti que lui indiquaient les Européens, et tout s'est terminé par une circonstance que personne ne pouvait prévoir. La femme battue ayant été reconduite sur le navire d'où elle avait été enlevée, les Grecs du bâtiment, qui s'étaient montrés d'abord si hospitaliers, si compatissans pour elle, l'ont tellement maltraitée, tellement outragée, qu'elle a pris le parti de retourner auprès de son mari ; elle est rentrée hier dans sa prison conjugale ; le consul russe est satisfait, et le pacha est tranquille.

Telle a été le dénouement d'une aventure qui semblait devoir mettre tout en feu et qui est devenue un véritable sujet de comédie. Il faut croire néanmoins, d'après la tentative que vous venez de voir, qu'un certain amour d'indépendance fermente dans les harems de la Turquie. Je vous ai déjà parlé d'une aventure à peu près semblable dans la baie d'Erisso; toutefois les Osmanlis n'en sont point encore venus au point où ces atteintes portées aux lois de l'hymen puissent recevoir des encouragemens publics. On soupçonne les Grecs du navire où s'était réfugiée l'épouse fugitive, de s'être entendus avec le pacha pour dégoûter cette pauvre femme de la liberté; quoi qu'il en soit, leur conduite aurait été une nouvelle preuve de cette vérité, qu'il y a souvent quelque chose de pire que les tyrans, ce sont les libérateurs.

Tous les navires qui passent dans l'Hellespont étaient autrefois visités aux Dardanelles; les bâtimens devaient rester trois jours dans le mouillage de Niagara; la Porte s'est beaucoup relâchée de ses rigueurs, depuis que les puissances chrétiennes ont des consuls dans cette ville; on se contente de voir les passeports, sans faire aucune visite. Les deux châteaux ne sont plus un épouvantail, et l'artillerie qu'on y entretient n'est plus employée qu'à saluer les vaisseaux de guerre qui passent. On répare de temps en temps les deux forteresses, mais on n'y met jamais la main sérieusement; il faut

faire ici une remarque générale qui pourra vous expliquer comment cet empire turc, autrefois si redoutable, a perdu peu à peu une grande partie de ses moyens de défense; jamais la Porte ne fournit aux dépenses des constructions ou des réparations jugées nécessaires dans les places de guerreet les forteresses; lorsqu'une fortification menace de tomber en ruines, le pacha de la province, obligé de tout faire à ses frais, prend de l'argent et des ouvriers partout où il en trouve, et commande les travaux qui se réduisent le plus souvent à l'application d'une couche de chaux sur les murailles extérieures des tours et des châteaux qu'il s'agit de réparer. Les forteresses turques, ainsi reblanchies à neuf, presque tous les deux ou trois ans produisent un effet très-pittoresque au bord de seaux, et sur le penchant des collines verdoyantes; elles fixent très-agréablement l'attention des voyageurs et des peintres de paysage, mais elles ne sauraient arrêter les flottes ou les armées ennemies. Vous pouvez juger par là de l'état de défense où doivent se trouver maintenant les frontières de la Turquie et les avenues de la capitale. C'est un spectacle qui m'afflige, et qui me paraît encore plus triste, lorsqu'en jetant les yeux autour de moi, je vois que tout ce qui se fait dans le pays, se fait de la même manière, et qu'on ne s'occupe pas plus sérieusement d'améliorer les lois d'une administration vermoulue, que de relever des murailles qui s'é-

croulent. On veut reprendre la force qu'on a perdue, on veut retrouver les jours d'une gloire éclipsée, mais les abus qui ont amené le mal subsistent encore; au lieu d'aller au fond des choses, et de pénétrer dans la plaie pour la guérir, on s'arrête à la superficie, on s'en tient aux apparences, et je crains bien que les réformes tentées pour renouveler le vieil empire d'Otman, ne ressemblent à l'application d'une couche de chaux sur un édifice tombant en ruines.

Quand nous sommes arrivés aux Dardanelles, on n'y connaissait point encore la prise d'Alger; les vents du nord n'avaient permis à aucun navire de remonter l'Hellespont et d'apporter la nouvelle qu'on avait déjà reçue par terre à Constantinople. Un cutter anglais se morfondait depuis quinze jours devant Ténédos, sans pouvoir devancer la renommée qui cette fois avait pris la route de terre; c'est une frégate française, venant de Stamboul, qui nous a appris que le général Bourmont était entré dans Alger le 5 juillet. Dans un dîner chez le consul de France, nous avons porté plusieurs toasts à la gloire de notre armée et de ses illustres chefs. Cette nouvelle a produit parmi les Turcs une très-grande sensation; les plus fanatiques ne veulent pas y croire; ceux qui ne refusent pas d'y ajouter foi disent entr'eux que si les Français sont entrés dans Alger, ce ne peut être que d'après la permission expresse du sultan Mahmoud. Ma joie serait com-

plète, si nous avions des nouvelles de France. Nous nous demandons avec inquiétude ce qu'est devenue cette monarchie d'où sont parties les foudres de la victoire; triomphante sur les côtes d'Afrique, impuissante peut-être à se maintenir dans sa propre capitale; redoutée des tribus de l'Atlas, et chez elle le vain jouet des factions. J'interroge la renommée, et la renommée ne me répond point; je vois des vaisseaux d'Europe que les flots et les vents entraînent avec rapidité, et qui passent sans nous jeter une lettre, un mot qui nous instruise; pas une voix d'Occident ne vient dissiper nos alarmes, et je n'entends que la *tramontane* qui souffle avec violence dans l'Hellespont.

Il est probable que je ne recevrai de vos nouvelles qu'à Constantinople, et je suis bien impatient d'y arriver. Nous avons loué un caïque, et nous nous mettrons en mer dès que les vents seront un peu calmés.

LETTRE XXVII.

ABYDOS ET SESTOS.

7 Août 1830.

Le consul de France a demandé pour nous au pacha un teskéré ou passeport, et nous avons quitté les Dardanelles pour rejoindre notre caïque qui nous attendait au mouillage de Niagara. La tramontane soufflait toujours; les mariniers grecs qui devaient nous conduire, nous conseillaient d'attendre un temps plus calme. Mais notre impatience ne connaissait ni dangers, ni obstacles; nous sommes entrés dans notre caïque, et nous avons donné nous-mêmes le signal du départ. A peine notre barque fragile est arrivée au milieu du canal, fort étroit dans cet endroit, que la tempête a redoublé,

et les flots, amoncelés par l'orage, menaçaient à chaque instant de nous engloutir. Notre frêle embarcation a été plusieurs fois sur le point de chavirer, et nos bagages et nos vêtemens étaient tout trempés de l'onde amère. Il a bien fallu reconnaître que nous avions eu tort; nous avons prié nos marins de retourner au mouillage d'où nous étions partis. Une chose digne de remarque pour des amis de l'antiquité comme nous, c'est que cette contrariété nous arrivait à l'endroit même où Xerxès fit distribuer trois cents coups de fouets à la mer, pour punir ses flots rebelles. Nous n'étions guère en mesure d'exercer une pareille justice envers les élémens, et d'infliger aux ondes courroucées la moindre correction. Aussi avons-nous pris le parti de descendre modestement à terre, et d'attendre avec patience et résignation que l'orage fût apaisé.

Comme nous avions le plus beau temps du monde malgré la tempête, nous nous sommes retirés dans une vigne située sur la rive, et notre caravane s'est assise en cercle à l'ombre d'un grand noyer. Nous avons choisi dans notre bibliothèque de voyage tous les livres qui pouvaient compléter nos études sur le pays d'Abydos et de Sestos que nous avions devant nous. Nous avons relu le passage d'Hérodote où le vieil historien raconte comment Xerxès fit construire un pont sur le détroit et comment l'armée du grand roi traversa la mer.

Quels contrastes nous offrent ici les choses humaines! quel spectacle que celui que nous montre un potentat d'Asie ouvrant à son armée innombrable un chemin sur les flots de l'Hellespont, et peu de temps après le grand roi repassant le détroit dans un frêle navire et débarquant presque seul sur la rive où nous sommes! Cette partie du canal fut presque toujours le chemin des conquérans et des armées qui venaient d'Europe en Asie et d'Asie en Europe; la Perse passait par ce chemin pour aller conquérir la Grèce ou la Thrace, et la Grèce à son tour suivait la même route pour envahir l'Asie. L'armée d'Alexandre traversa la mer sur une flotte, dans l'endroit même où Xerxès avait fait construire un pont. Les barbares qui ont passé par là, après les Perses et les Macédoniens, n'ont pas eu des historiens comme Hérodote et Quinte-Curce; aussi le souvenir de leurs expéditions est-il resté confus et presque ignoré. Nous ne suivrons point ici les traces des Turcs, ni même celles des croisés qui, au rapport du maréchal de Champagne, s'arrêtèrent à Abydos qu'ils appelaient *Avie*, et prirent dans cette cité, encore florissante à cette époque, les vivres dont ils avaient besoin.

Si cette rive a ses souvenirs historiques, la poésie y retrouve aussi ses traditions qui sont plus populaires. Quel est le voyageur ou le marin qui, en passant devant la pointe de Niagara, ne prononce les noms de deux amans célébrés par

l'antiquité? A la vue de la côte de Sestos, nous cherchons la *tour où Héro se tenait autrefois, un flambeau à la main, pour guider Léandre à travers les flots;* nous mesurons des yeux *le détroit retentissant de l'antique Abydos qui déplore encore aujourd'hui l'amour et le trépas de l'infortuné Léandre.* Ces dernières paroles vous rappellent sans doute le charmant poème de Musée, car c'est par là que le poète grec commence son récit. Le poème de Musée, si plein de gracieuses peintures, ne doit-il pas avoir un charme et un intérêt de plus quand on le lit en présence de Sestos et d'Abydos? Nous nous sommes donné le plaisir de cette lecture, assis sous notre grand noyer. Vous savez combien l'*Iliade* animait pour nous les campagnes de Troie; les souvenirs littéraires appliqués aux localités ont un intérêt que je ne puis exprimer. Ce qu'on lit, ce qu'on entend n'est pas seulement de la belle poésie, c'est un tableau animé qui passe sous les yeux : les personnages revivent autour de nous, et le récit du poète devient une scène à laquelle on est présent.

Ainsi, en lisant le poème de *Musée,* nous croyons voir les villes de Sestos et d'Abydos telles qu'elles furent autrefois; nous assistons à la fête de Vénus et d'Adonis, où la jeunesse d'Orient avait coutume d'accourir. Ce fut à cette fête que Léandre vit pour la première fois la jeune Héro, prêtresse de Vénus; elle brillait dans le temple *semblable à*

l'Aurore naissante, et sa peau blanche et vermeille était comme *une prairie couverte de roses nouvelles.* Le temple qui entendit les tendres aveux des deux amans, s'élevait là-bas sur cette côte jaunâtre où croissent maintenant les bruyères et l'olivier sauvage. Voilà près de nous la rive d'où l'aimable Léandre partait chaque soir, et où il revenait chaque matin. Mais le bonheur des deux amans devait finir, car il était soumis à l'inconstance des flots et des vents. Une nuit d'hiver, tandis que la tempête grondait sur l'Hellespont, le jeune homme d'Abydos voulut braver les vagues en courroux; mais la mer était affreuse, les vents violens avaient éteint le flambeau de la tour, et l'amant infortuné, malgré ses prières à Vénus, à Neptune, à l'époux d'Orithie, fut englouti sous l'onde. Au lever de l'aurore, la prêtresse éplorée chercha son époux sur les rives du détroit. O douleur! elle vit au pied de la tour le corps de Léandre déchiré par les pointes des rochers, et poussée par son désespoir, elle se précipita dans les flots.

Le poème de *Musée,* dont je vous donne à peine une faible idée, est une production pleine de grâce et de naturel, sans aucun mélange de mauvais goût et d'affectation. Les savans ont agité la question de savoir si ce poème devait être attribué à Musée, disciple d'Orphée, ou bien à un poète de ce nom, de l'école d'Alexandrie, qui vivait dans les premiers siècles de notre ère. Il suffit de con-

naître un peu les mœurs des temps primitifs pour se persuader que cette production élégante et polie ne leur appartient pas, et ne peut leur appartenir. Le poème de *Héro et de Léandre* porte évidemment le caractère d'un siècle où l'amour avait perdu les formes simples et grossières des premiers âges; on y reconnaît facilement une époque où les poètes raffinaient déjà sur l'amour et la galanterie, où les sentimens s'unissaient à la politesse des mœurs. L'auteur du poème de *Héro et de Léandre* parle de l'amour comme Ovide, ce qui ne ressemble guère à l'amour des temps héroïques. Les deux épîtres d'Ovide, l'une de Héro à Léandre, l'autre de Léandre à Héro, nous rappellent les mœurs galantes de Rome sous Auguste, et de la Grèce à cette époque. La première de ces épîtres exprime avec une rare perfection les inquiétudes, les alarmes, les sentimens divers d'une femme passionnée qui attend son amant; la seconde est fort inférieure à la première : elle ne renferme que des idées vagues et communes, et ne dit rien ni au cœur ni à l'esprit. On doit croire que Musée le grammairien a connu les deux épîtres d'Ovide : elles ont même pu lui fournir l'idée de son poème; mais l'auteur grec a de beaucoup surpassé son modèle.

Comme la tramontane grondait toujours, et que nous n'avions guère que nos livres pour passe-temps, nous n'avons eu rien de mieux à faire que de lire la *Fiancée d'Abydos*, de lord Byron; il était

naturel de chercher à comparer le poème anglais avec le poème de *Héro et de Léandre*. Je me garderai bien de vous donner ici une analyse de l'ouvrage de lord Byron, beaucoup plus connu aujourd'hui que le poème grec de Musée. Je me contenterai de faire passer devant vous les trois figures que le poète anglais nous montre sur la scène. On ne trouverait pas dans les harems de la Turquie beaucoup de jeunes filles comme Zuleika; toutefois, le caractère de la fiancée est une charmante création. Byron nous la représente belle comme la première femme souriant au serpent, douce comme la mémoire d'une amante au tombeau, pure comme la prière que l'enfance exhale; le caractère de Zuleika, par l'innocence et la candeur, appartient à tous les temps et à tous les pays. Les couleurs du poète sont moins naturelles et moins vraies, lorsqu'il nous peint le jeune Sélim. On voit d'abord dans l'amant de Zuleika un enfant timide et soumis, un jeune homme, plein d'innocence et d'ingénuité, qu'on laisse pénétrer dans le harem, puis un personnage mystérieux qui médite des complots et qui s'est mis à la tête d'une bande de pirates; un pareil caractère n'est vrai dans aucun pays, encore moins en Turquie qu'ailleurs. Quant à Giafir, c'est un véritable tyran de mélodrame; c'est un pacha au front sévère, aux paroles menaçantes, pour qui rien n'est sacré, dont rien ne peut retenir l'ambition, qui a empoi-

sonné son frère pour avoir un pachalik et qui finit par tuer son neveu Sélim, l'amant de sa fille Zuleika. Le pacha de la *fiancée d'Abydos* n'est point dans les mœurs des Turcs de l'Anatolie; il ne ressemble en rien au pacha des Dardanelles que nous venons de voir à notre passage; Byron ne connaissait guère que les Turcs de Janina; le féroce Ali était pour lui le type des pachas, et cet odieux caractère, qui est une exception parmi les Osmanlis, a poursuivi le poète dans toutes ses compositions où il fait figurer des Turcs.

Les trois personnages dont je viens de parler, peuvent faire juger de la marche du poème anglais. Tandis que tout est simple et facile à suivre dans le poème de Musée, l'ouvrage de lord Byron n'est qu'une grande image où tout est compliqué, tout est confus; dans l'idylle ou l'élégie grecque, l'amour se montre seul; on ne voit là que le ciel et la mer, on n'entend que les vents et les flots; dans la *fiancée d'Abydos*, toutes les passions, tous les crimes du sérail servent de cortége à l'amour, et font perdre de vue jusqu'au sujet du poème. C'est un frais paysage, une scène champêtre au milieu d'un orage épouvantable et dans un tremblement de terre; après que toutes les passions se sont déchaînées, quand le monde s'est ébranlé, que voit-on? comment finit un drame aussi noir? une balle meurtrière qui siffle dans les ténèbres, se charge du dénoûment; il ne reste plus qu'une rose blanche,

un cyprès mélancolique, un marbre sépulcral appelé l'*oreiller du fantôme du pirate*.

J'ose à peine le dire, mais après avoir lu tout cela, on n'aura nulle envie de chercher les traces de Zuleika et de Sélim sur les rives de Sestos et d'Abydos. Le poème de la *Fiancée d'Abydos* renferme pourtant des beautés du premier ordre; Musée avait à peindre la simplicité des mœurs antiques; il y a parfaitement réussi; les mœurs d'un autre siècle et d'un autre peuple se présentaient à la muse du poète anglais. S'il n'a pas retracé fidèlement les mœurs des Turcs, s'il a méconnu leur histoire, il nous a montré du moins, avec une énergique vérité, les passions et les crimes de l'ambition; dans ses peintures sombres, on reconnaît quelquefois en frémissant la physionomie du remords, de la rage et du désespoir. C'est l'expression de ces sentimens violens qui a fait la gloire de lord Byron. Heureux le poète qui a connu quelque chose du cœur de l'homme, et qui nous l'a montré dans une poésie brillante et harmonieuse! Celui qui a connu les passions humaines, n'a pas toujours besoin d'ouvrir de poudreuses annales, et d'étudier au loin le globe et ses habitans.

La lecture que nous venons de faire sous notre grand noyer, me rappelle une époque où toute notre littérature française semblait avoir les regards tournés vers Abydos; c'était à qui célébrerait les amours de Héro et de Léandre. Vous ne vous sou-

venez plus du poème de *Phrosine et Mélidor*, diffuse et froide imitation du poème de Musée, ni du poème des *Quatre Parties du jour*, où la muse d'un cardinal ne dédaignait pas de chanter les mystères de la tour de Sestos. Ce fut à peu près à la même époque que l'illustre traducteur de Virgile fit le voyage de Constantinople, et passa par l'Hellespont; les lieux que nous voyons maintenant, avaient enflammé son imagination de poète; il m'a dit plusieurs fois qu'il avait aussi cherché la tour où la jeune Héro attendait son amant. L'aimable chantre des Jardins se plaisait à raconter à ses amis ce qui lui était arrivé non loin d'Abydos. L'ambassadeur de France, qu'il accompagnait, lui avait permis, ainsi qu'à quelques officiers de marine, de descendre à terre; mais comme la peste ravageait la contrée, on leur avait défendu de communiquer avec les habitans; à peine eurent-ils mis le pied sur la rive qu'ils oublièrent la consigne, et se rendirent chez un aga qui les invita à déjeûner; à leur retour, on refusa de les recevoir dans le vaisseau de l'ambassadeur; ce ne fut qu'après beaucoup de supplications qu'on leur permit de rentrer à bord, à condition néanmoins qu'ils se laveraient de la tête aux pieds, et qu'ils jetteraient à la mer leur vêtement et tout ce qu'ils portaient sur eux; il fallut obéir. Le vent du nord soufflait; l'eau était froide. M. Delille, en rentrant dans le vaisseau, paraissait transi; on le salua comme le beau

Léandre sortant de la mer; il avait juré sur les lieux même de traduire un jour le poème de Musée; mais bientôt arriva la révolution française qui fit oublier les fables riantes des anciens, et toutes les illusions des jours heureux.

Lord Byron se glorifiait beaucoup d'avoir traversé à la nage cette partie de l'Hellespont. « Les flots de cette mer *au bleu foncé*, dit-il quelque part, ont porté mes membres fatigués. » Il est probable que l'auteur de *la Fiancée d'Abydos* n'avait point traversé le détroit pendant la nuit comme Léandre, et qu'il avait choisi un temps calme, ce qui diminuerait beaucoup le merveilleux de son entreprise. L'Hellespont, en cet endroit, n'a guère plus d'un mille de largeur. Il n'y a pas long-temps qu'un jeune Grec des Dardanelles a traversé le détroit parce que sa fiancée avait mis pour condition à son hymen qu'il ferait le trajet de Léandre; on nous a cité d'autres exemples qui prouveraient que le souvenir des deux amans d'Abydos s'est conservé parmi les jeunes filles du pays.

Après être restés assez long-temps sous l'ombrage du grand noyer, nous nous sommes dirigés vers la langue de terre où s'élevait la cité d'Abydos. Cette langue de terre s'avance dans la mer en forme de triangle; une forteresse turque est bâtie à l'extrémité. L'emplacement d'Abydos a gardé pour toute ruine un pan de mur en brique, encore debout sur la rive du côté du Niagara. Je ne vous

parle pas de plusieurs amas de pierres, ni des fragmens de marbre et de poterie dont la terre est couverte. En portant les yeux sur la côte d'Europe, on distingue l'emplacement de Sestos, et les restes d'une citadelle bâtie par Justinien; plusieurs voyageurs ont remarqué sur cette côte un *tumulus* assez élevé qu'on appelle le *Tombeau d'Hécube;* à deux milles au-dessous de Sestos, au fond d'une petite baie, se montre le village de Maïta, habité par des Grecs, tous laboureurs ou marins; plus loin est un château turc qui fait le pendant de celui des Dardanelles.

Comme le vent était toujours contraire, et que nous ne pouvions nous embarquer, M. Poujoulat a fait une excursion dans le voisinage; il a poussé sa course jusqu'à la rive du Silléis qui coule à deux lieues d'Abydos, vers le sud-est. Une vallée que les Turcs appellent *Ophdagné*, traversée par un ruisseau, des troupeaux de chèvres noires errant sur les collines, une fontaine construite en pierres, dont l'eau limpide attire les voyageurs, un pauvre village nommé *Karajoa*, voilà tout ce qu'il a rencontré sur sa route. A une lieue de *Karajoa*, au sud-est, la petite rivière de Silléis roule son léger filet d'eau qui ne s'enfle guère que dans la saison des pluies. C'est là que campa l'armée d'Alexandre, tandis que le héros macédonien était allé visiter le pays d'Ilion et le tombeau d'Achille; le Silléis nous sert aujourd'hui à marquer la position d'Arisba,

dont on ne trouve plus aucune trace. Nous ne pouvons oublier qu'Arisba fut la patrie de ce bon Taxile dont Homère a célébré les vertus hospitalières. La maison de Taxile était toujours ouverte aux voyageurs et aux malheureux ; tous ceux qui souffraient avaient leur place autour de ses foyers. « Mais au jour du péril, dit le poète, lorsque dans les champs troyens le glaive ennemi trancha sa vie, aucun de ceux qu'il avait comblés de biens ne se présenta pour le défendre. »

Il y avait dix heures que nous étions redescendus à terre, et que nous attendions le moment favorable pour nous embarquer, lorsqu'enfin la mer s'est un peu calmée; nous sommes remontés dans notre caïque qui est venu nous prendre sur la rive septentrionale d'Abydos; notre bateau avait sept rameurs, tous habitans de Maïta; nous avons pris à notre bord un pauvre prêtre arménien qui revient d'Égypte, et que le consul de France aux Dardanelles avait recommandé à notre charité. Notre caravane s'était accrue en même temps d'un sous-officier de l'armée grecque, qui voyage avec l'uniforme de son grade, et un passeport de Capo d'Istria. Le prêtre arménien n'est point allé sur les bords du Nil pour voir les Pyramides, ni pour étudier les ruines de Thèbes et de Memphis; il ne rapporte du pays de Sésostris que des haillons et beaucoup de misère ; il ne sait que sa langue maternelle et un peu de turc, ce qui rend assez diffi-

ciles nos rapports avec lui. Quoiqu'il ait voyagé par mer, et qu'il n'ait rien à regretter dans ce monde, lorsqu'il est dans le caïque, il craint toujours qu'une vague n'engloutisse sa triste vie; rien n'est plus divertissant pour nous que ses terreurs. L'officier des Hellènes qui parle le turc, le grec moderne, un peu d'italien, peut nous servir d'interprète avec nos marins; c'est un beau parleur comme la plupart des héros d'Homère; lorsqu'il rencontre des Grecs, il ne manque pas de leur vanter la liberté dont on jouit en Morée; il s'exprime assez librement sur le malheur qu'il y a de vivre sous le joug des Turcs; les Turcs prennent à peine garde à lui, et son uniforme grec n'attire pas plus leur attention que son prosélitisme qu'il ne cherche point à dissimuler. Je ne vous parle pas de notre cuisinier Michel, ni du sergent franc-comtois, qui ne doivent nous quitter que sur les rives du Bosphore, où l'un et l'autre ont donné rendez-vous à la fortune.

A peine avions-nous fait deux lieues de chemin, que le soleil s'est caché derrière les montagnes de la côte d'Europe; bientôt la nuit nous a dérobé le spectacle des deux rives. Autour de nous, nous ne voyions plus que la mer brune et sombre, dont les vagues agitées montaient quelquefois dans notre caïque. A onze heures du soir, notre barque s'est abritée dans une anse, semblable à un petit port. Descendus à terre, nous nous sommes fait des lits

avec des bruyères et des rameaux d'arbres, et nous avons couché ainsi à la belle étoile. Le lendemain, au lever du jour, nous avons reconnu que nous étions dans un pays couvert de bois; des huttes enfumées, à la porte desquelles nous apparaissaient des figures noires, nous ont appris que nous étions au milieu d'une petite colonie de charbonniers. Nous avons été d'abord un grand sujet de surprise les uns pour les autres; enfin, après l'échange de quelques paroles, on s'est rapproché; nous avons trouvé dans ces bois déserts un café dans lequel nous sommes entrés; le nectar arabique y est aussi bien préparé, aussi savoureux que dans les grandes cités; ce qui nous prouverait qu'il n'y a point de mauvais café en Turquie. La préparation du café est chez les Musulmans un soin presque religieux; aussi en est-il de la liqueur de moka comme de la prière qui a quelque chose de plus suave et de plus pur dans le désert.

LETTRE XXVIII.

UNE JOURNÉE DANS UN TCHIFLIK.

Lampsaque, 9 août 1830.

Après avoir pris notre café avec les charbonniers turcs, nous avons remis à la voile; mais la mer était très-agitée, notre pilote s'est vu bientôt dans la nécessité de chercher un abri près de la côte; nous avions besoin d'ailleurs de faire quelques provisions; sur la rive où nous sommes descendus, on nous a dit que nous n'étions pas loin d'un gros village; nous avons voulu nous y rendre; mais au lieu de trouver des habitations, nous n'avons vu qu'une région inculte et déserte. Comme notre caravane s'était dispersée sur plusieurs points, cherchant toujours des maisons, nous avons été tout à

coup séparés les uns des autres, à travers des collines couvertes de bois; imaginez-vous, non pas des Francs ou des Européens, mais des Français, des Parisiens perdus dans les bois de l'Anatolie, et répétant aux échos de la contrée des cris que les échos n'avaient jamais entendus; le fidèle Antoine et le prêtre arménien étaient restés avec moi; nous marchions au hasard appelant nos compagnons de voyage qui ne répondaient point. Après une heure de marche, nous sommes enfin arrivés dans une plaine découverte, traversée par plusieurs ruisseaux; à notre droite, sur le penchant d'un coteau, nous apercevions au loin un village assez considérable; à gauche, vers la mer, se montrait un tchiflik ou ferme turque; il était près de midi, et nous étions à jeun. Cependant je voulais attendre nos autres compagnons de voyage, avant d'aller plus loin. Le prêtre arménien pensait au contraire que nous devions d'abord faire quelque chose pour notre appétit, et ses pas se dirigeaient comme par une force irrésistible vers la ferme turque dont l'aspect nous promettait quelques ressources pour notre déjeûner. Je le suivais lentement, regardant toujours derrière moi, lorsque nous nous sommes trouvés à la porte du tchiflik. Le prêtre arménien s'est empressé de dire aux gens de la ferme que nous étions des voyageurs égarés, et que nous mourions de faim; on est allé avertir le maître ou le régisseur, qui n'a pas tardé à venir; il nous a fort

bien accueillis, et, par son ordre, on nous a conduits dans une aire où l'on battait le blé. Nous nous sommes assis sous une tente de feuillage; bientôt on nous a apporté sur un large plateau de cuivre du pain cuit en forme de galette avec du fromage durci et un vase de terre rempli d'eau. Tous ceux qui habitent la ferme, excepté les femmes, se sont rassemblés autour de nous; il n'y avait là que deux Turcs, le régisseur qui s'appelle Méhémet et un autre qui paraît diriger les travaux du tchiflik; tous les autres étaient Grecs; il était facile de les reconnaître à une croix noire qu'ils s'étaient imprimée sur le bras et sur la poitrine. Je désirais retrouver nos compagnons égarés dans les bois; mais comment me faire comprendre? Le prêtre arménien s'occupait exclusivement du déjeûner que la Providence venait de lui envoyer; cependant quelques valets de la ferme, comprenant par nos gestes que nous attendions d'autres voyageurs, sont allés dans les environs, et ont fait des signaux auxquels personne n'a répondu; au bout de deux heures, nous avons vu arriver le brave Michel monté sur un âne qu'il avait trouvé dans les bois; bientôt sont arrivés successivement notre officier philhélène, notre sergent grec et M. Poujoulat qui n'en pouvaient plus de fatigue et de faim.

Il ne nous restait plus qu'à retrouver notre caïque; il suffisait pour cela de suivre les côtes de la mer, et de découvrir la baye où nous avions débarqué.

Nous n'avions plus désormais d'inquiétude, et nous pouvions reconnaître avec sécurité les lieux où nous étions; le hasard nous avait conduits dans l'ancien pays de Percotte, cité souvent par Homère; plusieurs guerriers de Percotte, comme vous pouvez le voir dans l'Iliade, périrent en combattant sous les murs d'Ilion; le roi Priam entretenait ses troupeaux et ses haras dans les riches campagnes de Percotte; *le fils d'Hicéteon avait soin des bœufs, et Démoocoon des chevaux.* Aujourd'hui ces campagnes si riches en gras pâturages, sont la propriété d'un officier du sérail qu'on appelle *deli effendi.*

Assis devant le tchiflik, nous pouvions promener nos regards sur le plus beau pays du monde. Au nord et au midi, se montrent au loin des montagnes ou des collines boisées; à l'occident, du côté de l'Hellespont, s'étendent des prairies verdoyantes; un ruisseau les arrose, et s'avance vers la mer, couronné de joncs et de roseaux; au nord, coule une rivière, ombragée de saules et de peupliers; c'est l'ancien Praxius, cité par Strabon; devant nous, au midi, nous voyions le bourg de *Bergassi*, qui domine un riche paysage, et qui s'élève sur le penchant d'un coteau, à la place où fut sans doute l'antique Percotte.

Après vous avoir fait la description du pays où nous étions, ne dois-je pas vous donner quelques détails sur la ferme turque où nous avons trouvé l'hospitalité? Je n'ajouterai pas beaucoup à vos con-

naissances agronomiques; mais je vous dirai ce que j'ai vu, ce que j'ai remarqué, et vous saurez peut-être quelque chose d'intéressant sur les usages et les mœurs des contrées que nous parcourons. Tandis que nous étions assis sous notre tente de feuillage, on battait le blé auprès de nous; un large plateau, hérissé de pierres à feu taillées en pointes, est traîné par deux bœufs ou deux buffles; un homme, armé d'un aiguillon, se tient debout sur le plateau, et dirige la marche circulaire des bœufs attelés devant lui. Le plateau, en passant sur les gerbes de bled répandues à terre, brise la paille et sépare le grain des épis. Nous avons remarqué autour de nous plusieurs instrumens d'agriculture; j'étais curieux surtout de voir la charrue et les voitures de transport dont on se sert sur les rives du Praxius; de même qu'on peut reconnaître ici les chars tels qu'ils sont décrits par Homère, on peut retrouver aussi la charrue, telle qu'elle est sortie des mains de Triptolême; il n'entre aucune partie de fer dans la construction des charrues, et celles que nous avons vues ne ressemblent guère à ce que dit l'un de nos poètes *du soc cultivateur luisant sur nos sillons.* La plupart des chariots de transport sont à deux roues; les roues n'ont point de jentes, et ne présentent à l'œil qu'une planche arrondie, semblable au fond d'un tonneau ou bien au cible du tyr. La roue est fixée à l'essieu et tourne avec lui; j'ai vu cependant des chars comme les nôtres, des chars à quatre

roues, mais de la construction la plus grossière. On ne se sert que des buffles et des bœufs pour la charrue et les voitures.

En jetant un coup-d'œil sur les champs qu'on venait de moissonner, nous avons pu nous apercevoir que les grains avaient été clairement semés, car les épis se trouvaient dispersés assez loin les uns des autres. La terre produit de l'orge, du blé, du sésame, du maïs; on trouve en quelques endroits du coton; mais les sauterelles ont dévoré les jeunes plants; les pâturages de Percotte sont encore ce qu'ils étaient dans l'antiquité; aussi nourrissent-ils un grand nombre de bestiaux; nous avons vu paître sur les bords du Praxius beaucoup de jeunes chevaux, d'où je conclus qu'on y fait des élèves, et que deli effendi a dans ce lieu ses haras comme le roi Priam. Les troupeaux vont chercher leur pâture à l'ombre des bois ou sur le bord des eaux; les vastes prairies qui avoisinent la mer, n'ont jamais connu le tranchant de la faulx; on ne récolte pas de foin en Orient; le bétail et les chevaux, lorsqu'on les renferme dans l'étable, n'ont que de la paille hachée; les étables de ce pays ne sont autre chose que des enceintes fermées par des cloisons de bois ou par des murailles de pierre ou de terre; dans les parcs, tous les animaux de la ferme, excepté les chèvres et les brebis, se trouvent confondus; la manière de traire les brebis nous a paru fort curieuse; dans le parc où elles passent la nuit, on

forme une petite enceinte que les Grecs appellent *mandra;* à l'entrée de cette enceinte ou de ce réduit arrangé en forme circulaire, se trouvent deux bancs sur lesquels sont assis deux bergers; les brebis, comme si on eût fait un appel à chacune d'elles, se présentent deux à deux devant les pâtres chargés d'extraire leur lait; puis elles se retirent pour faire place à d'autres; cette opération se renouvelle chaque soir, et tout se passe dans le plus grand ordre. Les brebits y son tellement accoutumées que les pasteurs n'ont qu'à paraître, et n'ont jamais besoin de donner de signal ni d'appeler à leur aide la vigilante intelligence de leurs chiens fidèles.

Nous avons pu visiter à notre aise la cour et le jardin du tchiflik; la cour d'une ferme turque n'a point l'aspect animé de nos fermes de la Brie et de la Beauce; un colombier, quelques poules, un troupeau d'oies, voilà tout ce que nous avons vu dans la basse cour; je dois vous dire toutefois qu'on ne trouve point autour d'un tchiflik ces tas de fumier et ces eaux croupissantes qu'on a coutume de voir autour de nos fermes et de nos chaumières. Un jardin dans ce pays, n'est autre chose qu'un petit enclos où croissent quelques citrouilles, quelques pastèques, des choux, des figuiers, des amandiers; les légumes, les fleurs, les arbres, tout y est confondu et jeté pêle-mêle avec des herbes sauvages et des chardons étoilés que personne ne s'occupe jamais d'extirper. Une tête de cheval montre ses ossemens blanchis

sur les haies du jardin ; rien n'est plus commun dans ces contrées que de voir la tête d'un cheval mort, plantée sur un pieu ou suspendue à un arbuste ; cette espèce de dieu therme marque les limites de la propriété, en même temps qu'il devient un épouvantail pour les oiseaux et les animaux malfaisans.

Le tchiflik ou la ferme turque offre, en général, un aspect triste, et quoiqu'il soit habité, il laisse dans l'esprit les impressions que nous donne la solitude. On n'y voit qu'un maître qui commande, et des esclaves qui obéissent en silence. Ce qui manque surtout à ces fermes d'Orient, c'est une fermière qui veille au soin de la basse-cour, au soin de l'étable, une fermière qui soit comme la Providence des foyers domestiques, et qui fasse régner autour d'elle l'ordre, la propreté et l'économie ; l'agriculture et la vie des champs exigent des soins et des travaux qui sont le partage naturel des femmes ; or, ces soins et ces travaux des champs ne sont pas toujours compatibles avec la vie solitaire et inactive des harems. Les femmes musulmanes, retirées dans un coin du tchiflik, ne s'occupent de rien, et sont là comme des récluses ou des étrangères dont la présence n'anime jamais les travaux de la moisson ni les autres occupations champêtres. On est obligé d'employer des femmes grecques, des femmes mercenaires qui ne prennent qu'un faible intérêt à la surveillance de la maison, et ne portent

qu'une attention indifférente sur tout ce qui les environne. Ce que j'ai vu dans le tchiflik de Bergassi a confirmé une remarque que j'avais déjà faite, c'est que la religion musulmane n'encourage point l'agriculture; le prophète de la Mecke n'avait fait des lois que pour des hordes nomades, et non pour les paisibles habitans des campagnes; il avait réservé ses encouragemens pour ceux qui ravagent la terre, et n'avait guère songé à ceux qui la cultivent. Le coran, qui est la règle de tout chez les Musulmans, s'est contenté de dire aux laboureurs que le ciel récompenserait leurs travaux, ce que la nature leur avait dit avant lui et mieux que lui.

Depuis que nous sommes en Asie, nous admirons à chaque pas tout ce que la nature a fait pour la prospérité du pays, et nous déplorons tout ce que font de leur côté l'ignorance et la barbarie pour détruire ou neutraliser les bienfaits du ciel. Le tchiflik qui nous a reçus a des terres d'une immense étendue; les champs et les domaines qui en dépendent suffiraient, avec une médiocre culture, à l'approvisionnement et aux besoins d'une cité; mais la plus grande partie du territoire est inculte, le reste est négligé et mal cultivé. Une population active et industrieuse manque partout à cette terre féconde; les Turcs ont une répugnance presque invincible pour toute espèce de travail, et particulièrement pour tout ce qui a rapport à l'agriculture. Parmi les autres peuples qui habitent ces contrées,

il en est deux auxquels les travaux et les mœurs agricoles sont encore plus étrangers qu'aux Musulmans; je ne crois pas qu'un Israélite ait manié une pioche ou conduit une charrue, depuis que le peuple d'Israël a perdu les riches vallées d'Éphrahim et les fertiles plaines de Saron et d'Esdrelon. D'un autre côté, les Arméniens, qui se livrent à toutes sortes de métiers dans les villes, ne s'occupent point des soins de la culture et des travaux de la campagne; ainsi, les Grecs sont les seuls par qui la terre soit remuée et fertilisée; tous les pays que nous venons de voir sur les côtes de l'Hellespont ne sont cultivés que par des Grecs sous l'indolente surveillance des Turcs.

Tous ceux qui travaillent au tchiflik de Bergassi y ont un logement ou un abri; je vous ai dit plus haut qu'il n'y avait dans la ferme que deux Turcs, et que tout le reste était Grec; les deux Turcs ont chacun leurs harems; plusieurs des Grecs sont mariés, et leurs femmes sont employées au service de la maison. Chaque serviteur peut avoir son petit jardin, élever quelques poules, même quelques brebis; tous les Grecs que nous avons vus se plaignent d'être mal nourris et condamnés à un travail souvent au-dessus de leurs forces. Ils confiaient leurs peines à ceux d'entre nous qui entendent le grec moderne; ils en parlaient même assez haut en présence des Turcs qui ne les entendaient pas, car ceux-ci dédaignent d'apprendre la langue d'un peu-

ple esclave ; le régisseur Mehemet était surtout l'objet de leurs plaintes. « *C'est un chien*, disaient-ils, il » s'enrichit par notre travail ; il ne nous paie pas et » nous laisse manquer de tout. Aussi, la première » fois qu'il passera un navire grec sur l'Hellespont, » nous trouverons bien les moyens de nous embar- » quer pour aller en Morée. »

Ainsi, la Morée est la grande préoccupation de tous les Grecs, dans quelque condition qu'ils se trouvent, et quel que soit le lieu qu'ils habitent. S'ils souffrent quelque injustice, ou si le joug leur paraît trop dur, c'est vers la Morée que se portent toutes leurs espérances ; lors même qu'ils ne manquent de rien , et que leur sort n'est pas à plaindre, le souvenir de la Grèce vient encore s'offrir à leur pensée ; je ne crois pas que Mehemet, le régisseur du tchiflik, soit un maître dur et méchant, mais tout est tyrannie pour des gens qui rêvent une liberté chimérique. Depuis que les pauvres Grecs de ce pays ont jeté leurs regards sur la Morée affranchie, l'eau du Praxius leur paraît amère, le beau ciel de l'Anatolie leur paraît triste et sombre ; cette contrée où ils ont passé leur vie est pour eux comme un lieu d'exil ; une espérance aussi incertaine est un véritable malheur pour eux, car elle tend à détruire l'esprit de résignation qui leur est si nécessaire : plus d'une fois même cette perspective trompeuse, qu'ils ont toujours devant les yeux, les a précipités dans des tentatives imprudentes qui n'ont fait

qu'accroître leurs misères. Que de Grecs d'ailleurs ont trouvé dans cette terre promise de la Morée un sort pire que celui qu'ils avaient chez les Turcs !

Pendant que toute notre attention se portait ainsi sur le tchiflik et ses habitans, Antoine et Michel avaient été prendre dans notre caïque quelques pièces grossières de jouaillerie que nous avions apportées de Paris. Je pensais que ces bijoux pourraient nous aider à payer l'hospitalité que nous avions reçue dans la ferme. C'étaient des bagues, des bracelets, des croix, des colliers en verres de couleurs. Quand la boîte qui les renfermait nous est arrivée, tout le monde s'est rassemblé autour de nous ; il fallait voir la physionomie des Turcs et des Grecs à la vue de ces merveilles achetées au boulevard des Italiens à trente sous la douzaine. Nous avons d'abord distribué quelques-unes de nos véroteries aux deux régisseurs turcs, puis aux Grecs qui travaillaient dans l'aire. Nous leur aurions donné les plus beaux diamans du Mogol ou du Brésil, qu'ils ne les auraient pas reçus avec plus de joie. Les distinctions qu'on jette quelquefois aux amours-propres de nos sociétés civilisées, ne font pas tant de sensation. Tous ceux qui avaient eu part à notre distribution se hâtaient de porter ces trésors à leurs femmes; plusieurs femmes grecques n'ont pu s'empêcher d'accourir pour obtenir quelques-uns de nos magnifiques présens. L'une d'elles est venue nous offrir quatre œufs frais; elle

nous aurait donné la poule qui les avait pondus pour avoir un collier de verre bleu. Une petite fille, qui souffrait d'un violent mal d'oreilles, s'est trouvée tout-à coup guérie en recevant un petit miroir, et sa mère s'est écriée, à la vue du miracle, que la Panagia n'aurait pas mieux fait. Les femmes turques n'osaient sortir du harem; mais elles envoyaient leurs petits enfans qui passaient et repassaient devant nous, ne perdant pas des yeux le brillant étalage de notre bijouterie. Tout ce qu'il y avait à craindre dans cette occasion, c'est que la discorde ne s'introduisît au tchiflik; et ce que je craignais est arrivé : on est venu nous dire qu'une vive querelle s'était allumée entre une femme grecque et une femme turque : le mari de la femme musulmane était accouru au secours de sa moitié, armé d'une grosse pierre semblable à celles que se lançaient les héros et les dieux dans la guerre de Troie. J'ai trouvé un moyen assez simple de rétablir la paix : nous nous sommes mis à distribuer nos largesses avec tant de profusion, que toutes les ambitions ont été satisfaites, et que les passions jalouses ont été réduites au silence. Ce moyen, si naturel et si peu dispendieux, ne pourrait-il pas réussir ailleurs que dans un tchiflik?

Vous n'avez pas oublié sans doute ce qui nous est arrivé à Koumkalé, lorsqu'on nous a pris pour des médecins : on ne nous a pas fait le même honneur dans la ferme de Bergassi; toutefois, nous

avons pu y prendre une leçon de médecine. Voici le fait : nous étions étendus sur des gerbes de blé avec le régisseur Méhémet; celui-ci a tout-à-coup interrompu la conversation qui roulait sur la culture du pays, pour se plaindre d'une crampe d'estomac; nous lui avons indiqué quelques remèdes, mais, sans même daigner nous écouter, il a fait venir un des valets les plus vigoureux de la ferme, il s'est couché à terre sur le dos, et le valet docile aux ordres de son maître, s'est mis à lui danser sur le ventre et sur l'estomac, comme il aurait fait sur un sac de blé. Le spectacle d'un meurtre ou d'un suicide ne nous aurait pas causé plus de frayeur; mais bientôt le malade s'est relevé en nous disant qu'il était soulagé, et qu'il ne sentait plus son mal. Je pense bien que notre académie de médecine ne connaît pas encore ce remède-là.

Ainsi s'est passé notre journée dans le tchiflik. A l'approche du soir, je me suis occupé d'avoir un gîte pour la nuit : la plupart de nos compagnons avaient déjà pris le parti de coucher sur l'aire et de se faire un lit avec des gerbes de blé. Les chiens de la ferme devaient veiller pour écarter les chacals et les loups qui ne manquent pas dans un pays couvert de bois. Comme le vent du nord soufflait violemment et que la nuit était froide, Méhémet m'a fait les honneurs d'une chambre du tchiflik. On m'a conduit dans une grande salle dont la porte donnait sur la cour; cette salle avait une cheminée,

ce qui est assez rare dans ce pays, et j'y ai trouvé un grand feu allumé; la lueur du foyer ne m'a montré dans ma chambre à coucher que les quatre murailles. Point de tapis, point de divan; on avait étendu par terre une natte grossière; j'ai compris que ce devait être là mon lit : comme je n'avais rien pour reposer ma tête, j'ai recommandé à Antoine de m'apporter la plus grosse pierre qu'il pourrait trouver dans la cour. Méhémet, en voyant qu'on m'apportait ce dur oreiller, a pris pitié de moi, et m'a envoyé un vieux coussin tiré du harem. A peine avais-je pris ainsi mes arrangemens, que le prêtre arménien est venu partager ma natte et s'étendre à mes côtés. Il n'a pas tardé à ronfler d'une telle force, que j'entendais à peine la tramontane qui ébranlait les toits du tchiflik. Pour comble de disgrâce, la multitude de petits animaux que mon camarade de lit avait apportés d'Égypte, et qui, pendant le jour, avaient coutume de se retrancher dans ses haillons, ont profité des ténèbres de la nuit pour faire de nombreuses excursions dans le voisinage. Il est sorti aussi un bon nombre de ces petits animaux des flancs poudreux du coussin que Méhémet m'avait fait donner : je n'ai pu fermer l'œil ni trouver un moment de repos. C'est ainsi que j'ai passé la nuit du 8 août 1830. Vous voyez, mon cher ami, que j'en reviens toujours à des choses personnelles; mais au moins ces choses-là n'irriteront pas l'envie. Pardonnez à la misère

son égoïsme, et souffrez que je vous parle de moi de temps à autre ; j'aime tant à vous voir parler de vous dans vos lettres, que j'ai le droit de compter sur un peu de réciprocité.

A quatre heures du matin, nos mariniers sont venus nous avertir que le caïque nous attendait. Comme le vent était toujours contraire et qu'on ne pouvait faire que très-peu de chemin sur mer, nous avons formé le projet d'aller par terre jusqu'à Lampsaki ou Lampsaque. Lampsaque n'est qu'à deux lieues au nord de Bergassi. Nous avons fait cette route à pied, accompagnés de Méhémet qui allait vendre à Lampsaque une partie du blé de sa récolte. Il était cinq heures du matin quand nous avons quitté le tchfflik ; Méhémet, monté sur un cheval, précédait la caravane. En traversant le fleuve, nous avons effrayé plusieurs femmes qui lavaient leur linge : elles se sont enfuies à travers les roseaux, mettant surtout le plus grand soin à cacher leur visage comme si elles eussent eu peur d'être reconnues. Les voyageurs sont obligés de passer à gué le Praxius : près de là est un pont qui tombe en ruines, et qu'on relevera quand il plaira à Dieu et à son prophète. Avant de quitter le Praxius, nous avons voulu voir l'embouchure du fleuve qui n'est guère qu'à un mille au-dessous du pont ; à mesure qu'il s'approche de la mer, son lit s'élargit et devient plus profond : il s'avance à travers une forêt de platanes, de peupliers et de saules ; ses deux rives sont cou-

vertes de frais gazons et d'arbustes verdoyans ; avant de se jeter dans l'Hellespont, il se partage en deux branches dont l'une paraît avoir cinquante ou soixante pieds de largeur. Je dois vous dire pour compléter ce chapitre géographique, que le fleuve *Praxius* n'est appelé ainsi que par ceux qui ont lu Strabon, et que les Turcs du pays ne le connaissent que sous le nom de *Bergas Mendere, rivière de Bergassi.*

Nous avons repris la route de Lampsaque qui n'offre rien de remarquable. Le pays est couvert de bois taillis; les chemins y sont mieux entretenus que dans les autres parties de l'Anatolie. Nous avons rencontré plusieurs chariots à quatre roues, chargés de grains et d'autres denrées. Méhémet nous a proposé de faire une halte auprès d'une belle fontaine et nous a offert de partager avec nous son déjeûner, ce que nous avons accepté. Notre pauvre compagnon de voyage, en se remettant en route, s'est retrouvé aux prises avec ses coliques de la veille; il a appelé son charretier dont il s'est fait accompagner, et celui-ci lui a dansé de nouveau sur le ventre et sur l'estomac. Le malade a reçu cette fois peu de soulagement de son remède accoutumé. Il a voulu remonter à cheval et n'a pu se tenir sur sa selle : il s'arrêtait à toutes les fontaines, à tous les puits qui se trouvaient sur notre chemin. Sa figure blême, son air abattu, nous faisait pitié : il s'est couché à l'ombre d'un chêne touffu, et c'est

là que nous l'avons laissé avec son médecin. Si jamais nous repassons par le tchiflik de Bergassi, nous nous arrêterons pour demander des nouvelles du pauvre Méhémet. On nous dira sans doute qu'il a bu le sorbet du trépas. Que Dieu le récompense de l'hospitalité qu'il nous a donnée!

Bientôt les minarets de Lampsaque ont paru devant nous. Avant d'arriver à la ville, située sur une hauteur, nous avons traversé une petite rivière qui fait tourner plusieurs moulins. La cité est mal bâtie; des rues mal-propres et non pavées, la plupart des maisons en bois, peu de mouvement, un silence égal à celui des lieux solitaires, aucune apparence d'industrie, un peuple qui a l'air misérable au milieu d'un pays fertile : voilà ce que présente au voyageur le premier aspect d'une ville consacrée autrefois aux fêtes de l'amour et aux joies des festins.

Nous sommes établis depuis quelques heures dans un café de Lampsaque : notre caravane est étendue sur une estrade spacieuse, en attendant le dîner qui se prépare chez notre voisin le boulanger. C'est de là que je vous écris au milieu de la fumée des chiboucs, et en savourant goutte à goutte le divin nectar de l'hospitalité.

LETTRE XXIX.

LAMPSAQUE ET SES ENVIRONS.

Lampsaque, 11 août 1830.

Je vous ai dit dans ma précédente lettre, que nous étions établis dans un café de Lampsaque, et que nous attendions avec quelqu'impatience l'heure de notre dîner; mais il est survenu un incident fâcheux : les habitans ont refusé de nous vendre des provisions ; il a fallu que M. Poujoulat allât chez l'aga pour lever toute difficulté. L'aga de Lampsaque habite une immense baraque de bois dont les salles sont couvertes de peintures bleues, représentant la mer et ses rivages. M. Poujoulat, arrivé auprès de l'aga, a vu un homme d'une grosseur extraordinaire, ou plutôt une énorme boule

de graisse et de chair, surmontée d'un turban et roulant sur un sopha. Toutefois, à la vue de notre passeport, il est sorti de cette énorme boule de chair une voix humaine qui nous a permis de rester à Lampsaque tant qu'il nous plairait, d'y dîner et d'y souper chaque jour à nos frais et tant que nous aurions de l'argent. Cette réponse satisfaisante nous a rendu la vie, et les préparatifs du festin n'ont pas été longs. On nous a servi des fruits, des pastèques, des melons, qui nous ont rappelé les anciens jardins de Lampsaque. Quant au vin du pays, vous savez qu'il avait quelque célébrité autrefois, et que le grand roi donna le territoire de Lampsaque à Thémistocle pour son vin, comme il lui donna Percotte pour ses draps. Ce souvenir m'a donné la curiosité de goûter la liqueur tant vantée chez les anciens, mais je vous assure qu'elle a bien dégénéré.

Les visites ne nous ont pas plus manqué à Lampsaque que dans les autres villes où nous avons passé. Les Grecs sont venus les premiers : ils ne sont pas en grand nombre, et se distinguent à peine dans la population de Lampsaque, qui est presque toute musulmane. Nous avons parlé à un de leurs papas du grand Alexandre et du Granique; c'était pour lui des noms nouveaux. Nous avons parlé du dieu Priape, fils de Bacchus et de la déesse Rhée ou Cybèle, jadis adorée sur cette côte de l'Hellespont; le papa nous a répondu qu'il arrivait

tout récemment de Mételin, et qu'il ne connaissait encore personne à Lampsaki. Les Turcs de ce pays nous ont paru moins familiers avec les étrangers que ceux de Baba et de Koumkalé. Nous avons pu reconnaître l'esprit qui règne à Lampsaque aux cris de *Giaour* qui se sont parfois fait entendre sur notre passage : la réforme paraît avoir fait ici peu de progrès. Nous avons vu dans la rue plusieurs jeunes effendis exciter par leur nouveau costume les murmures des vrais croyans. Les musulmans de Lampsaque, dans leur fanatisme opiniâtre, se plaisent à conserver sur leur tête l'étoffe aux contours nombreux qu'on appelle le turban. On ne les décidera pas facilement à quitter leur longue barbe, leur robe flottante, leur large pantalon, et le paquet d'armes qu'ils portent toujours pendu à leur ceinture. C'est pour rester dans cet accoutrement qu'ils sont de l'opposition. Chez eux l'opposition ne s'élève guère au-delà du costume : les Turcs n'en sont point encore à former des partis pour des idées ; il leur faut des vérités qu'ils puissent toucher du doigt et qui tombent sous leurs sens.

Nous avons voulu voir les environs de Lampsaque. En sortant de la ville, vers le sud-est, nous avons trouvé une vallée que traverse un ruisseau limpide; en remontant le cours de la rivière, on marche d'abord à travers des haies si hautes et si touffues qu'on ne voit plus que la voûte du ciel; la vallée couverte de vignes et de grands noyers, s'é-

largit à mesure qu'elle s'étend vers le nord. Depuis mon arrivée en Orient, je n'avais pas encore vu le cerisier que l'Europe a reçu de l'Asie; je l'ai trouvé dans la vallée de Lampsaque; j'y ai retrouvé aussi le sorbier que des préjugés populaires ont banni de plusieurs provinces de France; je voyais partout sur mon chemin le chèvre-feuille, l'églantier sauvage, et la ronce avec sa mûre noire. Près du ruisseau dont nous remontions la rive, on trouvait autrefois des ruines qu'on croyait être celles d'un temple de Priape; M. Castelan, le seul voyageur qui en ait parlé, avait vu en 1797 une colonne encore debout, et beaucoup d'autres débris gisant sans ordre parmi les herbes, à moitié ensevelis sous les sables, ou recouverts en partie par les eaux de la rivière; la plupart de ces débris ont disparu; deux ou trois tronçons de colonnes, quelques fragmens de marbre, voilà tout ce qui reste; il faut donc renoncer à l'espoir de reconnaître là l'emplacement d'un temple, et de savoir à quel dieu ce temple fut consacré. Toutefois le seul aspect du lieu me fait pencher pour l'opinion de M. Castelan.

Vous savez, mon cher ami, que lorsque nous étions naguère sur l'emplacement d'Ilion, nous n'avons interrogé ni le marbre ni la pierre; les collines, les sources, les plaines nous servaient d'indication, pour découvrir le lieu où fut la cité des Troyens. Ne pourrions-nous pas faire de même aujourd'hui, pour retrouver la place d'un temple

bâti en l'honneur de Priape? Ces nombreux vergers, ces enclos entourés de haies vives, ces coteaux tapissés de vignes, cette rivière qui murmure à travers la mousse et les cailloux, en un mot tout ce que nous voyons dans cette riche vallée de Lampsaque ne semble-t-il pas nous dire que, dans le lieu où nous sommes, furent élevés les autels d'une divinité champêtre, et qu'on y adora le dieu des jardins?

Nous avons traversé la vallée, et nous sommes arrivés au penchant d'une colline, où le bassin d'une fontaine montre un marbre blanc, reste de l'antiquité; sur une hauteur couverte d'arbustes, on trouve un amas de pierres de taille, qui indique la place d'un ancien édifice. Plus haut en marchant vers le midi, on arrive sur un plateau fort étendu, couvert de vieux ceps de vigne, parmi lesquels sont dispersées quelques ruines; plusieurs morceaux de marbre nous ont offert des inscriptions à moitié effacées, dont nous n'avons pu trouver le sens. Du haut de ce plateau, nous apercevions à l'ouest, la ville de Lampsaque et les deux rives de l'Hellespont, au nord notre horizon était borné par des collines couvertes de craie blanche, au-delà desquelles se trouve le village de Schardark. J'aurais volontiers placé au lieu ou nous étions le temple de Cybèle; mais Strabon nous dit que ce temple était bâti à quarante stades de Lampsaque, d'ou il résulte qu'il faut chercher la

place de ce monument dans un endroit plus éloigné de la ville.

Notre promenade qui n'avait point d'objet déterminé, nous a ramenés vers la rive de l'Hellespont; nous avons remarqué sur un lieu élevé au bord de la mer une grande quantité de marbres ou de pierres blanches qui couvraient le sol. En nous approchant de ce lieu, nous avons reconnu le cimetière turc de Lampsaque, séparé en deux parties par un chemin : on n'aperçoit dans cette triste enceinte ni fleur ni cyprès, aucun de ces ombrages qui font le charme et l'ornement de la contrée. Nous nous sommes assis un moment sur un des tombeaux; nous n'entendions autour de nous que le bruit monotone de la mer; le soleil à son déclin dorait les socles des cercueils : nous avions cherché toute la journée les ruines des temples et des palais; toutes ces ruines étaient rassemblées sous nos yeux dans ce champ des morts.

Nous sommes rentrés dans Lampsaque du côté des jardins; ce quartier de la ville n'a point de maison qui n'offre dans ses murailles extérieures quelques débris de l'antiquité, mais la présence d'un étranger est pour les habitans un sujet d'inquiétude. L'entrée de la mosquée est ornée de quatre petites colonnes de marbre blanc; cet édifice paraît construit sur les ruines d'une forteresse; on voit encore des restes d'une épaisse muraille, qui devait servir de rempart à la ville ou à l'Acropolis.

Plusieurs voyageurs sont persuadés que la mosquée de Lampsaque renferme de précieuses antiquités; aussi la superstition jalouse veille-t-elle sans cesse autour du temple, pour en écarter les étrangers. La population musulmane de la ville permet à peine aux voyageurs de jeter un regard sur tout ce qui ressemble à une ruine; les Grecs eux-mêmes n'ont pas osé nous accompagner dans nos promenades. J'ai voulu quelquefois m'expliquer cette inquiète jalousie des Turcs; si l'ignorance ne nous comprend pas, il nous est bien plus difficile de la comprendre elle-même. Toutefois, je ne me livrerai point ici à des déclamations vulgaires contre ce qu'on appelle la barbarie des Turcs; car je suis persuadé que la multitude chez nous ne serait ni plus raisonnable ni plus tolérante qu'on ne l'est en Turquie. Que dirait, répondez-moi, le plus éclairé, le plus civilisé des peuples, que diraient nos spirituels Parisiens, s'ils voyaient des savans en costume oriental et le turban en tête, rôder autour de leurs demeures, en examiner toutes les pierres, en dessiner jusqu'aux fondations?

Revenus à notre café, nous avons ouvert notre bibliothéque portative pour savoir quelque chose de l'ancienne Lampsaque. Cette bibliothéque consiste dans la géographie de Strabon et quelques relations de nos voyageurs modernes; ces compagnons de voyages sont bien souvent nos seuls guides; nous leur adressons des questions, et pres-

que toujours ils nous répondent d'une manière plus précise que les gens du pays.

Tous les voyageurs ne sont pas d'accord sur l'emplacement de l'ancienne Lampsaque; M. Castelan et M. Barbier du Bocage ont placé l'ancienne ville dans l'endroit où est bâti le village de Schardak. M. Castelan a vu dans ce village situé vers le nord à quatre ou cinq milles de Lampsaki, un grand nombre de colonnes et surtout les vestiges d'un mole ou d'un port considérable. Il a pensé que ces colonnes et ce port devaient appartenir à l'antique cité. La ville de Lampsaki n'a aujourd'hui, il est vrai, qu'une baye pour abriter les barques, et tout porte à croire que l'ancienne ville avait un port plus vaste et plus commode. Mais ne serait-il pas vraisemblable que Schardak eût été autrefois une dépendance de Lampsaque, et qu'on eût bâti en ce lieu et près du port dont on voit les restes, une ville comme on en avait bâti une au Pirée, située à plus de quatre milles d'Athènes! Au reste, le nom de Lampsaki ou de Lampsaqne conservé même par les Turcs, les jardins, la riche vallée que nous avons vus, les ruines dont le territoire est encore couvert, ne nous permettent guère d'adopter ici une autre opinion que celle du plus grand nombre des voyageurs.

Les livres que nous avons parcourus ne nous ont donné sur l'histoire de Lampsaque que des notions peu intéressantes, ou des choses que tout le

monde sait. Je ne vous répéterai point comment Lampsaque se déclara pour Darius, et comment elle faillit pour cela être détruite par Alexandre; ce qu'il y a ici de remarquable, c'est que la ville fut sauvée par un jeu de mots. Les Romains furent long-temps maîtres de Lampsaque, puis les Grecs, puis les Barbares. Je voudrais avoir quelques détails à vous donner sur l'époque où le dieu Priape obtint dans cette ville des autels, et sur l'époque où ces autels furent renversés. L'ancienne Lampsaque dut toute sa célébrité au culte du dieu des jardins, sur lequel on a dit beaucoup de choses que je crois fort exagérées. Il est difficile de penser qu'une croyance religieuse ait jamais pu être fondée sur la dépravation des mœurs, et que cette croyance se soit accréditée parmi les hommes; le dieu des jardins fut quelquefois honoré comme le protecteur de l'industrie et de la navigation, mais jamais comme une divinité qui présidait à la débauche. Les fêtes célébrées en son nom purent dégénérer en scènes licencieuses, comme cela est arrivé en d'autres temps et dans d'autres pays, pour des institutions plus graves et plus saintes; mais on ne doit pas conclure de là que les mœurs d'un peuple ou d'une ville soient généralement corrompues. En étudiant l'antiquité, nous voyons que l'exemple même des dieux n'était point parvenu à corrompre le cœur de l'homme, et que les sociétés humaines valurent toujours mieux que l'Olympe

inventé par les poètes. Une superstition aveugle avait placé dans le ciel les passions et les vices, mais il resta toujours quelques vertus sur la terre. Relisez les discours de Cicéron contre Verrès, vous y trouverez que le proconsul romain, ayant voulu faire enlever la fille d'un des principaux citoyens de Lampsaque, une pareille violence irrita tellement les habitans, que toute la population se souleva; ce soulèvement, qui fut réprimé par les licteurs et les bourreaux, fit couler des torrens de sang; ainsi la cause de la vertu eut alors à Lampsaque un grand nombre de martyrs, ce qui n'annonce pas une corruption générale et l'oubli de toute décence chez un peuple.

Nous attendions avec impatience notre caïque, que nous avions laissé près de l'embouchure du Praxius; le vent du nord soufflait toujours; nos mariniers n'ont pu atteindre le mouillage de Lampsaque que ce matin au lever du jour. Nous nous sommes disposés à nous embarquer de nouveau avec l'intention de visiter les ruines de Parium, de Priapus et de Cisique. Mais il s'est élevé entre nous et le pilote une querelle dont l'issue peut changer tout notre itinéraire. Comme les barques qui vont à Constantinople suivent ordinairement la côte d'Europe, nos mariniers refusent de nous conduire vers les côtes d'Asie. C'est en vain que nous réclamons l'exécution du marché conclu avec le pilote grec avant notre départ des Dardanelles;

celui-ci ne consent à nous mener où nous voulons descendre, qu'à la seule condition que nous lui donnerons pour cela trois cents piastres de plus. Lampsaque n'a point d'autorité dont nous puissions réclamer la justice et l'appui ; j'ai demandé à descendre à Gallipoli, espérant trouver un agent consulaire de France, qui fasse exécuter notre marché ; le nom d'un consul ou agent consulaire inspire toujours quelque respect aux Grecs de ce pays qui ont souvent besoin de la protection des Francs.

VILLE DE GALLIPOLI.

Gallipoli, août 1830.

Nous avons traversé le détroit qui n'a pas la largeur de deux milles, et nous sommes venus mouiller devant Gallipoli. A peine débarqué, j'ai demandé s'il n'y avait pas de consuls francs dans la ville. On nous a conduits d'abord chez l'agent consulaire de Sardaigne; le consul sarde à Gallipoli est un juif issu d'une famille venue d'Espagne; il nous a très-bien accueillis, mais sans nous offrir la pipe et le café, parce que nous étions au jour du sabbat. On s'est borné à nous offrir de l'eau-de-vie, ce qui n'exige ni soin ni travail, et ce qui, dans l'opinion des Juifs, ne saurait porter atteinte au repos sacré du samedi. Le consul nous a présenté ses deux filles dont la plus âgée n'a que douze ans et doit bientôt se marier; un portrait de sa majesté sarde était suspendu au-dessus du divan; voilà, nous a dit le consul, le bienfaiteur et le protecteur de ma famille; il a prononcé ces paroles d'un ton fort pénétré. Après une conversation d'un quart-

d'heure, et voyant que nous paraissions contens de sa réception, notre hôte nous a présenté un livret, espèce d'*album*, couvert de certificats et de témoignages d'estime qu'il avait reçus de plusieurs voyageurs venus chez lui. Il nous a lu tout haut les éloges donnés à son *humanité*, à sa *générosité*, à sa *politesse*, et j'ai remarqué qu'à chacun de ces éloges, il se tournait vers moi comme pour m'inviter à suivre un si bon exemple. Je suis toujours fort aise de retrouver si loin quelque chose de mon pays, ne fût-ce qu'un ridicule. Cette vanité d'un habitant de Gallipoli m'a charmé, parce que je lui ai trouvé un caractère tout à fait parisien; aussi n'ai-je point refusé de payer mon tribut de louange au plus *humain*, au plus *généreux*, au plus *poli* des consuls de l'Hellespont.

Après avoir écrit quelques lignes sur son album, j'ai prié le consul sarde de nous conduire chez le consul de France, qui est son oncle; les puissances chrétiennes n'ont guère dans ce pays que des Israélites pour les représenter. Le consul de France a la physionomie la plus vénérable que j'aie rencontrée jusqu'ici en Orient; ses cheveux blancs, son front couvert de nobles rides, m'ont fait songer dès l'abord à l'âge miraculeux et à la sagesse de Melchisédec. Après les civilités d'usage, j'ai parlé au vieil Israélite de l'affaire qui m'amenait auprès de lui. Aussitôt il a mandé nos mariniers de Maïta qui n'ont pas tardé à venir. J'ai chargé notre sous-

officier grec d'être notre drogman et de plaider notre cause. Le consul de France s'est assis sur une estrade avec son neveu le consul sarde. On a plaidé dans la langue turque : le patron du caïque a donné pour motif de ses prétentions la coutume où sont les marins de longer la côte d'Europe, puis il a allégué les vents qui avaient toujours été contraires, et qui lui avaient fait perdre beaucoup de temps. Le sous-officier de Capo d'Istria a pris la parole, et s'est étendu fort longuement sur l'obligation d'exécuter les contrats et les traités en dépit des vents contraires. Quant à l'objection tirée de la coutume qu'ont les marins de cotoyer les rivages d'Europe, notre avocat ne s'est point montré embarrassé, et son éloquence, aidée d'un peu d'érudition, n'a pas craint de remonter jusqu'aux Argonautes pour prouver que, chez les anciens, les navires passaient du côté de l'Asie. Je ne répondrais pas que cette partie de son discours ait été comprise ni par nos mariniers, ni par nos juges d'Israël. Enfin, quand les plaidoiries ont été terminées, les deux consuls ont prononcé leur sentence. Cette sentence a condamné les mariniers grecs à nous faire passer vers les côtes de l'Asie. Le jugement portait qu'ils devaient nous conduire à Camarès, l'ancienne *Parium*, et à la presqu'île d'Artaki, autrefois *Cisyque*. Néanmoins, en considération des vents du nord et de la difficulté qu'il y avait alors de remonter la Propontide, nous

étions invités à donner au pilote une gratification de cinquante ou soixante piastres.

Que pensez-vous, mon cher ami, de la justice de Gallipoli? croyez-vous que Salomon eût jugé autrement? J'ai remercié notre magistrat israélite de sa décision. Il m'a remercié à son tour de lui avoir donné une occasion d'exercer son ministère. « Voilà près de quarante ans, m'a-t-il dit, que je n'ai fait acte de consul. » Il ajoutait que, dans sa jeunesse, on ne voyait dans l'Hellespont que des navires de France ou de Venise. Le pavillon vénitien avait été remplacé par le pavillon d'Autriche, qui se montrait encore quelquefois; mais le pavillon français ne paraissait presque plus dans le Levant.

Après le jugement rendu, nous sommes venus nous établir dans un kioske charmant, bâti sur la mer. C'est le plus beau café de Gallipoli et peut-être de l'Hellespont. Nous y avons déjeûné avec des provisions fraîches, qu'on trouve plus abondamment dans cette ville que dans les cités de la côte d'Asie. Les Turcs que nous avons vus au café, n'ont eu pour nous que des paroles bienveillantes, des procédés polis et presque affectueux. Quoique Gallipoli et Lampsaque ne soient séparés que par la largeur du canal, on remarque au premier aspect une très-grande différence entre les deux cités. D'un côté, on ne voit qu'une population silencieuse et désœuvrée; de l'autre, on aperçoit partout le mouvement du commerce et de l'industrie. A

Lampsaque nous n'avons vu que de tristes figures où se peignent la défiance et le soupçon, des hommes que la présence d'un étranger importune, auxquels tout ce qui est nouveau déplaît, et qui se feraient pendre ou étrangler pour le vieux costume. Sur la côte d'Europe c'est tout le contraire. Plusieurs osmanlis ont quitté leur vieil accoutrement pour endosser le costume nouveau de la réforme. L'ancien fanatisme n'est pas éteint sans doute, mais il se montre moins. Quelques musulmans nous ont adressé des questions qui ne sentent point du tout la barbarie. On voit même parmi eux certains esprits forts qui ne ménagent plus rien, et ne gardent point de mesure, comme cela arrive dans un pays où quelque grande nouveauté s'accrédite.

Un effendi de fort bonne mine, et vêtu presque à la manière des Francs, est venu nous faire une visite : il voulait absolument que nous lui apprissions à lire le français. Il a fallu même nous prêter à lui donner une leçon. Le jeune osmanli était persuadé que notre langue le menerait à tout, et ferait de lui un grand visir, ou tout au moins un pacha à trois queues. Tout en balbutiant avec peine quelques mots français, tels que *chapeau, patrie, turban, liberté*, il s'est mis à boire avec nous de l'eau-de-vie qu'on appelle *raki;* il en a bu à si forte dose, qu'il s'est enivré tout-à-fait. Les habitués du café n'ont pas été trop scandalisés du spectacle, et

notre cuisinier Michel, qui a reconduit chez lui le *fashionable* musulman, paraissait émerveillé des progrès qu'on faisait en Turquie.

Après notre déjeûner, nous avons eu la visite de nos deux consuls; ils nous ont proposé de nous montrer ce qu'il y a de curieux dans la ville. Nous avons été à la fois remplis de surprise et de reconnaissance; ils nous avaient déjà jugés le matin, ils s'offraient de passer le reste de la journée à nous montrer Gallipoli : deux corvées à la fois dans le jour du sabbat! Que le Dieu d'Israël veuille leur pardonner! Les consuls israélites nous ont d'abord conduits aux bazars; chaque espèce de marchandise, chaque métier ou profession a son quartier particulier; des vases d'argent, étalés sur les boutiques, vous annoncent la rue des orfèvres; l'odeur de l'eau de rose du sérail vous avertit que vous êtes dans le quartier des parfumeurs; les draps, les soieries, les toiles ont aussi leur place privilégiée. Les boutiques de Gallipoli nous ont paru plus élégantes que celles de Smyrne; mais ce qu'il y a de plus remarquable dans cette ville, c'est le bazar des babouches ou des chaussures. Figurez-vous un long passage où se montrent sur chaque devanture des pantoufles et des bottines jaunes, vertes ou brunes; les unes simples et grossières, les autres d'un goût recherché; quelques-unes brodées en soie, en or et en argent, ornées de pierreries. Toutes ces chaussures, qui mêlent leurs couleurs

et qu'on étale dans un ordre et dans une symétrie admirables, ressemblent à certaines merveilles décrites dans les *Mille et une Nuits*. Les rues marchandes ou les bazars de Gallipoli sont défendus contre la pluie, et surtout contre les rayons du soleil : les toits du second étage se rapprochent, et les grandes nattes, les branches de figuiers et de palmiers qui les recouvrent, forment comme une longue voûte qui abrite les marchands, les acheteurs et les curieux. On voit circuler dans les bazars des hommes de toutes les nations ; on y rencontre tous les costumes, on y entend parler toutes les langues ; la foule y est grande pendant toute la journée : dès que le soleil se couche, il n'y a plus personne ; chaque rue est alors fermée par des chaînes ; il n'y reste que des gardiens : tous les marchands se retirent dans d'autres quartiers où sont leurs habitations et leurs familles. Ainsi une partie de la ville est peuplée pendant le jour, et l'autre pendant la nuit.

Gallipoli est aujourd'hui la plus considérable des villes de l'Hellespont. Sa population est de seize à dix-huit mille habitans, Turcs, Grecs, Arméniens et Juifs. Elle est située sur un banc de rochers, minés en partie par les eaux de la mer ; elle a deux ports très-fréquentés par les petits navires. Les monumens turcs de Gallipoli se réduisent comme partout ailleurs à des mosquées et à des fontaines ; on y remarque plusieurs fontaines construites dans

le style arabesque, soutenues par des colonnes de marbre, avec des inscriptions en langue turque. La ville a plusieurs mosquées; aucune de ces mosquées, au moins pour leurs formes extérieures, ne mérite l'attention des voyageurs.

Nous avons vu dans notre promenade un grand nombre de turbés ou chapelles sépulcrales; nous nous sommes arrêtés devant un de ces monumens. Dans l'intérieur était placé un cercueil recouvert d'un drap violet et d'un turban. On lisait sur les murs quelques inscriptions funèbres; des nattes d'Égypte couvraient le pavé : au fond de la chapelle une toile encadrée offrait aux regards la figure d'un paon. Une lampe allumée était suspendue à la voûte; près de la porte, dans une ouverture grillée, on avait placé un tronc; auprès de ce tronc était un chat qui restait immobile. L'attitude de ce gardien singulier et sa présence dans un lieu saint, nous ont rappelé les expressions familières au bon Lafontaine : *Un saint homme de chat, un chat dévot ermite.* On nous a dit qu'il n'était pas rare de trouver des chats dans les mosquées et les turbés, par la raison que ces animaux font la guerre aux rats et aux souris qui dévorent les tapis et les étoffes précieuses dont les sanctuaires musulmans sont ornés.

Il ne manque pas de ruines dans la ville et hors de la ville. La plupart des maisons ont dans leur construction, comme à Lampsaque, quelques dé-

bris d'anciens monumens. M. Castellan, que j'ai déjà cité, a décrit en détail et dessiné avec soin les restes assez bien conservés d'une forteresse, ceux d'un édifice qui paraît avoir été un grenier d'abondance; il a décrit aussi les remises pour les galères. Dans ce qui reste de ces constructions anciennes, on reconnaît à la fois l'architecture des Grecs, celle des Romains et des Barbares. Quelques murailles de la citadelle sont encore debout : nous y avons remarqué un très-grand mur carré, bâti presque tout entier en marbre, sur lequel on lit en grosses lettres une inscription turque. Nous avons trouvé, autour de la ville, beaucoup d'autres ruines qui n'ont point d'histoire, et qui ne se rattachent à aucun souvenir. On ne voit autour de Gallipoli qu'une campagne aride : ce ne sont partout que des rochers et des pierres, et çà et là quelques arbres croissant avec peine sur un sol jauni. Quelle différence entre les environs de Gallipoli et ceux de Lampsaque! Mais si le paysage de la côte d'Europe est moins riant, l'air y est plus salubre et le climat plus sain. La fièvre et les maladies n'y promènent pas leurs ravages comme sur la rive opposée. Pierre Belon avait remarqué autour de Gallipoli plusieurs *tumulus* semblables à ceux de la Troade. Il y en avait, dit-il, une si grande quantité que *la terre en paraissait toute bossuée.* Nous avons distingué en effet un assez grand nombre de ces monticules, que des savans ont pris

pour les tombeaux des anciens rois de Thrace. Il est probable que ces tertres sont l'ouvrage des Turcs qui, dans leurs courses militaires, avaient coutume d'élever de semblables trophées.

La cité de Gallipoli, tout ancienne qu'elle est, a laissé peu de traces dans l'histoire. Tout ce que nous savons de ses temps anciens, c'est que Caligula la fit réparer, et lui accorda des priviléges. Quelques auteurs ont pensé qu'elle avait pris son nom de cet empereur, ce qui n'a point de fondement. D'autres pensent que le nom de Gallipoli pouvait venir du nom latin des Gaulois, qui passèrent l'Hellespont en cet endroit, pour aller ravager l'Asie-Mineure. Mais des hordes barbares qui vont ravager des pays lointains, ne songent guère à fonder des cités, et les villes ne naissent pas d'ordinaire sur leurs traces. L'histoire du Bas-Empire et les Chroniques du moyen-âge font souvent mention de Gallipoli. A l'époque de la troisième croisade, Frédéric Barberousse traversa le détroit de Gallipoli avec son armée, et débarqua à Lampsaque pour prendre le chemin d'Iconium.

Dans le quatorzième siècle, les aventuriers catalans, après avoir tourné leurs armes contre l'empereur grec qui les avait pris à sa solde, vienrent s'établir à Gallipoli. Ils portaient leurs excursions tantôt sur le territoire d'Andrinople, tantôt du côté de Rodosto ou de Selivrée : leurs bandes victorieuses s'étendaient quelquefois jusqu'aux portes

de Bysance. Ils ne laissaient quelquefois dans la place que les femmes et les enfans. Muntamer, leur historien, et l'un de leurs chefs, nous apprend qu'il etait resté dans Gallipoli avec deux cents soldats seulement, lorsque Doria, amiral génois, vint défier cette petite troupe, et signifia aux Catalans de sortir du *Jardin de Gênes*, c'est-à-dire des domaines de l'empire grec. Muntamer refusa de rendre la ville. Les Génois sortirent de leurs galères pour livrer un assaut : le chef des Catalans fit à la hâte armer toutes les femmes, et les plaça sur les remparts, avec quelques soldats pour les commander. Le combat fut très-vif ; une grêle de pierres pleuvait sur les assaillans : les femmes se signalèrent par des prodiges de bravoure ; plusieurs étaient blessées au visage, aucune n'abandonna le champ de bataille. A la fin, dit Muntamer, l'*ennemi lâcha le pied, et nous ne lui vîmes que les épaules*. Tout tremblait à l'aspect de ces Catalans, que l'esprit de rapine et je ne sais quel amour de la gloire poussaient dans les combats. Cette troupe de héros et de brigands avait plusieurs fois vaincu les Grecs et les Turcs. Ils désolèrent tous les rivages de l'Hellespont et portèrent la terreur de leurs armes jusque dans l'Anatolie. Le tableau de ces héroïques brigandages est résumé avec une rare précision dans ces paroles naïves de leur historien : « Lorsque nous vînmes dans le pays (ce sont les » expressions de Muntamer), il y avait beaucoup

» de bonnes villes et de bons châteaux; mais tout » a été détruit et ravagé par nous, *à cause des » torts de l'empereur et de notre bon droit.* »

Sous le second prince de la famille d'Otman, les Turcs entrèrent pour la première fois en Europe et s'emparèrent de Gallipoli, qu'ils gardèrent quelque temps. Lorsque Amurath II sortit de sa retraite de Magnésie pour marcher contre l'armée de Ladislas et d'Huniades, ce fut à Gallipoli qu'il passa le détroit avec son armée. Le premier arsenal des Ottomans fut établi à Gallipoli. C'est là que Mahomet II rassembla la flotte qui devait seconder son armée au siége de Constantinople.

LETTRE XXX.

ÇAMARES, PRIAPUS, LE GRANIQUE ET L'ŒSEPUS.

Août 1830.

Les ruines de Gallipoli nous ont suivis jusque sur le port où nous attendait notre caïque. Parmi les pierres dont on a formé une espèce de digue contre les flots, on trouve plusieurs débris d'antiquités. Nos deux consuls voulaient nous montrer un marbre qui avait long-temps attiré l'attention des voyageurs ; mais ce marbre avait disparu. En montant dans notre bateau, j'ai mis le pied sur une inscription grecque que nos marins m'ont fait remarquer. C'était une pierre tumulaire des derniers

temps du Bas-Empire. Pour des gens qui vont à la recherche des ruines, cette rencontre pouvait être regardée comme un heureux augure.

Nous nous sommes remis en route à sept heures du soir; tous nos matelots étaient ivres; un de leurs grands carêmes allait commencer; ils avaient fait leur carnaval à Gallipoli. La manœuvre en a souffert; une voile a été déchirée, plusieurs avirons ont été brisés; heureusement que le vent est devenu favorable. Nous étions à l'embouchure du canal, et peu à peu les deux rives s'éloignaient de nous; quand la nuit est tombée, les côtes de l'Asie et de l'Europe blanchissaient au loin au clair de la lune. Notre marche se dirigeait vers le port de Camarès, l'ancien Parium; au lever du jour, nous avons découvert la rive où nous devions aborder. La rade de Camarès n'est accessible qu'aux petits bâtimens; on voit au bord de la mer plusieurs maisons rangées en forme de quai; le premier objet qui a frappé nos regards en débarquant, ce sont des latrines publiques, bâties sur les flots et supportées par quatre colonnes de marbre noir, qui ont sans doute appartenu à un temple; les habitations qui bordent la mer sont comme la *Scala* ou l'échelle de Camarès. Un bourg de ce nom se trouve derrière la colline qui domine le port; un chemin traverse la colline vers le nord, et conduit de la rade au bourg de Camarès, dont nous n'avons pu savoir le nom turc. En nous rendant à l'ancien emplacement de *Pa-*

rium, nous avons rencontré sur notre route une foule d'hommes et de femmes qui descendaient à l'échelle, parce qu'on y tenait une espèce de foire ce jour-là. Le premier aspect du bourg de Camarès indique la présence d'antiques ruines, car chaque maison a quelque précieux débris. Autour de Camarès, vous découvrez au milieu des bruyères et des vignes, dans les jardins, et parmi des arbres, quelques tronçons de colonnes, des fragmens de marbres qui marquent la place de l'ancienne cité; les habitans de Camarès ne connaissent pas le nom de Parium, encore moins son histoire, et cette histoire nous est presque aussi inconnue qu'à eux-mêmes. Tout ce que nous savons avec Strabon, c'est que l'ancienne ville fut fondée par les Milésiens et les habitans de Paros. Le même géographe ajoute que Parium avait parmi ses habitans les *Ophiogènes*, qui possédaient le secret de charmer les serpens et de guérir de leurs morsures. C'est là que vint se réfugier le culte de Priape, lorsque les autels de ce dieu eurent été renversés à Lampsaque.

Nous avons pu, dans l'espace de deux heures, visiter le village et les environs de Camarès. Nous sommes repartis, longeant la côte asiatique. A quelques lieues de l'ancien Parium, était la ville d'*Adrastie*, qui existait au temps du navire Argo, car les Argonautes, au rapport d'Apollonius, étant montés sur le sommet du Dindime, oyaient *serpen-*

ter le fleuve Oesepus et s'élever au milieu des champs Népléiens la ville d'Adrastie. Cette ville est mentionnée par Strabon; mais aucun voyageur moderne n'a parlé de ses ruines. Nous n'avons pu chercher son emplacement, car nous étions pressés d'arriver au cap *Kara-Boha*, où fut l'antique *Priapus*. Nous n'avons pu prendre terre en avant du cap qu'à cinq heures du soir; à peine descendus, nous nous sommes dirigés vers les sommets du promontoire où s'élèvent plusieurs tours, semblables à des tours de moulin à vent, qui n'auraient plus leurs voiles. Plusieurs semblent n'avoir reçu aucune altération dans leurs formes rondes et coniques; au bas des tours, nous avons trouvé des restes considérables d'une muraille qui dans son étendue embrasse toute la base du cap *Kara-Boha*; cette muraille a plus de quarante pieds de hauteur en quelques endroits, et son épaisseur est de plus de trois pieds. Des ruines aussi considérables, et si bien conservées, ne sauraient appartenir à des siècles très-reculés, et ne peuvent remonter qu'aux temps où les Grecs de Bysance n'avaient plus que des murailles à opposer à l'invasion des Turcs et des autres barbares. Il est probable que *Priapus* fut bâti dans le même lieu, et que les ruines de l'ancienne ville ont été employées à construire les fortifications des Grecs du Bas-Empire; toutefois, nous n'avons remarqué dans les décombres ni pilastres, ni colonnes, et pour vous faire connaître

Priapus, je n'ai rien à vous dire que ce que nous lisons dans Strabon. « Priapus, dit-il, est une » ville sur la mer avec un port; elle fut bâtie, se- » lon les uns, par les Milesiens, selon les autres, » par les habitans de Cisyque; elle tire son nom » du dieu Priape, qu'on y tient en grande vénéra- » tion, soit que son culte y ait été transporté d'*Or-* » *neae*, ville voisine de Corinthe, soit que ce dieu » étant né de Bacchus et d'une nymphe, on ait été » porté naturellement à l'honorer dans un pays » couvert de vignobles. » Les vignobles qui couvraient la côte de Priapus, si on en croit les traditions anciennes, s'étendaient sur toute la rive, d'un côté jusqu'à Lampsaque, et de l'autre jusqu'à Cisyque. Le peu de vin qu'on recueille encore dans ces contrées est le meilleur de l'Orient; on doit regretter qu'une terre si favorable à la culture de la vigne soit tombée sous la domination d'un peuple qui ne boit que de l'eau; si la civilisation vient à faire quelques progrès en Turquie, et que la liqueur de Bacchus y soit appréciée, comme tout semble l'annoncer, il faut croire que les rivages que nous venons de parcourir retrouveront la gloire et les avantages qu'ils avaient dans l'antiquité, et que le dieu des vendanges y ramènera les plaisirs et les joies célébrés par les poètes des anciens jours.

Quoique la journée fût avancée, nous avons voulu nous rendre jusqu'aux étangs dans lesquels se perd le Granique : ces étangs sont à deux milles

de Kara-Boha, et à un mille de la mer. La nuit commençait à tomber, les derniers feux du jour éclairaient l'horizon, on distinguait à peine la verdure foncée des joncs et des roseaux; autour de cette onde immobile et croupissante, on ne voit rien qui annonce la présence d'un fleuve, point d'oiseaux qui chantent dans l'ombre, point de zéphir qui murmure à travers les arbres; nous ne voyons partout qu'une terre humide et grisâtre au milieu de laquelle croissent l'asphodèle et quelques bouquets de tamarise, nous n'entendions que le croassement des grenouilles et le canard sauvage battant l'eau de ses ailes : nous éprouvions à ce spectacle quelque chose de la mélancolie qu'inspirent les ruines. Comment peut-on voir en effet sans quelque tristesse ce frère du Simoïs, ce Granique si plein de gloire, disparaître et s'abîmer ainsi dans un marais sans nom? J'aurais voulu remonter le fleuve, au moins à quelque distance des étangs, et voir cette belle plaine d'Astarté qu'il traverse dans son cours. C'est dans cette plaine que se livra la première bataille des Macédoniens et des Perses. M. Landern, consul anglais aux Dardanelles, qui a parcouru ce pays en voyageur éclairé, m'avait donné deprécieux renseignemens dont j'aurais profité dans ma course. Il a remonté le lit du fleuve jusqu'au lieu où s'élève un pont de pierre; il pense que ce fut dans cet endroit qu'Alexandre passa le Granique et défit l'armée de Darius. Les rivages y sont très-élevés, et le

lit du fleuve est formé de terre glaise, ce qui devait ajouter aux difficultés du passage. Les Turcs appellent le Granique *Out-svola-sou.* A sept ou huit milles du Granique, vers le nord, coule l'OEsepus : il est plus considérable que le Granique, et se perd dans la mer de Marmara par deux embouchures. Les Turcs l'appellent *Satali-Déré,* fleuve de Satali, du nom d'une belle vallée qu'il arrose. Strabon place près de l'embouchure de l'OEsepus le bourg de Memmon. C'est dans ce même lieu qu'était placé, d'après Quintus de Smyrne, le tombeau de Memnon, fils de Titon et de l'Aurore, tué par Achille dans la ville de Troie. « Les Zéphirs, dit le poète, » déposèrent le corps du héros éthiopien sur les » rivages enchantés où l'OEsepus roule ses eaux » profondes : auprès du fleuve était un bosquet » délicieux et chéri des Nymphes. Ce fut là que les » Nymphes érigèrent un monument funèbre. » Le bourg et le tombeau sont remplacés par un beau tchifflik bâti sur la branche septentrionale du fleuve. Un troisième fleuve, sorti, comme les deux autres, des flancs du mont Ida, se jette à quelques lieues de l'OEsepus dans le golfe de Cisyque; les anciens géographes le nommaient *Tartius,* et les Turcs *Tahiro-oa-Sou.*

Ce qui me charme dans mon voyage lointain, c'est de retrouver les montagnes, les plaines, les fleuves, que les hommes ont associés à leur gloire et à leur renommée. Voilà ce qui m'attire et ce qui

excite surtout ma curiosité. La poésie des temps modernes a vanté les immenses solitudes du Nouveau-Monde, ces profondes forêts, ces pays vierges auxquels l'homme n'a point donné son nom, et qu'il n'a point vivifiés par sa présence : pour moi, j'aime mieux un rivage, un désert, où l'héroïsme et la gloire ont passé, que ces imposantes régions auxquelles ne se rattache aucun souvenir humain. Le Scamandre, le Granique et l'OEsepus parleront toujours plus à mon imagination que ces fleuves à la grande voix qui n'ont jamais baigné les murs d'une cité, qui n'ont point vu la gloire de l'homme.

LETTRE XXXI.

ARRIVÉE A ARTAKI. CADI D'ARTAKI.

13 Août 1830.

Rentrés dans notre caïque, nous avons dirigé notre marche vers Artaki. Un vent favorable nous a poussés rapidement à travers le golfe de Cisyque, et quand le jour s'est levé, nous avions à notre gauche quelques îlots dont je ne sais point le nom ; à notre droite les rivages escarpés du golfe, devant nous la *Montagne aux Ours*, ou la presqu'île de Cisyque. La ville d'Artaki a un port qui ne reçoit que les petites barques. L'espèce de quai qui borde la mer nous a présenté un spectacle assez animé. La ville ne paraît guère plus grande que celle de Lampsaque.

En débarquant, nous sommes entrés dans un

café où nous avons demandé la demeure du Grec Constantin Hadgi, à qui nous etions recommandés par le consul anglais des Dardanelles. On nous a répondu qu'il était alors chez le cadi; celui-ci, pour lequel nous avions aussi une lettre de recommandation, nous a fait dire qu'il serait charmé de nous recevoir. Nous nous sommes empressés de répondre à son invitation. Quand nous nous sommes présentés, le cadi tenait ses assises. Tous les plaideurs ont été renvoyés; il n'est resté que le naïb et le secrétaire ou kiatib. Le cadi d'Artaki nous a paru un homme très-bien élevé; nous avons reconnu à son accueil les manières élégantes et polies de la classe choisie et éclairée de sa nation. Après les cérémonies accoutumées, nous sommes entrés en conversation, si toutefois on peut appeler du nom de conversation l'échange pénible et embarrassé de quelques idées entre gens qui ne parlent pas la même langue, et qui n'ont que de fort mauvais interprètes. Nous avions amené avec nous notre sergent grec, le seul d'entre nous qui pût parler turc. Mais comme il ne savait ni le français ni l'italien, nous étions obligés d'adresser nos questions et nos réponses à notre philhellène Franc-Comtois, qui savait le grec moderne, et qui transmettait nos paroles à l'officier grec, lequel les rendait tant bien que mal au cadi. Il fallait du temps pour qu'une question du cadi arrivât jusqu'à nous, et que notre réponse parvînt jusqu'à

lui. Ce que nous disions, passant ainsi de bouche en bouche et par plusieurs langues différentes, ressemblait un peu aux bruits confus et incertains de la déesse aux cent voix. J'ai fait sourire le cadi en comparant nos idées transmises de cette manière et se perdant souvent en chemin, à l'argent des impôts qui est en route pour le trésor du sultan, et dont il n'arrive qu'une très-petite partie à sa destination.

Ce cadi nous avait pris d'abord pour des Anglais; lorsque nous lui avons dit que nous étions Français, c'est encore mieux, a-t-il répliqué, car les Français sont nos vieux amis. En apprenant que nous allions à Constantinople et de là à Jérusalem, il nous a répondu qu'il pourrait fort bien nous accompagner à Jérusalem, s'il y était nommé cadi, comme il en avait quelque espoir. Là dessus, il a pensé que je pourrais le servir dans ses projets, en parlant de lui à l'ambassadeur de France. Si votre ambassadeur, nous a-t-il dit, veut m'appuyer auprès du divan, je ne manquerai pas de réussir. En même temps, il a tiré de l'angle de son sopha une note qu'il avait rédigée, et qu'il devait remettre à l'ambassadeur d'Angleterre qui était attendu à Cisyque. Je l'ai prié d'observer que ce n'était pas tout à fait la même chose, et qu'une note adressée au ministre britannique ne pouvait pas être remise à un ministre français. — « Qu'importe que je sois recommandé au nom de l'Angle-

terre ou au nom de la France! ces deux puissances ont également du crédit au Sérail. » — Je n'ai pas insisté, et j'ai pris la note; j'entre dans tout ces détails, pour vous faire connaître la politique actuelle de la Porte, le crédit des ambassadeurs européens, et l'opinion de ceux qui veulent parvenir et faire leur chemin avec les idées nouvelles.

Pendant notre conversation avec le cadi, j'ai remarqué qu'on est venu à plusieurs reprises lui apporter des pièces d'or qu'il comptait devant nous. C'était le prix des jugemens qu'il avait rendus dans la matinée; vous pouvez juger par là que la justice n'est pas gratuite chez les Turcs; toutes les informations que j'ai prises à cet égard, m'ont appris qu'il n'y avait rien de plus cher en Turquie que la justice; pour que les juges soient toujours payés, la loi veut que les frais et les dépenses d'un procès soient toujours à la charge de la partie qui a gagné sa cause. J'ai demandé au cadi si on pouvait appeler des jugemens qu'il avait rendus. — La loi ne le permet pas, cependant nous consentons quelquefois à réviser un procès; mais si la partie qui demande la révision se trouve avoir tort, on lui donne la bastonnade. — Le cadi m'a demandé si on faisait de même en France. — On ne donne pas la bastonnade à ceux qui veulent faire casser un jugement; mais ils sont obligés de déposer une somme qui se trouve perdue, si le jugement est confirmé. — *Peki, peki*, à merveille, à merveille. — La con-

versation est restée long-temps sur ce chapitre et sur la manière de rendre la justice en France et en Turquie; nous nous étonnions tous deux, lui de la lenteur de nos formes judiciaires, et moi de la promptitude avec laquelle procédait la justice musulmane. « J'aurais jugé, disait-il, tous les procès de l'Anatolie, pendant le temps que vos juges passent à examiner une seule affaire; il faut croire que chez vous les plaideurs ne sont pas pressés, et que la justice n'est pas un besoin, une nécessité de chaque jour. » le cadi ajoutait avec un air de malignité : — Dites-moi si des jugemens qu'on fait si long-temps attendre en sont meilleurs pour cela? — Je ne savais trop que répondre à cette question, et j'ai répété au cadi ce que j'entends souvent dire aux Turcs : — *Dieu le sait.*

Comme nous en étions sur les affaires de justice, j'ai voulu parler du procès que nous venions de faire juger à Gallipoli. Les détails de ce procès ont fort amusé le cadi; il nous a félicités d'avoir gagné notre cause; en homme de bonne compagnie, il s'en est félicité avec nous, puisque le jugement rendu nous avait permis de venir à Artaki. Il aurait bien voulu que nos marins grecs eussent été cités devant lui, et peu s'en est fallu qu'il ne les ait mandés à l'instant, pour les menacer de sa justice. Toutefois le cadi ne comprenait guère un procès intenté pour aller voir des ruines; le cas était singulier et le Coran ne l'avait pas prévu.

Quand nous avons pris congé du cadi, il nous a invités très-poliment à passer quelques jours dans sa juridiction. Il a chargé en même temps le primat Constantin Hadji, qui était présent, de nous donner un logement chez lui. Les Turcs passent pour être hospitaliers envers les Francs; je suis bien loin de le nier, mais ce sont presque toujours les Grecs qui font les frais de cette hospitalité.

SUITE

DE LA LETTRE XXXI.

LES RUINES DE CISYQUE.

13 Août 1830.

Les ruines de Cisyque sont à une petite lieue d'Artaki vers l'Orient. Dans les pays où nous sommes, il y a toujours une cité morte près d'une cité vivante, et c'est presque toujours la ville morte, la ville qui n'est plus, que les voyageurs s'empressent de voir. Comme nous avions parlé au cadi de notre projet de visiter Cisyque, il nous a fait trouver des chevaux et nous a donné un soldat turc pour nous accompagner. Celui-ci est venu nous prendre à la porte de notre logement; nous sommes montés à cheval,

et le cavalier musulman s'est mis à la tête de la caravane. Il fallait le voir faire la police sur notre chemin ; malheur aux Grecs qu'il rencontrait! Ils étaient menacés, frappés du fouet, repoussés bien loin de nous, et tout cela pour nous faire honneur.

Après avoir traversé une très-riche campagne plantée de vignes et de mûriers, nous nous sommes trouvés sur l'emplacement de Cisyque; nos guides d'Artaki nous ont d'abord conduits à la *Fontaine des grands arbres*, car ce qu'il y a au monde de plus intéressant pour des Turcs et pour les Orientaux en général, c'est une source limpide. Cette fontaine est ombragée par de grands platanes : l'un de ces arbres a plus de vingt-cinq pieds de circonférence, et paraît être aussi ancien que les ruines dont il est entouré. A quelques pas de ces platanes et de la fontaine, se trouvent d'antiques masures ou des restes d'une épaisse muraille formée d'énormes pierres, que certains voyageurs ont appelée, je ne sais pourquoi, l'Aréopage. Autour de ce grand débris on voit des fondations, de vieux décombres revêtus de mousse ou cachés sous le lierre. Il est probable que ce lieu orné d'une fontaine, ombragé par de beaux platanes et voisin de l'ancien port, fut autrefois une des places publiques de la cité. Vous savez que dans les temps de sa prospérité et de sa grandeur, Cisyque était séparée du continent par un canal qui aboutissait à deux ports, et sur lequel on avait construit deux ponts.

A la place de ce canal où se déployaient des voiles, où flottaient de grands navires, où l'industrie et la navigation étalaient leurs prodiges, on ne trouve plus que des champs où la charrue a passé, on ne voit plus que des arbres et des moissons. Au nord de la fontaine Artacé, à un mille de distance, des amas de ruines couvrent le penchant d'un coteau spacieux presque tout entier planté de vignes. Dans la partie la plus élevée du coteau, vous voyez une vallée ou ravin qui paraît avoir été creusé par l'eau des pluies. Cest là que se trouvent les restes les plus importans de l'ancienne Cisyque. Les deux côtés du ravin sont couverts de débris d'édifices, de pans de murailles, d'arches encore debout ou couchées à terre, de blocs de brique, de pierres de taille dispersées. A l'extrémité du ravin s'élève un mur de granit d'une très-grande hauteur : cette muraille, qu'on prendrait de loin pour une immense tour, produit, au milieu de mille débris épars, un effet très-pittoresque. A côté de ce grand mur, à droite, on remarque une porte en grosses pierres taillées, à laquelle le temps semble n'avoir rien changé. On peut reconnaître près de là l'emplacement et quelques restes d'un vaste amphithéâtre.

Plusieurs des voyageurs qui ont vu Cisyque dans le dix-septième et le dix-huitième siècles, ont été plus heureux que nous, car ils ont pu voir des murailles debout, des colonnes, des statues. « Cette » ville, dit Stochove que nous avons déjà citée, pou-

» vait avoir environ deux lieues de tour : les mu-
» railles y restent encore, la plupart entières et
» bâties de grandes pierres de marbre brun sans
» ciment. L'on y reconnaît encore les portes ; par
» le dedans ce sont toutes ruines. L'on y voit
» plusieurs arcades, pans de murailles, statues et
» autres choses semblables. Les collines en sont
» toutes blanchissantes. » A l'époque où M. Lechevalier parcourait les rives de l'Hellespont et de la Propontide, les murailles de la ville *subsistaient encore en plusieurs endroits dans leur entier*.

Ce qui reste de Cisyque hors du ravin dont j'ai parlé, est difficile à reconnaître sur un terrain divisé par des clôtures de pierres, planté de vignes très-hautes, hérissé de ronces et de buissons. Dans toute notre course, nous n'avons pu découvrir qu'un seul fragment d'inscription grecque sur une pierre du chemin, et sur une autre pierre qui servait à la clôture d'un champ, une bacchanale de jeunes hommes et de jeunes femmes couronnés de myrtes et de fleurs. On aperçoit en quelques endroits des monceaux de marbres taillés par le ciseau turc, ce qui prouve que les ruines de Cisyque ne sont plus qu'une carrière où chacun vient prendre des matériaux de construction. La plupart de ces marbres, tristes restes des palais et des temples, souvenirs effacés d'une grandeur qui n'est plus, sont façonnés maintenant en socles funèbres, et vont orner les tombeaux de quelques musulmans.

Au pied de la montagne, qu'on appelle la *Montagne aux ours*, au-dessus de l'emplacement de Cisyque, sont deux villages que les voyageurs ne manquent pas de visiter; ces deux villages dont on connaît à peine le nom, offrent de toutes parts des débris de colonnes et des marbres enlevés à des monumens; en voyant ainsi sous des huttes et des chaumières tout ce qui reste d'une illustre cité, je me suis rappelé que la veille j'avais vu la gloire du Granique se perdre parmi les joncs et les roseaux d'un marécage.

Toutefois au milieu de cette solitude, de cette enceinte abandonnée qui conserve le nom de Cisyque, on peut voir encore un reste précieux de l'ancienne ville; je veux parler des voûtes souterraines, situées à un mille au nord de la Fontaine aux grands arbres; notre soldat turc, tenant à la main une torche de sapin résineux, nous a conduits dans ces voûtes sombres. Ces souterrains sont spacieux et construits en beau granit; des avenues ou des passages étroits aboutissent à de plus larges corridors qui se croisent et s'enfoncent comme pour conduire à des sépulcres ou à des abîmes profonds; quelques-uns de ces passages sont pratiqués en forme d'escalier; nous avons été obligés de monter et de descendre des degrés de pierre, en nous aidant des genoux et des mains. Les voûtes sont humides, et laissent échapper des gouttes transparentes, qui brillent comme du cristal de roche; le

terrain sur lequel nous marchions est glissant et fangeux en plusieurs endroits ; on voit de temps à autre des enfoncemens dans les murs en forme de grottes ; nous sommes entrés dans une cavité, d'où jaillissait une source limpide ; c'est là, nous a dit un de nos guides, qu'habite le génie malfaisant chargé de garder ces voûtes ténébreuses ; aussi aucun des hommes du pays qui étaient avec nous n'a eu le courage d'entrer dans la grotte redoutable.

Au premier aspect de ces constructions souterraines, on se rappelle que Cisyque avait dans ses murs trois grands dépôts ou magasins, l'un pour les grains, les deux autres pour les armes et les machines de guerre ;ne serait-il pas possible que ces grands édifices, mentionnés par Strabon, aient été originairement construits sous terre, et que, recouverts par les ruines, ils se soient conservés tels que nous les voyons aujourd'hui? On doit croire toutefois que la merveille de leur conservation n'est pas due seulement à la profondeur du sol ; il faut aussi en faire honneur au mauvais génie qui a dû écarter les habitans, et protéger le marbre de ces voûtes contre le marteau des Turcs. Les souterrains de Cisyque passent en outre pour être le refuge des brigands, ce qui a pu aussi les faire respecter ; que de ruines en Orient n'ont dû leur conservation et leur durée qu'aux fables effrayantes qui en défendaient l'approche, et à la crainte des brigands et des mauvais génies !

Pour compléter mon tableau des ruines de Cisyque, je veux dire tout ce que je sais sur son histoire. Au temps des Argonautes, le pays où nous sommes était comme aujourd'hui une presqu'île, ou plutôt une *montagne* qui s'avançait dans la mer. Dans la partie montueuse, dit le poète Apollonius, habitaient des géans difformes, qui avaient six bras; près de la fontaine Artacé, s'était établi le peuple des Dolions, protégés par Neptune; ce fut près de la ville des Dolions qu'aborda le navire Argo; ce fut là que, sur l'avis de Tiphis, les Argonautes détachèrent la pierre qui leur servait d'ancre, et la laissèrent sur le rivage pour en prendre une plus pesante : quelques voyageurs modernes ont remarqué à la pointe du *Golfe aux vignes*, non loin des ruines de *l'Aréopage*, une langue de terre qui porte encore le nom de *Cap de l'ancre*. Pendant le séjour des Argonautes, les géans qui habitaient la *montagne aux ours*, furent tués par Hercule et ses compagnons; dans un combat nocturne, qui fut la suite d'une méprise, les Argonautes tuèrent le roi des Dolions, qui s'appelait *Cisyque;* c'est depuis ce temps, que le nom de Cisyque est donné à la presqu'île. Assis près de la Fontaine aux grands arbres, nous avons pu voir la prairie située au bord de la mer, dans laquelle les dépouilles du roi Cisyque furent ensevelies; non loin de la, vers le sud-est, nous avions devant nous le mont Dindyme, où les Argonautes allèrent implo-

rer le secours de Cybèle, et d'où ils purent découvrir la route qu'ils allaient suivre jusqu'au Bosphore. Cette route que découvraient ainsi les compagnons de Jason du haut du mont Dindyme, est précisément celle que nous allons suivre nous-mêmes pour arriver à Constantinople.

Vous pensez bien qu'au temps du navire Argo, la civilisation devait avoir fait peu de progrès chez les Dolions; mais leur ville, si heureusement placée pour le commerce et la navigation, ne tarda pas à devenir florissante, surtout lorsque l'Isthme fut traversé par un canal qui unissait deux mers. Strabon nous parle de Cisyque comme d'une cité puissante dont toute l'antiquité avait admiré les sages lois; elle avait le même gouvernement que Rhodes, Carthage et Marseille. Son territoire était riche et fort étendu : elle avait fondé sur les rives de l'Hellespont plusieurs colonies. Elle résista à toutes les forces de Mithridate, et mérita par cette défense la protection et l'alliance des Romains. Dès le second siècle de l'ère chrétienne, Cisyque embrassa le christianisme, et la ville de Cybèle devint plus tard la métropole d'un diocèse qui s'étendait sur toute la rive orientale de l'Hellespont jusqu'à l'île de Lesbos ou de Méthelin. Les historiens du Bas-Empire ne parlent de Cisyque que pour nous apprendre que cette ville demeura sept ans au pouvoir des Sarrasins. J'ai déjà dit que la fondation de Constantinople devint funeste à toutes les villes de son

voisinage. Comme les côtes de l'Asie furent occupées par les Barbares, les navigateurs s'en éloignèrent. Le canal, qui traversait l'Isthme et qui offrait à la fois un port et un passage aux vaisseaux, se trouva à la fin comblé. Cisyque, à la suite de ces révolutions, perdit sa prospérité, sa gloire et ses habitans. Mais à quelle époque précise cette ville fut-elle abandonnée? Quels furent les derniers événemens qui s'accomplirent dans cette enceinte aujourd'hui déserte ? Quels furent les derniers hôtes de ces palais dont nous cherchons l'emplacement? Les ruines de Cisyque ne répondent à aucune de nos questions, et l'histoire ne dit point dans quel temps et par quelle catastrophe une ville si renommée chez les anciens, est devenue une profonde solitude comme celle que nous voyons.

SUITE

DE LA LETTRE XXXI.

ARTAKI ET SES ENVIRONS.

Août 1830.

La nuit était close quand nous sommes revenus à Artaki. Le soldat turc qui nous accompagnait, nous a laissés à la porte de la maison grecque où nous sommes logés. Le primat grec, notre hôte, est un vieillard à figure vénérable, à la barbe blanche; on nous a offert la pipe, puis des pastèques et du raki. Peu de temps après est venu le souper, servi sur une petite table ronde qui s'élevait à la hauteur du genou; notre hôte était assis derrière nous, comme pour nous faire les honneurs du repas; sa femme et sa

fille sont restées debout pour nous servir. Le vin de Cisyque n'a pas été épargné, et nous ne l'avons pas trouvé inférieur à celui de Ténédos. Le primat nous a dit qu'il était hadji ou pélerin de Jérusalem, ce qui est un titre de considération parmi les Grecs et même parmi les Turcs; notre conversation a principamentroulé surArtaki, sur les mœurs et le gouvernement du pays. Notre hôte est un des principaux propriétaires d'Artaki ; il a une famille intéressante ; néanmoins il paraissait triste, et lorsque notre sergent lui a parlé de la Morée, des larmes ont coulé de ses yeux. Le sergent de Capo d'Istria, qui ne demandait pas mieux que de faire des prosélites à son gouvernement, a conseillé au primat de vendre ses biens à Artaki, et de se rendre avec sa famille dans la Grèce régénérée ; le pauvre primat ne semblait que trop disposé à écouter ce conseil; j'ai cherché à l'en détourner; — pourquoi vendriez-vous vos propriétés, dont vous ne retirerez pas la moitié de ce qu'elles valent, pour aller dans un pays que vous ne connaissez pas? Il y a dans le monde si peu de révolutions qui aient réussi! Que de Grecs ont quitté le pays qu'ils habitaient, où ils n'étaient pas trop malheureux, pour ne trouver dans la Grèce que la misère et le désespoir! — Le primat trouvait quelque chose de vrai dans mes observations, mais la Morée le préoccupait toujours; comme je lui avais parlé du cadi qui paraissait l'estimer et des réformes de sultan Mahmoud, le cadi, m'a-t-il

dit, partira pour être remplacé par un autre qui ne me connaîtra point; les cadis et même les pachas ne sont plus tout-à-fait ce qu'ils étaient autrefois, mais il faut toujours payer des impôts qui nous ruinent : quant aux réformes du sultan, elles n'ont rien changé jusqu'ici à l'humeur des Turcs; ce n'est pas du divan que nous avons à souffrir, mais des musulmans; le caractère des Turcs ne saurait jamais se concilier avec le nôtre; si j'ai envie d'aller en Morée, c'est qu'il n'y a plus de Turcs, et cela nous suffit à nous autres Grecs. — Comme les argumens devenaient pressans, j'ai cru devoir appeler à mon aide notre philhellène Franc-Comtois. — J'ai combattu pendant trois ans, a dit celui-ci, pour l'indépendance de la Grèce, et je conseille aux Grecs de Cisyque de rester chez eux. — Il est parti de là pour faire à sa manière une peinture de la Morée telle que nous l'avons vue. J'ai ajouté à tout ce qu'a pu dire notre compagnon de voyage, quelques réflexions générales. — Les meilleures révolutions, si toutefois il y en a de bonnes, versent toujours un déluge de maux sur les générations contemporaines; on n'en reçoit quelques avantages que lorsqu'elles sont terminées; et celle de la Grèce est bien loin de toucher à sa fin; il arrive quelquefois que des orages qui ébranlent la terre, purifient l'air et fécondent les campagnes; mais est-il sage pour cela de sortir de sa maison, tant que l'orage gronde et que les vents sont encore déchaî-

nés? Toutes nos raisons ont produit leur effet, et nous avons fini par persuader au bon primat de rester avec les Turcs d'Artaki et d'y attendre les événemens.

Après le souper, les femmes de la maison ont étendu des matelas sur le plancher; c'étaient nos lits pour la nuit; jusque-là, nous avions couché sous un arbre, sur l'estrade d'un café ou dans notre caïque. La nuit que nous devions passer sur des matelas devait être délicieuse. Nous nous sommes couchés avec l'intention de nous lever de très-grand matin, pour faire une nouvelle promenade aux ruines de Cisyque. Dès que le jour a paru, M. Poujoulat et nos autres compagnons de voyage sont montés à cheval; pour moi, fatigué de notre course de la veille, je suis resté dans mon lit. Quand le soleil a été tout-à-fait sur l'horizon, et que ses rayons sont venus jusqu'à moi, j'ai parcouru des yeux la chambre où j'avais passé la nuit : rien n'était plus simple que son ameublement; sur le côté que n'occupait point le divan, étaient placés, à droite et à gauche, deux coffres de bois, renfermant les robes et le linge des femmes de la maison; à côté des coffres était une escabelle vermoulue, puis une vieille armoire. La porte donnait dans un angle; au-dessus de la porte, brillait une image de la Vierge, couronnée de rayons d'argent, et devant laquelle une lampe était allumée. Quand je me suis levé, la fille du primat, suivie de sa mère, est venue me présenter deux

vases, dont l'un renfermait de l'eau, l'autre des confitures; elle m'a offert ensuite des fruits, portant chaque fois la main gauche à son front. Je n'ai jamais tant regretté qu'en cette occasion, de ne pas parler la langue du pays. J'ai échangé avec les deux femmes qui étaient devant moi, des paroles que personne ne pouvait traduire; cependant, tout ce que j'ai dit, quoique en langue française, a été fort bien compris; j'ai entendu de même ce qu'on m'a dit en grec moderne, car il y a dans le cœur humain des sentimens qui ont reçu de Dieu le don des langues, et dont les accens, pour être entendus, ont rarement besoin d'interprètes.

Bientôt je suis resté seul, livré à mes réflexions; une foule de voix confuses se faisaient entendre dans le voisinage; j'ai regardé par la fenêtre, et j'ai reconnu que ces voix partaient d'une école d'enfans grecs. Tous les élèves lisaient à la fois dans le même livre et prononçaient ensemble les mêmes mots; c'est le mode d'enseignement adopté dans toutes les écoles primaires, soit parmi les Grecs, soit parmi les Turcs. De la fenêtre où j'étais, je pouvais voir la principale mosquée d'Artaki et l'église des Grecs. Le minaret qui s'élance dans les airs, et le toit modeste de l'église chrétienne, représentent très-bien, d'un côté, l'esprit dominateur du Coran, et de l'autre, l'humilité de l'Evangile. La présence des deux cultes donne à la piété une sorte d'émulation, et soutient de part et d'autre la fer-

veur des fidèles. Nous avons eu plusieurs fois l'occasion de remarquer que dans presque tous les pays d'Orient, la religion est comme une sorte de patrie, et la dévotion comme un patriotisme toujours prêt à s'exalter.

J'ai voulu parcourir la ville d'Artaki et ses environs. Dans les rues que j'ai visitées, il ne se fait guère plus de bruit et de mouvement que dans la vieille Cisyque que j'avais visitée la veille. La population, qui ne s'élève pas à trois mille âmes, subsiste des produits de l'agiculture, tels que le vin et la soie. La ville n'a point de commerce, et le port, comme je crois vous l'avoir dit, n'est fréquenté que par de petites barques. On voit, à l'orient de la ville, un rocher ou un îlot couvert des restes d'une forteresse. Le nom de la cité musulmane vient, sans doute d'*Artacé*, l'ancien nom de la fontaine aux Grands-Arbres, ou d'*Artaco*, qui, suivant Strabon, était le nom d'une montagne voisine de Cisyque. Les campagnes qui avoisinent la ville, paraissent d'une grande fertilité, plusieurs ruisseaux limpides les arrosent; on y trouve partout de frais ombrages, des terres couvertes de vignes et des pâturages verdoyans.

En revenant de notre promenade, nous avons retrouvé chez le primat nos compagnons qui revenaient des ruines de Cisyque. Ils n'ont rien découvert qui puisse être ajouté à la relation que j'ai déjà faite. M. Poujoulat a voulu visiter les sou-

terrains de Cisyque dans toute leur étendue; il a trouvé la fièvre dans la grotte humide où les gens du pays placent le mauvais génie. Toutefois, il a fallu songer à se remettre en route. Nous sommes allés prendre congé du cadi, qui lui-même allait partir pour tenir les assises à Penkertak, à cinq ou six lieues d'Artaki, sur la côte de la mer de Marmara. Nous avons vu emballer les tapis, les sophas, les coussins, les larges plats étamés, une nombreuse collection de chiboucs, des tasses et des vases de cuivre et d'argent. Tout cela est porté sur des mulets et voyage avec le cadi. Une multitude d'esclaves et de serviteurs doivent former le cortége du juge musulman. Il nous a reçus au milieu des préparatifs de son départ ; je lui ai rappelé la note qu'il m'avait donnée la veille pour l'ambassadeur de France, et qui était d'abord destinée à l'ambassadeur d'Angleterre. Il a persisté à croire qu'il importait peu qu'elle fût remise à l'un ou à l'autre. J'ai cru devoir ajouter que le ministre français n'était peut-être pas auprès du divan une bonne recommandation pour obtenir la magistrature de Jérusalem, car la France est chargée de défendre les intérêts des chrétiens latins dans la ville-sainte, et le divan ne verrait pas sans quelque défiance que l'ambassade française voulût y faire nommer un cadi. « Hé bien, m'a-t-il répliqué, que l'Angleterre me fasse nommer cadi de Jérusalem, si elle le peut, ou que la France ob-

tienne pour moi la place de cadi de Sainte-Sophie, car cette place me convient aussi ; il me tarde de retourner à Stamboul, et de me reposer dans la jolie maison que j'ai à Scutari. » Après m'avoir parlé de la sorte, le cadi m'a demandé si je connaissais M. de Ribaupierre ; j'ai cru d'abord qu'il voulait solliciter la protection de l'ambassade moscovite pour être nommé au moins grand juge de la Romélie ou de l'Anatolie; mais il ne m'a plus rien dit.

Telle est cette magistrature turque, qui a conservé quelque chose de son origine nomade, et qui change de juridiction et de pays comme nos régimens changent de garnison. Tous les moyens lui sont bons pour parvenir à ses fins. Toutefois cette justice, courant le monde et ne s'arrêtant nulle part, s'adressant à tous ceux qui passent, et même à des infidèles, tient l'opinion des peuples dans sa main. Il suffit qu'elle soit l'organe de la loi religieuse, l'arbitre suprême de toutes les affaires, pour régner sur l'esprit des osmanlis. De quelque manière qu'elle agisse et qu'elle se montre, c'est encore ce qu'on respecte le plus dans l'empire ottoman. Je ne conseillerais pas néanmoins au cadi d'Artaki de se vanter auprès de certains vrais croyans d'avoir quelque crédit à l'ambassade de France ou à celle d'Angleterre.

Nous avons quitté le cadi, et nous avons fait nos adieux au bon primat qui nous avait si bien

reçus. Notre caïque nous attendait, et tout était prêt pour notre départ, lorsqu'Antoine et Michel sont venus nous annoncer qu'ils avaient trouvé d'antiques ruines. Nous avons voulu les voir : on nous a conduits à l'église grecque; nous avons vu d'abord sur le seuil de la porte une pierre tumulaire, sur laquelle étaient représentées quatre têtes de béliers avec des bandelettes. On lit sur la même pierre cette inscription parfaitement conservée :

V. C. SERVILIUS. C. P. VEL. RUFUS. CECINIA. L. FABII
PRIMA UXOR. XL. XXIII.

La même inscription se trouve répétée en grec. Nous sommes entrés dans un petit jardin attenant à l'église : les murailles de ce jardin sont construites avec des débris d'anciens édifices. Nous avons pu y reconnaître plusieurs fragmens de statues, deux têtes de femmes, et une main en marbre qui paraissent avoir appartenu à des chefs-d'œuvre de l'art. Il est probable que tous ces restes précieux de l'antiquité viennent de Cisyque, et que la ville d'Artaki en renferme beaucoup d'autres.

Nous avons demandé à voir l'église grecque. Son enceinte est petite et peut à peine contenir deux cents personnes. L'autel est décoré de fleurs artificielles, d'images de saints, de candelabres bien dorés; du reste, l'église n'a rien d'antique ni dans

sa forme ni dans les matériaux qui ont servi à sa construction. Je n'ai jamais vu dans une église grecque ni colonnes ni marbres appartenant à un temple ancien. On a souvent reproché aux Grecs d'avoir détruit les monumens de l'antiquité ; mais on ne les accusera pas du moins d'avoir brisé les autels des faux dieux pour décorer les sanctuaires de la Panagia.

Pendant que nous étions dans l'église grecque, l'archevêque de Cisyque, qui demeure tout près de là, nous a fait prier, par un papa, de venir nous reposer chez lui. Nous nous sommes rendus à son invitation. Le prélat grec est beaucoup mieux logé que le cadi ; il nous a reçus dans une grande salle ; il était assis sur un divan entouré de plusieurs papas qui restaient debout dans une attitude respectueuse. Après le cérémonial d'usage, la conversation s'est portée sur les ruines de Cisyque. L'archevêque nous a dit d'abord qu'il s'occupait d'une histoire de son diocèse, mais qu'il n'avait pu savoir, après beaucoup de recherches, à quelle époque Cisyque avait cessé d'être habité. Le dernier géographe grec qui avait parlé de ce pays, ne lui donnait sur cette question aucune lumière satisfaisante.

Sa sainteté a voulu nous montrer la géographie de Mélétius : elle a chargé un papa d'aller prendre l'ouvrage dans sa bibliothèque ; malheureusement pour lui, le papa s'est trompé de volume ; le prélat

qui ne pouvait nous montrer le livre dont il nous avait parlé, a traité fort durement le serviteur maladroit; je profite de cette occasion pour vous dire que les papas, attachés au service des évêques grecs, sont dans un véritable état de domesticité. Nous avons demandé à l'archevêque s'il avait visité les ruines de Cisyque; il nous a répondu que les brigands s'y retiraient quelquefois et qu'il n'avait pas osé y rester assez long-temps pour faire d'utiles découvertes. Nous avons jugé par là que le prélat historien n'est pas homme à exposer sa vie pour accroître son savoir, et qu'il est peu disposé à se faire le martyr de la vérité historique. Comme sa sainteté se plaignait de n'avoir trouvé dans le pays aucune inscription, nous lui avons fait part de celle que nous venions de découvrir devant la porte de son église.

Nous en sommes venus à une question qu'il est bien difficile de résoudre : dans quel temps a fini Cisyque? Sans préciser une époque, nous avons pensé l'un et l'autre que la gloire de Cisyque avait dû finir, quand celle de Constantinople avait commencé. Il en fut ainsi de toutes les villes de la côte d'Asie, qui s'effacèrent de la terre à mesure que s'agrandissait la cité impériale; comme dans la fable d'Agrippa, ce n'était point les membres qui se révoltaient contre l'estomac, mais l'estomac qui laissait tomber en paralysie toutes les autres parties du corps. Quand l'Orient n'eut plus qu'une seule

cité, on ne vit partout que des ruines; cette centralisation acheva de tout perdre, de tout anéantir. Ce qui arriva sous l'empire grec arrive encore aujourd'hui, et l'histoire dira un jour de Stamboul ce qu'elle dit aujourd'hui de Bysance. Cette idée, que j'ai développée dans notre conversation, a paru frapper l'archevêque de Cisyque; il m'a promis de la développer à son tour dans l'histoire de son diocèse, et de l'appuyer de tous les faits que pourraient lui fournir les annales de l'Orient.

J'ai interrogé le prélat sur l'origine d'Artaki. « Il est aussi difficile, m'a-t-il dit, de savoir à quelle époque le lieu où nous sommes a commencé à être habité, que de savoir quand Cisyque a cessé de l'être. Artaki dut naître des ruines de Cisyque. » J'ai demandé au prélat s'il savait quelque chose du séjour des Catalans à Artaki; comme il n'en savait rien, je lui ai répété ce que j'avais lu dans Muntaner. « Une troupe d'aventuriers, venus de la Ca-
» talogne, pays de l'occident, avaient été appelés
» par l'empereur grec. Après avoir séjourné quel-
» que temps à Constantinople, ils vinrent à Artaki.
» Il y avait alors dans l'emplacement de Cisyque
» une muraille qui traversait l'étendue de l'isthme,
» et défendait la presqu'île de l'invasion des
» Turcs. » L'historien des Catalans nous apprend qu'à cette époque le pays était couvert de fermes, de métairies et de maisons de campagne; à leur

arrivée, les guerriers francs eurent à combattre les Turcs qui cherchaient à détruire la muraille qu'on avait opposée à leurs attaques; l'armée ou plutôt tout le peuple des Barbares campait sur les rives du Tartius et de l'Esépus; il se livra en ce lieu une grande bataille dans laquelle les Turcs furent presque tous tués ou faits prisonniers, et le pays fut délivré de leur domination et de leurs brigandages.

L'archevêque de Cisyque écoutait ce récit avec surprise : C'est un singulier spectacle, m'a-t-il dit, que de voir des guerriers venir les uns du fond de l'Asie, les autres de l'Occident, pour se faire la guerre dans le pays de Cisyque. — Il y a une chose, lui ai-je répondu, qui me surprend davantage, c'est qu'un pays ait été le théâtre des plus grands événemens, sans qu'il en sache rien; pourquoi faut-il que, sous votre beau ciel d'Orient, tant de nobles contrées n'aient de monumens, n'aient de souvenirs historiques que pour les gens qui passent? De même qu'autrefois des conquérans arrivaient de toutes les parties du monde, pour se disputer la possession d'une terre qui restait neutre, de même aujourd'hui, des voyageurs viennent de tous les royaumes de l'Europe pour étudier un pays qui demeure indifférent à leurs recherches. Pour adoucir l'amertume de ces paroles, j'ai beaucoup encouragé le prélat grec à terminer l'histoire qu'il a commencée; il m'a promis de m'écrire, s'il faisait

quelques découvertes sur Cisyque ; je lui ai promis, de mon côté, de lui faire part de tout ce qui a été dit sur son diocèse dans nos livres d'Occident.

LETTRE XXXII.

ROUTE D'ARTAKI A CONSTANTINOPLE.

21 Août 1830.

Il était cinq heures du soir lorsque nous sommes sortis d'Artaki; nous avons pris dans notre caïque un caloyer qui fesait la quête pour le grand monastère, c'est-à-dire pour le mont Athos. L'ignorance des caloyers est égale à celle de la plupart des prêtres grecs. Exorciser les vers à soie, écarter les effets du *mauvais œil* par des cérémonies religieuses, guérir les malades par des paroles mystiques, se condamner à des abstinences qui peuvent altérer la santé et menacer la vie, voilà en quoi consiste principalement la dévotion des caloyers comme des papas. Plusieurs voyageurs ont remarqué que,

dans le clergé grec, on ne trouvait guère de gens instruits que parmi les évêques. Je ne vous répéterai point tout ce que nous a débité le cénobite du mont Athos. Nos marins grecs croyaient tout ce qu'il disait comme parole d'évangile, et montraient un grand respect pour sa personne. D'un autre côté, ils se moquaient beaucoup du prêtre arménien que nous avions pris aux Dardanelles : ils reprochaient surtout à ce dernier de faire le signe de la croix en portant d'abord la main à l'épaule droite, ce qui était à leurs yeux une grande marque d'hérésie. Ils riaient surtout, et j'avoue que j'en riais avec eux, des terreurs continuelles de notre pauvre compagnon de route, que la moindre vague faisait trembler de tous ses membres. « Il a bien plus peur de l'eau que du feu éter-
« nel, disaient-ils ; la crainte du naufrage l'emporte
» de beaucoup chez lui sur la crainte des jugemens
« de Dieu. » Comme les matelots grecs observaient très sévèrement leur carême, ils voyaient avec scandale, et peut-être aussi avec un peu de jalousie, qu'on mangeât devant eux, à toute heure, sans s'informer si on était dans un temps de jeûne et de mortification. En effet, le prêtre arménien, qui avait assez jeûné dans son exil, s'en dédommageait amplement avec nous ; et toutes les fois qu'on déployait devant lui l'appareil d'un dîner ou d'un déjeûner, sa figure ronde s'épanouissait, et il ne se faisait pas prier pour prendre place au festin. Du

reste, il se moquait de tout ce qu'on disait autour de lui; il parlait fort peu; et lorsque la mer nous laissait quelques momens de repos, il tricotait des bas bleus dans un coin du caïque, ou disait ses prières dans un livre arménien, sans que rien pût troubler la sécurité de son esprit.

Nous avons débarqué à Rhoda, petit village grec, situé à trois ou quatre lieues d'Artaki. En nous promenant sur le rivage, nous avons remarqué quelques beaux marbres qui ont appartenu à une église; comme la tramontane recommençait à souffler violemment, nous avons passé la nuit à terre, et nous n'avons remis à la voile que le lendemain après le lever du soleil. La côte de Cisyque, que nous ne perdions point de vue, est presque partout couverte de bois, et n'offre des terres cultivées que sur les rives de la mer. Nous sommes arrivés avec peine jusqu'à la pointe de la presqu'île, où se trouve un assez gros village, qui porte le nom de Karaki. Je vous ai dit que M. Poujoulat avait pris la fièvre dans les souterrains de Cisyque; comme nous avions fait un trajet pénible, et que les vagues de la mer avaient trempé nos vêtemens, chacun de nous sentait le besoin de se reposer à terre, et mon compagnon malade ne pouvait supporter plus long-temps toutes les incommodités de notre embarcation. D'un autre côté, notre caloyer du mont Athos avait l'espoir de faire une bonne quête à Karaki, habité par des Grecs. Nos mariniers nous ont débarqués. Nous

aurions eu besoin d'un logement commode; mais nous n'avons trouvé qu'une maison en ruines qu'on nous a permis d'occuper. Notre malade, dont la fièvre avait redoublé, a été obligé de se coucher sur une natte dans une chambre ouverte à tous les vents. Quelques uns de nous se sont couchés auprès de lui, les autres sur l'escalier, dont il ne reste plus que quelques marches. La tramontane ébranlait les toits, et nous craignions à tout moment d'être écrasés sous les débris de l'édifice chancelant. La maison n'avait point de porte qu'on pût fermer; nous avons fait bonne garde pendant la nuit, ce qui n'a pas empêché qu'on ait pris dans la poche de M. Poujoulat une bourse remplie de médailles ramassées au cap Sigée. Le voleur, qui croyait avoir mis sans doute la main sur des pièces d'or, n'aura pu se féliciter de cet exploit nocturne, car les médailles n'étaient ni en argent ni en or, et ne pouvaient enrichir personne, pas même un savant. Nous nous sommes facilement consolés de cette perte.

La population de Karaki est misérable, et la plupart des habitations n'y sont guère mieux bâties que celle où nous avons passé la nuit. Cependant, notre caloyer a fait merveille dans cette pauvre bourgade; c'était à qui lui apporterait les plus beaux raisins, les plus belles figues du pays, en échange de ses bénédictions. Il a fait aussi une assez bonne moisson de piastres, car, en pareille

occasion, il n'y a rien de plus généreux que la misère. Les Grecs du village que nous avons vus, se plaignent beaucoup des agas qui les ruinent : il faut qu'ils livrent aux agens du fisc tout ce qu'ils recueillent; ils ne peuvent ni vendre à leur gré ni garder pour eux-mêmes ce qui n'est pas jugé nécessaire à leurs besoins. Un des principaux habitans venait de recevoir la bastonnade pour s'être reservé une demi-livre de la soie qu'il avait récoltée.

Tous ces pauvres Grecs sont sans cesse dans l'attente d'un secours qui doit leur arriver d'Europe; peu s'en faut qu'on ne nous ait pris pour l'avant-garde d'une armée de libérateurs. Les hommes n'osaient pas trop nous parler; ils nous envoyaient leurs femmes. — Quand viendra-t-on nous délivrer? disaient-elles. — Prenez patience. — Il y a si long-temps que nous souffrons. — Parmi les jours qui sont encore derrière la montagne, il y en a un qui est marqué pour votre délivrance, mais il faut l'attendre. — J'ai voulu répéter ici ce que j'avais dit à notre hôte d'Artaki; je n'ai persuadé personne. Comment peut prospérer un empire où la moitié des habitans est ainsi condamnée au désespoir, et ne trouve pas même une consolation dans les réformes qu'on prépare! J'ai remarqué partout que ce n'était pas seulement la misère qui donnait aux Grecs une si grande impatience de changement. Il règne entre les Grecs

et les Turcs une antipathie dont je ne peux vous donner une idée qu'en la comparant à celle qui existe entre certains animaux. Il faudrait changer les lois de la nature pour remédier au mal. Aussi, une société, où se trouvent réunis ensemble des Turcs, des Juifs, des Arméniens et des Grecs, nous rappelle-t-elle, au premier aspect, cette association qui, selon notre bon La Fontaine, se forma un jour entre la genisse, la chèvre, la brebis et le lion. Quel avenir espérer pour une association pareille ?

En quittant le port de Karaki, nous nous sommes trouvés en face des îles de Marmara, appelées Proconèse chez les anciens ; ce sont des îles pauvres et peu habitées. Elles ont reçu le nom de Marmara de leurs carrières de marbre. Ces carrières ont fourni les marbres des palais et des temples dont nous avons cherché les ruines. On les exploite aujourd'hui pour les mosquées, les fontaines et les mausolées de Stamboul et des cités voisines. La mer de Marmara était célèbre chez les anciens ; ses rives étaient florissantes et bien peuplées. Notre caïque s'est rapproché des rivages de l'Europe, et nous n'avons pu voir sur les côtes d'Asie ni l'embouchure du Rhindacus, ni Mundania au fond de son golfe, ni ces belles régions de la Bithinie, où les voyageurs admirent encore les ruines de Nicomédie et de Nicée. Le mont Olympe nous montrait ses cimes azurées, et le pays

de Brousse se perdait pour nous dans un horizon lointain.

En longeant la côte d'Europe, nous avons passé devant Rodosto ; il était nuit, et nous n'avons pu voir cette ville dont l'histoire nous répète si souvent le nom, et qui est encore la plus considérable de toutes les villes de cette côte après Gallipoli. Le jour se levait à peine, quand nous avons salué l'ancienne ville d'Héraclée (*Eski-Erekli*), bâtie en amphithéâtre sur une colline. On pourrait encore reconnaître cette ville à la description que nous en a laissée Diodore de Sicile. Cette cité, qui fut fondée par l'Hercule-Phénicien, paraît abandonnée aujourd'hui, et son port, le plus beau de tous ceux de l'Hellespont et de la mer de Marmara, ne reçoit plus dans ses eaux solitaires que quelques barques de pêcheurs. Nous sommes bientôt arrivés à Sélivrée, où nous avons passé quelques heures.

Il faut distinguer à Sélivrée l'ancienne et la nouvelle ville ; celle-ci s'étend au bord de la mer et non loin du port ; elle n'est guère habitée que par des Turcs, qui paraissent un peu plus actifs que dans d'autres villes musulmanes. Le port de Sélivrée n'est accessible qu'à de petits bâtimens. Nous n'y avons rencontré que des portefaix qui chargent du charbon pour Constantinople. La ville est traversée par une route qui mène à Stamboul et qui paraît assez fréquentée : nous avons vu passer par cette

route des voitures, et même des diligences qui viennent de Gallipoli. Ces diligences sont des espèces de chariots tartares, non suspendus, auprès desquels les plus mauvais fourgons de nos armées seraient des voitures commodes. Au nord-ouest de la ville est une grande plaine marécageuse au milieu de laquelle on a construit une chaussée. Au bout de cette chaussée est un pont formé de trente-deux arches. La rivière, qui traverse le pont à son embouchure, ne roule pas plus d'eau que le Granique et le Rhodius; à quelques lieues de la mer, elle n'est qu'un torrent impétueux qu'il est difficile de contenir. C'est sur les bords de cette rivière, que l'armée de Conrad, dans la seconde croisade, fut surprise par un débordement, et perdit presque tous ses bagages.

L'ancienne cité, appelée tour-à-tour *Selymbria*, *Selybria*, et enfin *Selivria* ou *Sélivrée*, s'élève sur une grande et belle esplanade qui domine la Propontide. Sélivrée, avec sa montagne, son acropolis et ses vieux remparts, offre d'abord un aspect très-imposant; mais quand vous êtes entré dans la ville par une de ses cinq portes, vous ne voyez que des habitations délabrées, des rues sales, une population misérable, composée de Grecs et de Juifs. Au milieu des lambeaux de la pauvreté se montrent çà et là quelques souvenirs de l'histoire et des restes de l'architecture grecque et romaine. C'est dans cet Acropolis que résida quelquefois le pouvoir su-

prême de l'empire. Lorsque tout tombait en décadence et que l'empire grec, selon l'expression de Montesquieu, finissait comme le Rhin, il y eut parfois deux capitales, et l'une de ces capitales était Sélivrée.

Notre caïque a remis à la voile vers les cinq heures du soir; les vents étaient toujours contraires, et nous n'avons pu faire que trois ou quatre milles de chemin avant la nuit. Les ténèbres couvraient la mer et la rive, quand nous sommes entrés dans le port d'*Ovat*. La petite cité d'Ovat est toute peuplée de Grecs. Notre caloyer était attendu dans ce lieu comme le Messie : une foule de Grecs sont venus au-devant de lui sur le port; les uns lui baisaient les mains, les autres se mettaient à genoux pour lui demander sa bénédiction. Chacun aspirait à l'honneur de le recevoir chez lui, et semblait lui dire comme dans l'Évangile : *Entrez dans ma maison, et mon âme sera guérie.* Je me suis approché pour lui faire mes adieux, car il allait nous quitter. Je n'ai plus retrouvé en lui cet air de modestie et de douceur qu'il nous avait montré jusque-là. Nous avions ri quelquefois de son ignorance et de sa crédulité puérile; mais au milieu de son triomphe, il nous a regardés à son tour avec une sorte de dédain. Chacun de ses regards semblait nous dire : Vous voyez que notre ignorance vaut bien vos lumières, puisqu'on nous respecte et qu'on nous aime. J'avoue que j'étais un peu

déconcerté ; et je me suis dit, en moi-même, que le caloyer du grand monastère pourrait bien avoir raison; en effet, pour se faire aimer des hommes quels qu'ils soient et pour avoir une action sur leur esprit, ne faut-il pas leur ressembler de quelque côté, ne faut-il pas s'en rapprocher par les habitudes, par les sentimens, et partager même quelquefois leur ignorance et leurs préjugés? Les enfans écouteraient-ils leur nourrice, si elle ne s'associait à leur instinct naissant, si elle n'empruntait la voix, le langage et les idées de l'enfance? Tout en faisant ces réflexions, j'ai remis quelques piastres entre les mains de notre compagnon de voyage, et je l'ai prié de se souvenir de moi lorsqu'il serait de retour sur sa Montagne-Sainte.

Tandis que notre caloyer était ainsi porté en triomphe, nous sommes entrés modestement dans une espèce d'hôtellerie qui donne sur le port : nous y avons été fort bien reçus, quoique nous ne vinssions pas du mont Athos; car les Grecs n'ont pas moins d'amour pour les piastres des voyageurs, que de respect pour les reliques et les bénédictions des caloyers et des papas : toute notre caravane a été logée dans une vaste galerie découverte, où nous avons soupé et passé la nuit. Nous n'avons pas fermé l'œil à cause du bruit qu'on entendait dans notre auberge et du mouvement qui se faisait dans le port; mais nous étions

charmés de ce mouvement et de ce bruit qui semblaient nous annoncer l'approche d'une grande capitale.

Nous nous sommes remis en route vers les cinq heures du matin ; nos regards se portaient du côté de Stamboul, et nous croyions découvrir à chaque instant la grande cité des Osmanlis; mais les vents nous empêchaient d'avancer, et nous avons été obligés de nous arrêter à San-Stéphano. San-Stéphano est un village, habité par des Grecs et des Arméniens, à trois lieues de Constantinople. Lorsque nons sommes descendus à terre, nous avons pu distinguer les minarets et les tours de Stamboul. Ce spectacle nous faisait oublier toutes les contrariétés et toutes les misères de notre voyage. Je me suis rappelé que les croisés vénitiens et français s'arrêtèrent comme nous à San-Stéphano ou Saint-Étienne, qui était alors une abbaye. « *Lors descendirent à terre*, nous dit le vieux maréchal de Champagne, *li contes et li barons et le duc de Venise, et fust li parlement au moustier Saint-Étienne.* » Je regrette que Vilhardouin ne soit pas entré dans quelques détails sur ce *parlement* ou cette assemblée de la chevalerie chrétienne, et qu'il ne nous ait rien rapporté de ce que dirent alors les chefs de la croisade. Quels devaient être les sentimens et les pensées des chevaliers et des barons en présence d'une cité qui renfermait dans ses murs tout l'empire d'Orient,

et pour laquelle ils avaient oublié Jérusalem ! D'un autre côté, quel spectacle pour les habitans de Byzance ! quels sentimens de surprise et d'effroi ils durent éprouver, lorsque du haut de leurs tours et de leurs remparts, ils virent la mer depuis San-Stéphano jusqu'aux îles des Princes, couverte des pavillons de l'Occident ?

A la place où s'élevait l'ancien *moustier* de Saint-Étienne, on voit maintenant un kioske du sultan Mahmoud ; il est fâcheux de n'avoir vu la magnificence d'Orient que dans les livres, car à chaque pas qu'on fait dans ce pays, on perd quelques-unes de ses illusions. Le kioske impérial que nous avons visité est construit en bois, sans cour et sans jardin ; il n'a pas même l'élégance de nos maisons de campagne qui bordent la Marne et la Seine. Toutefois, l'époque de sa construction doit être remarquée, car il a été bâti pendant la dernière guerre des Russes. On assure que les périls de la capitale n'ont pas interrompu un seul instant les travaux des maçons et des architectes. L'historien Nicétas reprochait à l'empereur Alexis de faire bâtir des palais et des maisons de plaisance pendant que les croisés marchaient contre la ville impériale : c'est un point de ressemblance entre les deux époques.

Notre prêtre arménien, se voyant si près de Stamboul, n'a pu contenir son impatience d'arriver ; il a mis son bagage dans un mouchoir, et s'est mis en

route pour achever le voyage par terre. Les mariniers grecs ont couru après lui et l'ont ramené, car il en est d'un voyage par mer comme d'une représentation dramatique, il faut que tous les personnages reparaissent à la fin de la pièce. Comme l'ecclésiastique arménien était sur les registres du caïque avec ses effets, les mariniers en devaient compte à la douane; le pauvre prêtre a été obligé de nous suivre jusqu'au bout.

Nous avons quitté San-Stéphano; le vent n'était pas devenu favorable, le caïque faisait des bordées et n'avançait pas; nous avions toujours les yeux sur Constantinople, qui semblait s'éloigner de nous. Notre ennui avait quelque chose de ces rêves pénibles, où l'objet qu'on poursuit vous échappe sans cesse; on tend les bras, mais les bras restent immobiles; on veut courir, mais les jambes s'attachent à la terre. Toute la journée s'est passée en bordées inutiles; nos mariniers ont de nouveau jeté l'ancre à quelque distance d'un grand magasin à poudre, bâti au bord de la mer, à deux ou trois milles de San-Stéphano. M. Poujoulat s'est couché avec la fièvre sous un figuier de la rive; pour moi, je suis resté dans le caïque, bien décidé à ne descendre à terre qu'à notre arrivée à Constantinople. Je me faisais d'avance une grande joie d'y arriver au lever du jour. Pendant la nuit, je me suis efforcé de résister au sommeil, pour être tout prêt à jouir du grand spectacle

qui allait s'offrir à nos regards. Je ne sais pas comment cela s'est fait, mais la fatigue du voyage, le silence qui régnait autour de nous, le calme plat qui a succédé à la tramontane, l'ont emporté à la fin sur ma volonté, et vers les cinq heures du matin, je me suis endormi. Lorsqu'on a remis à la voile, le bruit des flots et des rames, les cris des matelots et de nos compagnons ne m'ont point réveillé, et je n'ai vu ni les îles des Princes, ni les rives de Calcédoine et de Scutari, ni les sept tours, ni les murs et les cyprès du sérail. Mes yeux ne se sont ouverts que lorsque nous sommes arrivés devant la douane, et qu'on a demandé à visiter nos malles. Je remets à une autre lettre les détails sur notre arrivée à Péra, où nous avons trouvé un logement et le terme d'une course qui commençait à épuiser mes forces.

LETTRE XXXIII.

PREMIER ASPECT DE CONSTANTINOPLE.

Péra, 25 août 1830.

Je vous ai dit que nous étions arrivés à Péra; nous sommes logés dans une chambre assez propre, dont les fenêtres donnent, d'un côté, sur un terrain couvert de décombres; de l'autre, sur une rue étroite, obscure et solitaire. Nous ne voyons autour de nous que de tristes murailles; mais, en montant dans une espèce de belvédère, bâti sur le toit de la maison, nous pouvons nous donner le plaisir de voir à chaque heure du jour le Bosphore et ses rivages, la côte de Scutari, les murs du sérail. Nous pouvons assister chaque matin au lever du soleil, la seule merveille d'Orient, qui ne perde rien à être

vue, et que je revois toujours avec un charme nouveau.

J'ai reçu enfin une de vos lettres, datée des derniers jours de juin, qui m'annonce que vous vivez encore, et votre silence sur la politique des partis me donne un moment de sécurité. Quelques-uns de vos journaux sont parvenus jusqu'à moi; je n'y trouve rien de plus que ce que je savais à Smirne. Le volcan sur lequel vous êtes est comme celui de l'Etna, que nous avions vu à notre passage; celui-ci était en repos, mais son repos était effrayant.

Nous avons déjà fait plusieurs promenades dans les faubourgs de Péra et de Galata, nous avons traversé la corne d'or ou le port, et visité les principaux quartiers de Stamboul. Pour voir cette ville dans toute son étendue et d'un seul coup-d'œil, nous sommes montés deux fois sur la tour du Séraskier; cette tour, bâtie depuis la chute des janissaires, a quatre-vingts marches; on peut voir de là Constantinople, comme les Parisiens le voyaient naguère au Panorama.

La capitale des Osmanlis offre à peine l'aspect d'une grande cité; il me semble voir une infinité de bourgs et de villages rapprochés les uns des autres, répandus au bord de la mer, et sur plusieurs collines; des édifices d'une blancheur éclatante, des maisons peintes en rouge, en gris, en brun foncé, des espaces très-étendus où ne paraissent que des débris enfumés; au milieu des quartiers les plus

populeux des bouquets d'arbres, des terrains incultes, de tous côtés des mosquées avec leurs dômes en forme arabesque et leurs minarets s'élançant vers le ciel comme des colonnes aériennes; au-delà des remparts, les cyprès des cimetières qui entourent la ville d'une ceinture funèbre; tel est le tableau qui frappe d'abord les regards. Au centre de ce tableau, vous apercevez le hâvre ou la Corne-d'Or, qui s'étend comme une mer au milieu de la cité. Cette mer aboutit aux principaux quartiers de la ville, et sert à les rapprocher entre eux. Les flots sont couverts de barques, de nacelles qui vont d'un rivage à l'autre; là, plusieurs vaisseaux de ligne nous montrent l'oriflamme du Croissant; plus loin, nous voyons une forêt de mâts, où brillent les pavillons de tous les pays. Mais cette grande image de Stamboul ne se compose pas seulement de ce qui est autour de vous; tout ce qu'on aperçoit dans l'horizon lointain en fait partie; le Bosphore et ses bords enchantés, les campagnes désertes de la Trace, la mer de Marmara et les côtes d'Asie jusqu'au mont Olympe, tous ces points de vue semblent renfermés, pour le spectateur, dans la vaste enceinte de la ville impériale.

C'est ainsi que se présente la ville de Constantinople, lorsqu'on la voit de la tour du Seraskier. Quand on est descendu de la tour et qu'on parcourt l'intérieur de la cité, le merveilleux du tableau s'efface et disparaît; ce ne sont plus que des rues

étroites, obscures, un pavé dégradé et fangeux, des boutiques mal propres, des maisons mal bâties. A l'exception des mosquées, vous trouvez rarement un édifice qui puisse attirer votre attention. C'est ici que, pour conserver ses illusions, il ne faut pas voir les choses de trop près, ni porter les yeux autour de soi. Si vous voulez récréer votre vue et contempler de magnifiques tableaux, placez-vous dans un lieu élevé et découvert; quand vous êtes à Péra, regardez la pointe du Sérail, la rive de Scutari; quand vous êtes sur une des sept collines, tournez vos regards vers le quartier de Galata, vers les hauteurs de Saint-Dimitri, vers le faubourg d'Eyoub, ou vers le canal si animé du Bosphore. Tous les lieux qui se présentent à quelque distance, forment d'admirables perspectives; chacune de ces perspectives, semblable à l'espérance qui fuit pour nous dans l'avenir, se dissipe à mesure que vous en approchez; mais telle est la variété des sites et la mobilité de ce grand spectacle, que les tableaux qui vous ont ravi et qui ont disparu, peuvent toujours être remplacés par d'autres, qui se montrent dans le lointain et vous enchantent également.

Après avoir donné une première vue de Constantinople, il faut que je vous fasse connaître en détail cette immense cité; c'est là ce qui m'embarrasse le plus, car je ne sais par où commencer; je ferai, au reste, pour mes lettres, ce que je fais pour mes

courses de chaque jour; ces courses n'ont rien de réglé, rien de suivi, et m'entraînent tantôt dans un quartier de la ville, tantôt dans un autre. Nous irons d'abord, si vous voulez, au sérail du grand-seigneur. Le sérail est le point le plus apparent de Constantinople; c'est là que se portent tous les regards lorsqu'on arrive dans la capitale des Osmanlis; c'est là que se dirigent toutes les pensées, lorsqu'on s'occupe de la Turquie et de l'empire ottoman.

Le sérail du sultan n'est pas seulement une demeure impériale; on peut le regarder comme une cité au milieu de Stamboul, cité singulière, dont les habitans ont presque tous été achetés aux bazars, et qui naguère avait des îles, des provinces pour tributaires; séjour mystérieux et terrible que le despotisme habite au milieu de ses tristes voluptés et dans son appareil toujours menaçant. Nous venons de franchir la porte impériale ou la *porte sublime;* nous voilà dans la première cour du sérail. Vous voyez, me dit mon guide, tous ces édifices joints ensemble, et dont l'extérieur n'a rien de remarquable; à notre gauche, c'est un dépôt de vieilles armes, qui fut autrefois l'église de Sainte-Irène; près de là, est l'hôtel des Monnaies, dirigé par des Arméniens; plus loin, du côté de la mer, est la prison si redoutable du Bostangi-Baschi; à notre droite, vous pouvez voir la boulangerie dans laquelle on fait chaque jour du pain pour les six mille habitans du Sérail; à côté

de la boulangerie, est un hospice pour les malades et pour les infirmes; plus loin, arrêtez un moment vos regards sur cette porte qui mène à la seconde cour; aucun visir n'a jamais passé sans effroi sous sa voûte sombre, car c'est là que les *djellad* ou les bourreaux, attendent les ministres que le souverain a condamnés. La cour où nous sommes est à peine pavée; nous y voyons çà et là quelques arbres plantés sans symétrie; la magnificence ne se montre nulle part, mais partout des souvenirs sinistres. Personne ici ne porte sur son front la sérénité et la joie, et dans cette demeure royale règne le profond silence du désert.

La seconde cour, dans laquelle nous ne pouvons pénétrer, offre, d'un côté, les cuisines du grand-seigneur, et de l'autre, la salle du divan. Dans la troisième cour est la demeure du sultan ou de l'ombre de Dieu; près de là est le palais où sont enfermés les princes de la famille impériale, tristes captifs que le despotisme immole quelquefois à sa sûreté. Par delà toutes ces cours, sont les jardins du sérail et les harems du sultan, régions inaccessibles au vulgaire, qu'habitent trois cents *belles aux yeux noirs, douces images de la lune,* venues de la Circassie. Quoique les avenues de ce séjour soient gardées très-sévèrement, quelques voyageurs ont pu y pénétrer. On a visité les kiosques des nombreuses épouses du sultan; on a décrit les parterres, les bosquets, les jets d'eau et

les fontaines qui embellissent leurs demeures. On sait comment s'écoulent les nuits et les jours de ces belles captives, quelles sont leurs occupations, leurs joies, leurs chagrins ; on sait quelles passions jalouses les animent, avec quelle ardeur elles se disputent entre elles les rangs, les distinctions offertes à leur vanité. Tout le monde connaît les ruses qu'elles emploient pour échapper à la surveillance de leurs gardiens noirs ou blancs, et la chronique scandaleuse a divulgué les vices nés des contraintes de leur captivité et des précautions prises pour s'assurer de leur vertu. Enfin les harems du grand-seigneur n'ont plus de secrets pour la curiosité du public; rien ne serait plus facile maintenant que de faire l'histoire de ce triste séjour de la volupté ; il n'en serait pas de même peut-être de l'autre moitié du sérail, où règnent des passions plus difficiles à pénétrer, et que s'est réservée la politique ténébreuse du pouvoir absolu.

On m'assure que le sultan a déjà fait quelques réformes dans le sérail ; le nombre des ikoglans est beaucoup réduit ; les jeunes esclaves qu'on élevait pour le service du palais impérial, sont placés maintenant dans l'armée régulière. Des charges dont les fonctions sont tombées en désuétude, ont été supprimées. On fait ainsi pour le sérail ce qu'on fait quelquefois pour une ville assiégée, on se débarrasse d'abord des bouches inutiles ; depuis que cette demeure impériale a perdu une grande partie des

tributs qui lui étaient assignés, le trésor du sultan se trouve obligé de subvenir à toutes les dépenses. L'entretien du sérail et de ses nombreux habitans lui coûte plus que celui d'une armée; avec ce qu'il dépense pour un *oda* de son harem, ou pour une compagnie d'eunuques noirs, il pourrait avoir un régiment. Il faudra bien à la fin dépeupler ces jardins mystérieux, ce séjour d'un luxe vain et des tristes amours, pour remplir les casernes et compléter les garnisons des places fortes. On a déjà remarqué que sa hautesse commençait à se lasser des délices du sérail et qu'elle cherchait ailleurs sa gloire, quelquefois même ses plaisirs.

Nous sommes entrés dans l'hôtel des Monnaies; c'est là qu'on fabrique ou plutôt qu'on altère la monnaie sur laquelle est toujours écrit le nom glorieux du sultan. Cette direction des monnaies a déjà fait tomber bien des têtes, mais telle est l'administration turque, que les têtes tombent et que les abus restent. Nous n'avons pu pénétrer dans la prison du Bostangi-bachi qu'on appelle le Four; on dit que cette prison ne reçoit presque plus de victimes dans ses cachots ténébreux, depuis qu'on ne confisque plus les biens des condamnés. Si on voulait faire l'histoire des justices du sérail, le Bostangi-bachi serait un homme bon à consulter, et les instrumens qu'on employait pour la torture seraient de véritables archives.

En sortant de la première cour du sérail, j'ai re-

marqué avec plaisir que l'herbe croissait dans le terrein réservé à l'exposition des têtes; on n'a point fait d'exécution depuis plusieurs mois; il faut en louer la modération du sultan Mahmoud; malheureusement la modération n'est pas ce qui réussit le plus en Turquie; vous serez fâché sans doute d'apprendre que les rigueurs du despotisme sont encore ce qu'il y a de plus populaire chez les Turcs. On est ici pour le despotisme, ce qu'on est chez nous pour la liberté; on le veut avec toutes ses conditions, on le veut avec tous ses excès. Les sévérités du pouvoir sont d'ailleurs provoquées très-souvent par les passions de la multitude; plus d'une tête exposée à la porte du sérail fut comme une victime ou un holocauste, offert au génie des révoltes populaires; le peuple se trouve par là associé au gouvernement absolu, et ne se soucie pas que les bourreaux se reposent.

Quand je suis revenu à Péra, les souvenirs qui m'avaient préoccupé dans la première cour du palais impérial, m'ont suivi dans mon modeste logement, et mes regards se sont encore portés vers les cyprès qui ombragent la demeure du sultan. Il m'est venu dans la pensée de comparer le sérail avec le quartier que j'habite. Ces deux quartiers de Stamboul sont en face l'un de l'autre, assis sur deux collines, séparés par la Corne-d'Or, tous deux regardant la mer et la rive de Scutari. Que d'événemens se préparent sur ces deux collines! Sur

celle du sérail, le vieil empire des Osmanlis médite des réformes pour retrouver ses forces et rappeler les jours de sa gloire. Sur la colline de Péra, la politique européenne s'est établie avec tous ses pavillons, comme pour épier la décadence de la puissance ottomane, et voir passer les Turcs, lorsqu'ils décamperont pour retourner en Asie. Au temps de l'empire Grec, vous savez que les empereurs furent long-temps dominés par une colonie de marchands génois établis à Galata; ce n'est plus ici une colonie de marchands; c'est un congrès des puissances chrétiennes; ce sont les ambassadeurs des grands monarques, qui menacent sans cesse la sublime Porte des armées et des flottes de l'Occident; naguère, tandis qu'on exposait au sérail les têtes et les oreilles de quelques misérables Grecs, tués par les Osmanlis, on proclamait à Péra l'indépendance et l'affranchissement de la Morée. Dans la dernière guerre contre les Russes, le sérail assemblait encore des armées, et se disposait à leur montrer l'étendard du prophète; mais à mesure que les Russes s'avançaient vers la capitale, l'influence de Péra semblait s'accroître, et c'est devant les menaces de Péra que les Moscovites se sont arrêtés. La colline où croissait jadis le figuier sauvage a conclu la paix, et n'a laissé au sérail que le soin de faire des proclamations, et de comprimer les Osmanlis qui s'indignaient du traité.

J'arrête un moment votre attention sur ces sou-

venirs récens, parce qu'ils donnent à la ville de Stamboul une physionomie nouvelle; jusqu'ici, pour connaître l'empire ottoman et sa capitale, on s'est contenté de porter ses regards vers le sérail; il faudra désormais se placer aussi dans le point de vue de Péra, et regarder de ce côté, non-seulement pour connaître la grande cité des Osmanlis, mais pour voir venir les révolutions qui peuvent changer la face de l'Orient.

SUITE

DE LA LETTRE XXXIII.

ANCIENS MONUMENS DE CONSTANTINOPLE.

Péra, 25 août 1830.

Au milieu de la ville des Sultans, il reste encore quelques vieux monumens de Bysance. Les habitans grecs ou turcs ne s'occupent guère de la cité ancienne, mais les voyageurs d'Europe croiraient n'avoir pas vu Constantinople, s'ils ne s'étaient arrêtés quelque temps devant les débris épars de la ville de Constantin. Je ferai donc, mon cher ami, comme ceux qui m'ont précédé, et nous allons visiter ensemble les antiquités grecques de Stamboul. Nous commencerons par Sainte-Sophie, qui est à la fois un monument ancien et un monument nou-

veau, qui appartient aux Grecs par les souvenirs, et aux Turcs par son état présent. Je ne vous dirai pas, après mille autres, comment ce temple célèbre a été bâti par Constantin et rebâti par Justinien, converti en mosquée par Mahomet II; les réparations qu'il a subies donnent à son extérieur quelque chose de compacte et de massif, qui ne m'a pas permis d'y reconnaître les formes élégantes et aériennes que lui prêtent les historiens et les antiquaires; nous aurions voulu pénétrer dans l'intérieur de l'édifice, mais on ne peut y entrer sans un firman du grand-seigneur, et ces firmans ne s'accordent pas volontiers, surtout depuis la dernière guerre; c'est une satisfaction qu'on a voulu donner au fanatisme populaire, qui souffre bien qu'on envahisse le territoire ottoman, mais qui n'entend pas que le parvis des mosquées soit souillé par la présence des infidèles. Les Turcs ont d'ailleurs un pressentiment que Sainte-Sophie retombera un jour dans les mains des Chrétiens, et ce pressentiment ou cette prédiction ajoute encore à leur humeur ombrageuse et jalouse. Il faut donc renoncer à voir l'intérieur du temple, ou bien attendre que la prédiction s'accomplisse. Jusque-là, nous nous en tiendrons aux volumineuses descriptions que nous ont laissées Pierre Grelot et d'autres voyageurs. Sainte-Sophie n'est pas la seule église qui ait été convertie en mosquée. Les plus beaux temples des Chrétiens ont subi la même profanation; quelques-

uns même ont été condamnés aux usages les plus grossiers et les plus vils; je ne vous citerai ici que l'église de Sainte-Irène, devenue un dépôt de machines de guerre, et l'église de Saint-Chrysostôme qui est maintenant une ménagerie.

Après avoir vu ce qu'il est permis aux chrétiens de voir de la mosquée de *Sophia* ou Sainte-Sophie, nous dirigerons nos pas vers la place de l'At-Meidan, l'ancien Hippodrome; c'est là qu'un peuple passionné menaçait souvent la tranquillité de l'empire en prenant parti pour la faction des verts ou pour celle des bleus. Ainsi, tandis que la raison dégénérait et se perdait dans les subtilités théologiques, l'héroïsme et la bravoure se rapetissaient dans les combats du cirque et dans la course des chars : singulière nation, qui a subsisté pendant dix siècles avec le germe d'une maladie mortelle, et dont la décadence, ou plutôt l'agonie a duré plus longtemps que ses monumens de marbre et d'airain. L'Hippodrome n'a plus l'étendue et la forme qu'il avait au temps des Grecs. Cette place, si renommée, était remplie autrefois des chefs-d'œuvre de la sculpture. On peut dire, sans craindre d'exagérer, qu'elle renfermait, au siècle de Nicétas, plus de dieux et de héros taillés en pierre ou jetés en bronze, qu'elle n'a aujourd'hui d'habitans. La plupart des monumens qui ornaient l'Hippodrome, avaient disparu dans la conquête des Latins, en 1204. Les statues en bronze d'Auguste et de plusieurs empe-

reurs, celles de Diane, de Junon, de Pallas; Hélène, représentée dans tout l'éclat de sa beauté, Hercule, dans l'attitude de la force, Pâris offrant la pomme à Vénus, beaucoup d'autres chefs-d'œuvre renommés chez les anciens, furent jetés au fourneau et convertis en monnaie grossière. Telle était la barbarie de cette multitude de croisés, venus des beaux pays de France et d'Italie, où, par un contraste que le temps seul pouvait produire, les arts et les prodiges qu'ils enfantent sont aujourd'hui l'objet d'un culte public.

De tous les anciens monumens qui se trouvaient réunis dans l'Hippodrome, trois seulement sont restés. Je vous parlerai d'abord de l'Obélisque, renversé par un tremblement de terre et relevé sous le règne de Théodose; lorsqu'on aura pu déchiffrer les hiéroglyphes gravés sur ses quatre côtés, on saura à quelle dynastie de rois il appartient, et s'il ornait les places publiques de Thèbes, de Memphis ou d'Héliopolis. Ce monument est composé de deux parties bien distinctes, et nous présente à la fois le caractère et le génie de deux peuples. A voir l'Obélisque dont la masse est imposante, et sur lequel sont gravés quelques signes qu'on ne comprend plus, on ne peut méconnaître la grandeur et la sagesse mystérieuse de la vieille Egypte. A voir le piédestal chargé de trophées et d'inscriptions fastueuses, qui ne reconnaîtrait pas la vanité des Grecs du Bas-Empire?

Pendant que nous examinions l'obélisque, quelques Grecs du Fanar ou de Péra ont passé devant nous; nous leur avons adressé des questions sur le monument; ils n'ont fait aucune réponse; j'ai demandé à un papa dans quel temps on avait élevé cette énorme masse. — Dans un temps où les hommes étaient beaucoup plus forts qu'ils ne le sont aujourd'hui. — Voilà tout ce que j'en ai pu tirer. J'ai souvent eu à déplorer cette profonde ignorance des Grecs sur leur propre histoire. Il arrive donc un temps où les plus grandes nations ressemblent aux ruines cachées sous l'herbe! Les monumens renversés et à moitié détruits nous parlent encore de leur origine et de leur gloire; les peuples qui achèvent de mourir savent à peine ce qu'ils ont été.

Les deux autres monumens qui subsistent encore dans l'At-Méidan, sont la colonne Serpentine et la colonne de Constantin Porphyrogénète. Celle-ci servait à marquerune des extrémités de la lice dans la course des chars. L'histoire nous apprend que Constantin la fit revêtir de plaques de cuivre; une inscription grecque, placée sur la base, la comparait au fameux colosse de Rhodes; mais rien ne porte malheur aux monumens comme les ornemens de métal. Cette colonne n'offre plus qu'une masse dégradée, et menace d'écraser les passans dans sa chute. Quant à la colonne Serpentine, elle vient du temple de Delphes, où elle servait à supporter

le célèbre trépied d'or, consacré à Apollon, après la victoire de Platée. Le fust de la colonne, composé de trois serpens en spirale, était surmonté par les têtes même des reptiles sur lesquels reposait le Trépied. Ces têtes ne subsistent plus aujourd'hui. On attribue la première mutilation de ce monument à Mahomet II, qui abattit une des trois têtes du serpent avec sa hache d'arme. Que sont devenus les deux autres? L'histoire ne nous apprend rien là-dessus. Tout ce que je puis vous dire, c'est que les monumens anciens de l'Orient ont trois sortes d'ennemis à redouter : le temps, les Turcs et les amateurs.

Au reste, le gouvernement de Stamboul ne prend aucun soin de ces monumens, et les Osmanlis passent tous les jours dans l'Hippodrome sans prendre garde à la colonne de Constantin, à la colonne serpentine, à l'Obélisque. Ces restes de l'antiquité n'ont pour eux rien de national, rien qui parle à leur imagination et à leur patriotisme. Je dois ajouter, comme remarque générale, que les Turcs n'élèvent jamais de monumens sur leurs places publiques; ils ne connaissent pour la décoration de leurs cités ni les obélisques, ni les colonnes, encore moins les images de l'homme et des animaux empreinte sur un métal ou sur la pierre. Seulement, ils se plaisent quelquefois à décorer l'urne d'une fontaine; et les monumens de ce genre sont, après les mosquées et les marbres des cimetières,

les seuls ornemens qu'on puisse remarquer dans les villes d'Orient.

Autrefois, la jeunesse turque se livrait à l'exercice du djerid dans la place de l'At-Méidan; on y voyait accourir un grand nombre de spectateurs, beaucoup de femmes surtout qui venaient admirer la vitesse des chevaux arabes ou tartares, et l'adresse des jeunes itch-oglans. Depuis qu'on s'est occupé de réformer la discipline militaire, l'exercice du djerid est passé de mode : il passera tout à fait comme la course des chars et les jeux du cirque. On ne voit plus dans l'At-Méidan que les soldats des nouvelles milices rangés à la file et s'exerçant à la manœuvre européenne.

Non loin de l'At-Méidan, et sur la troisième colline, on va voir une colonne qu'on appelait autrefois la colonne *Purpurine*, et qu'on nomme maintenant la colonne *Brûlée*. Une multitude d'échoppes, adossées au piédestal, empêchent d'en approcher, et ces échoppes resteront là jusqu'au premier incendie. La colonne Brûlée, enlevée à Rome, portait une belle statue d'Apollon, devenue ensuite la statue de Constantin. Elle est formée de pièces de porphyre que le feu a noircies, et garnie de cercles de cuivre en bosse, qui cachent les jointures des pierres. Ces cercles de cuivre ressemblent à des chaînes, et la colonne d'Apollon m'a représenté de loin le génie des arts captif chez les Barbares.

Nous avons visité, sur la quatrième colline, la colonne de Marcien; elle est de marbre blanc et d'un seul bloc; elle a soixante-quinze pieds de hauteur, son chapiteau et sa base sont fort endommagés : on y remarque des aigles romaines et la représentation presque effacée d'une femme, ce qui l'a fait appeler par les Turcs *la Colonne de la Fille.* L'emplacement de cette colonne était autrefois un jardin clos de murs; maintenant c'est un lieu découvert où croissent les orties et les mauves sauvages.

La colonne d'Arcadius, élevée sur la septième colline, en face de l'ancien port des Galères, attire encore les voyageurs. On la regardait comme la rivale des colonnes de Trajan et d'Antonin; il n'en reste plus que la base, haute d'environ quatorze pieds, et dans laquelle se trouve un escalier orné de quelques bas-reliefs. A ce piédestal est adossé la hutte d'un pauvre Turc qui vit de la curiosité des étrangers : il est le seul habitant du quartier qui ne s'étonne pas qu'on vienne voir un amas de pierres, ou plutôt un rocher informe, auquel les incendies ont ôté son éclat et sa couleur naturelle. Il se plaignait à nous de ce que le nombre des curieux avait beaucoup diminué : depuis trois mois, il n'avait pas gagné de quoi fumer un chibouk. Sa baraque de bois tombait en lambeaux; il aurait bien voulu que nous prissions pitié de ses propres ruines, et que la curiosité des amateurs l'aidât à se mettre à couvert de la pluie et du vent.

J'aurais pu me dispenser de vous parler de toutes ces ruines de Constantinople, car beaucoup de voyageurs [1] les ont décrites; mais j'ai pensé qu'il n'était pas inutile de constater leur état présent. Elles changent et dépérissent chaque jour; déjà plusieurs monumens, qui avaient été observés dans les dix-septième et dix-huitième siècles, ont disparu; ceux qui existent encore pourront bientôt disparaître à leur tour, et je serai peut-être le dernier voyageur qui les aura vus. Voilà donc ce que deviennent les ouvrages de l'homme! Il est triste de le savoir; mais notre espèce humaine a l'esprit si bien fait, qu'elle ne voit que le beau côté des choses, et sans songer à ce que le temps a tout-à-fait détruit, elle trouve toujours le moyen de s'admirer dans ce qui reste. J'ai pensé, mon cher ami, que vous étiez fait comme tout le monde, et j'ai voulu vous donner le plaisir des ruines, lorsqu'il en est encore temps.

Je n'ai point vu les anciennes citernes de Bysance; la plupart sont comblées : celle que les Turcs appellent la citerne des Mille-Colonnes, renferme aujourd'hui une filature de soie. Les Osmanlis n'ont rien fait pour la conservation de ces immenses réservoirs : on ne reconnaît pas là le caractère d'un

[1] M. Lechevalier, qui nous avait montré l'emplacement d'Ilion, nous a servi aussi de guide pour les ruines de Constantinople; il est celui de tous les voyageurs modernes qui a le mieux étudié ce qui reste de la ville de Constantin. On a souvent profité de ses recherches sans le citer.

peuple qui regarde comme sacrées les sources et les fontaines, et qui met un soin religieux à se procurer de l'eau. Il est vrai qu'au moyen d'aqueducs, Belgrade et Pyrgos fournissent à la capitale de l'eau en abondance. J'ai vu près de la porte Oblique (Egri-Capou) le principal réservoir où arrivent les eaux, et d'où elles se distribuent dans tous les quartiers de la ville. Le volume d'eau est assez considérable; mais qui peut répondre qu'une sécheresse, un tremblement de terre ne viendra pas tarir ou détourner la source qui abreuve Constantinople? Si la cité était assiégée, que deviendrait sa nombreuse population, en présence d'un ennemi qui pourrait la faire mourir de soif et n'aurait pour cela qu'à renverser un aqueduc?

Un voyageur ne peut oublier les tours et les murailles extérieures de Bysance; ces murailles auxquelles Nicétas reprochait d'être restées debout, après la conquête des Latins, entourent encore de leurs débris l'enceinte de la cité. Je les ai visitées plusieurs fois pour savoir par quel point les Sarrasins, les Croisés et les Turcs avaient attaqué la ville. Ce qui reste des fortifications grecques présente, surtout du côté de la terre, des points de vue fort pittoresques. Ici le lierre vivace grimpe le long des remparts et les couvre d'un tapis de verdure; plus loin des plantes et des arbustes se font jour à travers les jointures des pierres, et la plus riche végétation sort des flancs d'une

muraille ruinée. Nous avons vu sur les sommets des tours des arbres à fruits rouges, presque aussi gros que nos orangers des Tuileries. Dans une de nos promenades, j'ai cueilli d'excellentes figues à l'entrée d'une brèche qu'on dit avoir été ouverte par le canon de Mahomet II.

Je ne m'arrêterai plus sur ce qui nous reste de l'ancienne Bysance, car j'ai le projet de vous faire connaître la ville telle qu'elle est de nos jours. Je veux donc étudier avec vous, non les révolutions des temps passés, mais celles qui sont arrivées de notre temps. Nous laisserons la poésie des vieilles ruines, les inscriptions et les médailles antiques, pour observer les monumens contemporains et les médailles vivantes, je veux dire les lois, les caractères et les physionomies de l'âge présent. Je porterai désormais mes études sur ce qui vit et respire, et non sur ce qui est mort et ne peut ressusciter. Vous pourrez voir, quand vous le voudrez, la ville de Constantin ou la ville des Césars dans Banduri, dans Ducange, et surtout dans Pierre Gillius qui en sait là-dessus beaucoup plus que moi. Je ne vous parlerai plus dans mes prochaines lettres que de la ville des sultans et de la population qui l'habite aujourd'hui.

LETTRE XXXIV.

MAISONS TURQUES, INCENDIES, COSTUMES.

Péra, 29 août 1831.

Ce qui frappe le plus les voyageurs européens qui arrivent à Constantinople, c'est la physionomie orientale de la cité; physionomie qu'elle reçoit de sa population musulmane, venue d'Asie avec ses usages, son industrie, et même son architecture. Otez à la ville de Stamboul tout ce qui annonce la présence et la domination des Turcs, ôtez-lui ses trois cents mosquées, ses grands cimetières couverts de cyprès, il restera encore son port, ses deux mers, ses sites ravissans; mais le spectacle de cette grande cité aura perdu pour nous tout ce qu'il a de pittoresque et d'original. On a souvent décrit

les principales mosquées de la capitale des Osmanlis ; on n'a rien négligé pour nous faire connaître la forme et la construction de ces monumens religieux, mais il me semble qu'on n'a pas assez dit quel était leur véritable caractère. Les grandes mosquées, les mosquées impériales, ne sont pas seulement des édifices consacrés à la prière ; la munificence et la piété des fondateurs en ont agrandi en quelque sorte la destination par les établissemens qui s'y trouvent réunis. Chacune des principales mosquées a son médressé ou collège, et sa bibliothèque, car le Coran a dit que la guerre faite à l'ignorance est la *grande guerre sainte*. La plupart ont aussi un hospice dans lequel on reçoit les malades, un imaret qui nourrit la classe misérable du peuple : le temple de la Divinité, dans l'opinion des Musulmans, doit être l'asile de tous ceux qui souffrent, et la maison des pauvres doit faire partie de la maison de Dieu. Ajoutez à cela que les sultans qui ont fondé des mosquées ont voulu que leur tombeau et celui de leur famille fussent placés auprès de ces monumens. Vous jugez par là quel espace les mosquées doivent occuper dans la capitale, combien d'édifices en font partie, quels souvenirs s'y rattachent, quels intérêts sacrés leur sont confiés. Je regrette de n'avoir pu étudier à fond l'administration de ces grands établissemens, de ces espèces de cités religieuses gouvernées par leurs propres lois, ne reconnaissant d'autre autorité que celle du pro-

phète, possédant des biens immenses et n'en devant compte à personne : il y a là sans doute une force qui peut lutter encore, et qui lutte sans doute contre les réformes projetées au sérail.

J'aurai peut-être l'occasion de revenir sur les mosquées, et je m'étendrai davantage. Suivez-moi maintenant dans les divers quartiers de la capitale ; je vais vous dire tout ce que j'y ai remarqué. Je commencerai par les habitations des Turcs.

Toutes les maisons de Constantinople sont à peu de choses près bâties de la même manière. C'est un mur en pierre qui s'élève à quatre ou cinq pieds au-dessus des fondations ; sur ce mur est construit un édifice en bois qui n'a jamais plus de deux étages. Le premier étage s'avance dans la rue beaucoup plus que le rez-de-chaussée. Toutes les maisons d'un quartier sont ordinairement d'une hauteur égale ; la vue ne doit pas plonger du toit d'une maison dans une maison voisine. C'est un grand défaut ici d'être curieux ; c'est un grand tort d'avoir vu. On a souvent dit en France, dans les derniers temps, que la vie privée devait être murée ; il faut venir en Turquie pour avoir une idée du mystère et du secret des penates.

La plupart des maisons sont peintes en dehors ; le rouge, le jaune, le bleu, couleurs privilégiées, sont réservées aux Osmanlis ; les rayas ne peuvent appliquer à l'extérieur de leurs demeures que les couleurs qu'ils portent sur leurs bottines, le gris et

le brun foncé; car le prophète a dit que *si les logemens des chrétiens ou des juifs avaient quelque éclat, les dévots musulmans, en passant devant ces maisons, pourraient répandre sur elles les bénédictions de l'islamisme, ce qui serait une méprise sacrilége.* Toutefois, depuis quelque temps les réglemens sont moins sévères à cet égard; le grand-seigneur accorde volontiers aux rayas de choisir pour leurs maisons les couleurs qui, jusqu'à présent, leur avaient été interdites. Une maison turque ne renferme jamais qu'une famille; les mystères du harem ne permettent pas qu'on ait des voisins. Une maison est divisée en deux parties, dont l'une est habitée par le maître du logis, l'autre par les femmes. Les maisons où nous sommes entrés montrent plus de propreté que de magnificence; on s'aperçoit dès l'abord que tout y est disposé à la fois pour éviter les regards du public et pour jouir de la circulation de l'air et de la plus grande clarté du jour; les chambres habitées par le maître n'ont d'autres ornemens que des tapis plus ou moins riches, des divans recouverts d'étoffes de soie, et quelquefois des peintures sur les murs; ce qu'il y a de plus précieux dans l'ameublement d'une maison est ordinairement réservé pour le harem, où personne ne peut pénétrer; car un Osmanli a toujours une certaine crainte d'être vu, et le luxe même dont il s'entoure a quelque chose de mystérieux

et de caché comme sa vie. Le seul luxe que les riches et les grands se plaisent à étaler au dehors comme au dedans consiste dans le nombre des chevaux et des esclaves. Comme les Turcs font peu de dépenses pour leur logement, et que leur déménagement est facile à faire, ils changent souvent de maison et même de quartier. A voir les Turcs chez eux, ils ont toujours l'air de gens qui arrivent et qui sont prêts à repartir ; on reconnaît toujours dans leurs mœurs et dans leurs habitudes des restes de la vie nomade.

Ce qu'on peut remarquer à Stamboul comme dans les autres villes turques, c'est qu'il n'y a que les mosquées et les sépulcres qui soient solidement bâtis ; les architectes musulmans n'oublient point que l'homme est passager sur la terre, et que son habitation doit l'être aussi. Pourquoi d'ailleurs se mettre en garde contre le temps, puisque ce n'est pas le temps qui détruit? On sait combien les incendies sont fréquens dans cette capitale ; il ne se passe pas d'année où quelque partie de la ville ne soit dévorée par les flammes. Un embrasement a souvent pour cause la négligence ou le manque de précautions ; mais quelquefois aussi c'est un esclave qui veut se venger de son maître, un homme qui en veut à son voisin, un Turc qui s'indigne de la marche des affaires publiques ; un incendie est souvent l'expression des mécontentemens du peuple. Dans nos langues d'Europe, nous appelons *in-*

cendiaires des discours par lesquels on prêche la sédition et le désordre; nous ne prenons la chose qu'au figuré, et les Osmanlis la prennent à la lettre.

Constantinople, au moment d'un incendie, présente un spectacle qui révèle à lui seul le caractère et les mœurs du pays; des tambours énormes retentissent sur des tours élevées, la voix sinistre des passavans annonce le désastre. Le grand-visir, les ministres du divan, le sultan lui-même, arrivent au lieu de l'incendie; tandis qu'on lutte contre les progrès du feu, on entend l'horrible bruissement des flammes, les toits qui croulent, les poutres qui se brisent et qui tombent; et ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est qu'en présence de cet affreux spectacle, tout le peuple garde le plus profond silence; les femmes et les enfans ne poussent point de cris; ceux même que l'incendie atteint restent calmes, et prennent à peine le soin de sauver quelques meubles; la vue de leurs maisons en flammes ne les émeut point; on m'a cité des traits de cette philosophie musulmane qui m'ont rappelé le sage d'Horace : *Impavidum ferient ruinæ.*

La plupart des incendiés reçoivent l'hospitalité dans les quartiers qu'a respectés le feu; ceux qui ne trouvent point d'asile se résignent comme les autres, surtout pendant la saison où la température et la douceur du climat leur permettent de coucher à la belle étoile. A peine quelques jours se sont écoulés,

qu'on se remet à bâtir les maisons; les maisons nouvelles sont reconstruites comme celles qui ont été brûlées, avec tout ce qui peut favoriser un autre incendie; on ne prend pas plus de précautions qu'auparavant. J'espère que vous ne me demanderez pas s'il y a dans la capitale des Osmanlis une compagnie d'assurance contre le feu; je ne m'en suis pas même informé; deux ou trois fois dans un siècle, il faudrait payer la valeur de toutes les maisons de Constantinople. « Chaque maison de Stamboul, » dit un proverbe turc, aurait pu être bâtie avec » des clous d'or, si on avait eu tout ce qu'il en » a coûté pour la reconstruire après chaque in- » cendie. »

Pour parcourir les sept collines de Constantinople, je suis obligé chaque jour de prendre un cheval ou de cheminer à pied, car on ne trouve point de voitures : ce sont les chameaux, les ânes et les portefaix qui transportent les marchandises, et même les pierres et les bois de construction. Aussi le mouvement du commerce et de l'industrie, qui est en grande partie la vie des cités, s'opère-t-il sans bruit : c'est comme si on voyait tout cela dans un panorama ou dans un tableau. Jamais, même aux jours de la sédition, il ne sort de Stamboul ces bruits tumultueux et confus qui ressemblent à la voix des grandes mers; le silence n'y est interrompu que par les cris des revendeurs et des marchands de comestibles. Si Constantinople est silencieux pen-

dant le jour, que vous dirai-je du calme profond qui règne dans la cité quand le jour fait place aux ténèbres? Vous avez à Paris des quartiers qui sont encore plus bruyans pendant la nuit que pendant le jour; on serait tenté de croire qu'on n'y dort jamais. Ici, le soleil est à peine couché, que tout le monde est rentré chez soi; les bazars sont déserts, les portes de la ville fermées, les chaînes qui servent de barrières à chaque quartier sont partout tendues : point de réverbères, pas une lueur échappée des maisons ou des boutiques; il n'y a plus alors que quelques patrouilles, des chiens aboyans, et les vigies qui frappent de leur bâton sur le pavé pour annoncer qu'ils veillent contre l'incendie.

Ce qu'on remarquait le plus à Constantinople dans des temps qui ne sont pas éloignés de nous, c'est la variété et la richesse des costumes. Les étrangers admiraient surtout ces schals des Indes, ces magnifiques fourures, ces beaux turbans de cachemire, ces robes flottantes qui furent de tout temps la parure des Orientaux. Miladi Montague nous dit dans ses Lettres qu'en voyant plusieurs pachas avec leur grande barbe et l'appareil de leur vêtement, il lui semblait voir le vieux Priam et son conseil. Aujourd'hui tout est bien changé : parmi les habitans de Stamboul, il n'y a plus guère que les Juifs, les Grecs, les Arméniens et quelques derviches, qui soient encore vêtus comme autrefois.

Une réforme dans les costumes est commencée, et les Turcs abandonnent de jour en jour les préjugés qui touchent à leurs vêtemens. Le turban a perdu sa gloire ; à peine se souvient-on qu'il y eut jusqu'à soixante manières différentes de le porter. Les ulémas, restés seuls fidèles au turban, l'ont réduit à un schal très simple, ployé autour de la tête. La coiffure commune est une calotte rouge surmontée d'un pompon de soie bleue. On comparait jadis une assemblée de Turcs, avec leurs turbans rouges, jaunes ou blancs, à un parterre semé de tulipes ; ce ne serait plus qu'un champ de bluets et de coquelicots. Les babouches et les bottines jaunes ont été remplacées par les bottes et les souliers francs ; au lieu de leur grande robe, les Turcs portent une redingote boutonnée, semblable aux redingotes polonaises ; ceux qui tiennent à l'armée ont une veste étroite qui s'agraffe par devant, un pantalon qui se rétrécit en descendant vers le bas des jambes, et par dessus ce vêtement un manteau bleu ou écarlate. Les réglemens sur les costumes n'ont respecté que la barbe et ce qui regarde les cheveux ; encore la barbe a-t-elle eu sa révolution : les militaires et les jeunes effendis n'en portent presque plus. Les Musulmans continuent à se raser la tête et à ne laisser croître sur leur chef, dépouillé de son ornement naturel, qu'une mèche de cheveux par laquelle les anges du trépas doivent les emporter en paradis. Cette révolution dans le costume musulman est bonne à constater ; d'ici à peu

de temps, le changement sera plus complet peut-être, et les voyageurs qui arriveront après nous, retrouveront à Stamboul les costumes des pays francs.

La réforme n'a rien changé à l'habillement des femmes turques. Le long féredgé, pour lequel toutes les couleurs sont adoptées, nous cache toujours leur taille; les babouches et les bottines jaunes nous dérobent toujours la forme de leurs jambes et de leurs pieds. Je ne vous parle pas des manches qui enveloppent jusqu'à leurs mains, ni de l'éternel voile de mousseline qui permet à peine de voir leurs yeux et leurs sourcils teints en noir. Je ne vous parle pas non plus de ces longs cheveux qui tombent en tresses flottantes sur leurs épaules; tout cela n'est pas neuf, et les voyageurs en ont assez dit là-dessus. Quoi qu'il en soit, l'histoire ne manquera pas de remarquer, et la remarque sera curieuse, qu'il s'est opéré en Orient une grande révolution dans les costumes, et que le sexe féminin n'y a pris aucune part. Toutefois l'habillement des femmes aura peut-être aussi sa réforme, et je n'ai pas besoin de vous dire quelle influence une pareille réforme pourrait avoir sur les mœurs de ce pays.

SUITE

DE LA LETTRE XXXIV.

LES POLICES DE CONSTANTINOPLE.

Péra, 30 août 1830.

J'AURAIS voulu vous parler de la police et de ceux qui la font, car on a souvent dit que la police était le miroir des grandes cités; mais les documens sur ce point ne sont pas faciles à obtenir. Si le despotisme est une idée simple, rien n'est souvent plus compliqué que les moyens qu'il emploie. Il en est ici de la police comme il en est par tous pays des choses dont tout le monde est chargé; on est à peu près sûr que personne ne s'en occupe sérieusement. Chaque homme important a sa police; on fait la police dans tous les corps-de-garde; le sultan, le grand-visir, le seraskier s'en mêlent quel-

quefois et la font en personne. Au milieu de toutes ces polices, le voyageur qui a parcouru les différens quartiers de Stamboul, se demande quelle est celle qui est chargée de nettoyer la ville et de faire enlever les ordures. Il paraît que jusqu'ici on s'en est reposé sur les pluies qui balayent les rues et les places publiques, sur les chiens et les vautours qui dévorent les animaux morts. Je dois vous annoncer néanmoins qu'au moment où j'écris cette lettre, on publie sous ma fenêtre un firman qui ordonne à tous les habitans de la ville de balayer devant leurs portes; on me dit que cet ordre émane du kaïmacan; je prends note d'une si heureuse innovation, et je veux que la nouvelle en retentisse dans nos pays civilisés.

On ne peut parler de la police de salubrité sans parler de la peste qui ravage si souvent Constantinople, et dont on attribue les fréquentes apparitions à la malpropreté de la ville. Ce reproche fait à l'insouciance de l'administration musulmane n'est pas sans fondement, mais je crois que l'invasion habituelle du fléau tient à plusieurs autres causes qu'on n'a pas indiquées. Je vous ai déjà dit que les Turcs entretiennent leur propreté par de fréquentes ablutions, et que leurs maisons y sont en général bien tenues; les familles n'y sont point entassées; et le terrain sur lequel la ville est bâtie, présente presque partout un plan incliné qui ne permet pas aux immondices de séjourner trop long-

temps. La malpropreté ne suffit donc pas ici pour expliquer les ravages de la contagion; il me semble qu'on pourrait plus raisonnablement les attribuer au défaut de surveillance pour l'introduction des marchandises et l'arrivée des étrangers; mais il est probable que les précautions sur ce point essentiel ne seront jamais prises. Comment déterminer les Turcs à veiller sur toutes les avenues de Stamboul? Comment les déterminer à se mettre à la fois sur la défensive du côté de la terre et du côté de la mer? Si jamais la Porte consentait à prendre toutes les mesures nécessaires, elle serait aussitôt arrêtée par les réclamations du commerce, et surtout par les préjugés nationaux. Toutes les fois qu'il a été question de fonder un régime sanitaire, le commerce a protesté, et le fanatisme musulman s'est plaint de l'espèce de violence qu'on faisait à la fatalité. Il y a quelques jours qu'on a voulu établir une espèce de quarantaine pour les navires venus de l'Égypte et de la Syrie; on a mis un embargo sur les marchandises, et les matelots ainsi que les passagers ont eu la permission de débarquer. Une autre fois sans doute on retiendra les passagers et les matelots, et les marchandises pourront être transportées à terre. C'est ainsi qu'on ne fera jamais les choses qu'à moitié, ce qui n'arrêtera ni les murmures du peuple ni les progrès du mal. La peste ne s'est point montrée ici depuis deux ans, et

c'est la providence seule qu'il faut en remercier.

Mais revenons à la police. L'exécution des lois somptuaires a été de tout temps une de ses principales attributions. Quoique l'habillement des Turcs, comme je vous l'ai dit dans ma précédente lettre, ait subi beaucoup de changemens, il ne faut pas croire néanmoins qu'on ait proclamé à Constantinople la liberté des costumes, et que chacun soit le maître de s'habiller comme il l'entend. Les réglemens pour les rayas sont toujours les mêmes. Si un raya s'avisait de porter un manteau blanc ou écarlate au lieu d'un manteau noir ou brun, si un Arménien ne portait pas des bottines couleur cerise, si un Juif ou un Grec se montrait avec des babouches jaunes, la révolte serait notoire et la punition exemplaire. Il n'est pas permis aux Turcs de paraître dans les rues avec certaines formes de turban ; j'ai vu tout un bazar en émoi, parce qu'un étranger avait commandé un *kahuk* défendu par les dernières ordonnances. Ce qu'il y a de singulier dans cette révolution des costumes, pour ce qui concerne les Osmanlis, c'est que les interdictions sont tombées sur ce qui était ancien, bien plus que sur ce qui était nouveau ; les Turcs sont libres d'adopter la plupart des formes de vêtemens qui ressemblent à nos vêtemens d'Europe, et ceux qui usent de cette permission présentent une étrange bigarrure ; ceux-ci ont pris nos bottes, nos souliers ou nos pantalons, ceux-là nos redingotes ;

on ne rencontre que des gens habillés moitié à la franque, moitié à la turque, adoptant quelques-uns de nos habillemens européens, conservant un reste des costumes asiatiques. Au milieu de tous ces travestissemens, de toutes ces métamorphoses, on s'étonne néanmoins de n'avoir point encore vu le chapeau ni rien qui en approche; les ulémas ont fait observer que cette coiffure empêcherait les vrais croyans de toucher la terre avec leur front dans la prière du namaz; d'après cette considération, le chapeau des Francs est resté interdit aux disciples du prophète, et la police ne souffre pas que le signe distinctif des giaours paraisse sur la tête d'un Osmanli ou même d'un sujet tributaire.

Rien n'était plus sévère autrefois que la police des mœurs; on s'est relâché sur ce point; mais de temps à autre on voit encore des exemples de sévérité. Dans la rue que j'habite, un pâtissier recevait chaque nuit deux femmes avec lesquelles il s'enivrait; tout le monde a été arrêté dans la boutique; le pâtissier après avoir reçu la bastonnade est revenu le lendemain chez lui, pouvant à peine se tenir sur ses pieds; on n'a pu savoir ce qu'étaient devenues les femmes; on suppose qu'elles ont été retenues en prison. Quelques personnes croient qu'elles ont été jetées dans les eaux du Bosphore. On sacrifie ainsi quelques victimes au vieux fanatisme; on renchérit même sur les anciennes ri-

gueurs, car l'hypocrisie est quelquefois plus sévère que la vertu.

Il existe une police particulière pour les voleurs, les filous et les filles publiques; le sous-bachi qui dirige cette police s'appelle *beudjek* (insecte). On m'a raconté qu'il y avait eu à Constantinople une police qui n'était faite que par des voleurs. L'officier chargé de ce département singulier, portait le titre de *zindam hassekiti* (gardien de la prison). Cette police n'a jamais fait grand bruit et n'a pas laissé beaucoup de traces, car il y a ici des gens qui n'en ont jamais entendu parler; elle était d'ailleurs incomplète et barbare comme tout ce qui sort de l'administration turque, et la confrérie du *zindam hassekiti* ne devait pas être d'un puissant secours pour maintenir l'ordre et la sûreté de Stamboul. Diodore parle d'une police des voleurs établie chez les anciens Egyptiens. Ce n'est pas lui, sans doute, qui en a donné l'idée aux Osmanlis. Comme le *zindam hassekiti* était pris dans un corps des *monji* (serviteurs de l'aga des janissaires), cette confrérie des voleurs devait avoir une sorte de parenté avec la milice rebelle; aussi n'a-t-elle point survécu à la ruine de l'Odjak. Ce qui embarrasse aujourd'hui ceux qui observent les lois et les usages de Constantinople, c'est que la destruction du corps des janissaires, dont l'influence se mêlait presque partout à l'action du gouvernement, à l'esprit des institutions, doit

avoir apporté une infinité de modifications, d'altérations ou de changemens dans l'administration publique, dans l'exercice du pouvoir et même dans les coutumes du peuple. Le gouvernement Ottoman avec sa réforme qui a détruit ce qui existait et qui n'a rien mis encore à la place, est pour les voyageurs comme ces villes démolies dont on ne peut assigner le véritable emplacement, indiquer l'étendue, expliquer la construction que par les débris et les ruines dispersés sur le sol.

Lorsqu'on examine la législation des Ottomans, et qu'on la suit jusques dans les temps modernes, on fait une remarque singulière; c'est que ce peuple a pris la place d'un peuple civilisé sans rien changer à sa barbarie, et qu'il est venu s'établir dans une grande cité avec ses lois faites pour des hordes belliqueuses et des tribus nomades. En remontant à des époques antérieures au règne actuel, nous voyons que cette grande capitale, si peu en harmonie par son étendue avec la législation des Turcs, embarrassa quelquefois ceux qui la gouvernaient; alors les chefs de l'empire ne trouvaient pas d'autre remède au mal que d'éloigner de la ville une partie de la population, d'en interdire l'accès aux étrangers, et d'empêcher qu'elle ne s'aggrandît par des constructions nouvelles. Le gouvernement des Osmanlis, par cette politique étrange, avouait en quelque sorte que ses lois du désert et son administration des camps étaient impuissantes à maintenir l'ordre

et la paix dans une ville populeuse et florissante. Les habitudes n'ont pas changé ; l'ancienne barbarie subsiste encore au fond de toutes les institutions qu'on s'efforce aujourd'hui de renouveler ou d'améliorer. Les provinces sont toujours sous le régime militaire, la justice des cadis est ambulante comme au temps des hordes nomades, et la police de Stamboul continue à se faire comme dans un camp ou dans une armée.

Tous les voyageurs nous parlent de la surveillance rigoureuse qu'exerce le gouvernement sur la vente des comestibles; cette surveillance est un effet de la crainte qu'on a du peuple, bien plus redouté ici que dans les pays où sa souveraineté est si hautement proclamée. L'œil du pouvoir veille surtout sur les boulangers; lorsque l'un d'eux est surpris, vendant à faux poids, on s'empare de sa personne, il reçoit la bastonnade, ou bien il est cloué par l'oreille à la porte de sa boutique, quelquefois il est étranglé; si le maître se trouve absent, on s'en prend au garçon, car il faut une victime; c'est ainsi que chez nous la justice arrête parfois le gérant responsable d'un journal, tout aussi innocent, la plupart du temps, que le garçon boulanger trouvé dans la boutique. Nous avons vu quelquefois la police turque se promener dans les rues et surtout dans les bazars ; son appareil est peu imposant, mais elle n'en inspire pas moins de terreur ; très-souvent elle juge elle-même les cou-

pables, et les punit sur place lorsqu'elle les surprend en flagrant délit; quand elle ne les condamne pas sur-le-champ, l'affaire ne saurait traîner en longueur, car la justice musulmane ne se fait pas attendre, et ce n'est pas en cela qu'on doit accuser les Turcs de ne rien finir. Il est de règle ici qu'une procédure, une sentence et son exécution ne doivent pas employer plus de temps qu'Aristote n'en exige pour l'accomplissement des faits d'une tragédie; tout cela doit se passer dans les vingt-quatre heures. En parcourant les quartiers de Stamboul, il nous arrive presque tous les jours d'entendre les gémissemens de ceux à qui on donne la bastonnade, et nous rencontrons souvent dans les rues des gens qui viennent de la recevoir. Il est difficile de reconnaître ici la main de la police ou la main de la justice, car elles sont toujours si près l'une de l'autre, elles se ressemblent tellement, qu'un étranger ne peut pas toujours les distinguer. Dans les affaires capitales, les bourreaux vont aussi vite que les juges, et les formalités sont bientôt remplies. Si le coupable doit être pendu, les bourreaux n'ont besoin que d'un clou et d'une corde; la porte de la première boutique suffit à l'appareil de cette justice expéditive. Lorsqu'un homme doit être décapité, on l'exécute au coin d'une rue, et son corps reste là, avec son fiafta sur la poitrine, sa tête entre les bras, si c'est un Turc; entre les jambes, si c'est un Raya. La multitude passe à côté

de ce spectacle sans y prendre garde. Les exécutions ne font pas foule à Stamboul par deux raisons ; le public n'aurait pas le temps d'être averti, puis on fait trop peu de cas de la vie d'un homme pour qu'on ait la moindre curiosité de le voir mourir.

La police de la capitale se permet assez rarement des visites domicilaires, ce qui sauve quelques victimes innocentes, mais souvent aussi des coupables; on ne peut violer un domicile qu'avec un firman du sultan. Le crime profite plus que l'humanité et la vertu du privilége accordé à la sainteté des foyers domestiques. La religion musulmane étend son voile sur l'intérieur des familles; la justice elle-même, fille des cieux, ne saurait pénétrer dans un harem ; les harems ont des attentats qui font frémir, et la police ne peut les rechercher. Combien de crimes contre la nature et contre la famille, combien d'actes de violence et de trahison semblables à ceux qui font retentir nos tribunaux, se commettent journellement à Stamboul et restent ensevelis dans des ténèbres sacrées!

Vous devez bien croire que la police politique n'est pas négligée sous un gouvernement jaloux et ombrageux comme l'est celui des Turcs. Cette police réserve ses plus grandes rigueurs pour les momens de crise ; c'est alors qu'on envoie des hommes déguisés, même des femmes, dans tous les lieux publics, tels que les cafés et les bains. Il est même arrivé dans les dernières révolutions que le gouver-

nement avertissait le peuple par un firman des mesures qu'on allait prendre, essayant ainsi, d'après une expression turque, *de couper la langue des bavards avec le ciseau de la menace.* Ces sortes d'avertissemens qui ressemblent aux sommations faites chez nous en présence d'une émeute, sont ordinairement comme l'éclair qui précède la foudre; à peine les hommes paisibles ont-ils le temps de se mettre à l'écart pour laisser passer la justice impériale qui, fidèle à ses menaces, frappe tout ce qu'elle rencontre sur son chemin. Constantinople a pu voir, il y a quelques mois, jusqu'où peuvent aller les rigueurs de cette police politique. Des murmures s'élevaient parmi le peuple sur le traité fait avec les Moscovites; on pouvait craindre un soulèvement. Le seraskier a fait avertir le public qu'il allait parcourir la ville et punir les perturbateurs; à peine les tchiaoux avaient-ils publié son manifeste que le ministre du sultan a paru lui-même, accompagné d'un grand nombre de soldats; tous ceux qu'on rencontrait dans les rues et qui paraissaient suspects, étaient sur-le-champ étranglés; on ne s'est pas donné la peine de faire des prisonniers; deux ou trois cents têtes ont été coupées, et c'est ainsi, disait le séraskier en rentrant chez lui, c'est ainsi qu'on traitera désormais *tous ces cerveaux épais, tous ces esprits à courte vue, qui veulent parler de ce qu'ils ne savent pas.*

Vous voulez peut-être savoir comment se fait la

police pour les étrangers; elle se réduit à peu de chose. Quand on arrive, on est obligé de se présenter à la douane, mais la douane n'est point sévère, et ne vous chicane point pour vos effets ou vos marchandises. On ne demande le passeport qu'à ceux qui viennent par terre; on met peu d'importance à ces sortes de formalités, et les rigueurs de la police ne résistent pas au plus petit bakchis. Vous voyez d'abord quelles facilités doit offrir ce pays aux gens qui ont intérêt à n'être pas reconnus, ou qui cherchent un asile contre la justice; il n'est pas moins commode à ceux qui veulent se donner pour ce qu'ils ne sont pas. S'il vous prend fantaisie de jouer le rôle d'un grand personnage, vous n'aurez pas grand'peine à vous accréditer auprès des Osmanlis. D'habiles aventuriers ont quelquefois exploité ce laisser-aller des Musulmans; il faut ajouter que, dans les circonstances présentes, il se mêle toujours à l'action de la police envers les étrangers quelque crainte de déplaire aux cabinets de l'Europe. En voici un exemple récent. Deux Grecs richement vêtus se donnant pour commissaires de Capo d'Istria, se sont présentés dans beaucoup de maisons turques, et, sous prétexte de réclamer les prisonniers grecs faits dans les dernières guerres, ils ont enlevé des esclaves et rançonné des Musulmans. Leurs violences et leurs excès ont enfin éveillé l'attention de la police; on les a fait arrêter; des informations ont été prises, des notes diplo-

matiques ont été échangées avec quelques ambassadeurs; mais cette affaire, qui paraissait devoir être sérieuse, a fini tout à coup par le renvoi des coupables hors de la capitale.

Stamboul est d'ailleurs la ville qui a le moins de vagabonds, de mendians et de gens sans aveu. Vous ne vous étonnerez point, quand vous saurez les mesures qu'on a prises pour cela; après la destruction des janissaires, on renvoya de Constantinople tout ce qui pouvait inspirer de l'ombrage au gouvernement. Le nombre de ceux qui furent ainsi renvoyés s'élevait à plus de vingt mille. La police ottomane, comme vous voyez, se sert des révolutions pour rétablir l'ordre, comme la nature emploie les orages pour purifier l'air. J'ai demandé quelquefois quelles étaient les ressources de cette grande cité, et comment subsistait sa population. Les revenus des mosquées et le trésor du sultan sont la principale ressource de Constantinople. Les revenus des mosquées sont considérables et font vivre beaucoup de monde; on sait que l'argent des impôts ne sort jamais de la capitale; le trésor du sultan est véritablement le trésor de Stamboul; chacun cherche à en tirer sa part. Ceux qui ne reçoivent rien des mosquées ni du trésor impérial, subsistent comme ils peuvent de leur travail, de leur industrie, et des nombreuses distributions faites dans les imarets. Ce que le gouvernement craint le plus, c'est la misère et les conseils qu'elle

donne au peuple; l'administration redoute plus une disette qui ferait naître des murmures, qu'elle ne redoute la peste, à laquelle on est résigné. Il est rare que les magasins publics ne soient remplis de grains qu'on vend aux boulangers, aux imarets et aux hôpitaux. Sur tout cela, la police est d'une grande vigilance.

En votre qualité de bourgeois parisien, il ne vous suffira peut-être pas de savoir comment on nourrit le peuple de Stamboul. Il faut que vous sachiez comment on l'amuse, et quels sont les spectacles qu'on lui donne. C'était une grande affaire chez les anciens, c'est encore une très-grande affaire pour nos gouvernemens d'Europe, que de divertir la multitude toujours prête à s'ennuyer, et si difficile à conduire quand elle s'ennuie. Le peuple turc est admirable en cela qu'il ne s'ennuie jamais, et qu'il regarde les divertissemens publics comme indignes de la gravité musulmane. La religion des Osmanlis n'offre rien dans ses cérémonies qui puisse les distraire ou frapper leur imagination. Stamboul n'a pour eux d'autres fêtes que celles du bayram, d'autres spectacles que les tours de force des baladins et les parades grossières de Karagueuse.

Quand on examine de près les Osmanlis, on leur trouve un caractère et des habitudes tout-à-fait pacifiques; ils ne deviennent difficiles à contenir que dans les momens de crise, et lorsque leur fanatisme vient à s'échauffer. Les Musulmans ne connaissent

point les jeux de hasard qui sont la source de tant de désordres dans nos grandes capitales de l'Europe. Chez eux, les relations des deux sexes sont telles qu'elles ne peuvent y occasionner de querelles Quoique beaucoup de Turcs ne s'épargnent ni le vin, ni l'eau-de-vie, on doit dire néanmoins qu'ils s'abandonnent rarement à cette passion dans les lieux publics ; ils ne se réunissent jamais en grand nombre ni dans les jours de fête ni pour leurs plaisirs ; leur conversation n'est jamais assez animée pour qu'il en résulte des disputes ou des débats fâcheux. On entend quelquefois parler d'un meurtre, mais il est rare que l'assassin ait des complices. Le port d'arme d'ailleurs est interdit aux militaires comme aux habitans, et les troupes, soumises à une discipline sévère, ne sont plus comme autrefois un sujet de terreur pour la capitale.

Les seuls désordres dont j'aie été témoin, et malheureusement ces désordres se renouvellent souvent, ce sont les violences exercées contre les Grecs; je vois presque tous les jours dans les rues de Péra et aux Champs-des-Morts, de pauvres Grecs saisis au collet par des Turcs et battus en présence d'une foule immobile. Jamais les Grecs n'osent opposer la moindre résistance ; ils sont le plus souvent conduits au corps-de-garde, et s'estiment fort heureux d'en être quittes pour quelques coups de bâton ou quelques coups de fouet, appliqués par le chef du poste, chargé de juger l'affaire en der-

nier ressort. Beaucoup de Francs se sont mis aussi à maltraiter les rayas pour se donner de l'importance, car dans ce pays tout ce qui sent la violence est une marque de supériorité, et lorsqu'on maltraite de pauvres gens, il semble qu'on prenne un rang dans le monde. Il y a ici des Francs qu'un amour excessif de la liberté a poussés en Orient, et qui se sont faits sans peine aux habitudes du despotisme. Tous ces ennemis de la tyrannie ne prononcent jamais le nom des Turcs sans y ajouter l'épithète de barbares, et dans toute occasion se conduisent comme les Turcs.

Vous savez que dans le Levant tous les étrangers européens qui appartiennent à un même pays, prennent le titre de nation; c'est tour à tour la *nation* italienne, la *nation* allemande, la *nation* française, etc. etc. Toutes ces nations habitent Péra, et quoiqu'elles ne forment pas entre elles une population de trois mille personnes, elles font plus de bruit que toutes les nations indigènes; elles prennent le titre de nation chrétienne, et je ne crains pas de dire, qu'à l'exception de quelques négocians estimables, elles doivent donner aux Musulmans une pauvre idée de notre monde chrétien.

Si je n'avais pas peur de me brouiller avec les puissances de Péra, j'aurais bien envie, puisque j'en suis au chapitre de la police, de vous dire quelque chose de toutes les polices qui se font sur

la noble colline ou règne la diplomatie. Comme la politique de ce pays n'est souvent fondée que sur des intérêts opposés et ne se meut que par des passions rivales, la grande affaire est de se surveiller, de s'épier, de se contrecarrer mutuellement; il est des temps où l'affaire la plus importante dans une ambassade est de savoir ce qui se médite dans une autre ambassade dont on craint les projets. Beaucoup de *protégés* grecs et arméniens sont employés à satisfaire cette curiosité presque toujours réciproque ; on ne néglige pas les bons offices des Osmanlis, car il s'agit aussi d'être bien informé de ce qui se passe chez le reis-effendi, chez les membres du divan et même à la cour de sa Hautesse. Tout cela se fait en présence d'un empire qui s'écroule et dans le but publiquement avoué de tirer quelque parti de sa décadence ; si on n'en peut profiter soi-même, il faut au moins empêcher qu'un autre en profite. Voilà en grande partie la diplomatie européenne de Péra. Je n'ai point le projet de faire une satire ; parmi les personnages diplomatiques qui sont ici, il y en a plusieurs que j'aime et que j'honore, mais j'ai voulu vous donner une idée de l'état des choses, tel qu'il était hier, tel qu'il sera demain, tel qu'il doit être dans l'avenir. Quand je songe à toutes ces ambitions rivales qui s'agitent autour d'un trône chancelant, il me semble voir une multitude de collatéraux rassemblés dans la maison d'un riche céliba-

taire dont on croit la fin prochaine ; tous ces collatéraux s'empressent autour du pauvre moribond à qui on souhaite une longue vie, à qui chacun propose un remède ou conseille un régime, et dont on attend impatiemment l'héritage. Remarquez comme tous ces gens-là se défient les uns des autres, comme ils se surveillent, chacun craignant qu'on n'emporte un meuble de la maison, et que l'adresse d'un rival ne surprenne à son profit quelque disposition testamentaire. On pourrait pousser plus loin cette comparaison ; elle vous paraîtra peut-être trop commune pour exprimer d'aussi grands intérêts que ceux d'Orient ; mais ce qu'il y a de plus grand dans le monde ne ressemble-t-il pas souvent à ce que le monde a de plus vulgaire ?

LETTRE XXXV.

PROMENADES DE PÉRA, CAIQUES, LE CAFÉ, LE TABAC ET L'OPIUM, LES CHIENS DE STAMBOUL.

Péra, 2 septembre 1830.

Je me dis quelquefois que je voyage pour l'instruction et surtout pour l'amusement de mes amis, et cela me donne de la force et du courage. Je suis toujours en course pour vous chercher quelque chose qui puisse vous éclairer ou vous divertir. Je n'ai à souffrir pour cela que la fatigue et la chaleur du climat; je ne suis nulle part mal accueilli; je n'entends jamais le moindre murmure sur mon passage. Les Turcs de Constantinople sont devenus les meilleures gens du monde; ce changement que je dois noter sur mes tablettes, est dû

aux dernières victoires des Russes, qui ont rendu les Osmanlis moins orgueilleux et plus tolérans pour les étrangers. Les Turcs n'estiment guère que ceux qu'ils redoutent et n'ont du respect que pour les victorieux; la conquête d'Alger n'a pas laissé que d'ajouter à leur politesse envers les Francs; il ne nous faudrait plus qu'une seconde victoire comme celle-là, pour avoir tout-à-fait le haut du pavé dans les rues de Stamboul.

Constantinople n'a point de promenades publiques, car les Turcs ne se promènent pas; on fait beaucoup ici pour l'ornement des cimetières; on a planté des arbres pour les morts, et les vivans en profitent. A notre arrivée, ma première course se dirigea vers l'extrémité de Péra; j'eus de la peine à traverser la foule; tous les chétiens se promenaient: c'était un dimanche. Parvenu hors du faubourg, quelle fut ma surprise de voir une multitude de peuple sous des arbres plantés sans symétrie et parmi des tombeaux; j'aurais pu croire d'abord qu'on célébrait là quelque anniversaire. Je remarquai des *arabats*, espèce de char-à-bancs, grossièrement construits, non suspendus et peints de diverses couleurs. Ces chars, auxquels sont attelés des bœufs ou des buffles, chamarés de pompons de laine, traînaient autour des cimetières des femmes et des enfans dont la physionomie exprimait la joie. J'allai jusqu'au cimetière des Arméniens; une compagnie choisie était assise sur les

marbres et les pierres funèbres; près de là est un kiosque où chacun pouvait allumer son chibouk et boire la liqueur de moka. D'un côté, je voyais des soldats alignés par un caporal et s'exerçant à la discipline européenne, de l'autre des figures silencieuses et immobiles, tournées vers le canal du Bosphore et regardant la rive de Scutari. Des chanteurs, des baladins, des marchands de gâteaux, des sakas ou porteurs d'eau, avec leurs sacs de cuir, traversaient la foule. Non loin du cimetière des Arméniens, au bas d'une caserne, on aperçoit une vaste forêt de cyprès, c'est le cimetière des Turcs où personne ne se promène. A peu de distance des tombes arméniennes, vers le nord, s'étend un long espace de terre où l'œil ne découvre aucun arbre, pas un brin d'herbe, pas une trace de l'homme; cette solitude à côté d'une grande ville et si près d'un lieu où tout le monde paraît s'amuser, a quelque chose qui vous attriste encore plus que l'aspect des sépultures. Voilà le premier spectacle que j'ai eu sous les yeux en arrivant à Stamboul; voilà ce qu'on appelle parmi les Francs la promenade de Péra ou le grand Champ des Morts.

Je vous ai parlé des arabats dans lesquels on ne voit que des femmes et des enfans; les gens riches ont aussi des voitures à peu près semblables, peintes en rouge et grillées comme les balcons des maisons turques; ces voitures sont à l'usage des harems. Les habitans de Stamboul ne voyagent

qu'à cheval, à pied ou dans des barques qu'on appelle des caïques. On est immobile dans ces barques, on fait son chemin sans bruit, ce qui convient parfaitement aux Orientaux. Le hâvre et le canal sont en tout temps couverts de caïques qui fendent les flots avec la rapidité d'une flèche Je vois tous les jours le spectacle de ces milliers de nacelles voguant les unes vers Tophana et Galata, les autres vers le fond du port et vers la cité de Constantinople; tantôt ce sont les femmes d'un harem, tantôt c'est un grand seigneur avec ses esclaves, on voit quelquefois confondus ensemble, dans une même barque, le turban des ulémas, le kalpak des Grecs ou des Arméniens, le bonnet pyramidal des derviches, le chapeau des Francs. Plusieurs de ces caïques sont construits avec élégance, ornés de peintures vernies et de sculptures dorées. Les barques ordinaires n'ont que deux rames; celles des riches ou des grands ont deux ou trois rangs de rameurs. On m'a dit que le nombre des caïques qui naviguent dans le port et dans le Bosphore s'élèvent à plus de dix mille. Les rameurs sont ordinairement des Grecs ou des Turcs : c'est la classe la plus active, la plus laborieuse et la moins grossière du peuple de la capitale.

Dans nos promenade sur les Sept Collines, je n'ai pas retrouvé un seul de ces cafés dont les voyageurs se plaisent à nous parler; les janissaires avaient pris ces cafés pour le lieu de leurs rassem-

blemens, et les nouvellistes de l'opposition avaient, dit-on, coutume de s'y réunir. Les têtes de ceux qui les fréquentaient ont été exposées à la porte du sérail, les maisons ont été démolies, et la politique des cafés dort maintenant parmi des ruines. C'est là que le cynique Karagueuse et d'ingénieux conteurs égayaient l'oisiveté des Osmanlis. On n'a pu me dire ce qu'étaient devenus les conteurs : on leur reprochait d'avoir flatté quelquefois le fanatisme indocile des vrais-croyans. Quant au pauvre Karagueuse, on l'accusait d'être l'idole et souvent même l'interprète d'une multitude mécontente. Il est maintenant exilé de Stamboul, l'usage de la langue turque lui a été interdit, et lorsqu'il se montre sur quelque théâtre particulier, il ne lui est plus permis de débiter ses lazzis que dans la langue des esclaves ou des Hellènes. Il ne faut pas croire néanmoins que le nombre des cafés soit beaucoup diminué à Constantinople ; mais ceux qui subsistent encore n'offrent que des réunions paisibles, attirées par les délices du chibouk et du nectar arabique.

Quoique je ne cherche guère l'occasion de montrer mon savoir, je veux néanmoins vous faire ici une digression sur le café, le tabac et l'opium. Leur usage ou leur introduction dans cette capitale a rencontré de puissans obstacles. Les théologiens de Stamboul ont disputé sur le tabac et le café, comme dans Bysance on disputait sur la lumière

du Mont-Thabor, sur les pains azymites, sur le culte des images, et mille autres subtilités enfantées par le génie de l'école grecque. Il arriva que le culte du moka et celui du chibouk s'établirent à peu près dans le même temps, qu'ils firent les mêmes progrès, qu'ils eurent la même persécution à souffrir. Le tabac eut d'abord des ennemis plus acharnés que le café; tandis que sa fumée faisait les délices d'un grand nombre d'Osmanlis, les docteurs de la loi la regardaient comme la vapeur qui s'exhale des chaudières de l'enfer, ou comme le souffle empoisonné du démon. Les sultans se mêlèrent de la querelle; les fumeurs furent proscrits par Amurat IV; ceux qu'on surprenait en flagrant délit étaient étranglés, et leurs têtes exposées en public avec l'instrument du crime, avec le chibouk maudit. Vous pouvez juger ici du caractère et de l'obstination des Turcs. Le tabac n'avait point perdu ses partisans; le fanatisme persécuteur renouvelait de règne en règne ses tentatives, mais toutes les tentatives étaient vaines; enfin le siècle présent a vu le sultan Mahmoud lui-même lancer une sentence d'interdiction contre la fumée odorante, et son arrêt n'a pu être exécuté. Le puissant empereur des Osmanlis a triomphé des janissaires, mais la pipe lui a résisté.

La destinée du café a eu les mêmes vicissitudes; quoique son usage ou son culte eût commencé par la Mecque, et qu'il eût été d'abord prêché par des

derviches, il ne s'en forma pas moins contre lui des partis violens, parmi les docteurs, les médecins et les dévots. Les uns proscrivaient le café, parce qu'il *ressemblait à du charbon*, les autres parce qu'il était malsain, plusieurs parce qu'on *le prenait en compagnie et dans les assemblées suspectes*. On prêcha, dans les mosquées, contre un poison qui menaçait la vie présente et la vie future, contre la liqueur séditieuse au nom de laquelle on se réunissait. Tout cet orage contre le café ne put vaincre l'opiniâtreté du public, et le moka faisait déjà de très-grands progrès à Stamboul lorsqu'on le connaissait à peine à Paris. Je m'amuse quelquefois de la surprise que montrèrent nos anciens voyageurs, lorsqu'ils trouvèrent l'usage du café établi en Orient; les uns appellent cette boisson *cavi*, les autres *caouvi;* ils la désignent comme une *eau noire*, comme une liqueur *faite avec une certaine mûre, une certaine graine;* ils ne savent quel jugement il faut en porter. C'est à peu près dans le même temps que madame de Sévigné disait que *Racine passerait comme le café*. Depuis ce temps le café, comme chacun le sait, s'est fort bien accrédité à Paris, et dans le pays où nous sommes, l'empire du Coran n'est pas plus solidement établi que le moka et le chibouk. Nulle part les délices du café et du tabac ne sont mieux sentis, mieux appréciés qu'en Turquie. Toutes les fois que je vois de bons Osmanlis, accroupis sur une estrade et

tenant à la main le bienheureux chibouk, je me rappelle ces paroles d'un poète turc : « Oui, le tabac est un moyen sûr pour l'homme de dissiper » ses chagrins, et de *chasser des nuées de soucis avec* » *des nuées de fumée.* » Il m'arrive souvent, au milieu de mes promenades, de m'arrêter dans un café en plein air, situé sur la rive du Bosphore. De paisibles citadins y sont réunis en cercle à l'ombre de quelques platanes ; on n'entend que le murmure du zéphir et le bruit lointain de la mer ; toutes les figures rayonnent d'une joie tranquille et paraissent réfléchir les sérénités du ciel ; c'est là que la liqueur transparente du moka a tous ses parfums, et qu'on peut dire de chaque buveur de café :

Qu'il boit dans chaque goutte un rayon du soleil.

Le café est devenu enfin si populaire, que le gouvernement a voulu en quelque sorte s'associer aux habitudes du public. Il a formé un grand établissement où chacun peut faire rôtir ou piler son café. Dans chaque grande maison, il y a un officier uniquement chargé de la préparation de la liqueur favorite, et qu'on appelle *cawi-bachi* (directeur du café). C'est une obligation pour un Turc de fournir du café aux femmes de son harem. L'infraction à cette loi sainte suffirait pour motiver un divorce. Le café est en Turquie la liqueur de l'hospitalité ;

on ne fait jamais une visite sans qu'on vous offre une tasse du nectar arabique. Il m'est arrivé d'en prendre jusqu'à vingt tasses dans un jour ; il faut vous dire cependant que, dans la bonne compagnie, on ne sert plus maintenant qu'une tasse à moitié pleine. Je n'aime guère cette innovation, et ce n'est pas là que doivent porter les réformes.

Le café et le chibouk ne sont pas seulement en honneur parmi les Turcs, mais parmi toutes les nations qui habitent l'Orient. Après avoir été le sujet de tant de discordes, ils sont devenus comme le pain et le sel, gages d'alliance et d'amitié; ils sont un moyen de rapprochement, un lien commun entre toutes les sectes rivales; et si l'un et l'autre, comme on le dit, comme on le craignait autrefois, ont quelque chose de social dans leurs inspirations, il ne faut pas tout-à-fait désespérer de la civilisation de ce pays.

J'ai vu, près de Solymanieh, les cafés que fréquentent les mangeurs d'opium, appelés thériakites; ces cafés sont rangés à la suite les uns des autres, et font face à la mosquée; la place sur laquelle ils se trouvent est une des plus belles de Constantinople. On reconnaît ceux qui fréquentent ces cafés à leur teint livide, à la couleur terne de leurs yeux, à leur dos voûté, à leur démarche lente; on les voit étendus sous des portiques ombragés d'arbres; les extases les plus étranges s'emparent, dit-on, de leur esprit. Ne leur demandez

pas ce qui se passe dans le pays qu'ils habitent; ils sont dans le paradis, aux grandes Indes, je ne sais où. Comment se faire une idée des sensations, des joies, des enivremens qu'ils éprouvent. C'est ici qu'il faudrait inviter un amateur d'opium à nous donner ses mémoires : peut-être y trouverait-on des romans tout faits, et moins tristes que les nôtres. Dans le temps où les principaux cafés de Stamboul ont été détruits, on a respecté ceux des thériakites; un gouvernement, quel qu'il soit, n'a pas beaucoup à craindre de ceux qui rêvent pour leur propre compte, qui rêvent leur propre félicité; il craint davantage ceux qui rêvent pour le compte des autres, et dont les rêveries habituelles se portent sur la félicité des peuples. Le sultan d'ailleurs afferme la vente et la distribution de l'opium; les thériakites deviennent ainsi ses tributaires, et chacune de leurs extases ou de leurs voluptés imaginaires rapporte de l'argent au fisc impérial. Je dois ajouter que le goût de l'opium est maintenant moins répandu qu'autrefois, soit que le goût et l'usage du vin l'aient remplacé, soit que le mépris public en ait fait justice. L'usage de l'opium, m'a-t-on dit, est encore répandu dans les harems; on en fait des pastilles que les femmes se donnent entre elles, et qu'elles donnent à leurs maris ou à leurs amans comme une preuve de leur tendresse et de leur passion.

Je ne vous aurais pas fait connaître tous les ha-

bitans de Stamboul, si je ne vous parlais pas des chiens qu'on rencontre par bandes dans les rues et sur les places publiques. Il serait injuste dans mon récit de refuser à ces animaux le droit de cité, puisqu'ils ont une demeure ou une place marquée, et qu'ils partagent avec la police la garde de la ville impériale. Les chiens de Stamboul sont distribués en différens quartiers, et subsistent comme ils peuvent de ce qu'on leur donne ou de ce qu'ils trouvent dans la rue; les plus heureux sont ceux que la fortune a placés dans le voisinage d'un boucher ou d'un boulanger. Chaque bande ou chaque tribu a ses habitudes, ses priviléges et même ses droits acquis; malheur aux chiens étrangers qui viendraient se mêler à une bande qui ne serait pas la leur, et prendre une part de la curée à laquelle leur bonne fortune ne les a point appelés! J'ai souvent vu ces combats, ces querelles, provoqués par la rivalité ou par la faim, et je me suis rappelé quelquefois, j'en demande pardon à la liberté et à l'espèce humaine, je me suis rappelé nos partis politiques, qui n'ont pas un caractère moins hargneux, un instinct moins exclusif, des passions moins jalouses, lorsqu'il se présente une curée quelconque, le budget par exemple. La population des chiens de Constantinople a beaucoup diminué depuis quelque temps; le pain a valu jusqu'à vingt ou trente sous la livre l'hiver dernier, la viande en proportion, de sorte que la guerre des Russes

a été aussi funeste à ces pauvres animaux qu'à l'empire ottoman. Toutefois, ils supportent assez bien leur sort, et leur race ne manquera pas de se multiplier de nouveau. On m'a rapporté plusieurs de leurs gentillesses, qui auraient pu vous amuser; mais je ne peux suffire à raconter tout ce que je vois, tout ce que j'entends. Je regrette que parmi ces gardiens de la capitale musulmane, on ne retrouve ni le chien du berger ni le chien de l'aveugle; ils sont tous de la race des chiens-loups, la plus grossière et la plus hideuse de toutes les races canines.

Les Turcs n'ont jamais de chiens dans leurs maisons, parce qu'ils les regardent comme des animaux immondes; ils prennent pourtant quelque soin des chiens qui habitent les places publiques. On remarque en général parmi les Osmanlis beaucoup de bienveillance pour les animaux. Il est rare de voir dans les rues de Stamboul des bêtes de somme, accablées de coups et succombant sous leur fardeau comme cela arrive trop souvent dans nos cités. Un Turc regarde son cheval ou son chameau comme le compagnon de ses fatigues; il a des discours et même des chansons pour ranimer leurs forces épuisées, et presque jamais il ne le frappe du fouet et du bâton. Des personnes dignes de foi m'ont assuré que la mosquée d'Achmet renferme un hospice pour les chats; je n'ai pu vérifier un fait aussi curieux, attesté par quelques voyageurs modernes; mais

j'ai acquis la certitude que chaque mosquée a ses chats destinés à poursuivre les souris qui rongent les tapis et les nattes, et que dans plusieurs mosquées impériales, on fait deux ou trois fois par semaine des distributions de viande aux chats du quartier; ces sortes de distributions sont le produit de legs pieux. Chaque année, au retour de la belle saison, on adresse au sultan une supplique en faveur des hôtes des bois, menacés par les chasseurs, et c'est une colombe ayant un papier doré suspendu au cou qui présente la requête; cet usage est très-ancien, et la révolution ne l'a point fait abroger. Lorsqu'il arrive dans le port un bâtiment chargé de grains, on voit accourir une foule de tourterelles et de pigeons ramiers, qui viennent prendre la part réservée aux oiseaux du ciel, et restent paisiblement sur des monceaux de blé comme des convives autour d'un festin. Des milliers de goëlans voltigent sans cesse dans le hâvre et sur le Bosphore; ils s'approchent des caïques remplis de passagers, comme s'ils n'avaient rien à craindre de la présence de l'homme; jamais personne ne leur fait aucun mal et ne cherche à troubler leur sécurité. Cette bienveillance pour les animaux fait honneur aux Osmanlis; de pareils sentimens mériteraient tous nos éloges, s'ils n'excluaient quelquefois l'humanité. Les Turcs, si pleins de compassion pour un chameau ou pour un cheval, si pleins de tendresse pour les oiseaux, n'ont jamais de pitié

pour les Grecs, les Arméniens ou les Juifs. Un proverbe a dit que pour être heureux en Turquie il faut être un Osmanli, un chameau ou tout au moins un goëlan.

LETTRE XXXVI.

LES BAZARS.

Péra, 3 septembre 1830.

A Constantinople comme dans toutes les villes musulmanes, ce qu'il y a de plus apparent et de plus facile à connaître pour les étrangers venus d'Europe, c'est le mouvement, c'est le spectacle du commerce et de l'industrie. Un bazar est accessible à tout le monde, une boutique est toujours ouverte aux acheteurs de quelques nations qu'ils soient ; aussi la physionomie industrielle de Stamboul se trouve-t-elle assez bien décrite par beaucoup de voyageurs ; vous pouvez voir partout une description exacte et détaillée des *tchiarki*,

longues rues voûtées et garnies de boutiques, et des *besestins*, espèces de galeries en pierres fort élevées, éclairées par une coupole. C'est là principalement que le commerce de la capitale montre son activité et qu'il étale ses trésors. Ces établissemens, ainsi que toutes les rues marchandes et tous les lieux où se font des échanges ou des trafics, portent le nom générique de bazars. Je n'entrerai point dans les détails et je me bornerai à vous parler de ce que j'ai remarqué dans mes diverses promenades.

Le premier bazar dans lequel on m'a conduit, est celui des drogues, qu'on appelle bazar égyptien; toutes les drogues depuis l'arsenic jusqu'à la rhubarbe, toutes les graines et les substances précieuses, depuis l'opium jusqu'au *surmé*, depuis le riz jusqu'à la fève de moka, se trouvent étalées dans cette enceinte; on croirait voir une vaste pharmacie ou plutôt une riche collection d'histoire naturelle. Le bazar que j'ai visité le plus souvent est celui du papier; c'est là qu'un écrivain turc se procure tout ce qui est nécessaire à sa profession, une écritoire de cuivre jaune, une plume de roseau, un papier grossier, dur et cassant, qu'on appelle le papier de la chancellerie turque. J'ai vainement cherché dans ce bazar quelques feuilles de notre papier à lettre, et comme je disais à l'un des marchands que son papier n'était pas bon… — Nous le tirons comme cela de Venise. — Vous devriez le faire ve-

nir de France. — Que voulez-vous? nous autres Turcs nous n'en savons pas davantage. — Les Turcs ont néanmoins un très-grand respect pour le papier; l'espèce de culte qu'ils ont pour le papier surpasse celui que nous avons pour l'imprimerie; ils le regardent comme un moyen de propager la vérité et de publier les quatre-vingt-dix-neuf attributs d'Allah. On doit regretter que cette pensée ne leur ait pas inspiré jusqu'ici les moyens de fabriquer de meilleur papier que celui qu'on leur envoie de Venise et de Trieste.

Après vous avoir conduit au bazar du papier, il est naturel que je vous conduise à celui des livres. Ce qui vous frappe d'abord dans ce bazar, c'est le religieux silence des artistes musulmans qui les uns copient des livres, les autres enluminent les écritures, d'autres, à l'aide d'un jaspe tranchant, polissent le parchemin et lui donnent du lustre; ce travail pour les livres ressemble à une œuvre sainte, et les artistes du bazar ont l'air de prier. Le bazar des livres était autrefois interdit aux Francs et aux chrétiens; un voyageur d'Europe osait à peine jeter en passant un regard furtif sur les nombreuses copies du Coran. Depuis quelque temps, la tolérance a fait des progrès; aujourd'hui le Coran et les autres livres sacrés et profanes sont visibles pour tout le monde; on les vend à quiconque veut les acheter. Presque tous ces livres sont des manuscrits; comme les libraires turcs font le métier de co-

pistes, vous pensez bien qu'ils favorisent le moins qu'ils peuvent la circulation des ouvrages imprimés. Les manuscrits bien copiés sont fort rares et d'un très-haut prix; tout ce qu'il y avait ici de bons livres persans, arabes et turcs, a été acheté dans les derniers temps pour être envoyé en Perse; il semble que les muses d'Orient déménagent et qu'elles redoutent quelque prochaine catastrophe à Stamboul.

Si vous voulez vous procurer des ouvrages écrits en grec, en latin ou dans une de nos langues d'Europe, ce n'est pas au bazar des Turcs qu'il faut les demander. Il n'y a qu'un libraire à Constantinople qui vende des livres appartenant à nos littératures d'Occident. Je suis monté plusieurs fois dans sa boutique à Galata; cette boutique, placée presque sous les toits, a cinq ou six pieds carrés. On ne peut y entrer qu'en passant sur des volumes, on ne peut y rester qu'en se tenant assis sur des ballots de livres; c'est là que sont logés tous nos beaux génies de France, d'Italie, d'Allemagne et d'Angleterre; on ne saurait les trouver ailleurs; encore ne sont-ils là que pour les étrangers qui passent. Rien n'est plus rare qu'une bibliothèque chez les Francs établis à Constantinople; on ne voit dans nos couvens latins que des livres rongés des vers; on trouve à peine quelques livres rassemblés au hasard dans les palais de France, d'Angleterre et de Russie; je n'ai vu une biblio-

thèque choisie que chez l'internonce d'Autriche.

Il faut que je vous dise un mot de la reliure des livres dans la capitale des Osmanlis; les reliures de Constantinople surpassent toutes les autres par la propreté, l'élégance et la perfection du travail; les volumes reliés par les ouvriers turcs s'ouvrent et se ferment avec une grande facilité; les ornemens des couvertures et les étuis qui contiennent les livres sont des ouvrages achevés. Nulle part on n'a plus de soin des livres, nulle part on ne met plus de prix à les conserver, à les faire paraître avec éclat; je doute fort que dans le pays des Turcs aucun auteur ait jamais été aussi bien vêtu, aussi bien traité que ne l'est son ouvrage dans une bibliothèque ou dans la boutique d'un libraire.

Je me suis arrêté quelquefois dans le bazar des armes; c'est un grand édifice carré semblable à un kan au milieu duquel se trouvent étalées, comme dans un arsenal ou dans un musée, toutes les armures des Orientaux. Je me plaisais à voir des Turcs debout sur leurs bancs ou leurs estrades, vendant à la criée les pistolets montés en argent, les yatagans, les longs cimeterres; le bazar des armes est celui que les Musulmans montraient autrefois aux étrangers avec le plus d'orgueil; il a, dit-on, beaucoup perdu dans ces derniers temps; la réforme de Mahmoud n'a pu encore déterminer les Musulmans à nous permettre d'y faire des emplettes; un Franc ne pourrait y acheter un sabre ou un pistolet, quoi-

qu'il lui soit permis de porter des armes ; c'est une de ces contradictions comme on en voit tant chez les Turcs et dont le gouvernement ne s'occupe guère. Il ne se passe pas de jour que je ne traverse le bazar des cuivres, où se fabriquent les plateaux et ustensiles de cuisine, et qui fait plus de bruit à lui tout seul que la capitale et ses faubourgs. Il m'arrive aussi quelquefois de passer dans la rue où se trouvent les manufactures de pipes. Toutes les industries de l'Orient semblent appelées à la confection d'un chibouk ; toutes les régions de l'empire apportent leur tribut ; Alep donne ses tiges de jasmin ou de cérisier, l'Asie mineure fournit une argile rouge ou noire que la Hongrie achève de préparer, la Perse envoie ses pierreries, son ivoire ou ses perles, et la mer elle-même paye son tribut en livrant son ambre gris ou jaune. Que de bras sont employés pour fabriquer la noix, le tuyau et l'embouchure de la pipe ! Que de soins, que de mouvemens, que d'opérations pour perfectionner ce meuble favori des Turcs ! et quand la pipe est achevée, il faut encore que Laodicée et Thessalonique envoient ces feuilles brunes dont la fumée enivre les Osmanlis. Si une ordonnance impériale venait à proscrire aujourd'hui l'usage du tabac à fumer, comme cela est arrivé quelquefois, je suis persuadé que cent mille familles mourraient de misère et de faim dans la capitale et dans les provinces.

Je voudrais vous donner une physionomie géné-

rale des bazars les plus renommés. La plupart ressemblent à de grandes baraques de bois rangées à la file comme dans une foire; ici c'est une allée garnie de maroquins de toutes les couleurs, là c'est une longue avenue où brillent les schals des Indes, les mousselines du Bengale, les fourrures d'hermine, plus loin vous voyez la porcelaine de la Chine, l'acier de l'Inde, le verre d'Alep, les diamans de Golconde, les perles du cap Comorin et du golfe Persique. Les acheteurs et surtout les curieux affluent toujours dans ces besestins; le grand nombre de femmes turques qu'on y rencontre, et qu'il n'est pas permis de coudoyer, vous arrête sans cesse dans votre marche, et souvent une matinée ne vous suffit point pour parcourir deux ou trois bazars. Les boutiques n'ont d'autre ornement que les marchan- dises qu'on y étale et qui sont toujours disposées avec art. Le plus riche marchand n'occupe pas beaucoup de place dans sa boutique; le musulman ou l'Arménien qui étale des trésors autour de lui, n'a besoin que de trois ou quatre pieds carrés sur une pauvre estrade.

Les marchands ont des tailles comme chez nous les boulangers; les grains de leur rosaire les aident quelquefois dans leurs calculs; ils n'ont point de commis, tiennent peu d'écritures et font souvent des comptes assez considérables avec le seul secours de leur mémoire. Les gens qui fréquentent les bazars disent que, lorsqu'on y fait une emplette, il faut

offrir à un Turc les deux tiers de ce qu'il demande, la moitié à un Grec, le tiers aux Arméniens et aux Juifs. J'ai cru remarquer que les Osmanlis n'ont point entre eux cet esprit de jalousie qu'on retrouve chez tous les marchands des autres nations. Comme je demandais un jour à un marchand turc un porte-feuille un peu élégant, « Allez chez mon voisin, me dit-il, qui en a de plus beaux que moi. » Tout le monde s'accorde à dire qu'il n'y a rien de plus rare que le vol dans les bazars; un marchand s'absente quelquefois plusieurs heures, tout est ouvert dans sa boutique, il revient et retrouve tout à sa place. Le délit de la filouterie est presque inconnu chez les Osmanlis; il faut que le vol ait le caractère de la violence et qu'il ressemble un peu à la victoire, pour que les Turcs s'en mêlent; aussi trouve-t-on des musulmans parmi les voleurs de grand chemin, mais jamais ou très-rarement parmi les filous et les escrocs. Ce n'est pas qu'ils n'aient grande envie d'avoir votre argent; quand vous payez à un Turc ce qui lui est dû ou que vous lui donnez un bakchis, il a bien plutôt les yeux sur les pièces de monnaie qui vous restent que sur celles qu'il reçoit. Les marchands osmanlis ne manquent pas d'adresse pour faire passer l'argent des acheteurs dans leur bourse; leurs manières sont quelquefois plus polies, plus engageantes que celles des Arméniens et des Grecs. J'entre souvent dans la boutique d'un gros parfumeur qui fournit, m'a-t-il dit, des

essences de rose aux harems du sultan; toutes les fois que j'arrive, ce sont des fêtes; on m'apporte le café, la pipe et tout ce qui s'ensuit; je n'ai jamais grande envie d'acheter, mais de politesse en politesse je me trouve je ne sais comment forcé de faire une provision nouvelle d'eau de rose et de pastilles du sérail.

Je traversais ces jours derniers le bazar des étoffes, une vive inquiétude se montrait sur les visages; le bruit s'était répandu qu'on allait habiller à neuf les régimens de la garde impériale. Quand le gouvernement veut faire des habits aux troupes, on mande les marchands et les tailleurs, obligés de donner à un prix modique, les uns leurs draps, les autres leur travail. Ce qu'on redoute le plus dans les besestins et les bazars, c'est la fourniture du gouvernement. Pour trouver des fournisseurs, la Porte et ses ministres ont quelquefois eu besoin d'employer la bastonnade et même des moyens plus acerbes; aussi, n'est-il jamais venu dans l'esprit d'un marchand d'écrire sur une enseigne le nom des visirs, des sultans ou des sultanes. Il faut ajouter d'ailleurs que le commerce de Stamboul n'a jamais recours aux enseignes et aux écriteaux; le désir qu'on a de montrer ses marchandises se trouve même quelquefois neutralisé par la crainte que certaines gens ne les voient. Ajoutez à tout cela que la monnaie altérée du grand-seigneur vient quelquefois jeter l'embarras et l'effroi parmi les marchands

de la capitale. Lorsque le discrédit de la monnaie est à son comble, les marchandises sont tarifiées, ce qui équivaut à notre *maximum de* 1793. Il y a long-temps qu'on n'en a vu d'exemples; mais la crainte subsiste toujours; ici plus qu'ailleurs on vit au jour le jour, et personne ne compte sur le lendemain; les dernières révolutions ont beaucoup nui en général au commerce de la capitale; tous les marchands se ruinent, et la misère ne dispose pas les esprits à la sécurité.

Nos financiers d'aujourd'hui diront sans doute qu'il manque à Constantinople une chose essentielle, c'est une Bourse; il n'y a point de Bourse, en effet, dans aucune ville de la Turquie. On ignore ce que c'est qu'un emprunt, ce que c'est qu'une dette publique. Après le traité avec la Russie, deux grandes maisons de banque de Paris ont offert l'argent nécessaire pour remplir les obligations de la Porte envers le cabinet de Pétersbourg. On n'a voulu entendre aucune proposition; le divan n'avait nulle envie de s'engager à payer une somme de cinquante millions par exemple, pour en recevoir seulement quarante; car on ne se fait pas ici une autre idée d'un emprunt. Puisqu'on était dans la nécessité d'avoir des créanciers, on a mieux aimé avoir affaire à l'empereur Nicolas, qu'à MM. Lafitte et Roschild. Les Osmanlis d'ailleurs ne se soucient guère de multiplier leurs rapports avec les étrangers et de les admettre à la connais-

sance de leurs affaires. Ajoutez à cela qu'un emprunt ne manquerait pas de blesser les opinions religieuses, et l'agiotage, suite inévitable d'une dette publique, pourrait fort bien être placé par les ulémas dans la catégorie des jeux de hasard, si sévèrement défendus par le Coran ; vous pouvez par là vous expliquer comment il n'y a pas de Bourse en Turquie.

J'ai pris des informations sur les lois et les coutumes qui régissent le commerce en Turquie, et j'ai reconnu que, sous ce rapport surtout, on en est encore aux siècles de la barbarie ; Mahomet a placé un honnête négociant parmi les anges du paradis, et voilà tout ce qu'il a fait pour le commerce et l'industrie ; ses disciples, ses compagnons et ses commentateurs n'en ont pas fait davantage. Les Turcs sont venus à Stamboul avec leurs lois du désert et n'y ont rien ajouté pour ce qui regarde les transactions commerciales ; ils n'ont point de tribunal de commerce ; leurs codes ne renferment aucune disposition sur les lettres de change ; seulement il existe des firmans et une espèce de jury pour réparer cette grande lacune de la législation musulmane. Comme dans nos grandes cités d'Europe au moyen-âge, Constantinople a des corporations et des corps de métiers ; ces corporations et ces corps de métiers font quelquefois des réclamations en faveur des intérêts commerciaux, et ces réclamations, faites en commun, ont plus de poids

que les représentations individuelles ; chacune de ces compagnies a son chef reconnu par l'autorité ; elles peuvent seconder parfois l'action de la police; il ne faut pas cependant exagérer les services qu'elles rendent à l'État, ni les avantages qu'en peut retirer le commerce. Le gouvernement de la Porte ne les considère au fond que comme un moyen d'avoir de l'argent ; on fait payer une taxe à chacun de ceux qui tiennent à ces associations industrielles, et si l'état s'en occupe, c'est pour que l'industrie individuelle ne puisse échapper au fisc.

En parcourant le beau pays où nous sommes, on est partout poursuivi par une pensée douloureuse. Naguère, lorsque je traversais les campagnes de l'Anatolie, je m'étonnais qu'une terre pour qui la nature a tout fait, fût restée presque partout stérile et inculte. Depuis que je suis arrivé dans la capitale et que j'ai pu voir sa position merveilleuse, je m'étonne de même qu'elle en ait si peu profité pour la prospérité de son commerce et de son industrie. On nous parle sans cesse des réformes de Mahmoud, mais que de choses il lui reste à faire, je ne dis pas pour civiliser les Turcs, mais pour que leur pays soit comme Dieu l'a créé !

LETTRE XXXVII.

SUR LES DIFFÉRENTES NATIONS DE CONSTANTINOPLE.

Péra, septembre 1830.

Ce qui n'avait le plus frappé à Smyrne, c'est la réunion et le mélange de quatre peuples différens dans une cité; j'ai ici le même spectacle, et ce spectacle est bien plus frappant encore dans la capitale de l'empire. Les Turcs y forment à peine la moitié de la population ; l'autre moitié se compose de Grecs, d'Arméniens et de Juifs. Ces quatre nations ne se distinguent pas moins par leur caractère et leurs mœurs que par leur langage et leurs costumes.

Jetons un coup-d'œil rapide sur tous ces peuples divers. Nous commencerons par les Grecs qui

sont les anciens de la cité. Les Grecs habitent le Fanar, Péra et Galata; on en voit aussi dans tous les quartiers de la capitale et surtout dans les villages du Bosphore. Ils s'adonnent à l'industrie et au commerce ; ils sont banquiers, marchands, architectes, navigateurs, jardiniers, etc., etc.; ils grossissent la foule de ceux qui s'occupent de l'art de guérir; on les retrouve dans tous les corps de métiers et dans toutes les professions mécaniques. Il y avait autrefois parmi eux des princes et des dignitaires, mais la révolution de Morée leur a tout enlevé. Le Fanar où s'était réfugiée la gloire des Grecs, le Fanar qui était pour eux une autre Athènes, ne montre plus aujourd'hui que des ruines au voyageur; cette brillante aristocratie qui semblait continuer à Stamboul la gloire de Bysance, a été dispersée çà et là dans les provinces de l'Empire; quelques nobles familles ont été proscrites, d'autres ont pris le chemin de Naupli, dernier rendez-vous de toutes les vanités grecques. Les Grecs de Constantinople ont conservé un patriarche qui est pour eux une sorte de gouvernement, des écoles primaires, des hôpitaux; les églises qu'ils ont pu sauver ne subsistent qu'à force de sacrifices. Tel sanctuaire grec qu'on aperçoit à peine a souvent plus coûté qu'une mosquée avec son dôme couvert de plomb et son orgueilleux minaret. Les Grecs trouvent une dernière consolation dans les cérémonies de leur culte; ce n'est que dans leurs églises qu'ils

peuvent croire encore qu'ils sont une nation; car dans l'Orient, comme je crois vous l'avoir déjà dit, la croyance religieuse ressemble au patriotisme, et le sanctuaire de la religion est l'image de la patrie.

D'après ce petit tableau, pensez-vous qu'il soit facile d'apprécier la véritable physionomie des Grecs de Stamboul? c'est un lieu commun de parler de l'enjouement des Grecs, de leur finesse et de leur ruse, de leur caractère inconstant et léger; tout ce que les voyageurs nous ont dit sur les Grecs de Constantinople a pu être vrai jusqu'à ce jour; mais maintenant qu'ils ont disparu de la scène du monde, maintenant qu'ils sont mis à l'écart et ne se mêlent plus à rien, n'est-il pas permis de douter que leur physionomie soit restée la même? Si vous m'interrogez sur ce qu'ils sont aujourd'hui, je vous avouerai que je n'ai là-dessus rien de précis à vous répondre; ce ne sont plus les Grecs de l'antiquité, ni les Grecs du Bas-Empire, ni même les Grecs du Fanar; je puis ajouter qu'en ce moment la nation grecque de Stamboul ne ressemble plus à rien; l'existence qui lui est restée est quelque chose de vague et d'incomplet; gloire, honneurs, richesses, elle a tout perdu; elle vit dans l'obscurité et la contrainte. Si elle a conservé quelques traits de son ancien caractère, combien ne doit-elle pas souffrir d'être réduite à cacher jusqu'à sa vanité! La seule chose qu'on remarque aujourd'hui dans les Grecs de Stamboul, c'est la crainte qu'ils ont

des Turcs, c'est la haine qu'ils ont vouée à leurs oppresseurs. L'idée de la Morée affranchie revient sans doute dans leur esprit, mais c'est à peine si leurs timides regards osent se porter du côté du Péloponèse.

La nation des Arméniens se distingue par son esprit spéculatif, et semble appelée par son caractère à la profession du commerce; elle songe peu à sa première origine et n'est point préoccupée du souvenir d'Erivan, d'Édesse et des rives de l'Euphrate. Partout où il y a des métaux précieux, un véritable Arménien trouve sa patrie ou l'équivalent; il connaît tous les moyens de gagner de l'argent et n'en néglige aucun; il est surtout habile à conserver les trésors qu'il entasse, et ses coffres une fois pleins ne s'ouvrent pas plus qu'un cercueil. L'Arménien ne se laisse pas facilement arrêter par la fatigue ou par les obstacles; il est opiniâtre dans la poursuite de ses intérêts; j'aimerais à le comparer à l'âne patient d'Homère, qui, malgré les coups dont on le frappe, ne quitte point le champ dans lequel il est entré, avant qu'il n'ait satisfait sa faim. L'aspect de l'or donne aux enfans de l'Arménie une activité qui ne leur est point naturelle, et une certaine finesse qui contraste avec la pesanteur de leur maintien.

Les Arméniens habitent le quartier des Sept-Tours et le voisinage de l'ancien port de Théodose; on en trouve aussi à Péra, à Galata et dans quel-

ques autres quartiers de la capitale. Ce peuple a partout des comptoirs et des correspondans ; on le rencontre dans tous les bazars, dans toutes les caravanes, dans toutes les associations industrielles ; les Arméniens sont beaucoup plus riches que les Grecs, et c'est une des raisons pour lesquelles les Turcs les estiment ; ils ont la garde des bazars ; les grands de l'Empire leur accordent facilement leur confiance, et choisissent parmi eux leurs gens d'affaires et leurs fournisseurs. Depuis plus d'un siècle, la Porte a mis les Arméniens en possession exclusive de la fabrication des monnaies ; l'exil et les supplices ne sauraient les détourner de cette périlleuse industrie. La nation arménienne a un patriarche qui est à lui seul un gouvernement ; c'est à lui que la Porte s'adresse pour tout ce qui regarde la nation et surtout pour les impôts.

L'Église arménienne a été troublée et divisée dans ces dernières années. Les doctrines d'Eutichès et celles de l'Église latine se sont trouvées en présence et se sont déclaré une cruelle guerre ; les uns invoquaient l'autorité de Rome, les autres, ayant à leur tête le patriarche, plus nombreux, plus adroits, plus accrédités au sérail, invoquaient l'appui du sultan. Ces derniers ne craignirent point d'appeler à leur aide le mensonge et la calomnie. Le Divan, soit qu'il se fût laissé surprendre par les imputations de la haine, soit qu'il fût séduit par l'appât des confiscations, finit par servir de toute sa puis-

sance un fanatisme persécuteur, et s'abaissa jusqu'à lui prêter ses bourreaux. Tous les Arméniens restés fidèles à l'Eglise romaine, furent exilés et leurs biens confisqués au profit du Sultan. L'ambassade de France, qui protège tous les catholiques d'Orient, n'avait pu prévenir cette calamité; mais elle a fait les plus grands efforts pour la réparer et pour adoucir le sort des victimes. Le zèle et le soin généreux du général Guilleminot ont déjà obtenu le rappel de plusieurs proscrits, auxquels on a rendu leurs propriétés; mais ce ne sont là que des réparations individuelles; le principe du mal subsiste, la nomination même d'un évêque latin annonce assez que le schisme est consommé, et que les deux sectes arméniennes sont séparées par une barrière éternelle.

J'aurais pu vous parler de la différence qui existe pour le caractère et les mœurs, entre les Arméniens des deux sectes ennemies; mais je n'entre pas ici dans les détails; je ne vous parle que de la nation en général. Quoique cette nation ait été troublée par des divisions intérieures, elle passe cependant pour la plus pacifique des nations établies à Stamboul. Elle n'a point de haine violente contre les sectes rivales; celles-ci, à leur tour, la respectent et la laissent en paix. Le principal caractère des Arméniens est une indifférence complète pour tout ce qui ne touche point à leurs intérêts; ils se rapprochent des Turcs par quelques-unes

de leurs habitudes, mais ils ne se regardent pas moins comme des étrangers dans l'empire ottoman. Toujours résignés à supporter un maître, ne cherchant pour eux ni la domination, ni même l'indépendance, ils ne s'inquiètent point de ce que l'avenir leur prépare, ni de l'espèce de gouvernement que les événemens peuvent leur donner. De toutes les libertés que les hommes recherchent, une seule leur suffit, celle d'exercer leurs talens industriels; de toutes les révolutions qu'on redoute pour ce pays, ils n'en craignent qu'une seule, celle qui anéantirait leur industrie et les dépouillerait de leurs trésors.

Les Israélites qui habitent Constantinople, descendent des juifs espagnols qui, au nombre de huit cent mille, furent chassés des royaumes d'Espagne sous le règne de Ferdinand et d'Isabelle. Ils ont conservé, sur les rives du Bosphore, la langue de Castille, dont la fierté contraste étrangement avec leur condition présente. On ne voit point les Juifs, comme les Arméniens et les Grecs, répandus dans plusieurs quartiers de la capitale et quelquefois mêlés avec les Turcs; ils habitent exclusivement les quartiers de Kassa-Keui et de Balata, sur les deux rives du havre, les plus voisines de l'embouchure du Barbyzès. C'est là que cette nation se gouverne elle-même avec ses propres lois, comme si elle était encore dans la ville de David et de Salomon. Les Juifs ont un conseil suprême,

des assemblées législatives, une justice civile, même une justice criminelle pour les affaires où le fisc n'est pas intéressé, et dans lesquelles il n'est pas question de la peine de mort. Ils ont des établissemens de charité entretenus aux frais de la nation, et une police chargée de surveiller l'exercice du culte, les mœurs religieuses et l'exécution de leurs propres lois. Ceux qui ont étudié le gouvernement israélite, pensent qu'il pourrait servir de modèle à des peuples civilisés.

Toutes les maisons des Juifs sont peintes en gris; ils portent tous des chaussures bleues, et pour toute coiffure un mouchoir bleu ployé autour d'une calotte rouge. Ils ont une physionomie qui les distingue de tous les autres habitans de la capitale. Il est facile de reconnaître dans les rues un Grec, un Arménien, un Osmanli, mais il est plus facile encore de reconnaître un Juif. Les Israélites font ici ce qu'ils font dans tous les pays, spéculant sur les monnaies, prêtant à usure, servant de courtiers aux marchands, et de banquiers ou de sarraf aux gens riches, revendant et colportant toutes sortes de marchandises. Les femmes juives pénètrent dans les harems, où elles fournissent à tous les goûts, se mêlent à toutes les intrigues, et se prêtent à toutes sortes de services. Tout ce qu'on nous a débité en Europe sur l'intérieur des harems, nous est arrivé par l'indiscrète révélation des femmes juives; et c'est pour cela qu'il faut un peu se défier de ce

qui se trouve de merveilleux dans certaines relations. Plusieurs Juifs de Constantinople ont, dit-on, amassé de grands trésors; la classe opulente étale une sorte de magnificence, mais cette magnificence ne se montre pas hors des foyers domestiques. Dans les rues habitées par les dernières classes du peuple, on ne voit que des maisons mal propres, des misérables couverts de haillons. Voilà pourquoi on accuse souvent les Juifs d'être les introducteurs de la peste. On a remarqué que les Juifs de la capitale ont plus de fanatisme qu'en d'autres pays. Ils ont pour les Grecs la plus violente antipathie; et les Grecs à leur tour les poursuivent d'une haine implacable. Ceux-ci reprochent aux Israélites d'horribles attentats, et les révélations de certains renégats juifs pourraient donner quelque poids à ces accusations. Je ne répéterai pas tout ce que j'ai entendu dire contre la nation d'Israël, car il ne faut pas juger un peuple d'après le témoignage de ses ennemis, ni d'après le témoignage toujours suspect des renégats. Les lois de l'empire ne traitent pas les Juifs avec rigueur; les Turcs leur montrent peu d'estime, mais ils ne les oppriment que par les tributs, parce qu'ils n'ont rien à craindre d'eux. Les enfans d'Israël sont en général moins malheureux à Stamboul que dans beaucoup de nos royaumes chrétiens, ce qui ne les empêche pas de se croire encore à la captivité de Babylone, et de porter tous leurs regards vers Jérusalem.

Telles sont les trois nations qui habitent avec les Osmanlis la capitale de l'empire ottoman. Les Arméniens seuls forment une population de cent mille âmes ; la ville compte cinquante ou soixante mille Juifs, autant de Grecs. La population turque ne s'élève pas au-dessus de deux cent mille. Il faut ajouter que les trois nations qui font ainsi la moitié des habitans de Constantinople, forment près d'un tiers de la population dans plusieurs provinces ottomanes. Ces nations se multiplient sans cesse, et le dénombrement dont on s'occupe aujourd'hui avertira sans doute les Osmanlis que leur population décroît partout, tandis que les autres populations s'accroissent chaque jour.

Voilà donc un grand empire habité par trois nations qui restent comme étrangères au gouvernement, et ne peuvent s'associer ni à sa prospérité, ni à sa décadence, ni à ses revers, ni à sa gloire ! Comment réunir ou dominer tant d'élémens qui se combattent, comment donner, je ne dis pas une patrie, mais seulement une législation à des peuples si divers? Aux jours de la victoire, une force irrésistible entraînait seule les volontés ou brisait toutes les oppositions ; mais lorsqu'il s'agit de reconquérir par des réformes pacifiques ce qu'on a perdu dans des guerres malheureuses, comment espérer le concours unanime d'opinions et de sentimens dont on a besoin? Que deviendra la révolution que Mahmoud a commencée en présence de trois peuples qui ne

sont que des témoins indifférens? Que dis-je? combien de rayas, toujours accablés sous le même joug, regrettent ces temps de troubles où les fréquentes révoltes des janissaires les fesaient oublier de la tyrannie! Il n'est que trop certain que le sultan ne parviendra jamais à rapprocher toutes ces nations, à les diriger dans la même voie, à leur donner une même pensée; s'il tend sa main secourable à un peuple qui souffre, il mécontente les autres: au milieu de ces nations rivales, il lui est plus facile de les opprimer toutes que d'en favoriser une seule; l'intention qu'il a montrée d'adoucir les misères des Grecs, lui a fait perdre sa popularité parmi les Turcs. De leur côté, les Grecs ne s'intéressent pas à des réformes qui ne peuvent rien changer à leur sort. Le véritable despotisme pour les Grecs, c'est la présence des Osmanlis; leur liberté, ce serait l'expulsion des Turcs en Asie. Que doit-on attendre de ces antipathies réciproques, si ce n'est des scènes violentes et de sanglantes catastrophes au milieu desquelles s'achèvera peut-être la ruine d'un grand empire?

P. S. Je viens d'avoir la fièvre, mais j'en ai été quitte pour quelques accès; je suis allé passer quelques jours chez le bon général Guilleminot, et me voilà tout-à-fait guéri. M. Poujoulat, qui avait pris la fièvre dans les souterrains de Cisyque, est plus malade que moi; les médecins l'ont envoyé à Thérapia, d'où il m'écrit une lettre que je joins ici.

LETTRE XXXVIII.

THÉRAPIA ET BUYUK-DÉRÉ. — MŒURS GRECQUES DU BOSPHORE.

A M. M.....

Thérapia, septembre 1830.

Les médecins m'ont conseillé, comme vous savez, de venir respirer l'air pur de Thérapia ; j'espère que le village de *la Guérison* me portera bonheur, car je me sens déjà assez de forces pour vous écrire. Je gémis quand je songe à tant de jours que j'ai perdus depuis notre arrivée à Constantinople. Durant un mois entier, tandis que vous-même vous n'avez cessé d'étudier les monumens et les nations de Stamboul, moi, pauvre malade, je suis resté enfermé dans notre auberge de Péra, et

mon inutile jeunesse ne vous a épargné aucune fatigue. Je n'ai pu qu'entrevoir la capitale musulmane, et je ne sais rien de ces grandes choses qui déjà vous sont familières. Puisque la ville des sultans m'a ainsi échappé, je vous parlerai du village que j'habite; je vous dirai les mœurs grecques de Thérapia et de Buyuk-Déré; je vous raconterai mes promenades sur les rivages voisins; ce sont des promenades de convalescent, et je ne vais jamais bien loin. Seul ici, au milieu d'un peuple étranger, je n'ai personne à qui confier mes impressions et mes pensées : c'est un besoin pour moi de vous écrire, et si vous voulez que le soleil de Stamboul ne soit plus triste pour moi, si vous voulez que je retrouve la santé, songez à moi sur votre colline de Péra, envoyez-moi de vos lettres, et que le caïque du Bosphore qui va vous porter ma tendre amitié et mes tristesses, revienne vers cette rive avec des consolations.

Je suis logé dans une maison grecque, construite en bois comme la plupart des maisons de Thérapia. La chambre que j'occupe est fort étroite, et n'a ni chaise, ni sopha, ni rien de ce qui peut ressembler à des meubles. Deux planches appuyées sur deux bancs supportent un vieux matelas recouvert d'un drap de toile; c'est là mon lit, le seul meuble de mon appartement. A défaut de table, j'écris sur le devant de ma fenêtre; aux heures du repas, on m'apporte un petit tabouret rond pour

m'éviter l'embarras de manger sur mes genoux. Vous croyez peut-être que je suis en face de quelque charmant paysage qui me fait oublier ce que ma demeure a de trop incommode. Point du tout; je n'ai point le spectacle du Bosphore, je ne vois de ma fenêtre que des maisons brunes et aussi humbles que la mienne; des causeries monotones derrière un châssis grillé, des voix de petits enfans, un aveugle qui passe en chantant sa longue complainte grecque, les cris des vendeurs de la rue, voilà tout ce que j'entends. Vous voyez que ma demeure n'a rien qui puisse faire envie; mais c'est là le seul gîte que j'ai trouvé à Thérapia; d'ailleurs je suis aussi bien ici que dans notre boutique de Koumkalé ou sous les chênes de la Troade.

Si mon logement n'a rien d'agréable, j'ai en dédommagement des hôtes qui ont pour moi presque de l'amitié. La maîtresse de la maison est une veuve d'environ cinquante ans, d'une figure douce, d'une bonté prévenante : comme toutes les femmes grecques, elle a une bonne dose de superstition; le nom de la Panagia se mêle à toutes ses paroles; elle donne son obole à tous les quêteurs de monastères, baise religieusement la main de tous les papas qu'elle rencontre. Une pieuse image ou la robe d'un caloyer sont les seules choses qu'elle aime à contempler, et je suis bien sûr qu'il ne lui est jamais arrivé d'arrêter ses regards sur les beaux paysages du Bosphore; mais je me reproche pres-

que de vous avoir parlé de son esprit superstitieux, car elle a pour moi des soins touchans et ma santé l'occupe sans cesse. Quand la pauvre femme me voit triste, elle s'assied à mes côtés, me serre affectueusement la main, et me dit parfois comme Thétis à son fils Achille : τεκνον, τι κλαιεις; *Mon fils, pourquoi pleurez-vous ?* Sa fille, de dix-huit ou vingt ans, a eu long-temps la fièvre comme moi. Les amulettes, les ex-voto, les prières des papas, l'eau merveilleuse de quelques fontaines du Bosphore, rien ne pouvait guérir la jeune Maria. Le jour de mon arrivée à Thérapia, je lui ai fait prendre du sulfate de kinin, dont j'ai toujours ma provision, et ce remède lui a coupé la fièvre. Le même jour, sa mère avait allumé à la chapelle grecque un nouveau cierge devant l'image de la Panagia, et vous pensez bien que c'est la Vierge et non point le kinin qui a eu les honneurs de la guérison.

La petite cité de Thérapia n'est guère habitée que par des Grecs ou des Arméniens. Les Turcs y sont en très petit nombre; mais la présence de ces familles musulmanes ne laisse pas que d'être pour les chrétiens un sujet d'ennui. Dernièrement, deux Osmanlis, ivres à moitié, se sont emparés d'un Grec qui cheminait tranquillement dans la rue, et voulaient, sans autre forme de procès, lui faire donner la bastonnade. Le pauvre raya aurait infailliblement reçu quelques douzaines de coups de bâton,

si l'ambassade française, dont on est venu implorer l'appui, n'eût aussitôt demandé sa mise en liberté. Ce n'est pas seulement la beauté du paysage ou la salubrité de l'air qui attire sur cette rive les Grecs et les Arménien; ce qui leur sourit surtout, c'est la vue de ces pavillons francs qui flottent autour de leurs demeures comme pour les protéger; l'ombre de ces bannières leur semble bien plus douce que l'ombre des bois, ils viennent s'y asseoir avec joie, et ce paisible abri leur fait parfois oublier la servitude.

Les habitans de Thérapia vivent pour la plupart dans l'aisance. Parmi les Grecs de ce rivage, plusieurs, dit-on, mettent leur bonheur ou leur orgueil dans des souvenirs généalogiques. On rencontre ici sous l'humble robe de raya, des Commènes et des Paléologues; ils portent des kalpaks, et leurs pères ont porté des couronnes. Cette préoccupation d'une ancienne gloire et d'une domination qui n'est plus, est peu propre à guérir leur maux ou à les consoler de leur état présent. D'ailleurs, toutes ces généalogies sont fort douteuses, et les enfans de la Grèce feraient bien mieux de s'occuper de travaux utiles que de caresser de vaines ombres qui ne peuvent rien pour eux. Avant la révolution des Hellènes, quand la Valachie et la Moldavie avaient pour les Grecs des emplois et des dignités, il pouvait être permis de produire alors certains titres de noblesse, quelque incertains qu'ils fussent, et les

illustrations de Thérapia fournirent quelquefois des hospodars. Mais depuis que les Grecs ont perdu les trônes de Valachie et de Moldavie, aujourd'hui surtout qu'on va chercher en Allemagne des princes pour gouverner la Morée, que deviendront, dites-moi, tous ces Paléologues et ces Commènes?

Vous avez vu Thérapia, et vous ne demandez pas qu'on vous en donne une description. Vous connaissez les collines boisées qui dominent le village, son port, qui est un des meilleurs du Bosphore, sa mosquée où le sultan vient prier. Vendredi dernier, je me suis trouvé sur les pas du grand-seigneur lorsqu'il se rendait à la mosquée. Le sultan portait un manteau et une veste écarlates, un pantalon blanc et des bottes franques avec des éperons; il était coiffé d'un fesse rouge surmonté d'un long gland; son visage est fortement coloré, sa barbe est noire et courte, ses traits ont de la noblesse et de la douceur; quelques diamans brillaient sur la tête et sur la croupe de son coursier; on remarquait à côté de lui son secrétaire et deux de ses courtisans; des esclaves du sérail menaient devant le sultan six chevaux de selle magnifiquement harnachés; huit pages ou itch-oglans marchaient à pied avec des cassolettes; une haie de soldats bordait le chemin. On a présenté à sa hautesse quelques placets; Mahmoud laissait à peine tomber ses regards sur cette multitude qui l'entourait, et la multitude elle-même, courbée

en sa présence, n'osait contempler la face de son maître. Le souverain et le peuple sont ici comme deux personnes qui auraient quelques raisons pour ne pas se reconnaître en public.

Bientôt nous avons entendu dans la mosquée des voix traînantes qui murmuraient quelques versets du Coran. Pendant que l'*ombre de Dieu* faisait son namaz, une scène étrange se passait à peu de distance de la mosquée. Une troupe de femmes et d'enfans se débattait dans les eaux du Bosphore; la foule était grande au bord du canal, je n'ai pu m'en approcher et j'ai seulement entendu les gémissemens des victimes. Ces femmes et ces enfans appartenaient à un petit village grec des environs dont on a doublé le karatch; ils étaient venus présenter une pétition au grand-seigneur et n'avaient pu parvenir jusqu'à lui. Les soldats avaient repoussé ces pauvres gens dans la mer, de peur sans doute que le sultan ne vînt à savoir qu'il y a des malheureux dans son Empire. Au moment où Mahmoud sortait de la mosquée, j'ai vu que les femmes et les enfans avaient été retirés des eaux, et que des tchiaoux les chassaient devant eux à coup de bâton; il est probable que le sultan aura tout ignoré; mais si de pareilles atrocités peuvent se commettre impunément à deux pas du souverain, que doit-il donc se passer dans les terres éloignées? Ici, comme ailleurs, il y a de bonnes gens qui croient que les changemens et les révolutions mè-

nent la justice à leur suite; ces bonnes gens se présentent avec confiance pour réclamer ce qu'on leur a promis, et vous voyez ce qui leur arrive.

Le sultan a un kiosque sur la côte de Thérapia; il s'y arrête quelquefois pour se reposer après une course, et quand il va du kiosque de Thérapia à ses autres pavillons de la rive asiatique, il monte son bateau à vapeur dont la nouveauté l'enchante jusqu'à lui faire oublier ses élégantes felouques. Le grand-seigneur se fait suivre quelquefois de sa musique; la plupart des airs qu'elle joue sont italiens; j'ai ouï dire que la musique impériale fait chaque jour de nouveaux progrès; c'est jusqu'à présent ce qu'il y a de plus avancé dans la réforme ottomane. Sa hautesse se promet pour l'hiver prochain de nouveaux plaisirs empruntés aux usages d'Europe; elle ira à la chasse comme nos princes d'Occident. J'ai vu à Thérapia les chiens de chasse qu'on élève pour le sultan Mahmoud; ces chiens sont couverts d'une étoffe écarlate, et si on coïffait leur tête d'un tarbousch, on pourrait les prendre pour de jeunes itch-oglans.

Buyuk-Déré (le grand vallon) n'a rien de beau que la vallée qui lui donne son nom; la cité, moitié grecque, moitié arménienne, ne reçoit guère de mouvement que des ambassades européennes qui ont sur ces bords leurs palais d'été. Les maisons de Buyuk-Déré, mieux construites et plus élégantes que celles de Thérapia, forment, le long de

la mer, un grand quai qui le soir se couvre de promeneurs de tous les costumes. La rade de Buyuk-Déré, appelée autrefois le *Golfe profond*, offre aux navires une station sûre et commode; elle est abritée contre les vents du nord par des montagnes qui sont comme les derniers escarpemens de la chaîne de l'Hémus; une frégate russe s'y trouve mouillée en ce moment.

Vous avez parcouru, comme moi, ce qu'on appelle le grand vallon, lieu charmant qui réunit sous ses ombrages les Francs, les Turcs, les Grecs et les Arméniens. En entrant dans la belle vallée, du côté de l'Orient, vous avez traversé une prairie arrosée par un ruisseau bordé de saules. Au milieu de ce vaste gazon, s'élèvent les vieux platanes qui portent le nom de Godefroi-de-Bouillon. Ces arbres, groupés ensemble, au nombre de huit, ont des troncs énormes, dont les cavités suffiraient pour servir de cabane aux pâtres ou de cellules aux derviches. La première fois que nous visitâmes cette vallée, deux escadrons de cavalerie y étaient campés. Les officiers nous présentèrent le café, et ce qui nous offrait un rapprochement singulier, c'était de voir des Osmanlis nous faire ainsi les honneurs de l'arbre de Godefroi. Ces platanes, qui sont là comme un souvenir du passage de nos armées ou comme une ruine appartenant aux âges glorieux, étendent leurs ombres sur des générations qui vivent dans l'ignorance des temps passés. Le Musulman ou

l'Arménien qui fume silencieusement son chibouk sous ces platanes, ne se doute point que le grand vallon fut autrefois couvert de nos tentes et de nos bannières. Naguère, quand nous parcourions les rivages d'Abydos, nous aimions à nous représenter par la pensée le jour où l'armée de Xerxès, chantant des hymnes au soleil, traversa l'Hellespont sur un chemin qui soumettait les flots rebelles. Il est ici un spectacle bien plus intéressant pour nous, pour vous surtout qui êtes l'Hérodote de cette autre histoire. Figurons-nous l'armée chrétienne, nos princes, nos chevaliers, la foule des pélerins, traversant le Bosphore pour aller prendre possession de cette terre d'Asie qu'ils regardaient déjà comme leur conquête. Un autre dieu que le soleil présidait au passage de cette nouvelle armée, c'était un Dieu que Xerxès ne connaissait point, un dieu qui avait eu un sépulcre, mais dont la mort avait répandu des ombres sur ce même soleil qu'adorait le grand Roi.

Au fond de la vallée de Buyuk-Déré, se trouvent des jardins qui fournissent abondamment des fruits et des légumes. Rien n'est plus agréable et plus varié que cette ceinture de montagnes qui entourent le vallon de trois côtés. Ces collines, qui méritent encore comme autrefois le nom de *Kalos-Agros* (beaux champs), présentent tantôt de longs tapis de vignes, déployant avec majesté leurs pampres verts, tantôt des châtaigniers aux larges feuilles, des

noyers, des ormes, des charmes et des chênes-verts du milieu desquels s'élance parfois le peuplier semblable à un long minaret. On montre sur les hauteurs de Buyuk-Déré, près d'un kiosque appartenant à l'internonce d'Autriche, quelques restes d'un temple de Vénus, car vous savez que Vénus avait jadis plusieurs sanctuaires sur les bords du Bosphore. Si la déesse des amours a perdu ses autels, elle n'a pas perdu pour cela ses adorateurs, elle est assurément la seule divinité des temps antiques dont le culte ici n'ait point dégénéré. Je rencontre quelquefois aux bords de la mer des groupes de filles grecques dont la beauté rappelle les grâces tant célébrées par les poètes anciens; Il faut assister à leurs danses, la nuit dans l'intérieur des maisons, le jour sur le gazon de la belle vallée; à voir tant de charmes et d'éclat mêlé à tant de noblesse, on dirait les vierges du Pinde, se tenant par la main dans le temple d'Apollon ou dans les vallons sacrés, on dirait aussi une de ces théories qui se rendaient aux fêtes de Délos. Tandis que les nations et les royaumes se sont succédé, tandis que les religions, les mœurs, les lois se sont effacées sur le chemin des siècles, mille générations de jeunes filles ont conservé la Romaïka, la danse de Flore, de Cérès et de Pomone.

Cette population grecque, si insouciante et si joyeuse, était, il y a peu d'années encore, souvent troublée dans ses fêtes par la subite appari-

tion des bostangis, des troupes de marine et des janissaires chargés de veiller sur elle. Combien de fois un soldat farouche est venu porter la terreur dans ces banquets, empoisonner les plaisirs innocens de la famille! Le bruit du cimeterre, la voix menaçante d'un bostangis remplaçaient tout-à-coup les sons de la lyre, les refrains joyeux, et des têtes couronnées de fleurs sont quelquefois tombées sous le fer barbare. Hâtons-nous de dire que ces scènes de cruauté ne se renouvellent presque plus maintenant : les gardiens du Bosphore montrent moins d'inhumanité, et la terreur n'apparaît sur ces bords qu'à de rares intervalles. Ces joies suivies d'alarmes, ces fêtes qui se terminent par le deuil, ce perpétuel contraste de l'amour et de la mort caractérise surtout ce beau pays d'Orient, cette contrée où, comme dit Byron, « le myrte et le cyprès sont les emblêmes des » actions de l'homme qui l'habite, où la rage du » vautour et l'amour de la tourterelle font naître » tantôt des histoires mélancoliques, tantôt des » récits de crimes. »

P....

LETTRE XXXIX.

LES CIMETIÈRES.

Péra, septembre 1830.

Nous sommes dans un temps où rien n'est plus vraisemblable qu'un grand malheur, où rien n'est plus facile à prévoir qu'une révolution ; depuis plus d'une semaine, on disait ici que des troubles avaient éclaté à Paris ; il nous arrivait d'Odessa et de Trieste les nouvelles les plus sinistres, mais point de lettres de France. Enfin la terrible vérité est arrivée par la poste ordinaire ; la sensation qu'elle a produite a été des plus vives parmi les Francs de Péra ; les Turcs, étourdis encore de la conquête d'Alger, ne pouvaient croire à la chute

d'un trône qui venait de faire trembler l'Afrique. Pour moi, pauvre pèlerin, que puis-je faire, si ce n'est de m'affliger et de relire votre lettre, dans laquelle vous me racontez avec tant de bon sens, de vérité et de précision tout ce qui s'est passé[1]; toutefois je ne me laissai point abattre, car on se trouve toujours un peu aguerri contre des révolutions qu'on a prévues, et contre des malheurs qu'on a déjà soufferts. L'abîme où nous sommes tombés, ne ressemble point encore à celui dont parle le poète, et dans lequel l'espérance n'entre pas; je pense bien qu'à Paris on ne s'occupe guère maintenant de ce qui se passe sur le Bosphore; je ne continuerai pas moins à vous entretenir de tout ce que j'aurai vu dans ce pays, et pour que mes récits aient quelque chose de triste comme le temps présent, je vous parlerai dans cette lettre des cimetières de Stamboul.

Il n'y a rien de plus apparent dans les villes turques, après les mosquées et les minarets, que les cimetières. On ne peut entrer dans une ville ni en sortir, sans avoir sous les yeux le spectacle d'un champ des morts; voilà pourquoi aucun voyageur n'a oublié de décrire les sépultures des musulmans. Dans nos villes chrétiennes d'Europe, on se croit obligé d'entourer les cimetières de hautes murailles,

[1] Cette lettre de M. Bazin vient d'être imprimée dans un ouvrage du jeune écrivain, intitulé: *l'Époque sans nom*. C'est un tableau des mœurs de Paris dans les années qui viennent de s'écouler. Il est difficile de porter plus loin le talent d'observation réuni au talent d'écrire.

et de donner aux morts des concierges et des gardiens. En Turquie on est persuadé qu'un cimetière doit être toujours ouvert, et que le respect pour les morts suffit à la garde des tombeaux; dans notre chrétienté, surtout à Paris, les cimetières sont placés à l'écart, et restent en quelque sorte cachés à tous les yeux. Rien n'est au contraire plus familier aux Turcs, rien n'est plus accessible que la demeure funèbre de ceux qu'ils ont perdus et dont la mémoire leur est chère. En France et en Europe, il n'est pas toujours permis de choisir l'endroit de sa sépulture; chez les Turcs chacun peut se faire enterrer où il lui plaît; aussi trouve-t-on partout des tombeaux, sur des collines, au bord des chemins, près des ruisseaux et des fontaines. On croirait que les morts aiment à se montrer, et comme les malheureux qui implorent la charité publique, ils s'exposent le plus qu'ils peuvent à la vue des passans pour en obtenir un souvenir ou une prière.

On reconnaît ordinairement un cimetière à la vue des cyprès ou des platanes, qui sont tour à tour un ornement et une image de deuil. A mesure que vous approchez, vous voyez devant vous un vaste espace, couvert de pierres plates et de pierres ovales placées verticalement. Parmi ces monumens funèbres, il en est de sculptés avec beaucoup d'art; quelques-uns sont peints ou dorés, surmontés d'un turban. On n'a pas mis plus d'ordre à placer les sépultures que la mort n'en met à frapper ses vic-

times. Ici un espace est resté vide, et le gazon y croît à peine. Plus loin, les arbres sont aussi pressés que les tombes. Les gens riches se réservent une enceinté séparée, où ils se font ensevelir avec leurs familles; ces enceintes, que le cyprès ombrage, sont entourées d'un grillage de bois, ou d'un mur à hauteur d'appui; on y cultive des fleurs et des arbustes. Souvent je me suis arrêté devant le mausolée d'un pacha ou d'un visir, et regardant les arbres qui couvrent la tombe de ces maîtres d'un jour, je me rappelais le cyprès dont nous parle Horace, le triste cyprès, dernier bien et dernier compagnon de l'homme qui fut riche et puissant sur la terre.

Les tombeaux des Francs, des Arméniens, des Grecs et des Juifs, occupent autour de Constantinople des espaces très-étendus; quelques-uns de leurs cimetières sont placés dans un terrain aride et découvert, d'autres dans des lieux ombragés par des mûriers et des platanes; les cyprès paraissent réservés aux musulmans; chacun se fait suivre au cercueil des vaines images de cette vie; l'artisan y paraît avec les instrumens de sa profession, le riche avec les attributs de sa fortune, la pauvreté même y étale ses armoiries, et le voyageur est quelquefois surpris de ne point retrouver l'humilité du christianisme dans les tombes chrétiennes. Quoique le Coran interdise aux morts la magnificence, les Turcs mettent souvent une grande

ostentation dans leurs mausolées ; jamais, dans une cité musulmane, on n'éleva un monument à la bravoure, au génie, à la vertu, au patriotisme ; il faut bien que l'orgueil des Osmanlis s'en dédommage dans les cimetières : on ne peut confier ici son nom et sa renommee qu'à la pierre du sépulcre. Une pensée qui m'a souvent occupé, en parcourant les cimetières de ce pays, c'est que les passions et les faiblesses de l'homme s'y montrent quelquefois plus à découvert que dans la cité. On affecte de paraître sur un tombeau, on se cache partout ailleurs ; tandis que le triste niveau de l'égalité pèse sur toutes les têtes, les cercueils ont conservé des distinctions et des rangs ; singulière société où toutes les vanités de ce monde semblent s'être donné rendez-vous aux champs des morts !

Je me suis quelquefois fait expliquer les épitaphes gravées sur les tombeaux des Turcs, elles se ressemblent presque toutes : ce sont des sentences, des versets du Coran, c'est l'amitié qui exprime ses regrets, c'est un mort qui sollicite des prières. Il est cependant quelques-unes de ces inscriptions qui se distinguent par leur originalité et leur bizarrerie ; tantôt c'est *le vent du trépas qui a soufflé dans la lanterne de la vie* ; tantôt c'est l'ouragan meurtrier *qui a soufflé au visage de la rose* ; ici le marbre qui couvre la cendre d'un amiral, nous dit que le *défunt a tourné son gouvernail vers l'éternité*, *que le vent du trépas a rompu le mât de*

sa barque et l'a coulée dans la mer des grâces de Dieu; plus loin, on lit sur le tombeau d'un savant ou d'un poète *qu'un flambeau est là caché dans la terre, et qu'il brillera parmi les astres du firmament; qu'un rossignol a passé un moment dans ce monde, et qu'il va chanter dans les bosquets du paradis.* On doit s'attendre à trouver dans un cimetière turc, les maximes de la prédestination; c'est là que cette doctrine est bien placée, et que la résignation à la destinée s'allie naturellement aux regrets de la piété filiale, de la tendresse maternelle, de l'amitié restée solitaire ici bas. « Il était décidé, dit une mère, que ma fille, *l'oiseau de mon cœur, qui vient de s'envoler de sa cage*, ne vivrait que treize ans. » Les épitaphes qui ont le plus excité ma cusiosité, sont celles qu'on a composées en l'honneur des femmes turques. Il n'eut pas été permis de prononcer leur nom, pendant qu'elles vivaient, on n'osait pas demander de leurs nouvelles lorsqu'elles étaient malades; on ne craint pas maintenant de louer leur grâce et leur beauté; ce sont des abeilles qui, après avoir voltigé autour des orangers fleuris, *viennent de rentrer dans la ruche céleste;* ce sont des fleurs qui ont brillé un moment *dans les parterres de cette vie,* et qui vont orner *les jardins du ciel.*

En parcourant les tombeaux des Turcs, j'y ai vu des turbans de toutes les formes, sculptés sur le marbre; j'ai remarqué à cette occasion des formes de turbans qu'on ne rencontre plus dans les rues

de Constantinople. Ainsi le seul aspect des tombeaux nous apprend qu'il y a eu de grandes réformes dans le costume et la parure des habitans de Stamboul; si jamais on fait l'histoire du turban des Osmanlis, il faudra regarder les champs des morts comme de véritables archives, et les anciennes sépultures des Turcs comme le dépôt le plus fidèle des vieilles traditions.

Lorsqu'un homme meurt à la suite d'une condamnation, les parens rappellent quelquefois sur son mausolée la sentence et l'exécution du défunt; le voyageur Olivier nous dit qu'on exprime par là l'intention de transmettre à la postérité le souvenir d'une barbarie où d'une injustice. Personne ici ne voit les choses de si haut et de si loin; on ne fait point un appel à la postérité, c'est tout simplement la vanité qui s'applaudit, et qui rappelle aux passans que le mort a joué un rôle dans ce monde; je ne crains pas même d'ajouter qu'en Turquie, il n'y a presque point de peines infamantes, et que l'opinion ne met aucune différence entre celui qui est tombé sous le glaive des lois, et celui que la foudre du ciel a frappé. Nous avons vu à la porte d'Andrinople la tombe d'Ali, pacha de Janina, décapité par ordre du Sultan; cette tombe d'Ali porte l'inscription suivante: *Ci-gît la tête du très-célèbre tépédélenli-Ali, pacha du Sandjiac de Janina, qui, pendant plus de cinquante ans travailla à l'indépendance de la Morée.* Il serait curieux de comparer cette espèce de pané-

gyrique avec le fetwa ou la sentence qui accompagnait la tête du pacha rebelle, lors de son exposition au sérail. Dans le jugement de la porte, il est condamné pour avoir été le plus odieux et le plus exécrable des tyrans, tandis que dans son épitaphe, il est présenté comme le bienfaiteur de l'humanité et le libérateur des nations. Le gouvernement qui a fait mourir Ali pour ses crimes, souffre volontiers qu'on loue maintenant ses vertus; le despotisme est plein de sévérité pour les vivans, il ne leur permet pas de se plaindre, ni d'avoir un autre avis que le sien; mais il ne s'occupe guère de ce qu'on dit des morts, et de ce qu'on écrit sur les pierres. A côté du tombeau d'Ali, on voit celui de ses trois fils, décapités comme lui; ils avaient eu tous les trois des emplois élevés, ils s'étaient associés à la révolte de leur père, ils avaient eu le même sort. Personne n'est surpris qu'on accorde à leur mémoire les mêmes honneurs.

Une autre remarque, qui n'est peut-être pas sans importance, c'est qu'un mausolée ne renferme ordinairement que la tête des décapités; *voici la tête du coupable*, disent les fetwa; mais ils ne disent point ce qu'est devenu le reste du corps, qui est peut-être abandonné aux chiens et aux animaux sauvages. Les anges du sépulcre, chargés d'interroger les morts, de veiller sur leurs dépouilles, ne doivent-ils pas être quelquefois embarrassés? Comment s'y prennent-ils pour exercer leur juri-

diction? S'adressent-ils à la tête que le marbre recouvre, ou bien au cadavre resté loin de là? Vont-ils de l'un à l'autre? C'est une question que je soumets aux docteurs de l'islamisme; quelques-uns, m'a-t-on dit, s'en sont occupés; mais ce qu'ils ont décidé n'est pas parvenu à ma connaissance.

Dans les cérémonies funèbres des Musulmans, comme vous avez pu le voir, tout se fait en silence; point de pleurs, point de gémissemens, point de sanglots. On regarde comme impie de se frapper la tête, de se meurtrir le visage ou de jeter des cris lugubres. Chaque mort est déposé dans la tombe *au nom de Dieu*, *au nom du peuple soumis au prophète de Dieu.* Lorsqu'un musulman est enseveli, il subit dans la tombe même un interrogatoire devant les anges Nakir et Moukir, et comme si on craignait qu'un mort pût oublier que *Dieu est Dieu*, et *Mahomet son prophète*, l'iman répète sur chaque cercueil la profession de foi des vrais croyans. Ainsi, la tombe est pour les Turcs la continuation des épreuves de cette vie, et cette croyance, qui anime à leurs yeux les tristes solitudes du trépas, ajoute encore à leur respect pour les morts.

La loi défend de marcher sur une tombe, de s'y asseoir, et même d'y réciter le Namaz. Aussi, le silence le plus profond règne-t-il sous les ciprès consacrés à la sépulture des Turcs. Aux yeux des Osmanlis, le silence et le repos sont les attributs les

plus solennels de la mort. Dans leur opinion, les morts ne sont pas seulement heureux parce qu'ils sont en paradis, mais parce qu'ils sont dans un repos parfait, parce qu'il ne se fait autour d'eux aucun bruit, aucun mouvement.

Mahomet s'est occupé de faire un paradis pour ses disciples, mais il faut croire que les Turcs s'en sont fait un autre à leur manière et selon leurs goûts. Le paradis des Turcs est une immobilité complète; aussi les voit-on, dès cette vie, prendre le plus qu'ils peuvent de larges à-comptes sur le bonheur de la vie future; quelle différence trouve-t-on, en effet, entre un Turc fumant son chibouk, accroupi sur un divan, et celui qui est couché sous la pierre du sépulcre ! Vous vous rappelez, sans doute, cette épitaphe de La Fontaine, dans laquelle il divisait la vie *en deux parts dont il soulait passer*

L'une à dormir et l'autre à ne rien faire.

Il y a bien peu d'Osmanlis qui ne consentît à prendre pour lui l'épitaphe de notre fabuliste.

Le deuil des Arméniens et des Grecs ne ressemble point à la douleur calme et silencieuse des Turcs; les Grecs surtout ne pleurent jamais un de leurs amis ou de leurs proches, sans que le public en soit averti et que tous les échos en retentissent. Hier matin je fus réveillé par des cris qui remplissaient tout le quartier de Péra. Je demandai s'il était ar-

rivé quelque grand malheur dans la ville ; on me répondit qu'un jeune médecin grec du voisinage venait de mourir, et qu'on avait fait venir les pleureuses dans la maison. Ces jours derniers, j'ai suivi le convoi d'une femme grecque ; elle avait le visage découvert, elle était vêtue de ses plus beaux habits; la jeunesse et la beauté animaient encore ses traits, des guirlandes de fleurs couvraient le cercueil ; le corps avait été porté à l'église, où le respect dû au lieu saint n'avait pas suspendu les lamentations bruyantes des pleureuses ; ces mêmes pleureuses n'ont point cessé de se lamenter au milieu de la grande rue de Péra, leurs sanglots et les gémissemens ont redoublé au cimetière. Le corps a été déposé dans la fosse, la tête tournée vers l'Orient : un papa a récité une prière pour les morts ; il a pris ensuite un peu de poussière qu'il a mêlé avec la cendre de l'encensoir, et les a répandues sur le cercueil en forme de croix ; puis la tombe s'est fermée, et tout le bruit que j'avais entendu a fait place au silence éternel.

Je vous ai parlé d'une cérémonie funèbre des Arméniens que j'ai vue aux Dardanelles. Je n'ai point assisté aux funérailles des Juifs : vous pourrez en voir la description dans plusieurs livres de voyage.

Je voudrais vous décrire tous les cimetières que j'ai vus, et vous donner la topographie mortuaire de la capitale des Turcs. Je vous ai déjà parlé du grand champ des morts de Péra. Le faubourg de

Péra a sur le penchant occidental de sa colline, un autre cimetière qu'on appelle *le Petit Champ des Morts*. Il est traversé par plusieurs chemins qui conduisent à différens quartiers; il est partout planté de cyprès et couvert de pierres sépulchrales, avec leurs inscriptions écrites quelquefois en lettres d'or. Les Francs qui habitent Péra viennent s'y promener; j'y vais presque tous les jours respirer la fraîcheur du soir et contempler le beau spectacle du soleil couchant.

J'ai fait plusieurs promenades à Scutari; c'est là que le trépas étale toutes ses solennités; c'est là qu'est la grande métrople des morts : l'Orient n'a point de cimetière aussi magnifique, aussi vaste, aussi renommé. Comment vous peindre cette campagne immense couverte de tombes et de cyprès ; comment vous décrire ces larges routes bordées de marbres et de verdure, qui ressemblent aux chemins de nos forêts royales et surpassent la splendeur des parcs et des jardins réservés aux puissans monarques? Ces routes solitaires se croisent comme dans un labyrinthe, toutes mènent à des sépulcres; au milieu de cette magnificence lugubre, tout est immobile, tout est muet; les zéphirs ne murmurent point, les oiseaux n'ont point de chant. Ici vous voyez des enceintes ornées de fleurs et d'arbustes, où parfois une épouse, une mère en deuil, apparaissent comme de pâles ombres; plus loin des mausolées que per-

sonne ne visite plus, où croissent la ronce et l'ortie, dont les marbres dégradés et recouverts de mousse ressemblent à des ruines abandonnées. De vieux cyprès couvrent les morts des anciens temps; des arbres, récemment plantés, prêtent leur ombrage naissant aux morts qui viennent d'arriver; ainsi les cercueils ont leurs générations comme notre monde; à chaque génération nouvelle, la forêt s'étend : toutes les fois qu'il arrive un mort, on plante d'autres cyprès, et le dieu Terme du trépas recule ses limites.

Les morts affluent à Scutari de toutes les cités voisines : le plus grand nombre vient de Stamboul. J'ai vu à Tophana l'endroit où ils sont embarqués pour le rivage de l'Asie, et qu'on appelle l'*Échelle des Morts*. D'après d'anciennes prédictions, les Turcs sont persuadés que la ville de Constantinople tombera au pouvoir des Francs, et que l'asile des morts ne sera point respecté sur la terre d'Europe. Voilà pourquoi on se fait enterrer à Scutari. Les Turcs ont aussi d'autres motifs pour préférer le rivage d'Asie : il est plus tranquille et plus solitaire que le territoire de la capitale. C'est là d'ailleurs que reposent les ossemens d'un grand nombre de saints personnages révérés parmi les musulmans. Non-seulement les dernières pensées des Osmanlis se portent vers le champ des morts de la rive asiatique, mais ceux qui veulent se dérober au bruit

et aux embarras de ce monde, ceux qui veulent s'essayer dans cette vie à l'inaction et au silence du trépas, et goûter sur cette terre le parfait repos de la vie future, vont établir leur demeure à Scutari, qui est pour les Turcs de Stamboul comme la vallée de Josaphat pour les juifs et pour les chrétiens. Je n'ai pas besoin de vous dire que les Turcs qui vont ainsi vivre et mourir à Scutari, ne sont pas les plus chauds partisans de la réforme, et ne doivent pas être comptés parmi ceux qui mettent leur salut ou celui de l'empire dans une civilisation venue de l'Occident.

Je n'ai pas grand chose à vous dire des cimetières situés à l'ouest de Constantinople : ils s'étendent aussi sur un long espace; ils ne reçoivent que la population des plus pauvres quartiers de la capitale : on ne retrouve point dans leurs enceintes ombragées d'ifs et de cyprès, la magnificence que nous venons de voir à Scutari. La foule ne s'y rassemble point comme au grand champ des morts de Péra. Ceux qui reposent à l'occident de Stamboul n'ont rien qui puisse les troubler dans l'immobilité de leurs tombes; les plaines incultes de Saint-Étienne les entourent de leur solitude. Les fossoyeurs et quelques pieux Osmanlis qui accompagnent leurs amis et leurs parens décédés, sont les seuls êtres vivans qu'on y rencontre, et vous n'y entendez guère que le bruit de quelques arabats qui passent.

Les chemins qui bordent les murailles de la cité sont environnés de sépultures ; partout on rencontre des tombeaux, lorsqu'on parcourt la campagne ; sur les deux rives du Bosphore, dans la vallée des eaux douces, partout des pierres plantées verticalement, où des bois de cyprès montrent de loin au voyageur de grands espaces de terre réservés aux morts. Comme les cercueils sont sacrés, et qu'on déplacerait plutôt une mosquée ou un palais qu'un sépulcre, on est sans cesse obligé d'ouvrir les fosses dans de nouveaux terrains, de telle sorte qu'on ne peut savoir où s'arrêteront les tombeaux. Je me perds quelquefois dans des calculs effrayans ; au bout de chacun de mes calculs, je ne vois point ce que deviendra la population vivante de ce pays. En supposant que chaque mort exige un espace de quatre ou cinq pieds carrés, ce qui est bien modeste, calculez un peu le nombre des pieds carrés occupés dès aujourd'hui par les sépultures. On regarde généralement comme une vérité démontrée, que la population d'une ville où d'un pays se renouvelle, tous les vingt-cinq ou trente ans ; jugeons d'après cela combien il y a eu de morts à Stamboul depuis que les Osmanlis en sont les maîtres, combien il y en aura d'ici à un siècle, d'ici à deux siècles, et cherchez qu'elle place restera aux vivans dans un espace de vingt ou trente lieues à la ronde.

Vous savez que Constantinople fut souvent as-

siégée par des barbares; d'autres barbares viendront peut-être l'assiéger encore; mais en attendant les guerres qui peuvent survenir, n'est-il pas permis de redouter pour la ville impériale cet envahissement des générations descendues dans la tombe? Dans cette invasion nouvelle, la grande cité ne verra point autour de ses murailles des pavillons, des casques et des lances; elle n'entendra point le bruit des armes, le tumulte des camps; mais de tous côtés elle se trouvera pressée par des mausolées, par des cyprès et des colonnes funèbres, et par la multitude silencieuse des morts. Toutes ces images me poursuivent et se mêlent dans mon esprit aux rêves de la fièvre. Depuis que je suis dans ce pays, je n'ai devant les yeux que les tableaux de la destruction, je ne vois que les tristes restes des grandeurs de l'homme; je me trouve en présence d'un empire qui s'écroule; d'un autre côté, vos dernières lettres m'annoncent qu'une grande monarchie de l'Europe vient de tomber. N'en voilà-t-il pas assez pour n'avoir plus dans la tête que des révolutions, des ruines et des tombeaux!

LETTRE XL.

PÊCHE DANS LE BOSPHORE. — EMBOUCHURE DE LA MER-NOIRE.

A M. M......

Thérapia, septembre 1830.

Nous avons eu hier un agréable passe-temps; on a fait la grande pêche dans le Bosphore, et je veux en parler avant de vous raconter ma promenade à l'embouchure de l'Euxin. Vous savez combien le Bosphore est poissonneux : ainsi placé entre deux mers, il sert de passage aux habitans des eaux qui, en automne, s'en vont de la Mer-Noire dans l'Archipel, fuyant les froides brumes et les vents du nord; au retour du printemps, ils reprennent le chemin de leurs premières demeures; mais cette émigration leur est funeste; ils échappent aux ri-

gueurs de l'hiver, et n'échappent point à l'homme.

Le Bosphore est couvert d'une multitude de pêcheurs qui, les uns sont armés de leurs filets, et les autres debout ou assis sur la proue de leurs nacelles, tiennent en main le hameçon; sur la rive du détroit, dans les anses, sous les rochers du bord, vous voyez une foule d'hommes et d'enfans qui balancent leurs lignes sur la surface des flots. Les femmes de Thérapia et de Buyuk-Deré ne restent point étrangères à cette guerre; elles laissent flotter de longs paniers au courant de l'onde, et ces paniers sont autant de piéges. Dans quelques parties du rivage, s'élèvent des cabanons en bois du haut desquels les pêcheurs observent l'arrivée des poissons; ce qu'ils découvrent d'abord, ce sont des points noirs qui se dessinent à travers l'azur des flots; bientôt ils reconnaissent les bancs de poissons qui roulent sous les vagues comme des collines vivantes. Des bataillons de pélamydes, venus des Palus-Méotides, se pressent dans les eaux du détroit. Les grandes caravanes de l'Euxin, enveloppées et surprises de tous côtés, laissent derrière elles des milliers de prisonniers qu'on emporte dans les marchés de Stamboul et dans les principaux villages de la Propontide.

Dans le temps même où le Bosphore voit passer dans ses eaux les poissons de l'Euxin, des légions d'oiseaux descendent aussi sur ces rives. Les cailles se montrent par troupes innombrables, et les chas-

seurs se donnent rendez-vous dans les plaines de Saint-Étienne et de Pyrgos. Il faut admirer cet instinct d'émigration qui se fait sentir à la fois parmi les habitans de l'air et de l'onde, qui se renouvelle tous les ans, le même mois et de la même manière, et qui sans doute avait commencé bien avant le voyage des Argonautes. Ce merveilleux instinct des oiseaux et des poissons, ces coutumes si réglées et si uniformes donneraient lieu à une remarque qui ferait sourire peut-être nos savans naturalistes; c'est que le règne animal, qui est toujours en mouvement, est cependant celui qui conserve le mieux ses lois, sa marche, sa physionomie. Les montagnes se déplacent par des tremblemens de terre, les fleuves changent de lit, les mers de rivages, et au milieu de ces perpétuelles révolutions de la nature inanimée, les animaux conservent leur forme, leurs goûts, leur instinct. Le canal de la Mer-Noire a dû être bien des fois bouleversé depuis le vieux Phinée, et les Harpies qui souillaient la table du malheureux roi existent encore dans ces parages; des hirondelles d'une espèce particulière creusent des trous sur le rivage élevé du canal, et couvrent la terre et les rochers des mêmes ordures dont elles couvraient le fils d'Agénor.

En allant de Buyuk-Déré à l'embouchure de l'Euxin, j'ai vu, comme tous les voyageurs, les ruines du château génois, la batterie de Roumeli-Kavac aux bords de la petite rivière de *Karibdji-*

dérèci, les débris de l'ancien fanal sur une colline qui domine la rivière; vis-à-vis de Roumeli-Kavac, sur la rive asiatique, s'élève le château génois bâti à la place du fameux temple de Jupiter-Urius; d'après le rapport de M. le comte Andréossy, on voit sur chacune des tours qui flanquent la porte d'entrée, un écusson orné d'une croix, avec la date de 1190, époque, dit le même auteur, où les Génois étaient maîtres du Bosphore. J'ignore ce que signifie cette date, et je ne saurais dire en quel temps ni comment les Génois ont construit cette forteresse; mais il me semble qu'en 1190 la république de Gênes n'avait encore que des comptoirs à Galata, et que sa domination sur ces parages ne date que du treizième siècle; vous qui connaissez mieux que moi ces vieilles époques, vous trouverez dans vos souvenirs la solution du problême. Près d'Anadoli-Kavac, dans une situation riante, on aperçoit le village d'*Iéro* dont le nom seul est une tradition qui a servi aux voyageurs pour reconnaître l'emplacement du temple de Jupiter. En quittant les ruines de Roumeli-Kavac, j'ai eu devant moi l'ancien port des Éphésiens, appelé aujourd'hui Boiuk-Liman; deux ou trois barques de pêcheurs se montraient dans le golfe solitaire, et des filets étaient étendus sur les rochers du bord. Je ne vous parle point des deux châteaux construits par des ingénieurs français; j'observerai seulement qu'à partir de Boiuk-Liman la physionomie du Bosphore change

tout à coup ; ce ne sont plus les charmans rivages de Thérapia et de Buyuk-Déré ; les saules et les peupliers ne vous donnent plus leurs ombres, et le long faubourg du Bosphore se trouve comme interrompu ; à peine trouve-t-on quelques cabanes sur ces rivages que d'anciennes secousses ont déchirés, et qui partout portent l'empreint eet la couleur des volcans. Des rochers noirs, des abîmes plus terribles que ceux de Carybde et de Scylla, effrayent les regards le long de la rive, et les vagues s'engouffrent en mugissant dans des cavernes profondes ; ce spectacle était bien fait pour épouvanter les premiers navigateurs. Parvenu au cap et au village grec de Fanaraki, le voyageur salue l'endroit où fut le palais de Phinée. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'il n'en reste plus aucun vestige ; quelques arbres, quelques plantes croissent à la place de la demeure du vieux roi, et les pauvres familles qui se sont bâti des cabanes dans le voisinage n'ont assurément jamais entendu prononcer son nom. Le cap Fanaraki se nommait jadis *Ancireüm*, en mémoire des Argonautes qui laissèrent là leur ancre de Cisyque pour se munir d'une autre ancre de pierre plus solide et plus pesante ; vous vous souvenez que nous avons vu à Cisyque un promontoire appelé aussi Cap de l'Ancre, en mémoire des mêmes navigateurs. Il est probable que les marins des premiers temps changeaient d'ancre en changeant de parages, et qu'ils prenaient une

ancre plus ou moins pesante, suivant qu'ils traversaient des mers plus ou moins orageuses. Je ne parle point des nouveaux fanaux d'Europe et d'Asie, destinés à éclairer pendant la nuit la marche des navires, et des deux Cyanées situées à l'entrée de l'Euxin.

L'embouchure de la Mer-Noire a quelque chose de brusque et de fantastique, et ressemble, selon l'expression d'un voyageur anglais, à la gueule d'un monstre marin. Les savans viennent étudier sur ces rives les révolutions du globe. L'antiquité croyait que la Mer-Noire s'était ouvert par-là un chemin, et que le déluge de Samothrace et de l'Attique avait passé par le Bosphore. Les érudits de toutes les classes se sont mis en frais pour expliquer l'écoulement des eaux de l'Euxin et la formation du détroit. Je n'ai ni assez de temps, ni assez de science pour examiner ces différens systèmes. Il y a ici pour moi des souvenirs plus intéressans et plus poétiques, et j'aime mieux me rappeler le temps où ces rivages étaient habités par les dieux.

L'Euxin était pour l'antiquité une mer inconnue, une mer mystérieuse; on ne redoutait pas seulement les écueils et les abîmes : la crainte avait peuplé cette mer de fantômes menaçans. D'un côté la renommée vantait les mines d'or et d'argent que cachaient les bords lointains du Phase, les riches productions de la Bitynie, de la Colchide et de la

Thrace; de l'autre, elle répandait mille fables qui remplissaient d'effroi l'âme des navigateurs. La nature elle-même semblait changer ses lois pour rendre cette mer plus terrible ; on croyait voir les deux Cyanées se rapprocher comme par miracle pour défendre l'entrée de l'Euxin. Aussi les côtes voisines de l'embouchure étaient-elles couvertes d'autels élevés aux dieux. Ces rivages étaient réputés sacrés et n'entendaient guère d'autre bruit que celui de la tempête, ou celui de la prière dans les temples de Jupiter et d'Apollon. Le navire argo qui le premier s'ouvrit un passage à travers ces abîmes inconnus, dut vivement frapper l'imagination des peuples. Les Argonautes n'allaient pas uniquement à la conquête d'une toison d'or, mais ils rêvaient pour le commerce grec un nouvel empire, et Jason, avec son ancre de pierre, fit pour son siècle ce qu'a fait Vasco de Gama pour l'Europe moderne. Mais les Argonautes n'eurent point pour eux la lyre d'Homère ; les chants d'Apollonius, de Valérius Flaccus, d'Onomacrite, d'Hésiode, d'Epiménide et de Pindare, n'ont point suffi pour que l'expédition de Jason devînt, comme la guerre de Troie, l'éternel entretien des siècles.

Maintenant les flots, en s'échappant de l'Euxin, ne baignent plus que des rivages solitaires. Les dieux sont morts, leurs temples ne sont plus que de la poussière que les vents emportent dans le Bosphore, et personne ici ne songe à Apollon ni à

Jupiter Urius. Cependant, l'entrée de l'Euxin est toujours dangereuse, et la Mer-Noire toujours féconde en naufrages. Après avoir cessé d'invoquer les dieux, on n'invoque pas même les lumières de l'expérience. Il n'existe pas une carte complète de la Mer-Noire pour diriger la marche des navigateurs, et la Porte n'a point voulu jusqu'ici qu'on fît dans ces parages des observations nautiques; il lui semble que les écueils et les abîmes de l'Euxin lui en assurent la possession; ils sont plus redoutables en effet que tous ces châteaux élevés sur les rives du Bosphore. Les obstacles et les périls n'arrêtent pas néanmoins les navires d'Europe qui, chaque année, s'en vont labourer en tous sens cette mer orageuse; ils trouvent sur les rivages de l'Euxin des cités que l'antiquité ne connaissait point, et reviennent chargés de blés, de bois de construction, de laines, de pelleterie, et des plus riches productions de la Crimée, de la Georgie et de l'Asie-Mineure. Nous sommes dans la saison où les vaisseaux descendent de la Mer-Noire. Je vois flotter tous les pavillons du monde, excepté celui des Ottomans. Parmi cette foule de navires qui passent, je salue quelques pavillons blancs; ces pavillons blancs viennent d'un rivage où la renommée n'a point encore porté la nouvelle de la révolution française, d'un pays où personne ne parle de nos malheurs : n'aimeriez-vous pas à vivre dans ce pays-là?

P........

LETTRE XLI.

DERNIÈRE JOURNÉE DES JANISSAIRES.

Péra, septembre 1830.

Je ne recommencerai point l'histoire des janissaires que vous pouvez trouver dans tous les livres modernes qui ont parlé de la Turquie. Cependant, je m'arrête quelquefois dans mes promenades aux lieux qui gardent encore quelques traces de cette milice redoutable. J'ai visité, ces jours derniers, la fameuse place de l'Et-Maïdan; c'est là que sont tombés les prétoriens de la Barbarie. Il faut que je vous dise ce que j'y ai vu, et quels souvenirs peuvent se rattacher aujourd'hui à la catastrophe dont cette place fut le théâtre.

Le voyageur n'aperçoit plus, dans l'Et-Maïdan,

que quelques pans de murailles noircis par le feu, et le dôme d'une mosquée à moitié démolie. Ces tristes décombres ont attiré un moment nos regards; mais je ne crois pas qu'ils aient jamais l'intérêt qui s'attache pour nous aux ruines de l'antiquité. Dans tout ce qui nous reste des anciens monumens, chaque pierre prend une voix pour nous parler de ce que les temps passés ont de glorieux, tandis qu'aucun souvenir de gloire ne se mêle aux masures de cette *place aux viandes*, où je n'ai devant moi que l'image d'une soldatesque indisciplinée, et de sa misérable chute. Toutes les fois que je traverse l'Hippodrome, un grand empire, qui n'est plus se représente à ma pensée, et mon cœur bat d'une noble émotion; mais en voyant les débris du quartier de l'Et-Maïdan, j'éprouve une tristesse qui ressemble au dégoût, et c'est à peu près comme si j'avais sous les yeux l'espèce de désordre qu'on remarque autour d'une tanière où des bêtes sauvages viennent de tomber sous les coups du chasseur.

Je viens de relire la traduction abrégée d'une histoire écrite en langue turque, qui raconte la fameuse journée du 16 juin 1826 [1]. En relisant cette histoire, j'ai été frappé de deux choses, d'abord, de l'incroyable obstination des janissaires à repousser toute amélioration dans la discipline, ensuite,

[1] On peut lire aujourd'hui cette histoire plus complète dans l'excellente traduction de M. Caussin de Perceval.

de l'extrême facilité avec laquelle on a triomphé d'une opposition aussi formidable. Après avoir vu une milice d'une bravoure opiniâtre, d'un caractère indompté, on ne trouve plus, au jour de la sédition, qu'une troupe confuse qui n'a point de plan arrêté, point de chefs qui la dirigent, qui s'assemble sans savoir ce qu'elle veut, et succombe sans combattre. Ainsi, la fortune de l'empire ottoman a voulu que le génie de la révolte tombât par son aveuglement, et que sa destruction fût son propre ouvrage.

Toutefois, l'histoire de cette journée du 16 juin nous offre un spectacle digne de toute notre attention ; si les janissaires sont tombés sans gloire, on ne peut, d'un autre côté, refuser des éloges à la noble vigueur que déploient les ministres du Sultan, le Sultan lui-même, pour écraser d'un seul coup une rebellion qui durait depuis deux siècles. On aime à suivre l'historien ottoman, lorsqu'il nous représente le grand-visir qui, échappé au poignard des séditieux, convoque les chefs de l'État, et veille de sang-froid au salut de l'Empire ; et cet intrépide Hussein-Pacha, plus barbare peut-être que ceux qu'il va combattre, mais dont la bravoure impétueuse doit tout sauver. Quel spectacle que cet accord du souverain avec tous les interprètes de la loi, que cet enthousiasme qui se réveille dans tous les cœurs, à l'aspect du trône et de la religion en péril ! C'est du palais des sultans,

c'est de la mosquée d'Achmet, que doit partir le signal d'une véritable guerre sainte. A la vue du drapeau vert du prophète, à la voix des orateurs sacrés, l'assemblée des fidèles fond en larmes; les petits et les grands, les étudians avec leurs maîtres, les imans avec leurs paroissiens, les habitans de la cité et ceux des faubourgs, tout le monde prend les armes, tout le peuple musulman se lève comme un seul homme, et marche contre les ennemis de Dieu, rassemblés dans la place de l'Et-Maïdan.

Les annales de l'empire ottoman n'ont peut-être point de journée plus mémorable. L'observateur qui suit avec attention ce qui est arrivé depuis cette journée, s'afflige qu'on en ait si peu profité, et qu'un élan si généreux et si unanime n'ait produit que l'état de choses que nous voyons aujourd'hui. La gloire du 16 juin serait-elle donc pour les Turcs, la dernière qui leur fût réservée? Il serait triste de penser que ce vieil empire, après avoir triomphé de l'aveugle obstination des janissaires, résistât comme eux aux leçons de l'expérience, et comme eux se repliât vers le passé, pour périr à son tour au milieu de la confusion et du désordre.

Telles étaient les réflexions qui préoccupaient mon esprit dans la place de l'Et-Maïdan. Assis sur des pierres couvertes de mousses, je parlais de l'avenir des Turcs avec mon interprète, lorsqu'un Musulman, portant un panier sur l'épaule, a passé

devant nous et s'est arrêté. Nous lui avons adressé des questions sur les janissaires, et d'abord il a dédaigné de nous répondre; comme mon interprète lui parlait avec quelque intérêt de la milice tombée, le Musulman s'est un peu plus rapproché de nous, et bientôt il nous a montré cette place déserte où l'herbe croît aujourd'hui comme dans un champ, et le lieu où s'élevaient les édifices destinés aux cent quarante odas. A mesure qu'il nous parlait, sa physionomie prenait une expression plus vive, et dans le cours de la conversation, il n'a pas craint de nous dire qu'il était lui-même un enfant de Bektach, et qu'il avait appartenu au corps puissant que la foudre impériale a frappé. J'ai voulu savoir de la bouche même d'un janissaire quels avaient été les derniers momens de cette milice autrefois si redoutée; il ne s'est point fait prier, et nous a raconté à sa manière comment la grande porte de l'Et-Maïdan fut brisée par le premier coup de canon, comment des fusées, semblables aux éclairs de la foudre, portèrent l'incendie dans les chambrées de l'odjak. Ce fut alors, ajoutait-il, que les marmites des odas furent abandonnées par leurs gardiens, et que ceux qui *avaient tenu l'écumoire de la sédition furent plongés dans l'abîme de la stupeur.* Les janissaires qu'atteignait le feu poussaient des cris qui *auraient pu être entendus des habitans d'un autre monde*, mais personne ne venait à leur secours; sur la place de l'Et-Maïdan, on ne voyait

plus que des malheureux qui imploraient la miséricorde du vainqueur, et *qui se pressaient les uns contre les autres, comme la brebis en présence du loup qui vient d'entrer dans l'étable.* Comment celui qui nous parlait de la sorte avait-il pu lui-même échapper à la flamme et au carnage ? Quatre mille janissaires étaient sortis par une porte latérale dont il nous a montré l'emplacement ; il avait suivi la foule. La plupart des fugitifs s'étaient dispersés dans la ville ; d'autres, franchissant les remparts, s'étaient répandus dans la campagne. « Je sortis, » nous a-t-il dit, avec quelques-uns de mes com- » pagnons, par les brêches d'*Egri-Capou;* après » avoir erré plusieurs jours dans les forêts de Bel- » grade, je vins me cacher au faubourg de Péra. » Quand le plus grand danger fut passé, je repris » mon ancien métier, et je gagnai ma vie, comme » à présent, en vendant des amusemens pour les » petits garçons. » En prononçant ces mots, le janissaire a ouvert son panier, et j'ai pu m'assurer par mes propres yeux qu'il y avait, dans cette milice si redoutable aux sultans et à leurs visirs, des hommes dont le métier était de colporter des jouets d'enfans.

Qu'auriez-vous fait, lui ai-je dit, et que serait-il arrivé, si votre milice avait triomphé dans la journée du 16 juin ? Tout ce que j'ai pu comprendre à sa réponse, c'est qu'on aurait coupé des têtes de visirs et de pachas, au lieu de couper des têtes

de janissaires. — Mais comment une troupe aussi brave que la vôtre est-elle tombée sans combat? —
— L'odjak, abandonné par ses chefs, n'était plus *qu'un faisceau qu'on a délié;* les choses d'ailleurs se sont passées comme Dieu l'a voulu, car c'est Dieu qui tient la balance entre les armées, et *la victoire est une perle suspendue au fil des décrets célestes.*

J'ai demandé à notre musulman s'il était tranquille; il m'a répondu qu'il n'avait plus aucune crainte; il touchait même une petite pension qu'on lui a rendue. Quelques jours après l'événement, on lui aurait ôté la vie, maintenant on lui donne de quoi vivre. Vous voyez que dans toutes les révolutions l'essentiel est de gagner du temps. Je lui ai remis quelques piastres dont il m'a remercié; il a repris ses jouets d'enfant, et s'est éloigné de nous en répétant que *Dieu est grand;* il ne se doute guère que ce qu'il m'a dit doit aller jusqu'au pays des *Giaours,* mais j'espère que vous ne le trahirez pas.

SUITE

DE LA LETTRE XLI.

PHYSIONOMIE DE STAMBOUL APRÈS LA CHUTE DES JANISSAIRES.

Péra, septembre 1830.

Vous savez comment les janissaires sont tombés; mais chaque révolution a toujours son lendemain souvent plus effroyable que la veille; elle a son espèce de justice, qui marche à sa suite, et qu'elle charge de justifier ses triomphes. Il faut d'abord des victimes au parti victorieux, et ce sont ordinairement les bourreaux qui viennent achever l'œuvre de la victoire.

Les victimes n'ont pas manqué à la révolution du 16 juin; après avoir visité les lieux qui furent le théâtre de la révolte, j'ai voulu voir les lieux où la victoire avait établi sa justice. Mon interprète Ar-

ménien m'a d'abord conduit à la place de l'ancien Hippodrome et dans la cour de la mosquée d'Achmed; c'est dans cette mosquée qu'on avait donné le signal de la guerre; c'est là aussi que les vaincus ont été jugés; une salle attenante au sanctuaire musulman avait reçu le tribunal extraordinaire du grand-visir; dans une salle au-dessous, on exécutait les sentences; les coupables étaient conduits l'un après l'autre en présence du lieutenant de sa Hautesse; on leur reprochait leurs crimes, sans trop les interroger; le plus grand de leurs attentats était toujours d'avoir désobéi à Dieu et au Sultan qui est l'ombre de Dieu; on disait aux uns : *Les docteurs de la loi ont quelque chose à vous dire*, aux autres, *allez consulter le mouphti;* puis on les entraînait dans la salle basse, où des tchiaoux leur passaient au cou un lacet de peau de serpent. Les cadavres étaient jetés au pied d'un grand platane qu'on m'a montré; ce platane auquel on avait suspendu en d'autres temps les corps des proscrits, et qui vit alors plusieurs centaines de janissaires étendus sous son ombre, est encore aujourd'hui un objet d'effroi pour les Osmanlis; l'imagination de leurs poètes le représente comme un arbre qui avait porté autrefois des cadavres humains et qui dans les derniers temps a couvert la terre de ses fruits ensanglantés.

Tandis que le grand-visir jugeait ainsi les janissaires à la mosquée d'Achmed, Hussein-Pacha avait

aussi son tribunal dans l'hôtel du janissaire Aga, aujourd'hui l'hôtel du mouphti. C'est M. Desgranges, premier drogman de l'ambassade française, qui m'a montré l'endroit où siégeait ce tribunal, non moins redoutable que le premier; la justice du pacha se rendait dans un vestibule, situé entre les deux cours de l'hôtel. Les prisonniers étaient amenés à la file devant quelques officiers; on leur demandait leur nom, le lieu de leur naissance, leur profession; on ouvrait ensuite un grand livre, où la conduite de chacun se trouvait notée exactement. Après ces courtes formalités, les uns recevaient leur liberté, les autres passaient dans la seconde cour pour y être étranglés. Cet étroit vestibule, placé ainsi entre les deux cours, c'est-à-dire entre la vie et le trépas, devait rappeler aux malheureux janissaires, ce pont si redouté, que tout Musulman traverse en sortant de ce monde, et que le Coran place sur les abimes de l'éternité. Tous ceux qu'on amenait dans la terrible enceinte, avaient sur leur visage la pâleur de la mort; les malheureux s'inclinaient devant leurs juges qu'ils regardaient sans les voir, et leur baisaient machinalement le bas de la robe; la crainte avait ôté à plusieurs l'usage de la voix. M. Desgranges était venu réclamer deux janissaires, arrêtés au palais de France; il attendit pendant plusieurs heures dans le vestibule; assis sur le même banc que les juges, il put voir à son aise la justice de cette époque. Hussein-Pacha ve-

nait de recevoir de la part du sultan le *sorbet des braves* (c'est une eau amassée en avril sur les toits du sérail, à laquelle on mêle des sirops et des parfums). Le vainqueur des janissaires était tout fier de cette marque de distinction, et rien ne lui paraissait plus beau que la révolution qu'on venait de faire à Stamboul. Combien de temps, disait-il à M. Desgranges, a duré la révolution française? — Vingt-cinq ou trente ans, et elle n'est pas finie. — Eh bien! écrivez à Paris que nous venons d'en faire une en vingt-trois minutes. — Ainsi les gens qui remuent les sociétés dans quelque sens que ce soit, ont tous les mêmes illusions. Mais une révolution est-elle terminée, lorsque le sang coule encore en son nom, et que les bourreaux sont toujours là?

Le pacha avait donné des ordres pour rechercher les deux janissaires, réclamés par l'ambassade de France; il se trouva que les deux janissaires étaient dans les prisons du grand-visir; il fallait s'adresser au lieutenant de sa Hautesse, qui venait de quitter la mosquée d'Achmed, et de s'établir dans la première cour du sérail. Lorsque M. Desgranges se remit en chemin pour achever de remplir son honorable mission, la nuit était close; il fut obligé de traverser un grand nombre de rues fermées par des portes ou des grilles. La cité offrait partout un aspect lugubre; les rayons de la lune ne laissaient voir que des figures pâles et consternées; tout le monde veillait, tout le monde était debout, mais

il ne se faisait pas plus de bruit sur les places publiques qu'au champ des morts. Lorsque M. Desgranges eut franchi la porte impériale et qu'il entra dans la première cour du sérail, il put voir un autre spectacle, c'était le gouvernement des Osmanlis, campé comme sur un champ de bataille; le grand-visir avait fait dresser un pavillon au fond de la cour; les autres membres du Divan avaient imité le grand-visir; le sultan habitait un kiosque au-dessus de la seconde porte; le mouphti et les principaux ulémas, les grands officiers étaient logés près de là comme des soldats en campagne; enfin on ne gouvernait plus que dans un camp et tout l'empire était sous la tente. C'est de là que partaient les foudres qui allaient écraser les restes de la rébellion dans les provinces; c'est au milieu de ce désordre tumultueux qu'on préparait les lois nouvelles, et qu'on méditait des projets de réforme.

Cependant M. Desgranges parvînt jusqu'au grand-visir, et ce qui formait un contraste frappant avec tout ce qu'il venait de voir, il trouva dans ce ministre ottoman, qui faisait tout trembler, un homme doux et poli; ses manières avaient quelque chose de noble, de prévenant, et dans sa conversation on aurait pu le prendre pour le ministre chef de la monarchie la plus civilisée. Le visir promit de faire juger les deux janissaires qu'on réclamait, et de les renvoyer s'ils n'étaient pas coupa-

bles. Le lendemain, les deux janissaires étaient rendus à la liberté.

Je suis entré dans ces détails, parce que je veux vous apprendre ce que c'est qu'une révolution chez les Turcs; pour savoir d'ailleurs ce qu'une révolution bonne où mauvaise peut devenir, il faut connaître quels sont les hommes qui l'ont dirigée et comment elle a été faite; je ne suis pas de l'avis d'Hussein Pacha, et je ne crois pas que la révolution ottomane soit finie; ce que je vous dis sur les événemens passés, vous servira peut-être un jour pour juger d'autres événemens qui peuvent arriver encore.

Toutes les révolutions du monde se ressemblent sous certains rapports; je ne remarque dans celle des Turcs que ce qui est nouveau pour nous; ce qui m'a le plus frappé dans tout ce qu'on m'a dit, c'est le silence qui règne au milieu des plus grandes agitations; chez les Turcs, le trouble des esprits est souvent porté à son comble, sans que le pays paraisse agité; dans nos villes de France, les factions ne font jamais rien sans bruit, et le char des révolutions ne roule qu'au milieu des clameurs populaires. Ici c'est la colère qui n'a point envie de se montrer, et qui ne sent pas le besoin de se répandre au dehors pour se satisfaire. Chez nous c'est la fureur qui s'encourage elle-même par ses discours, et qui semble craindre d'expirer, si elle ne s'échauffe par des imprécations et des menaces. On

a vu quelquefois les Turcs que j'appellerai, si vous le voulez, les révolutionnaires de la Barbarie, s'égorger entr'eux, piller, brûler tout un quartier, sans faire entendre une plainte, une menace, sans proférer une parole; véritable phénomène qui étonnerait nos révolutionnaires civilisés. La capitale des Osmanlis n'entend jamais battre le rappel ni la générale au moment d'une sédition ou d'une émeute; je n'ai pas besoin de vous dire qu'on n'y a jamais entendu le tocsin ni les cloches; seulement quelques crieurs publics parcourent les rues, et proclament les intentions et les volontés du gouvernement ou de la multitude, au risque d'être étranglés par les mécontens ou les hommes du parti contraire. Pour faire une révolution à Paris, il vous faut des tribunes et des orateurs, des journaux, des pamphlets, des élections; tout cela ferait trop de bruit et serait du temps perdu chez les Turcs. Quelques habitans de Péra qui, dans la matinée du 16 juin, avaient braqué leurs lunettes d'approche sur le palais du grand-visir, crurent s'apercevoir qu'on jetait les meubles par les fenêtres; on sut dès-lors qu'il y avait une révolution à Stamboul; on put s'en assurer plus tard au bruit du canon qui retentissait vers la caserne des janissaires. Le lendemain on put en savoir davantage à la vue des maisons brûlées, aux têtes exposées au sérail, aux cadavres étendus dans les rues ou jetés à la mer.

Il faut ajouter que tout cela se passe entre les Osmanlis; les autres nations de Stamboul ne font que regarder; tout se fait au nom du Coran, et jamais le nom de liberté n'a été prononcé dans une sédition turque. On ne s'agite pas ici comme chez nous pour ce qu'on espère, pour ce qui n'est pas encore, mais pour ce qui fut autrefois, et qu'il s'agit pour les uns de modifier, pour les autres de conserver religieusement; aussi le divan, dans la dernière révolution, fut-il obligé de revenir aux anciennes habitudes des camps, et de s'appuyer sur le vieux fanatisme pour combattre ceux qui l'accusaient d'introduire de profanes nouveautés; il alla même jusqu'à se faire un moment nomade et barbare, afin de reprendre son ascendant sur une multitude aux yeux de laquelle les tribus errantes et la loi du sabre sont encore le modèle des sociétés.

On pourrait examiner toutefois si les moyens qu'employa le gouvernement du sultan pour triompher, ne devaient pas l'arrêter plus tard dans sa politique; les souvenirs qu'ils rappelaient et qui ne réussissaient que trop dans l'esprit du peuple, ne devaient-ils pas contrarier ses projets de civilisation, et l'empêcher de suivre les exemples de l'Europe policée? En appelant à son aide tous les préjugés religieux, ne se mettait-il pas à la discrétion des ennemis naturels d'une véritable réforme, et lorsqu'il échappait ainsi à la domination du peuple et des janissaires, n'avait-il pas à craindre de

tomber entre les mains des Ulémas? Telles sont les questions qui se présentent, lorsqu'on se rappelle la révolution du 16 juin, et qu'on voit ce qui se passe maintenant.

LETTRE XLII.

LA MONTAGNE DU GÉANT, LA VALLÉE OU L'ÉCHELLE DU GRAND-SEIGNEUR, LES EAUX DOUCES D'ASIE, LES DEUX CHATEAUX ANADOLI-HISSAR ET ROUMELI-HISSAR.

A M. M......

Thérapia, septembre 1830.

Depuis ma dernière lettre, j'ai traversé plusieurs fois le Bosphore pour aller visiter la rive asiatique. La première fois que je suis passé de l'autre côté du canal, j'ai pris dans mon caïque un pauvre musulman qui depuis long-temps souffrait de la fièvre, et qui, pour obtenir sa guérison, allait en pélerinage au tombeau du Géant. Comme il me voyait fort pâle, il a demandé à mon interprète si j'allais aussi en pélerinage au Grand-Sépulcre.; je lui ai fait répondre que j'étais un pélerin comme lui; je vou-

lais commencer par-là mes tournées sur les rivages asiatiques.

La montagne du Géant (*Youka-Daghi* en langue turque), est la plus haute montagne du Bosphore. Toutefois, d'après le calcul de M. le comte Andréossy, sa hauteur n'est que de cent quatre-vingt-six mètres au-dessus du niveau de la mer. Pendant que vous étiez à Thérapia, vous pouviez voir cette montagne de la fenêtre de votre chambre. Je vous félicite d'avoir renoncé au projet que vous aviez de la visiter, car elle ne vous eût rien offert qui eût pu vous dédommager de la fatigue. Nous avons débarqué auprès des fours à chaux qui sont au bas de la montagne, et nous avons vu à notre gauche, un peu plus loin que les fours, une batterie qui fait face à la batterie de la rive d'Europe. Deux chemins conduisent au tombeau du Géant, l'un, du côté de la mer, est un sentier tortueux qui s'allonge sur les flancs de la montagne à travers les chênes et les arbousiers; l'autre, du côté de l'Échelle du Grand-Seigneur, est un chemin facile et bien tracé par où peuvent monter les arabats. Nous avons pris ce dernier chemin, quoique le plus long, parce qu'il semble avoir été fait tout exprès pour les malades.

Je ne vous dis rien de la vue magnifique qu'on découvre du haut de la montagne du Géant; l'Euxin et le Bosphore, Stamboul, Scutari et la Propontide sont autant de spectacles que vous connais-

sez. Ce qu'on appelle le tombeau du Géant est une enceinte ou plutôt un parterre entouré de murs, et couvert d'arbustes et de fleurs; des morceaux d'étoffes pendent aux rameaux des arbres en manière d'ex voto; l'Osmanli qui était avec moi a suspendu aux branches d'un laurier quelques chiffons verts et blancs; après avoir versé une légère aumône entre les mains d'un derviche qui a son habitation à côté du sépulcre, il a fait sa prière dans une petite mosquée construite auprès de l'ermitage; il n'en faut pas davantage pour être miraculeusement guéri. Je ne sais pas au juste ce que les Turcs entendent par le tombeau de Géant; mais je serais beaucoup porté à croire que ce géant n'est autre chose qu'un Santon qui aura été enseveli sur cette montagne. Quoi qu'il en soit, les traditions de l'antiquité se mêlent ici à la superstition des Turcs; le sommet de ce mont fut appelé autrefois le lit d'Hercule, et c'est là qu'on a placé le tombeau du roi Amycus. Le derviche qui s'est fait le gardien de cette tombe inconnue, subsiste des offrandes de la piété sans s'inquiéter de savoir le véritable nom du personnage dont il protége la poussière. Placé si près du ciel et sur le chemin des vents et des orages, le cénobite musulman est chargé, comme Élie sur le Carmel, d'annoncer, dans les temps de sécheresse, l'apparition des nuages, précurseurs de la pluie; il tourne ses regards du côté des flots de l'Euxin, et quand il dé-

couvre un point noir au bord de l'horizon, Stamboul en reçoit aussitôt la bonne nouvelle. Cette poétique mission qui sans doute appartient à quelque coutume antique, me donne lieu de faire une observation qui peut-être vous paraîtra assez juste; c'est que les Turcs si barbares à nos yeux ont conservé dans leurs usages et leurs lois une foule de traditions appartenant aux âges héroïques, aux temps glorieux; nous les regardons comme les plus mortels ennemis des siècles poétiques, et si nous connaissions à fond leur législation et leurs habitudes, nous y retrouverions d'antiques souvenirs que l'histoire et les monumens des arts n'ont pu nous conserver.

Avez-vous visité cette délicieuse vallée qu'on appelle la Vallée ou l'Échelle du Grand-Seigneur? Je ne me souviens pas d'avoir rien vu d'aussi frais, d'aussi charmant. C'est d'abord une grande étendue de gazon couverte de platanes, arrosée par une petite rivière qui s'enfuit vers la mer; autour de cette verte plaine où fleurissent la marguerite, la violette, l'anemone et la tubéreuse, s'élèvent des coteaux couronnés de cyprès, de sapins et de chênes, dont le penchant présente de rians bosquets formés par les lauriers, les arbousiers et les jasmins; là les rossignols chantent toujours, les tourterelles ne vont jamais chercher d'autres demeures, et chaque saison les retrouve sur la même colline avec leurs amours et leurs roucoulemens

plaintifs. Quelques maisons sont éparses le long des coteaux ; les Osmanlis qui habitent ces douces retraites peuvent se croire sur le chemin du paradis. On rencontre çà et là dans les bois des tombes surmontées de turbans, entourées d'ifs et de cyprès ; sous ces froides pierres reposent des Musulmans qui pendant leur vie ont prié sur le gazon de la vallée ; ils ont fumé la pipe et savouré le nectar d'Arabie au pied de ces chênes et de ces noyers qui maintenant ombragent leurs sépulcres. Sur un monticule que baigne la rivière, au milieu des noyers et des platanes, s'élève la papeterie de Sélim III. Cet établissement n'a pu réussir malgré la protection du sultan Mahmoud et la religieuse vénération des Turcs pour le papier. Des fontaines en marbre blanc se montrent à différens intervalles sur les bords de la rivière ; elles ont été construites pour faciliter aux Musulmans les moyens de faire leurs pieuses ablutions ; elles servent aussi d'ornement au paysage, car aux yeux des Turcs il n'est point de beau paysage sans quelques fontaines En avançant du côté du Tchiflik de *Tokat* qui donne son nom à la rivière, on trouve des bassins aux bords desquels les saules inclinent leurs rameaux. Au fond de la vallée, à l'orient, les collines se rapprochent et présentent de plus rians tableaux. Je regrette de n'être point allé jusqu'au Tchiflik de *Tokat* ; j'en ai entendu parler comme d'un lieu ravissant.

Autrefois les sultans fréquentaient beaucoup cette vallée; c'est là surtout qu'ils aimaient à étaler leur magnificence. Les tentes d'azur se mêlaient à la verdure des bois; les riches tapis d'Ispaham étaient étendus sur la pelouse, et ce luxe impérial, cette pompe asiatique mêlée à l'appareil d'un camp, représentaient à l'imagination tout le merveilleux des contes orientaux. Maintenant l'échelle du grand-seigneur ne voit plus les nombreux esclaves du Sérail, la magnificence de la cour impériale. Mahmoud se rend dans la vallée en tarbouch et en redingote, accompagné seulement de quelques gardes et de quelques favoris. Assis dans un kiosque, il encourage de ses regards les régimens qu'on dresse aux manœuvres européennes; pour ma part j'aimerais mieux voir dans la vallée la pompe d'un camp impérial, la course des chevaux tartares, les jeux belliqueux du djerid. La réforme a gâté tout ce qu'il y avait de poétique à Stamboul et dans les habitudes musulmanes; pour peu que cela continue, il n'y aura plus rien de curieux dans ce pays. Nous ne pouvons oublier que, d'après le témoignage des vieux chroniqueurs, l'armée de Louis VII resta campée plusieurs semaines dans cette vallée, où s'élevait alors une colonne dorée. Les changeurs de monnaie de la capitale s'y étaient transportés, et leurs boutiques, dont l'aspect avait ébloui les champions de la croix, furent livrées au pillage.

Ma dernière promenade m'a conduit aux eaux

douces d'Asie et aux deux châteaux qui font face à cette vallée. J'ai descendu le canal sur un de ces caïques qui glissent et volent sur les flots comme des hirondelles, et mon bateau m'a laissé à peu de distance du village turc de *Kandeli*, bâti sur l'emplacement de Nicopolis. Le plus beau spectacle se montrait à mes yeux sur les deux rives du détroit. Au loin, devant moi, cette multitude de villages qui bordent le canal, paraissait comme une longue cité baignée par un grand fleuve. A droite et à gauche, ce sont tantôt des kiosques entourés de verdure, des cafés, des cabanes, des masures au milieu des bois; tantôt des cimetières avec leurs hlanches tombes et leur noirs cyprès, des saules, des platanes, des frênes et des noyers, qui s'étendent le long des eaux et couvrent d'ombre tout le rivage. Une chose à remarquer sur ces côtes, c'est la diversité des paysages; chaque lieu, chaque site forme un tableau à part, chaque point se distingue par quelque chose qui lui est propre, et tous ces paysages qui semblent se détacher et qui apparaissent comme chacun dans un cadre, font de ces deux rives une immense galerie de tableaux charmans.

Ce qu'on appelle les eaux douces d'Asie (*guioksou, eau verte*), ce sont deux vallées arrosées chacune par un ruisseau qui se jette dans le Bosphore; les peupliers, les ormes, les frênes, les cyprès et les sycomores croissent dans ces vallées. De ce côté-là, le rivage est fort élevé; c'est un terrain

montueux et couvert de bois, et les inégalités du terrain donnent de la variété aux tableaux. Les prairies des eaux douces sont aussi fréquentées que l'échelle du grand-seigneur; des danses voluptueuses, quelques spectacles grossiers y attirent parfois le sultan. On remarque sur le rivage, près de Kandeli, un kiosque impérial et une belle fontaine en marbre blanc. D'autres kiosques et d'autres fontaines se trouvent dans les deux vallées; beaucoup d'habitations musulmanes s'élèvent aux bords des *eaux vertes*; partout des cafés offrent aux passans leurs nattes, leur ombrage et leur eau limpide. Les groupes de femmes, les jeux des enfans, les cavaliers qui passent, les Osmanlis qui fument ou qui prient, les costumes musulmans, grecs et juifs, mêlés ensemble à travers les paysages, forment autant de scènes qui animent ces lieux. Vous avez beaucoup de livres qni vous décrivent les eaux douces d'Asie, et je ne veux point répéter d'inutiles descriptions; j'aime mieux jeter un coup-d'œil sur les deux châteaux voisins, dont l'histoire se mêle aux plus grandes révolutions humaines. Disons d'abord que c'est ici l'endroit où les rives d'Europe et d'Asie se rapprochent le plus. Au dire des anciens, on peut entendre sur la côte d'Europe les oiseaux de l'Asie, et deux hommes peuvent se parler d'un rivage à l'autre; il y a là, sans doute, un peu d'exagération, ou bien il faut croire que les hommes et les oiseaux avaient, dans l'antiquité, la

voix beaucoup plus forte qu'ils ne l'ont aujourd'hui. C'est dans ce lieu que Darius traversa le Bosphore avec son armée, et qu'il fit bâtir un pont comme Xerxès entre Sestos et Abydos ; c'est là aussi, sur la côte d'Europe, qu'aborda Xénophon avec les dix mille qu'il avait ramenés des bords de l'Euphrate ; il est probable que les Croisés, les Goths et les Sarrasins passèrent aussi par cet endroit du canal.

Le voyageur ne regarde qu'avec effroi le château de Roumeli-Hissar, appelé dans ces derniers temps la tour de l'Oubli, parce qu'on n'en sortait plus lorsqu'on y était une fois enfermé. Les chevaliers de Malte, tombés au pouvoir des Musulmans, furent les premiers hôtes de ctte triste demeure. On y enferma, dans la suite, les janissaires dévoués au dernier supplice. Un coup de canon annonçait, du haut des tours, qu'une tête était tombée. Les deux forts sont maintenant en ruines ; celui d'Asie (Ana doli Hissar), donne son nom à un village bâti à peu de distance de ses murs crénelés, et celui d'Europe, dominé par un cimetière pittoresque, semble n'être resté là que pour ajouter à la variété du paysage. Le château de la rive asiatique fut l'ouvrage de l'aïeul de Mahomet II ; le château d'Europe fut bâti par ce dernier, dans l'année même où il s'empara de Bysance. Quelques mois suffirent pour élever cette forteresse. Les grands de l'empire portèrent eux-mêmes les matériaux ; on démolit une

église dédiée à saint Michel, pour en prendre les pierres et les colonnes. On passa au fil de l'épée tous les Grecs qui fesaient mine de résistance. Ce château, ainsi bâti aux portes de la capitale, était une véritable déclaration de guerre. Vainement Constantin proposa de repousser les barbares; il fut retenu par le sénat et le clergé, et personne ne voulut le suivre. Mahomet II avait appelé ce château *Basesce* (coupe tête).

Quand on étudie les événemens humains, on y découvre souvent un caractère qui leur donne une certaine conformité. Ne pourrions-nous pas rapprocher ici deux grandes époques de décadence ou plutôt deux hommes qui résument à eux seuls leur époque, le dernier des Constantins et le sultan Mahmoud? Quel plus beau spectacle dans l'histoire que celui de Constantin, armé seul pour son vieil empire, appelant en vain à son secours un peuple qui ne le comprenait point, et succombant enfin glorieusement sous les débris de sa capitale! C'était peut-être la première fois dans le monde qu'un empire tombait avec un chef qui avait tout fait pour le conserver ou le défendre, car presque toujours les trônes ne se brisent que par la faute des rois. Mais il était réservé au dernier César de faire inutilement de grandes choses, sans doute pour qu'une page héroïque fût mêlée à cette honteuse histoire de la chute de Bysance, et qu'un dernier rayon de gloire planât sur les ruines de l'empire. Le trône du

sultan Mahmoud est aussi vermoulu que l'était celui de Constantin. Ce grand colosse ottoman, après avoir foulé la terre, ne pèse pas plus qu'une ombre dans la balance des pouvoirs humains. Mahmoud, pour rajeunir son vieil empire, trouve presque les mêmes obstacles que Constantin pour sauver Bysance; les Turcs ne comprennent pas plus les projets de réforme de leur sultan que les Grecs ne comprenaient le patriotisme de leur empereur. Le prince des croyans n'a point à se défendre contre des hordes étrangères, mais contre un reste de barbarie qui refuse de marcher avec lui dans les voies de la civilisation : les ulémas et les superstitions musulmanes ont remplacé sur les sept collines le clergé du Bas-Empire et la superstition grecque. Si des haines ou des ambitions nées au sein de l'empire, si les éventualités de la politique européenne venaient à menacer le trône des sultans, que deviendrait Mahmoud qui, pour toute défense, n'a plus que l'ancien prestige de sa race et ces murailles délabrées qui virent les derniers exploits de Constantin?

P.....

LETTRE XLIII.

SUR LA RÉFORME EN TURQUIE.

Péra, septembre 1830.

Vous désirez, mon cher ami, que je vous parle souvent de la révolution qui s'opère dans ce pays, vous désirez connaître son caractère, sa physionomie, ce qu'elle a fait et ce qu'elle a produit jusqu'à ce jour. Il n'est pas facile de répondre à toutes vos questions, et de vous informer exactement de ce que vous voulez savoir; vous avez dû voir déjà que la révolution des Turcs ne se faisait pas comme la nôtre; chez vous, c'est le peuple qui veut réformer son gouvernement, à Stamboul, c'est le gouvernement qui voudrait réformer le peuple; d'un côté, le signal des révolutions est venu d'en haut,

de l'autre une révolution vient de sortir des pavés ; ici un seul homme se met à la tête des réformes, il s'avance comme dans l'ombre, et la révolution qu'il médite est encore un des mystères du despotisme. En France, vous avez affaire à toutes les indiscrétions des partis, aux fureurs bruyantes de la démocratie qui veut sur toute chose qu'on la regarde et qu'on l'écoute ; chez les Turcs, la révolution se montre un jour sur les places publiques, mais tout se passe ensuite dans l'enceinte muette du sérail ; au dehors pas un mot, et le silence même du peuple n'a rien à nous apprendre. Lorsqu'une révolution vous arrive en France, la presse la proclame, et cent mille voix s'élèvent pour la discuter, la commenter ou la défendre ; il n'est point de cité, point de bourgade qui n'en retentisse ; on peut la comparer à un grand mélodrame qui se joue en plein air, dans lequel tout le monde est acteur ou spectateur, et dont les représentations se renouvellent sans cesse et dans mille endroits à la fois. Pour me résumer en quelques mots, rien n'est plus difficile en Turquie que de voir les révolutions qui se font ; en France, il serait impossible de ne pas les voir.

En vous disant que la révolution des Turcs ne ressemble pas à la nôtre, je vous ai peut-être mis sur la voie de la connaître, ou d'en avoir au moins quelque idée. J'ajouterai seulement au petit parallèle que je viens de vous faire, quelques ob-

servations générales sur l'état des esprits et des opinions à Stamboul dans le moment où je vous écris; je joindrai à ces observations ce que j'ai appris dans mes conversations avec quelques Français éclairés qui habitent cette ville depuis plus longtemps que moi.

Je dois vous dire qu'on se fait beaucoup d'illusions à Paris et sans doute aussi dans d'autres grandes cités de l'Europe sur les progrès des lumières et de la civilisation à Constantinople; voyons à quoi se réduisent ces progrès. Je vous ai déjà parlé des changemens dans les costumes; le fesse rouge qui a succédé au turban, la babouche qui imite le soulier, un cafftan dont on a fait une redingote, enfin des habits qui ont à la fois quelque chose de turc et quelque chose de français, et qui ne sont ni français ni turcs, voilà ce qui frappe d'abord un étranger qui veut savoir ce qu'a produit la réforme de Mahmoud. J'ajouterai que les nouvelles milices ont été amenées à faire l'exercice en commun, à s'aligner, à garder leurs rangs, à manier le fusil et la bayonnette à peu près comme nos soldats; on sait combien d'obstacles il a fallu vaincre pour arriver là; ces changemens méritent sans doute notre attention, et doivent jusqu'à un certain point exciter notre surprise; mais je crains bien que tout cela ne soit encore au fond que de la barbarie, de la barbarie vêtue à la franque et disciplinée à l'européenne.

La civilisation, et surtout celle qu'on emprunte, ne saurait faire des progrès rapides chez un peuple à qui on répète tous les jours qu'il est le premier des peuples, et dans une société qui se croit toujours le modèle des sociétés. Pour arriver d'ailleurs à une civilisation quelconque, il faudrait en avoir au moins une première idée et savoir ce que c'est; ici notre civilisation est tout-à-fait comme une terre inconnue, comme un monde nouveau; il est difficile de marcher droit vers un but qu'on ne connaît pas, et de marcher vite lorsqu'on ne sait pas précisément où l'on va; il n'y a point de véritable zèle, parce qu'il n'y a point de conviction; le sultan lui-même ne croit pas toujours à sa propre révolution; de là ces hésitations qui ressemblent au découragement, et qui font croire quelquefois que tous les projets de réforme sont abandonnés.

Vous savez quel fut l'enthousiasme qui suivit la chute des janissaires; cet enthousiasme est tombé sans que le sultan Mahmoud en ait profité pour la révolution qu'il voulait faire. Il y a cinq ans que la réforme est commencée, et je ne crains pas de dire que, sous certains rapports, on est moins avancé que le premier jour. On a pu voir en Turquie ce qui est arrivé et ce qui arrivera sans doute encore dans d'autres pays où les révolutions, au moins pour ceux qui les font, n'ont qu'une belle journée, c'est la première. Tout le monde est dans l'ivresse, parce qu'on croit que tout est là, que tout est fini; lors-

qu'on est obligé de recommencer le lendemain, les esprits se refroidissent, les opinions se divisent; d'un côté la lassitude, de l'autre la discorde, n'y a-t-il pas là plus qu'il n'en faut pour revenir au point d'où on était parti, ou tout au moins pour porter ses regards en arrière? Au premier jour d'une révolution, tout est simple, tout est facile; à mesure qu'on avance, tout se complique, tout devient problème, contrariété. La grande difficulté pour tous ceux qui font des révolutions, c'est de les conduire; les révolutions, même celles qui ont pour mobile la nécessité des temps, ressemblent à nos aérostats, qu'on peut facilement lancer dans les nues avec un peu de gaz inflammable, mais qui, montés brusquement au plus haut du ciel, deviennent le jouet des vents, parce que le génie de l'homme n'a point trouvé le secret de les diriger.

Mahmoud sera-t-il plus heureux que tant d'autres? A sa cour, les vieux Osmanlis hésitent à le suivre; les uns craignent d'être supplantés par les jeunes gens, impatiens d'arriver aux affaires, et qui se prêtent plus facilement aux nouveautés; les autres, et c'est le plus grand nombre, restent en arrière par la raison que *leur pli est pris*, et qu'ils ne peuvent changer leurs habitudes. Il n'y a rien de plus difficile dans le monde que d'apprendre à vivre, et le tort des révolutions est d'exiger qu'on retourne à l'école et qu'on désapprenne la vie. Je me rappelle ce que me disait le disdar d'Athènes : *Les*

révolutions sont bonnes pour les jeunes gens. Cette nécessité de changer sa vie doit être plus pénible encore en Turquie que partout ailleurs; il n'est pas de pays où l'on se règle plus d'après le passé. Le respect pour le passé est un caractère ineffaçable chez les Turcs; ils le montrent en toute occasion, dans la politique comme dans la morale, dans les affaires sérieuses comme dans celles qui ne le sont pas; si vous demandez à un Osmanli pourquoi le monde existe, il n'en verra pas d'abord d'autre raison, si ce n'est que le monde existait hier. C'est le passé qui est pour lui la vérité, qui est la justice, qui est la loi, qui est Dieu. Vous pouvez juger combien ce caractère doit être favorable aux abus, lorsqu'ils ont vieilli, et combien il est peu propre à seconder une réforme quelle qu'elle soit.

Nous avons vu les ulémas s'associer d'abord à la révolution du sultan Mahmoud; ils ont bien consenti à la destruction d'une milice rebelle, mais à condition qu'ils deviendraient les seuls conseillers du trône, et que par-là ils seraient les maîtres d'arrêter le mouvement où ils voudraient. Comme ils sont les interprètes de la loi religieuse, et que la loi religieuse se mêle à tout, il n'est point d'amélioration ou de réforme qu'ils ne puissent empêcher avec un article du Coran. Autrefois, les ulémas se servaient des janissaires pour faire de l'opposition au gouvernement. Ils s'appuient maintenant, pour conserver leur domination, sur ce qui

est resté dans le peuple de l'esprit séditieux des janissaires.

La résistance qu'on oppose à Mahmoud est d'autant plus opiniâtre qu'elle est toute religieuse; je ne sais si je me trompe, mais il me semble que l'ascendant de la raison ne devait pas suffire pour réformer un peuple qui n'est point éclairé et qui n'est que superstitieux. Pour prendre son rang parmi les grands législateurs, Mahmoud aurait mieux fait de se présenter aux Turcs comme un inspiré, comme un prophète, que comme un philosophe et un ami des lumières; les dévots musulmans l'accusent d'avoir oublié les préceptes du Coran; pour moi, je lui reproche d'avoir oublié l'exemple de Mahomet, qui ne faisait pas, comme on sait, de la philosophie avec ses disciples, et qui, pour accréditer sa législation, ne s'est pas adressé à la sagesse humaine; quand on veut réformer un peuple, il faut s'appuyer sur les passions, sur les opinions et sur les préjugés qui existent, et non sur ce qui n'existe pas encore, sur ce qu'on ne connaît pas; je ne crois pas qu'on puisse jamais faire une révolution politique en Orient, sans parler à l'imagination et à l'esprit religieux des peuples. Chez des nations où la foi n'arrive qu'à la suite des prodiges, il restait encore au sultan réformateur un dernier moyen d'influence, c'était la victoire. Malheureusement, depuis que son œuvre est commencée, Mahmoud n'a éprouvé que des revers; en voyant ses flottes

détruites, ses armées vaincues, sa capitale menacée, les peuples ont pu se persuader que Dieu n'approuvait pas les desseins de sa politique ; dans l'opinion des Musulmans, un prince que la fortune des armes abandonne n'est point celui que le grand Allah a dû choisir pour leur donner des lois.

Si Mahmoud s'était trouvé à la tête d'une de nos sociétés d'Europe, il aurait pu s'adresser au patriotisme des peuples ; mais le patriotisme, tel que nous le connaissons, est une vertu ignorée des Osmanlis. Le seul nom du pays où nous sommes nés, le nom de la ville, de la nation dont chacun de nous tire son origine, nous fait battre le cœur. On ne retrouve point ce sentiment chez les Turcs ; Stamboul n'est pour les Osmanlis qu'un lieu où leur nation est venue camper, qu'une ville dont l'islamisme a pris possession. Comme ces plantes de nos jardins, qui se tournent sans cesse vers le soleil, un bon Osmanli, quelle que soit la contrée qu'il habite, tient toujours ses regards attachés vers les lieux d'où la foi lui est venue, et c'est là qu'est sa terre promise, sa terre de prédilection ; il n'est pas un vrai croyant qui ne donnât la capitale de l'empire pour racheter la Mecque et Médine ; aussi, invoque-t-on plutôt, dans ce pays, le nom de Mahomet et celui des califes que les traditions nationales. Les lois des Turcs sont moins celles du pays qu'ils habitent, que celles de la religion qu'ils professent. Pour mè résumer, les Os-

manlis ne sont pas les citoyens d'une ville, les sujets d'un empire, ce sont des Musulmans plus ou moins fidèles à leur foi, et chez lesquels tout ce qui pourrait ressembler au patriotisme, est tout-à-fait subordonné au fanatisme religieux.

Les secours que Mahmoud ne trouve point dans son empire, il ne peut les recevoir des étrangers, car les ulémas ne laissent point oublier au peuple ces paroles du prophète : *Celui qui prend les étrangers pour amis devient semblable à eux, et Dieu n'est pas le guide des pervers.* Cette maxime, qui a long-temps séparé les Ottomans des nations de l'Europe, élève encore une barrière presque invincible entre la Turquie et les peuples policés. Lorsque le czar Pierre voulut civiliser les Russes, il fut plus heureux que Mahmoud. Après s'être délivré de la milice des strélitz, il eut quelque peine à faire tomber la barbe des Boyards et à les faire voyager hors de leur pays ; mais il put lui-même aller chercher en Europe les lumières dont il avait besoin ; il put employer à son service des étrangers habiles, qu'il associa à la gloire de son entreprise. Le sultan Mahmoud, loin de pouvoir aller lui-même au-devant d'une civilisation inconnue dans son pays, n'a pu consulter jusqu'ici que quelques hommes qu'il oserait à peine avouer devant son peuple, et ne connaît nos lumières que par les donneurs d'avis établis sur la colline de Péra. Le sultan ne pourrait employer ostensiblement, ni dans

la paix, ni dans la guerre, le hommes les plus capables de le servir, s'ils n'ont répété *que Dieu est Dieu et Mahomet son prophète*. Les chefs les plus renommés de nos armées, les hommes d'état que notre Europe admire, ne pourraient jouer, dans la réforme des Turcs, qu'un rôle semblable à celui du souffleur sur nos théâtres.

Ce qui doit affliger ceux qui s'intéressent à la régénération de l'empire ottoman, et qui ont cru que notre civilisation pouvait s'y introduire, c'est de voir que cette civilisation est tout-à-fait incompatible avec le caractère et le génie des Turcs; il n'est que trop vrai de dire que les Musulmans ne peuvent arriver à la civilisation telle que nous l'entendons, que par une extrême corruption, que par l'oubli absolu de leurs mœurs, de leurs usages, et de leurs traditions religieuses. Une civilisation acquise à ce prix ne serait-elle pas cent fois pire que la barbarie? Où prendrait-elle ses racines? à quoi pourrait-elle se tenir pour avoir quelque durée? Je sais bien qu'une révolution absolue dans les mœurs des Turcs n'est guère possible, mais alors qu'arrivera-t-il? Que voyons-nous déjà arriver pour l'époque présente? Les esprits, si on en juge par la capitale, ne sont pas assez corrompus pour adopter les idées nouvelles, et le sont assez cependant pour ne pas revenir aux idées anciennes; on a détruit le vieil enthousiasme, d'où venait quelquefois l'opposition; aucun sentiment généreux et

fort ne l'a remplacé. Serait-il donc vrai que l'empire ottoman, qui avait tant de peine à subsister avec les janissaires, ne pût vivre sans eux? Ce corps redoutable imprimait un mouvement à la nation, et depuis qu'il n'est plus, il n'y a dans les esprits qu'incertitudes, contradictions, découragement. Partout l'absence de ce qui fait la puissance et la vie des sociétés. Les Turcs n'ont plus ni la volonté d'obéir, ni la force de résister; ils ne peuvent ni s'associer à la révolution présente, ni en faire une autre. Lorsqu'on examine ce singulier état d'une nation, on ne s'étonne plus de l'esprit de fatalisme qui s'accrédite chaque jour davantage, et qui consiste à laisser aller les choses comme il plaît à Dieu.

Je ne vous ai parlé jusqu'ici que des Turcs de Stamboul; l'impulsion qu'on a voulu donner à la nation, si on en croit ceux qui ont parcouru les provinces, n'a guère dépassé les murailles de Constantinople; dans l'Anatolie, comme nous avons pu le voir, rien n'est changé aux vieilles opinions; à Brousse qui n'est qu'à vingt lieues de Constantinople, tous les Osmanlis portent encore la barbe, la robe flottante et le turban tel qu'on le portait avant la révolution. A mesure qu'on avance vers le Taurus, la répugnance pour le fesse et pour tous les signes de la réforme devient plus grande et plus générale: les Turcs de l'Asie-Mineure, plus superstitieux, plus ignorans que ceux du reste de l'empire,

ne voient dans la réforme qu'un fatal présage; quand on leur dit que le sultan de Stamboul, le vicaire du prophète, le représentant d'Allah, a pris le costume des Giaours, ils ne peuvent s'expliquer une révolution semblable que par la pensée que le monde va finir; les plus fanatiques regardent Mahmoud comme le dejéal ou l'Ante-Christ dont l'apparition doit annoncer la fin des siècles; déjà ils croient voir le soleil *se lever du côté de l'Occident*, comme cela est dit dans le Prophète, et tous ces bruits de changemens et de révolutions ne sont que les sinistres avant-coureurs de la destruction du monde et du dernier jugement. Dans la Turquie d'Europe ou la Romélie, la réforme ne trouve guère de dispositions plus favorables dans le peuple; vous avez pu juger de la situation des esprits par ce qui s'est passé à Andrinople à l'arrivée des Russes. Une ville musulmane tombée au pouvoir des infidèles aurait réveillé autrefois le courage du désespoir parmi les Osmanlis, mais on ne voit plus aujourd'hui dans une conquête des chrétiens qu'une punition de Dieu qu'on doit souffrir avec résignation. Dans les contrées les plus belliqueuses, on ne s'en est pas tenu à une désapprobation muette et inactive : les Albanais et les Bosniaques ont montré leur opposition, les armes à la main.

Tel est l'état des esprits dans la capitale et dans les provinces; examinons maintenant quelles sont les forces que le sultan peu opposer à ces mécon-

tentemens du peuple osmanli. Toutes les espérances de la réforme reposent sur l'armée nouvelle; les milices dressées à la tactique européenne, représentent pour ainsi dire toute la révolution de Mahmoud, et ce sont elles qui doivent naturellement la défendre; il ne m'appartient point de juger les progrès de la discipline; si j'en crois les hommes du métier, les soldats ne manquent pas de zèle et d'obéissance; mais l'armée n'a point d'officiers instruits; on peut dire de la réforme militaire ce que nous avons dit de la civilisation; personne ne sait ici ce que c'est; il faut des lumières pour discipliner une armée comme pour réformer un peuple; et tant qu'il n'y aura ni lumières ni instruction chez les Turcs, la société restera barbare, et l'armée sans discipline. Toute la science des nouveaux tacticiens consiste à imiter les Francs, mais ne faut-il pas connaître ce qu'on imite? Comme la tactique européenne fait chaque jour de nouveaux progrès, n'est-il pas à craindre que les Osmanlis, même en nous imitant, ne restent toujours en arrière? D'un autre côté, les armées irrégulières sont toujours là; on les a conservées dans la crainte sans doute de quelque mécontentement qui aurait amené de nouveaux embarras; ainsi dans les armées comme partout ailleurs, la barbarie et la civilisation restent toujours en présence l'une de l'autre; les progrès de la discipline dépendaient beaucoup du choix des instructeurs; les Turcs ont

choisi leurs instructeurs comme ils choisissent leurs médecins ; car on est persuadé en Turquie qu'il suffit de venir du pays des Francs pour savoir la médecine et la tactique ; on a pris tous ceux qui se sont présentés, et les plus habiles ont été le plus mal accueillis, parce que ce sont ceux-là qu'on comprenait le moins.

Ce n'est pas assez d'ailleurs que la discipline ait fait quelques progrès ; il ne suffit pas de passer des revues et d'exercer des soldats devant une caserne ; il faudra que toutes ces milices soient soumises à une dernière épreuve, à celle du champ de bataille. Toute guerre étrangère étant impossible, la guerre civile peut seule offrir à Mahmoud l'occasion et les moyens d'achever sa réforme commencée. La révolte des Albanais est, dit-on, apaisée ; mais que de rebellions peuvent naître encore dans une époque de décadence qui encourage toutes les ambitions ! Si la nouvelle armée du sultan triomphe des ennemis ou des révoltés qu'elle aura devant elle, alors la réforme aura la sanction de la victoire, et le succès sera pour les Turcs comme une décision du ciel ; si les milices succombent, il faudra bien se résigner, et dire avec les mécontens fanatiques que Dieu veut la ruine de l'empire d'Osman.

LETTRE XLIV.

LES KIOSQUES DU BOSPHORE.

A M. M......

Thérapia, septembre 1830.

Je ne vous ai rien dit encore de ce qui forme surtout la physionomie morale du Bosphore, je ne vous ai point parlé des kiosques et de ceux qui les habitent.

Les kiosques qu'on remarque le plus sur la rive droite ou sur la rive gauche du canal, appartiennent au sultan, aux sultanes, aux ministres de la Porte, aux grands seigneurs ou à quelques favoris du sérail. La magnificence ottomane n'offre rien

ici d'extraordinaire ; ce sont des édifices en bois élégamment construits, avec des terrasses ornées de peintures, avec des plafonds dorés, des murs bariolés de paysages ; on y voit des bassins de marbre, des jets d'eau, des bains soutenus par de petites colonnes de porphyre, le tout accompagné de sentences du Coran tracées en lettres d'or ; le kiosque est ombragé par des sycomores, des platanes, des sapins ou des tilleuls ; ajoutez à cela des sentiers à petits cailloux semblables à des mosaïques, un parterre rempli d'œillets, de jasmins, de tubéreuses et d'anémones ; là brille surtout la tulipe, car aux yeux des Turcs la tulipe est la reine des fleurs. Des nattes d'Égypte, des tapis persans, des divans recouverts en satin ou en cramoisi composent d'ordinaire l'ameublement d'un kiosque. Telles sont en général ces maisons de plaisance tant vantées. Les plus beaux palais n'ont point de parcs ; seulement quelques-uns sont entourés de jardins. Ces jardins ne méritent point d'être remarqués ; il ne faut y chercher ni dessins, ni découpures élégantes, ni berceaux, ni allées, ni bancs de gazon ; les amateurs ne retrouveraient là rien de ce qu'on admire dans nos beaux jardins de France et d'Angleterre.

Quand l'ambassade turque revint de Pétersbourg, Mahmoud qui n'a jamais rien vu de plus beau que ses maisons de plaisance, demanda à Khalil-pacha qui est aujourd'hui capitan-pacha, si le palais

d'été du czar surpassait en magnificence le kiosque de *Stavros*, sur la rive asiatique; l'ambassadeur musulman ayant répondu que le palais de l'empereur moscovite était plus magnifique, le Sultan fit alors agrandir son kiosque de Stavros et lui donna une tournure européenne d'après les nouveaux plans qu'on lui avait montrés; les courtisans et les favoris du sérail, pour faire la cour au Sultan, se mirent à suivre son exemple, et le Bosphore vit s'élever sur ses rives des pavillons plus ou moins semblables à ceux qui bordent la Néva.

Le grand-seigneur passe la belle saison sur ces rivages; il va de kiosque en kiosque, menant avec lui quelques favoris, ses gardes et ses itch-oglans. La chronique scandaleuse n'a point épargné celui que les Musulmans appellent *l'ombre de Dieu*. Les kiosques du Sultan n'ont plus de mystères, et la curiosité maligne a pénétré tous les secrets. On se dit tout bas sur les rives du Bosphore que Mahmoud oublie avec des courtisanes grecques les cinq cents épouses du sérail, qu'il se plaît au milieu des danses les plus lascives, et que nos meilleurs vins d'Europe lui servent à faire des libations abondantes au génie de la civilisation. Il y aurait du danger à vouloir s'assurer ici de la vérité, et personne ne se vanterait d'avoir vu tout cela de ses propres yeux; mais ces bruits transpirent au milieu du peuple et donnent de l'humeur aux vrais croyans; pour moi, je n'en crois tout juste que ce qu'il faut

pour animer les paysages du Bosphore. Il y a huit ou dix ans que dans ces mêmes kiosques on ne s'occupait que de faire couper des têtes; j'aime encore mieux excuser les faiblesses de l'humanité que d'avoir à déplorer les sanglans arrêts du despotisme.

Le Sultan peut avoir des kiosques tant qu'il veut; la construction de ces sortes d'édifices n'est ni longue ni dispendieuse, et puis sa hautesse ne se fait point scrupule de s'approprier les maisons qui lui plaisent. Il lui arrive quelquefois de faire présent d'un pavillon à l'un de ses ministres ou de ses courtisans, et quand le possesseur passager (*brevis dominus*) a dépensé beaucoup d'argent pour embellir sa nouvelle demeure, il lui faut dire adieu au jardin qu'il avait arrangé selon ses goûts, au kiosque dont il faisait ses délices : *linquenda tellus, et domus*. C'est ce qui est arrivé, il y a peu de temps, au séraskier pacha.

En remontant ou en descendant le canal, vous avez vu le nouveau kiosque du séraskier-pacha, celui du secrétaire du Sultan (Moustapha-effendi), celui du ministre d'Égypte (Nedjib-effendi); le pavillon du ministre de Méhémet-Ali se distingue par une élégante simplicité; point d'éclat, point de luxe et d'ornemens frivoles. Nedjib-effendi passe pour un des hommes les plus recommandables de l'empire; on vante ses mœurs douces, ses bonnes manières; les jeunes seigneurs de Stamboul le

prennent pour modèle, et les Francs qui ont eu des rapports avec lui le proclament le plus tolérant des Osmanlis. On m'a dit que la plupart des nobles habitans du Bosphore mènent une joyeuse vie; chaque kiosque a son harem avec ses voluptés et ses mystères, et les riches effendi, entourés de houris grecques ou musulmanes, trouvent ici un paradis semblable à celui que leur a promis le prophète.

On m'a montré, au nord de Scutari, à *Eukuz-Limani*, le kiosque où le reis-effendi recevait les ambassadeurs chrétiens, dans la dernière guerre avec les Russes; tout le corps diplomatique s'y rassembla plusieurs jours de suite, car les aigles moscovites s'approchaient de Stamboul, et déjà le grand-seigneur avait fait demander aux ambassadeurs de France et d'Angleterre s'ils le suivraient en Asie. Cependant le reis-effendi ne perdait rien de son immobile gravité, et n'oubliait aucune des cérémonies en usage chez les Orientaux. Avant d'ouvrir chaque conférence où il s'agissait du salut de l'empire, le ministre ottoman aurait cru manquer à l'Europe, manquer à la dignité de son gouvernement, s'il n'avait donné la pipe, le café et les parfums aux excellences chrétiennes. Figurons-nous d'illustres plénipotentiaires qu'on appelle dans le plus grands péril, et qui passent d'abord une demi-heure à souffler dans un tuyau de jasmin ou de cerisier; du reste, la paix n'en fut pas moins con-

clue, ce qui prouverait au besoin qu'on peut sauver un empire et fumer en même temps son chibouk.

Ce ne sont pas seulement les princes de l'islamisme et les grands de Constantinople qui se choisissent des retraites sur ces bords; il n'est pas de marchand turc, grec, arménien ou juif qui, après être resté tout le jour accroupi dans sa boutique, ne vienne se distraire dans un kiosque de la rive droite ou de la rive gauche. Tous ces marchands ont ordinairement des kiosques fort modestes et qui n'appellent point les regards; il leur suffit d'avoir une vue sur le Bosphore, quelques platanes pour se garantir du soleil; ils ne viennent point ici pour se montrer mais pour cacher leur vie.

Une chose a pu vous attrister en parcourant le Bosphore, c'est la vue des palais et des maisons qui appartenaient aux hommes puissans ou aux riches sur qui sont tombées les foudres du sérail. N'avez-vous pas éprouvé un sentiment pénible à l'aspect du kiosque du fameux Halet-effendi qui gouverna l'empire et dont on cherche vainement le tombeau? Ce palais, qui pendant quelque temps fut habité par la veuve d'Halet-effendi, est maintenant la demeure de la fille du Sultan. On ne peut voir sans émotion le kiosque des quatre frères *Douz-oglou*, longtemps chargés de la direction de la monnaie; deux furent décapités à la porte du sérail, et les deux autres pendus à la porte de leur jardin; le pacha du

Bosphore occupe ce kiosque avec un régiment; la maison subit chaque jour des dégradations nouvelles, et je ne crois point qu'Ahmed-pacha songe à la réparer. On remarque à *Kourou-tchesmé* le kiosque du banquier juif Askiel qui fut étranglé en 1826, parce qu'il avait refusé de faire les avances pour la construction d'une caserne. Le kiosque est resté à la veuve d'Askiel, car, en confisquant les biens de ceux qu'elle frappe, la justice impériale fait toujours la part des veuves. Que de favoris, de gens en place, d'hommes riches, tristes victimes du despotisme, ont pu s'écrier comme ce Romain dans les guerres civiles : *O ma maison d'Albe!* Une chronique qui nous raconterait en quelles mains ont passé tour à tour les plus belles maisons du Bosphore, ne serait-elle pas l'histoire de la cour impériale, peut-être même de l'empire? Mais une pareille histoire gâterait singulièrement tous ces beaux paysages, elle entretiendrait les habitans de ces rives dans de continuelles alarmes et serait pour eux comme ces tristes inscriptions qu'on trouve quelquefois sur les tombes musulmanes : *Bou guioun bana iça yarin sana dùr* (aujourd'hui pour moi, demain pour toi). Pourtant malgré ces souvenirs et ces terreurs, l'osmanli ou le raya revient sans cesse vers ces bords et se plaît à y bâtir des demeures; je ne m'étonne plus d'avoir vu à Stromboli des villages construits au pied du volcan.

Le despotisme a des rigueurs pour tout ce qui

l'entoure; il ne se contente pas d'enlever aux uns leurs trésors, aux autres leur puissance; les pacifiques loisirs de la philosophie lui portent quelquefois ombrage, l'étude lui paraît suspecte et la science a l'air d'une trahison. Près du village *d'Orta-Keuï*, vivait un philosophe turc, d'une famille d'ulémas, nommé Chani-Zadé, qui a écrit plusieurs ouvrages sur la médecine et l'histoire naturelle; tranquille dans son kiosque, il ne songeait qu'à étendre ses connaissances; plusieurs langues d'Europe, entre autres la langue française, lui étaient familières, et nos meilleurs ouvrages d'Occident charmaient sa solitude. Chani-Zadé aimait à cultiver les fleurs, à étudier les plantes; son bonheur était de pouvoir placer un livre d'Europe dans sa bibliothèque, une plante de nos pays dans son jardin. Mais l'intrigue et le mensonge, qui n'épargnent personne, vinrent troubler les jours du philosophe musulman; les janissaires étaient tombés depuis peu sous les coups du sultan Mahmoud, et Chani-Zadé, accusé par des envieux d'avoir tenu des propos contre le gouvernement, fut exilé dans l'Asie-Mineure en 1827. L'héritier de son kiosque n'a pas la réputation d'un philosophe ni d'un savant; c'est le secrétaire et le favori de Mahmoud, Moustapha-effendi, qui ne passe point ses journées a lire nos ouvrages d'Europe ni à faire de la botanique; mais peut-être un jour la disgrâce le rendra sage, et, philosophe à son tour, il enviera le destin de ceux

qui n'ont jamais vu que de loin la magnificence des sultans.

Le souvenir des Arméniens exilés revient ici à la pensée du voyageur; un arrêt cruel vint les frapper dans leurs retraites du Bosphore; on les dépouilla de tout ce que leur industrie avait amassé, et le despotisme leur laissa à peine vingt-quatre heures pour sortir de leurs foyers. Ces malheureux ne purent rien emporter de leurs trésors, et plusieurs sont morts de misère sur les chemins et dans les solitudes de l'Asie-Mineure. Ceux qui n'ont point péri gémissent maintenant peut-être dans les pauvres cabanes des déserts, tandis que leurs beaux kiosques du Bosphore, envahis par des favoris du sérail, entendent des chants joyeux et le bruit des festins. Quelques-uns de ces kiosques n'ont pas été trouvés indignes de devenir des habitations impériales.

D'autres souvenirs que ceux de la proscription nous attristent aussi sur les bords du canal; le Bosphore a sa chronique du crime, et cette chronique nous révèle de terribles mystères. Si je pouvais interroger les familles, j'entendrais des récits dont la sombre horreur couvrirait de deuil ces rivages délicieux. Tous ceux qui la nuit portent leurs pas vers le détroit, ne viennent point pour y admirer la douce teinte des ombres et les étoiles tremblantes dans les eaux. La même gondole qui la veille aura transporté sur l'une ou l'autre rive de joyeux pro-

meneurs, s'avance sans bruit à la faveur des ténèbres avec un fardeau recouvert d'une toile grise ; c'est un fardeau qui se meut et qui respire; bientôt les flots le reçoivent, et le linceul s'enfonce dans l'abîme. La vague s'écoule comme si aucun crime n'avait été commis; elle continue à jouer avec les pâles rayons de la lune, et le gondolier regagne en silence le rivage qu'il a quitté. Que de femmes musulmanes ou chrétiennes ont ainsi disparu dans les eaux du canal ! Que de victimes ont été ainsi immolées par l'intrigue, la jalousie ou la vengeance ! Ces horribles secrets ne sont confiés qu'aux ténèbres de la nuit et aux profondeurs du Bosphore. Quand les coupables viennent respirer sur ces bords le parfum des fleurs et la fraîcheur de la brise, ne craignent-ils jamais que de pâles images ne sortent du sein des flots pour les accuser ou les maudire?

Mais pourquoi rappeler le deuil? Pourquoi me laisserai-je attrister par la vue du cyprès quand le myrte est là qui fleurit sous mes yeux? Les rivages du Bosphore m'ont rendu la santé, et avec elle le courage et la joie de l'esprit. Je veux écarter toutes les pensées mélancoliques, tous les souvenirs affligeans. D'ailleurs quel coin de terre ne recèle point de noirs secrets? il y a des larmes à verser et des victimes à plaindre partout où l'homme a passé.

Je fais chaque jour de nouvelles promenades à cheval ou dans un caïque; les vingt-huit villages

qui bordent le double amphithéâtre du canal ont passé successivement devant moi. Toutes ces bourgades avaient dans l'antiquité un nom qu'elles ont perdu depuis long-temps ; les noms classiques ont été remplacés par des dénominations musulmanes que je craindrais d'écrire incorrectement. Ne me reprocherez-vous point de traiter ici les Turcs comme Anne Comnène traite les Francs, lorsqu'elle dédaigne de prononcer ces noms occidentaux qu'elle appelle barbares? Plusieurs villages du Bosphore portent le nom d'un arbre, d'un fruit ou d'une fleur ; c'est une remarque qu'il faut faire à la louange du génie turc qui met de la poésie dans presque tous les noms propres ou les noms de lieu. Les villages de la côte asiatique ne sont guère habités que par des Musulmans, car cette terre, comme chacun sait, est plus particulièrement le partage des enfans de l'Islamisme. La population de la côte européenne est surtout composée de Grecs ou d'Arméniens. J'ai eu plus d'une fois l'occasion de remarquer que les Musulmans de la rive d'Europe sont moins hospitaliers et moins polis envers les Francs que les Musulmans de la rive asiatique. Les Turcs d'Europe sont rudes et ombrageux ; c'est peut-être parce que nous leur avons donné nos vices, peut-être aussi parce que ne se regardant que comme des étrangers sur cette terre, ils se croient obligés de vivre dans une continuelle défiance. Les Osmanlis d'Asie se regardent là

comme chez eux; ils croient que personne ne viendra les troubler dans leurs demeures ni dans leurs sépulcres; ils restent bons et hospitaliers comme la nature les a faits.

Cette lettre sera la dernière que je vous adresserai de Thérapia; je ne vous donne point mes lettres sur le Bosphore comme une description complète des deux rives. Si j'écrivais à quelque érudit ou à quelque savant de notre âge, je me serais arrêté à toutes les baies, à tous les promontoires, à tous les lieux qui sont cités dans la géographie ancienne; je vous aurais nommé les trente rivières qui se jettent dans le détroit, les cinquante vallées qui aboutissent à cette mer; ce que vous me demandez, ce sont des tableaux et des observations de mœurs, c'est le récit de ce que je vois, l'expression de ce que je sens. Vous n'aviez pas besoin de quitter Paris pour connaître la partie scientifique du Bosphore, car elle se trouve dans beaucoup de livres; aussi me suis-je borné à des images, à des points de vue, sans craindre de passer à vos yeux pour superficiel; ce sont des distractions de malade que je vous abandonne, ce sont des causeries, des impressions ou des souvenirs qui ne doivent point sortir de Péra, si toutefois ces feuilles légères arrivent jusques sur votre colline, et si dans leur trajet de Thérapia à Tophana, le vent du Bosphore ne les emporte point.

P.....

LETTRE XLV.

LES PRISONS DE CONSTANTINOPLE.

Péra, septembre 1830.

Quand j'ai quitté Paris, on s'occupait beaucoup des prisons; c'était à qui proposerait un plan, une amélioration; il y avait pour cela des comités, des assemblées, des journaux, des tribunes; la charité était devenue académique, et les Quarante avaient des couronnes pour ceux qui écrivaient le mieux sur les prisons et les hôpitaux. Cette philanthropie, qui se répandait ainsi partout, caractérisait assez bien, ce me semble, une époque où tout le monde se ressouvenait d'avoir été en prison, où bien des gens pouvaient craindre d'y retourner. Préoccupé de tout ce que j'avais entendu à mon dé-

part, j'ai voulu voir les prisons de Stamboul, j'ai voulu savoir si le despotisme, dans ses réformes, avait aussi songé à ses prisonniers ; j'aurais bien désiré avoir avec moi quelques-uns de nos docteurs de charité, et m'aider dans mes visites de la philantropie savante de quelque comité avec son président ; mais je suis obligé de marcher seul dans une carrière nouvelle pour moi, et je crains bien que, dans tout ce que j'aurai découvert, il n'y ait pas même de quoi obtenir une mention honorable dans le concours des prix Monthion. Au reste, mon cher ami, c'est pour vous seul que j'écris, et j'espère que votre charité me pardonnera ce que mes renseignemens auront d'incomplet.

Nous avons commencé par les bagnes; ce n'est pas sans peine que nous avons pu y pénétrer. Le capitan-pacha répondait toujours que, dans l'état où se trouvait l'arsenal, il avait quelque honte de le laisser voir aux étrangers. Après quelques jours d'attente, nous y sommes entrés sans permission et à l'insu du capitan-pacha. Nous voilà donc aux bagnes de Stamboul; les anciens voyageurs nous font de ce lieu une peinture effrayante; lorsqu'on l'a visité, on est porté à croire que les voyageurs ont mis de l'exagération dans leurs récits, ou que le gouvernement turc s'est relâché de ses rigueurs; nous sommes d'abord entrés dans une cour entourée de hangars assez mal bâtis; plusieurs prisonniers étaient étendus çà et là, enchaînés deux à

deux; quelques-uns circulaient librement; nous n'avons pas vu là des figures plus tristes qu'aux bagnes de Toulon; le bâtiment de la prison n'a rien de remarquable; on y entre par une espèce de corridor obscur; le rez-de-chaussée est occupé par les rayas, le premier étage par les Turcs. Chacune des nations tributaires envoie au bagne ceux qu'elle a condamnés d'après ses propres lois et par l'organe de ses chefs. Les prisonniers couchent sur des nattes grossières; ils n'ont point d'autre meuble qu'un vase rempli d'eau; on leur donne pour leur nourriture et pour leur entretien trois petits pains de demi-livre et dix paras par jour; la charité publique fait le reste; les plus malheureux reçoivent des secours de leurs co-religionnaires; les gardiens veillent sans cesse; les captifs sont surveillés dans leurs travaux; on les surveille lorsqu'ils sont malades, on les surveille encore lorsqu'ils meurent, car on craint qu'ils ne s'échappent sous le triste déguisement du cercueil; dans une des salles réservées aux Turcs, nous avons vu un vieil Osmanli, à la barbe blanche, à la robe flottante, le front paré d'un turban; il était assis à terre, et plusieurs de ses compagnons d'infortune formaient un cercle autour de lui. C'étaient des janissaires condamnés à passer leur vie dans le bagne; comme ils ne travaillaient point, leur condition ne leur paraissait pas trop dure; nous avions vu, en entrant

dans la cour, des prisonniers albanais qui venaient, comme les janissaires, expier leur révolte parmi les forçats du bagne; ils avaient été pris dans les derniers combats livrés aux rebelles par le grand-visir, et la nouvelle de ces combats était à peine parvenue à Constantinople; d'où il faut conclure que dans ce pays la justice va aussi vite que la renommée. Du reste, les nouveaux forçats venus de l'Albanie avaient un air fort calme, et paraissaient moins étonnés que nous de leur prompte arrivée à Stamboul.

Près du corridor ténébreux qui sert d'entrée à la prison, est une espèce de taverne dans laquelle on vend des comestibles; nous y avons vu servir du moka, et les murs y sont noircis par la fumée du chibouc, ce qui prouve qu'il n'y a point de séjour en Turquie où le café et le tabac n'aient porté leurs consolations. On nous a montré, au fond du corridor, une chapelle à l'usage des prisonniers chrétiens; quelques rayons de soleil échappés de la voûte descendent dans l'obscure enceinte, semblables à ces lueurs d'espérance qui brillent quelquefois dans l'âme des malheureux. Cette chapelle avait autrefois une cloche, privilége fort rare dans les états musulmans; la cloche a été supprimée au siècle dernier, sous le prétexte qu'elle éveillait les anges qui dormaient sur le dôme d'une mosquée voisine. Les chrétiens ont eu autrefois jusqu'à trois chapelles dans le bagne, et les catholiques de Péra

conservent encore le souvenir des missionnaires qui portaient des consolations aux prisonniers. J'ai voulu savoir si les Turcs avaient dans le bagne une mosquée, on m'a répondu que non; l'islamisme ne va guère au-devant de ceux qui souffrent, et n'a point pour les captifs les tendres sollicitudes de la religion chrétienne.

J'étais accompagné d'un Français qui habite Péra, et qui a souvent visité le bagne et l'arsenal; comment se fait-il, lui ai-je dit, que nous ne voyons personne au travail? — Tous les travaux sont suspendus; lorsque le capitan-pacha se repose, les forçats se reposent aussi; quand on construisait des vaisseaux, ce lieu était un enfer; la décadence et l'abandon de la marine en ont fait un paradis pour ceux qui l'habitent, surtout pour les Turcs. — J'ai demandé à mon guide s'il ne croyait pas que beaucoup d'innocens fussent confondus avec les coupables. Je crois comme vous, m'a-t-il répondu, que l'innocence a souvent habité ce séjour du crime; mais si les prisonniers que renferme le bagne ont été condamnés avec précipitation et légèreté, ils ne portent pas du moins une marque infamante, cette marque qui ne s'efface jamais, et qui place éternellement hors de la société ceux que la justice n'a frappés que pour un temps. Dans ce pays, l'opinion ou la conscience du public ne s'associe pas à la justice humaine; mais si elle ne préside pas à la décision des juges, elle n'ajoute pas

au supplice des condamnés. Un raya ou un Musulman, après avoir reçu la bastonnade ou passé quelque temps au bagne, revient tranquillement chez lui, et rentre dans sa maison comme s'il revenait de la promenade ou du bazar; aucun souvenir fâcheux ne le poursuit, ses parens et ses amis viennent le visiter; il reprend ses occupations habituelles, et tout se passe autour de lui comme s'il ne lui était rien arrivé; on se vante même quelquefois d'appartenir à un homme qui a été étranglé ou décapité. Les seuls criminels que poursuive le mépris public sont les meurtriers et les voleurs de grand chemin, auxquels la loi religieuse refuse la sépulture et les honneurs funèbres.

En sortant de la prison du bagne, nous avons visité l'arsenal, et nous y avons trouvé les choses comme l'avait dit le capitan-pacha. J'ai été présenté à l'officier principal de l'arsenal, que notre interprète a salué du titre de grand-amiral; à ce mot de grand-amiral, il a regardé autour de lui, et nous avons remarqué sur son visage un sourire où se peignaient la surprise et la modestie. Nous avons pu compter treize vaisseaux de ligne, rangés près du rivage, mais ils semblent abandonnés; on ne voit ni mousse aux cordages, ni sentinelle sur le pont, ni âme qui vive dans l'intérieur. Où sont les matelots, où sont les officiers et les commandans? Comment fera-t-on mouvoir cette marine, à moins que les vaisseaux du grand-seigneur ne ressem-

blent à ceux que le roi des Phéaciens voulait donner à Ulysse, et que les dieux, nous dit l'*Odyssée*, avaient doués d'une intelligence miraculeuse qui leur tenait lieu de pilote.

Il existe dans l'arsenal une école pour la marine, on y enseigne les mathématiques d'après Bezout et Reynaud; les élèves copient des cahiers sous la dictée des professeurs; ils écrivent ou tracent des lignes et des figures de géométrie sur des tableaux d'ardoise; ils sont divisés en plusieurs classes; leur nombre s'élève à plus de deux cents. D'après les informations que j'ai prises, cette école pourrait fournir à l'état des hommes éclairés et utiles si le gouvernement ne lui enlevait ses élèves dès qu'ils savent quelque chose, et souvent même lorsqu'ils ne savent rien encore. L'école de l'arsenal a une chaire de français; j'ai causé avec le professeur qui enseigne cette langue, il m'a paru un homme instruit; je ne crois pas toutefois que les jeunes Turcs qui suivent son cours, aient beaucoup profité de ses leçons, car j'ai adressé quelques mots à plusieurs d'entre eux, et personne ne m'a répondu.

La position de l'arsenal m'a paru admirable; on peut dire en général que dans le pays des Turcs il n'y a de beau que ce que les hommes n'ont pas fait. J'ai remarqué que les chantiers du grand-seigneur se trouvaient près du lieu où la flotte de Mahomet II fut lancée dans les eaux du hâvre, après avoir été trans-

portée par terre à travers les vallées et les collines situées derrière Galata. L'officier qui nous accompagnait et que nous avions salué du titre de grand-amiral, nous a montré un tombeau où reposent, nous a-t-il dit, les restes d'un guerrier musulman, qui mourut au siége de Constantinople. Je lui ai fait quelques questions sur la flotte de Mahomet et sur l'entrée des Osmanlis dans Stamboul ; il s'est contenté de me montrer une seconde fois le tombeau du héros musulman, comme s'il eût voulu me dire que toute cette histoire était ensevelie sous la pierre, et que ce que je voulais savoir était le secret du cercueil.

En sortant de l'arsenal, nous avons été visiter la prison du séraskier. Le kiaïa, à qui nous nous sommes adressés, nous a donné un soldat pour nous accompagner dans notre visite. On n'a point fait de façon pour nous faire entrer; il n'y a là ni verroux, ni guichet, ni corps-de-garde. Le geolier a une figure comme un autre homme, et rien ne le distingue dans son costume; nous ne l'avons même reconnu que lorsqu'il a pris une clé, et qu'une porte s'est ouverte devant nous; nous l'avons suivi, et lorque je demandais encore où était la prison, on m'a répondu : Vous y êtes. Ce sont deux salles très-élevées qui se communiquent ; une natte est étendue à terre, une cruche d'eau au milieu ; un rayon de lumière pénétrait par une ouverture pratiquée dans la voûte. J'ai demandé au geolier quel

était le nombre des prisonniers; il y en avait onze dans la salle des Turcs, et six dans celle des rayas. — Comment les traite-t-on? — Comme vous le voyez. — De quoi vivent-ils? — D'un peu de pain que je leur distribue, de ce qu'ils reçoivent de la charité ou de ce qu'ils ont apporté ici. — Sont-ils enchaînés? — Quelques-uns. — S'en échappe-t-il? — Rarement. — Se plaignent-ils de leur sort? — Ils peuvent se plaindre de la fortune, mais non de la manière dont on les traite ici. — J'avoue que tout ce que j'apprenais me donnait une grande surprise. Comment se fait-il, me disais-je en moi-même, qu'on puisse n'être pas trop malheureux dans les cachots de la Turquie! Et cependant je ne vois là ni conseil des prisons, ni comité de bienfaisance, ni dames de la miséricorde.

Lorsque nous sommes entrés dans la salle des Turcs, la plupart des prisonniers sont restés couchés sur leurs nattes; deux ou trois se sont approchés de nous, comme pour nous demander l'aumône; je n'étais pas encore revenu de ma première émotion, et je n'ai pas eu l'esprit de leur faire la moindre question sur leur captivité. La chambre des Grecs m'a paru plus vaste que celle des Turcs; tous les prisonniers étaient groupés autour d'un jeune homme qui avait la fièvre; le rayon de lumière qui partait du dôme ou de la voûte, pour éclairer la salle, tombait sur le front du jeune prisonnier, et nous montrait la pâleur de son visage;

si j'avais été peintre, je n'aurais pas manqué cette occasion de faire un beau tableau.

Gardez-vous long-temps vos prisonniers? ai-je dit au geôlier. — On ne fait guère que passer dans cette prison comme dans un caravansérai. — J'avais lu dans les livres qu'en Turquie le juge est obligé de donner une attention particulière aux détenus, et d'examiner les motifs de leur détention. Les livres ajoutent que lorsque les preuves ne sont pas complètes, ou que les poursuites contre un accusé restent en suspens, le magistrat turc doit faire publier, par un hérault, son état d'emprisonnement; s'il se présente des plaignans, l'instruction recommence, mais si au bout de quelques jours personne ne s'est présenté, le prisonnier est renvoyé sous caution. Le geolier que j'ai interrogé là-dessus m'a répondu qu'il n'avait jamais entendu parler de tout cela. — J'ai cependant lu dans Mouradja-d'Ohson, lui ai-je dit, que la règle générale en Turquie, veut que personne ne puisse rester plus de trois jours en prison sans être jugé. — A ces paroles, transmises par mon interprète, le geolier m'a regardé avec une sorte de dédain; j'ai pensé alors que toutes les législations du monde ont un beau idéal qu'il faut bien se garder de prendre à la lettre, et que les lois de chaque pays ont leur côté trompeur; je dirai presque leur hypocrisie, comme notre pauvre humanité. Les belles maximes que j'avais rappelées au geolier ont pu être quelquefois

proclamées par la magistrature et même par la législation turque; mais chez un peuple où personne ne peut se plaindre d'un jugement, où la justice reste sans contrôle et sans autorité qui la surveille, où chaque pouvoir, chaque homme puissant a sa juridiction, comment voudrait-on que l'arbitraire n'eût pas pris la place de la loi, et qu'il ne fût pas arrivé en Turquie ce qui arrive dans nos pays civilisés ?

Si la détention d'un prisonnier ne se prolonge point au-delà de quelques jours, ce n'est pas en vertu d'une règle ou d'une loi qu'on puisse invoquer, mais uniquement parce que la justice chez les Turcs n'a pas l'habitude de se faire attendre, et qu'elle ressemble à la colère toujours prête à frapper. En sortant de la prison, nous avons été abordés dans la rue par une femme grecque dont le fils a été arrêté; cette pauvre femme était tout en larmes, et sollicitait notre protection; il y avait plus d'une semaine que son fils était retenu dans la prison ou dans le caravanséraï du séraskier.

J'ai visité une autre prison qu'on appelle *la prison de la Porte;* elle est située entre le port et le palais du grand-visir. Nous sommes d'abord entrés dans une cour étroite, gardée par quelques soldats; sur une porte donnant dans la cour, étaient suspendues des chaînes comme celles qu'on met aux pieds et aux mains des prisonniers; le geolier nous a conduits dans l'intérieur de la prison; on y arrive

par un escalier pratiqué dans une épaisse muraille. Le gardien a commencé par nous montrer les salles destinées aux prisonniers pour dettes; les Grecs, les Arméniens, les Juifs et les Turcs ont des chambres séparées, car ces quatre nations ne peuvent nulle part vivre ensemble, et le malheur même ne saurait les réunir. On nous a fait voir la chambre des Bohémiens, c'est une véritable caverne qui paraît creusée dans le roc. Nous avons été conduits ensuite dans une salle plus sombre que les autres, où les prisonniers sont mis à la torture; à la voûte sont fixés plusieurs anneaux de fer, auxquels on suspend les malheureux, lorsqu'on veut leur faire avouer leurs crimes, et connaître le lieu où sont leurs trésors. Je n'essaierai point de vous décrire cet appareil de la torture, qui vous ferait frémir et que le geolier nous montrait comme la chose la plus ordinaire. En montant par un escalier plus obscur que le premier, nous sommes arrivés dans une salle assez vaste, qui n'a que les quatre murailles; vous voyez, nous a dit le geolier, la chambre des pachas; les pachas ne l'habitent que fort rarement, soit qu'on les envoie ailleurs ou que la justice de la Porte se soit ralentie à leur égard. Près de là est une autre salle destinée aux hospodars de Valachie et de Moldavie; la porte est doublée en fer; le geolier nous a dit que cette porte restait toujours fermée, depuis le temps où elle avait été maudite par un sultan dont on avait

trompé la justice. J'ai questionné là-dessus le geolier : je lui ai demandé quel était le sultan dont la justice avait été ainsi trompée, qu'elle avait été la dernière victime enfermée dans ce cachot; il m'a répondu qu'il n'en savait rien, et qu'on ne le saurait qu'au jugement dernier. Je regrette que les vertus du pouvoir absolu soient aussi des mystères, car j'aurais eu quelque plaisir à vous les faire connaître en cette occasion : le despotisme qui se repent de ses rigueurs est un si bon exemple, même pour nos pays de liberté! Une prison murée et maudite, parce que l'innocence y a gémi une fois, est un phénomène que je n'ai vu que dans la ville des sultans, et j'aurais voulu que le bruit pût en retentir chez les peuples libres.

Cette prison de la Porte paraît avoir été bâtie du temps des Grecs; elle ne ressemble pas du tout à celle du séraskier, ni à celle du bagne. J'avais été surpris de ne trouver personne dans les cachots et les chambres que nous venions de visiter; j'ai demandé au geolier où étaient ses prisonniers; il nous a répondu que pour le moment il n'avait pour prisonniers que quelques femmes de mauvaise vie, enfermées dans un autre corps de bâtiment. Que vous dirai-je de ces cachots déserts, de ces chaînes suspendues, de ce geolier réduit à surveiller des murailles! Je me rappelle avoir lu dans Claudien que, pendant les noces de Proserpine et de Pluton, aucune ombre ne traversa le Styx, et

que personne ne descendit aux sombres rives. Le Tartare où personne n'arriva pendant un jour, où le nocher infernal s'étonnait de ne plus voir les pâles humains, ne pourrait-il pas vous donner une idée de cette prison solitaire, où les chaînes restent suspendues à un mur, et dans laquelle le geolier attend vainement des captifs ! Cependant le gardien qui a vu notre surprise, et qui éprouvait quelque confusion de se voir resté seul, car chaque homme à l'amour-propre de son métier, nous a expliqué la solitude de sa prison, en nous disant qu'il y avait partout des prisons dans Stamboul, et que chaque ministre, chaque pacha, chaque juge avait la sienne comme il avait sa juridiction et sa garde; il ne s'agit pas pour cela d'élever d'épaisses murailles, de construire à grands frais des cachots : il suffit pour chacun de trouver dans sa maison ou dans celle de ses voisins, une chambre, un hangard, une cour, une enceinte fermée ; on ne fait pas plus de façon pour loger des prisonniers, qu'on n'en ferait dans un camp ou dans une armée.

Puisque j'en étais aux prisons, j'ai voulu voir celle du vaivode de Galata, qui est la prison de mon quartier. Un Arménien, qui lui-même avait passé quelques jours dans cette prison, a été mon guide; cinq ou six piastres nous ont ouvert les portes; quoique la prison du vaivode n'ait point l'aspect lugubre que je m'étais figuré, on y reconnaît néanmoins au premier abord le séjour de la douleur

et de la misère. Ce sont de grandes salles carrées, où se trouvent d'un côté les prisonniers pour dettes, de l'autre tous les crimes, tous les délits entassés pêle-mêle; comme les salles n'ont point de fenêtres, l'air n'y circule pas, et le soleil ne peut y pénétrer; une pâle lueur du jour, descendue de la voûte, nous montrait autour de nous des groupes d'hommes accroupis par terre, qui respiraient à peine, et que la chaleur semblait étouffer. A l'aide de mon Arménien, j'ai échangé quelques paroles avec le geolier. Je lui ai dit que je n'avais trouvé personne dans la prison de la Porte, et que la sienne était peuplée comme un bazar; cette remarque a paru le flatter. Le nombre de ses prisonniers doit s'accroître encore, car les prisons dépendantes des corps-de-garde de Péra et de Galata viennent d'être supprimées, et tous les gens arrêtés par les patrouilles seront désormais conduits à la prison du vaivode. J'ai demandé au geolier s'il avait dans sa prison des hommes accusés de meurtre, il m'a répondu que non. — Des voleurs? — Un très-petit nombre. — La plupart des détenus ont vendu des comestibles au-dessus du prix fixé, ont fréquenté des lieux suspects; quelques-uns sont arrêtés pour des querelles; on nous a montré un prisonnier dont le crime était d'avoir appelé un émir, *fils du ciel, enfant de la pluie*. — L'ivrognerie et l'adultère vous amènent-ils des prisonniers? — C'est un très-grand hasard qu'on arrête quelqu'un pour cela. L'adul-

tère et l'ivrognerie sont aujourd'hui comme les poissons de la mer à qui il suffit, pour n'être pas pris, d'éviter les lieux où les filets sont tendus.

La police du vaivode est très-active, et ne permet pas que sa prison reste jamais solitaire comme celle de la Porte. Il passe pour tirer de grands profits des fonctions qu'il exerce, et tous ceux qu'il peut faire arrêter sont ses tributaires. On m'assure qu'il tire parti de tous les scandales qui surviennent dans sa juridiction, et que souvent même il les provoque; depuis quelques jours on parle à Péra d'un archimandrite grec qu'il a fait arrêter dans une maison suspecte, et dont il exige dix mille piastres; le quartier de Galata n'a pas de vices et de mauvaises passions qui ne rendent quelque chose au vaivode; la corruption des mœurs, les scènes scandaleuses, tous les genres de désordre sont pour lui un véritable trésor. Vous pensez bien que le geolier de la prison ne reste pas en arrière, et qu'il regarde aussi comme ses contribuables tous les malheureux que la police lui amène. Il leur fait payer des bakhchich ou gratifications pour toutes les commodités qu'il leur donne et pour toutes les souffrances qu'il leur épargne, bakhchich pour un rayon de soleil qui pénètre par un guichet, bakhchich pour l'eau de la fontaine apportée par le saka, bakhchich pour le chibouk dont la fumée dissipe les chagrins, bakhchich pour un peu de place sur une natte ou sur un tapis qui n'est pas encore en

lambeaux, etc., etc.; avec tous ces bakhchich, il n'y a pas moyen qu'un pauvre captif, qui est resté là une semaine, puisse en sortir avec un para dans sa poche. Du reste, je n'ai vu dans la prison du vaivode ni chaînes, ni cachots, ni instrumens de torture; les prisonniers n'y subissent aucun mauvais traitement; cette prison n'est regardée d'ailleurs que comme un simple dépôt.

J'ai borné là mes visites dans les prisons de Stamboul; je terminerai mon récit par une seule réflexion : les prisons de ce pays m'inspirent un peu moins de terreur, depuis que je les ai vues; si chez les Turcs on se joue de la vie des hommes, j'ai cru m'apercevoir qu'on se jouait un peu moins de leur liberté; j'ai cherché dans les prisons le despotisme ottoman tel que nous nous le figurons en Europe, et je dois vous dire que je ne l'y ai pas trouvé.

LETTRE XLVI.

LES EAUX DOUCES D'EUROPE, AQUEDUCS ET BENDS DE BELGRADE, VILLAGE DE BELGRADE ET MILADY MONTAGUE.

A M. M......

Septembre 1830.

Dans l'état où se trouve aujourd'hui l'empire des sultans, c'est plus qu'une bonne fortune pour un voyageur de pouvoir étudier au sein de la capitale musulmane la marche et la physionomie des événemens : le monde n'a pas de plus imposant spectacle que celui d'une grande nation qui se renouvelle ou qui finit. Des destinées inconnues vont s'accomplir pour l'empire ottoman. Le vieux tronc reverdira-t-il ou le verrons-nous tomber en poudre? Ce jour douteux, cette demi-obscurité qui entoure le Croissant, est-ce le premier rayon

du matin ou le crépuscule de la nuit? Vous qui avez long-temps médité sur les causes qui tuent ou vivifient les états, c'est à vous d'interroger l'avenir; vous pouvez nous annoncer les révolutions futures comme les nautonniers annoncent les orages; vous pouvez nous dire d'avance l'heure des grandes choses comme on prédit sur les rivages de l'Océan le retour de la marée. Pour moi, trop inhabile et trop jeune encore pour savoir d'où viennent en politique les vents et les orages, je ne cherche point à lire comme vous dans l'avenir, et j'aime bien mieux écouter vos paroles. Le temps que je ne passe point à vous entendre, je l'emploie dans des promenades autour de la cité; c'est ainsi que j'ai visité plusieurs fois les Eaux douces d'Europe, Belgrade et Pyrgos, les rivages de Scutari.

Le lieu qu'on nomme les Eaux douces d'Europe, se compose de deux vallons comme les Eaux douces d'Asie. Dans le vallon septentrional coule le Cydaris appelé par les Turcs *Ali-Bey-Keuï-Souïou*, du nom du village d'Ali-Bey, qui s'élève sur ses bords; le vallon méridional, plus vaste et plus agréable que le premier, est arrosé par le Barbyzès qu'on appelle *Kiaat-Khana-Souïou*, à cause de l'ancienne papeterie construite près de son embouchure. Les deux rivières se confondent sous l'ancien promontoire de Sémystra, et vont se perdre ensemble dans le port de Constantinople. Après les beaux rivages du Bosphore, les vallons

des Eaux douces d'Europe sont ce qu'il y a de plus charmant autour de Constantinople; ils ont été suffisamment décrits par plusieurs voyageurs; le palais bâti par Hamed III se dégrade de jour en jour et m'a paru livré à l'abandon; ce palais qui fut, dit-on, construit sur le plan du château de Marly, ne sera bientôt qu'une ruine comme son modèle. D'ici à peu de temps, on ne trouvera plus de traces de la papeterie construite près de l'embouchure du Barbyzès; si je demandais aux Musulmans qui l'ont dirigée, pourquoi cet établissement est ainsi tombé, ils me répondraient comme votre marchand du bazar : *Que voulez-vous? nous autres Turcs, nous n'en savons pas davantage.* Quand les chevaux du sérail sont répandus dans les prairies d'Ali-Bey-Keuï, personne n'a le droit de s'en approcher, et les gardiens bulgares qui ont leurs tentes dans ce vallon, font une police qui dégénère quelquefois en barbarie. J'ai ouï dire que le sultan Mahmoud est resté plusieurs années sans aller aux Eaux douces d'Europe, parce que là était morte une jeune odalisque qu'il aimait avec passion. Cette perte lui avait causé une douleur si vive que, pendant quelque temps, sa raison en fut troublée. Je ne sais ce que les Turcs ont pu penser du désespoir de leur sultan; pour moi je trouve dans cet amour et dans ce deuil quelque chose qui m'intéresse et qui m'attendrit; quoi de plus touchant en effet que le contraste de la puissance de-

vant qui tout tremble, et de la faiblesse qui pleure une femme?

La partie de la vallée de Kiat-Khana ou de Kiaghid-Khané, la plus voisine du port, m'a paru comme réservée aux Osmanlis, car je n'y ai jamais vu que des groupes de femmes turques, des *tacticos* et des effendis campés sous des tentes vertes. Au pied des aunes et des grands arbres qui ombragent les rives du Barbyzès, j'ai pu quelquefois observer des scènes de famille; des femmes musulmanes attachaient aux branches d'un arbre leurs schals en guise de hamac, et dans ce berceau flottant elles balançaient leurs enfans encore à la mamelle; de petits garçons de cinq ou six ans jouaient autour de leurs mères et revenaient souvent les embrasser; leurs caresses enfantines me rappelaient ces paroles du prophète arabe : *le baiser donné par l'enfant à sa mère, égale en douceur celui qu'on donnerait au seuil de la porte du ciel.* Le long du Barbyzès, on trouve des échoppes et des cabanes où les amateurs peuvent avec deux ou trois paras fumer la pipe et prendre le café; on voit de distance en distance des Musulmans accroupis sur des nattes étendues au bord de la rivière; calmes et silencieux, ils savourent la fumée du chibouk, et la plus profonde insouciance est empreinte sur leur figure; les Turcs semblent s'être fait une loi de ce conseil d'Horace : *quid sit futurum cras fuge quærere* (ne cherche point à connaître ce qui arrivera demain).

Il règne plus de mouvement et de gaîté dans la partie orientale de la vallée ; c'est là surtout que les baladins, les chanteurs et les marchands de sucreries ont coutume de s'établir ; la dernière fois que j'y suis allé, les Grecs fêtaient je ne sais quel saint de leur calendrier, et un grand nombre de femmes de cette nation avaient choisi pour lieu de leur rendez-vous le vallon de Kiat-Khana ; on voyait partout des arabats avec des tendelets de toile blanche ; les buffles qui traînaient ces chars grossiers avaient la tête ornée de guirlandes et de fleurs ; de tous côtés, c'étaient des danses au son de la lyre ou du cistre, c'étaient des banquets égayés par les chansons grecques. Des paysans bulgares exécutaient leurs danses assez semblables à celles de nos montagnards de la Savoie, ou répétaient sur la cornemuse des airs de leur pays ; ils allaient ainsi de groupe en groupe, demandant un bakchich pour prix de leurs danses ou de leurs refrains.

Il est aux environs de la capitale d'autres lieux qui méritent d'être visités, c'est le pays de Belgrade et de Pyrgos couvert d'aqueducs, de bends et de forêts. M. le comte Andréossy a traité à fond tout ce qui regarde la conduite et la distribution des eaux à Constantinople ; vous trouverez dans son livre une description complète des aqueducs et des réservoirs de Baktché-Keui, de Pyrgos et de Belgrade, de l'aqueduc de Justinien et de tous les

ouvrages hydrauliques à l'aide desquels on abreuve la capitale des Osmanlis.

Les voyageurs ont parlé d'un corps de fontainiers chargé de veiller à la conservation des aqueducs et des pyramides qui concourent à la conduite des eaux : cela n'empêche pas que tous ces ouvrages hydrauliques dépérissent chaque jour; on laisse perdre beaucoup d'eau dans le trajet de Belgrade à Stamboul ; les Turcs font pour les aqueducs ce qu'ils font pour les forteresses; ils se contentent de les blanchir, et pour le reste ils s'en rapportent à la providence. Je voudrais que le sultan Mahmoud portât ses idées de réforme sur un point d'où peut dépendre le salut de la capitale ; il serait à désirer, comme vous l'avez remarqué dans une de vos lettres, que l'ennemi ne pût faire mourir de soif les habitans de Constantinople en brisant un aqueduc. Les empereurs de Bysance, plus prudens que les empereurs de Stamboul, entretenaient au sein de la capitale de vastes citernes qui recevaient l'eau du ciel et d'autres eaux apportées par des conduits souterrains ; ces citernes étaient comme des bassins de réserve pour les temps de siège.

La capitale musulmane n'a de l'eau que pour vivre au jour le jour ; en cela, comme en toute chose, la caravane ottomane semble n'aimer que ce qui est passager comme elle ; demain si les sources tarissent, si les eaux sont détournées de leurs cours, la caravane emportera ses tentes et s'en ira chercher

d'autres torrens et d'autres sources. Il faut dire cependant que le gouvernement de Stamboul, ayant eu des velléités de prévoyance dans la dernière guerre avec les Russes, a songé à protéger les eaux de Belgrade en cas d'une attaque de l'armée ennemie; on trouve sur les hauteurs qui dominent les bends des restes de quelques retranchemens élevés par le capitan-pacha; mais cette faible défense n'aurait point arrêté les Moscovites.

Le bend le plus remarquable est celui qui a été construit par le sultan Mahmoud. Je ne vous parlerai ici que de l'inscription turque gravée en lettres d'or sur un marbre qui décore la chaussée du bassin. Cette inscription, que couronne le toura ou le chiffre impérial, est fort longue et tout entière à la louange de Mahmoud, *la gloire des sultans, mer immense de générosité, souverain de l'Océan des bienfaits*. Mahmoud est placé beaucoup au-dessus d'Alexandre pour avoir fait construire un réservoir. « O Dieu! s'écrie le poète, nous te demandons tous les jours la pluie, mais le bend élevé par le sultan suffirait à nos besoins, lors même qu'il ne pleuvrait pas pendant mille ans. » Malgré cette assurance donnée par le poète, on n'en est pas moins à Constantinople dans les plus vives alarmes lorsqu'on éprouve une grande sécheresse, et que les eaux des aqueducs commencent à diminuer. Aucune merveille, selon le poète, ne peut se comparer à l'œuvre de la magnificence

impériale ; la pyramide qu'on aperçoit dans la vallée n'est pas seulement pour lui un pilier hydraulique, c'est *la vallée qui porte à sa bouche le doigt de l'étonnement;* il est bon de noter ici que les Orientaux représentent la surprise comme les anciens représentaient le silence, c'est-à-dire avec le doigt sur la bouche. « Désormais, ajoute le poète, plus de » trouble, plus de sédition, à moins d'une révolte » de ces eaux contre leur digue ; sous le règne for- » tuné de Mahmoud, on n'appelera pas même » rebelles les eaux du torrent, puisque l'auguste » monarque a soumis leur cours à un bend im- » périal. On n'entend plus d'autre bruit que le » chant du rossignol, depuis que l'empire du monde » est heureusement soumis aux lois de cet empereur ; » tant qu'à l'aube matinale l'éclatant soleil viendra » sur les rives de ce bend, remplir jusqu'au bord » sa coupe d'émeraude, ô dieu! fais couler comme » l'eau l'exécution de ses ordres, fais que tout ce » qu'il désire soit accompli[1] ! »

Ceci est beau en poésie, mais je ne sais si le sultan Mahmoud peut croire, comme on le lui dit dans cette inscription, que tout est parfaitement soumis dans son empire; depuis quelques années, le gouvernement est aux prises avec la révolte dans presque toutes les provinces, et Mahmoud aura

[1] Nous reviendrons ailleurs sur cette inscription turque dont nous devons la traduction à M. Desgranges.

bien plus à faire pour dompter les esprits rebelles que pour soumettre les flots d'un torrent. En parcourant les forêts de Belgrade au milieu desquelles brille cette inscription dorée, on s'étonne que l'aspect de ces eaux, de ces charmans paysages, n'ait inspiré au poète que des flatteries de courtisan ; pour moi, j'espère que le lierre ou la mousse viendront couvrir un jour ces louanges en lettres d'or, et qu'il ne restera plus rien dans ces campagnes qui puisse distraire le voyageur du beau spectacle que la nature offre de toutes parts ; j'espère, pour me servir d'une expression du poète, qu'on n'entendra plus dans ce lieu que le chant du rossignol mêlé au bruit des vents et des eaux.

Belgrade n'est plus ce qu'il était à l'époque où les ambassadeurs chrétiens venaient y passer la belle saison. Presque toutes les habitations de ce village ne sont autre chose que des cabanes dont la pauvreté contraste avec la magnificence de la nature qui les entoure. Au temps de milady Montague, Belgrade n'était habité que par les plus riches chrétiens ; on y chantait, on y dansait chaque soir ; les femmes étaient élégamment vêtues, et milady Montague croyait voir en elles les anciennes nymphes telles que nous les représentent les peintres et les poètes. Maintenant tout a bien changé ; plus de femmes semblables à des nymphes, plus de chants, plus de danses le soir autour de la fontaine. Les riches chrétiens ont pris

pour retraite Thérapia et Buyuk-Déré. Je n'ai rencontré à Belgrade que de pauvres familles grecques, et surtout des visages blêmes, car il y a là des eaux croupissantes d'où s'exhalent de continuelles infections, et la fièvre s'établit à Belgrade pendant six mois de l'année.

Le village de Belgrade offre pour toute curiosité l'ancienne demeure de milady Montague; cette maison, qui fut le temple de l'esprit et des grâces, a été changée en bergerie comme beaucoup de temples de l'antique Orient. J'ai relu en face de cette habitation ruinée les deux lettres que milady Montague a écrites du village de Belgrade; dans une de ces lettres, adressée au célèbre Pope, elle décrit le lieu de sa retraite qu'elle compare aux Champs-Elysées et raconte comment elle a coutume de passer son temps; sa semaine était ainsi employée : lundi, une partie de chasse ; mardi, lecture anglaise; mercredi, étude de langue turque; jeudi, c'étaient les auteurs classiques; vendredi, jour des dépêches; samedi, les ouvrages à l'aiguille; dimanche, les visites et les concerts. En relisant à Belgrade les lettres de milady Montague, j'éprouvais le même plaisir que nous donnait la lecture de Musée et de Byron sur les rivages d'Abydos. Depuis plus d'un siècle que ces lettres ont été écrites, on a publié bien des livres sur l'Orient, et pourtant les récits et les peintures de milady Montague nous plaisent toujours ; c'est qu'il y a dans sa correspondance de l'esprit,

de la finesse, de l'observation, une certaine connaissance du cœur humain; je trouve dans ses lettres ce que j'aime surtout dans les vôtres, des traits ingénieux, des aperçus délicats, l'aimable abandon de la causerie, quelquefois des pensées élevées, mais jamais ce vain étalage d'érudition, cette science facile qu'on trouve dans les livres et qui n'a rien de commun avec l'esprit. Aussi la noble ambassadrice se moque-t-elle de temps en temps des graves érudits, de tous ceux qui viennent dans l'Orient pour remuer des pierres et pour entasser les longues dissertations. Elle écrivait cependant aux plus beaux génies de son siècle, et jamais ses correspondans ne se sont avisés de la trouver légère et superficielle.

Les forêts de Belgrade sont principalement composées de châtaigniers et de grands chênes, entourés de roses sauvages; on y voit beaucoup d'arbres d'une extrême vieillesse, car ces forêts n'ont à craindre que les ravages du temps et de la foudre; des firmans défendent, sous des peines sévères, qu'on touche aux bois de Belgrade destinés à appeler les nuages et l'eau du ciel. J'ai traversé le village de Pyrgos, construit au penchant d'un coteau, entouré de champs cultivés, de prairies et de jardins. A peine a-t-on quitté Pyrgos et ses rians paysages, qu'on passe tout à coup dans une campagne inculte et désolée; on a vu le Barbyzès ombragé d'aunes et de saules dans la vallée de Pyrgos,

on trouve bientôt après le Cydaris qui coule solitaire dans un vallon stérile. Peu de temps auparavant vous entendiez dans les bois de Belgrade les chants harmonieux du rossignol; ici vous n'entendez plus que les rauques accens de l'aigle ou du vautour; non loin de là, vous retrouvez d'autres jardins et d'autres vallées fertiles; la violette et l'anémone, mêlées aux plantes sauvages, viennent charmer vos yeux, et ce n'est pas sans plaisir que vous reconnaissez dans ces climats lointains la fleur bleue connue dans nos pays sous le nom de *Pensez à moi.*

Vous recevrez prochainement mes notes sur Péra et Scutari.

P....

LETTRE XLVII.

LE SULTAN MAHMOUD.

Péra, septembre 1830.

Je vous ai à peine parlé, dans mes lettres, du sultan Mahmoud; les événemens auxquels il a attaché son nom, en font un personnage historique qu'on ne peut oublier. Je l'ai vu plusieurs fois; c'est un homme de quarante-cinq ans, d'une taille ordinaire, les épaules fortes, le nez aplati, le visage très-coloré; sa physionomie ne révèle point l'énergie qu'il a déployée dans certaines circonstances; il a le regard terne et sans expression, il ne manque pas cependant de dignité dans son maintien; on dit généralement que Mahmoud est l'idole des harems, ce

qui prouve que ses formes extérieures, telles qu'elles sont, répondent à l'idée que les femmes turques se font de la beauté, car je ne pense pas qu'il soit adoré dans les harems comme législateur.

Mahmoud monte fort bien à cheval; il paraît avoir renoncé à la selle aux bords relevés, et au large étrier des Turcs. Nous avons eu occasion de vous parler de son nouveau costume qui est fort simple, et sous lequel sa hautesse ressemble bien moins à un sultan qu'à un de nos officiers de dragons. Les partisans de Mahmoud nous disent que ce prince n'a oublié ni l'exemple de Sélim, ni les leçons de l'adversité, les seules qui puissent profiter aux rois. Quoique des torrens de sang aient coulé sous son règne, on vante sa modération, et je ne crois pas qu'il tienne beaucoup au privilége que lui donnent les constitutions de l'empire de faire mourir quatorze personnes par jour; sa libéralité, nous dit son historiographe, est si grande, que les *mines de la terre seraient à peine une poignée de ses bienfaits.* Il passe pour avoir l'esprit orné, et pour aimer la poésie, au moins quand elle le flatte. Mahmoud parle la langue arabe et la langue choisie des Turcs avec une facilité et une éloquence qu'on admire à sa cour. Les ambassades de Péra lui accordent le talent de rédiger avec netteté une note diplomatique; on lui doit d'avoir changé le langage de la chancellerie ottomane, qui, grâce à lui, n'a plus ces formules orientales dont

l'emphase serait aujourd'hui plus ridicule que jamais. Comme chaque sultan doit avoir un métier, il ne tiendrait qu'à Mahmoud de choisir celui de *kiatib* (écrivain), car ses courtisans nous disent des merveilles de son écriture, dont *les points sont autant d'étoiles fixes, et qui mérite d'être suspendue à la voûte des cieux à côté des Gémeaux.*

Je n'entamerai point ici le chapitre des mœurs privées; si on répétait tout ce que débite la chronique scandaleuse, on aurait l'air de traduire certains passages de Pétrone; mais comment, en pareil cas, s'assurer des faits? La renommée nous parle d'esclaves qu'on a fait mourir seulement pour avoir vu. On accuse Mahmoud d'assister aux danses des courtisannes grecques, et d'y prendre plus de plaisir qu'il ne convient à un législateur. Je lui pardonne volontiers cette distraction, surtout si on exécute devant lui la danse de Flore si poétique, et la Romaïka célébrée par Homère. On ne doit pas cesser pour cela d'être le modèle des sultans, pas plus qu'on ne cesse à Paris d'être un grand roi ou un grand ministre, parce qu'on va quelquefois à l'Opéra. Mais vous savez que, lorsque le chef d'un état, lorsqu'un homme élevé par son rang ou par son génie, s'est annoncé au monde pour faire de grandes choses, on ne lui permet plus de se reposer; sa vie est alors comme un drame joué à la face des nations, et dont chaque scène doit tendre au dénoûment.

Il s'en faut de beaucoup, sous ce rapport, que Mahmoud ait répondu à l'impatience du public; on compte, dit un proverbe, les défauts de ceux qu'on attend, et Dieu sait quels reproches pleuvent aujourd'hui sur cette renommée qu'on se plaisait naguère à encenser; les préventions contre le sultan sont si grandes qu'on revient sur tous les éloges qui lui avaient été donnés, la malignité remonte aux journées glorieuses du passé pour en effacer partout son nom; on va maintenant jusqu'à lui disputer la gloire d'avoir triomphé des janissaires. On répète que dans le conseil assemblé pour apaiser la révolte du 16 juin, il commença par regarder autour de lui, pour voir quelle tête il pourrait jeter aux rebelles. Les hommes qu'il avait mis en avant, trop compromis pour s'arrêter, engagèrent le combat sans lui et malgré lui; on ajoute qu'après la victoire, il voulut en avoir tout l'honneur, et qu'il est même devenu jaloux d'Hussein-Pacha, qu'il retient maintenant comme en exil à l'armée du Danube. Je ne vous donne ces détails qu'en hésitant; il y a si peu de grands rois dans le monde, que je crains toujours d'en voir un de moins sur le tableau. S'il était vrai toutefois que le sultan n'eût pas commencé la révolution, il peut aspirer du moins à l'honneur de la terminer, et cette tâche doit suffire à son ambition, s'il en connaît les difficultés. Une révolution commencée, lors même qu'elle n'a pour but qu'une réforme utile, n'est, à

le bien prendre, qu'une espérance, une crainte, un doute, un péril; elle ne devient une sécurité, un bien, une gloire, elle n'obtient l'approbation des hommes, que lorsqu'elle est accomplie, et qu'on peut jouir de ses bienfaits.

Sans partager ici l'opinion des censeurs, on est obligé d'avouer que le caractère du sultan manque de cette obstination, de cette tenacité si nécessaire aux grandes entreprises. On peut lui reprocher de mettre trop peu de suite dans ses projets comme dans ses goûts. On a remarqué que les femmes, l'étude, l'exercice de l'arc, les évolutions militaires, ont tour à tour, pour parler comme les Turcs, rempli les feuillets détachés de sa vie. Aujourd'hui, il ne voit plus, il n'admire plus, il ne recherche plus que les Francs. *Voyez les Francs*, dit-il quelquefois à ses courtisans; *voyez-les beaucoup*, *pour apprendre à devenir des hommes.* Tel est l'esprit des Turcs, qu'il y a dans ces paroles du sultan de quoi motiver une sédition. Mahmoud ne peut l'ignorer; aussi croit-on qu'il entre dans son amour pour les Francs beaucoup de dépit contre les Turcs, qui n'approuvent pas sa conduite et ne se laissent pas entraîner à ses idées. Quoi qu'il en soit, le sultan ne rêve maintenant que le bonheur d'obtenir l'attention et les suffrages de l'Europe; il se fait extraire et traduire nos journaux dans lesquels il est question de lui. Au moment où je vous écris, cette passion d'une renommée européenne a redoublé

d'ardeur; au lieu d'achever le grand œuvre de sa réforme, il ne s'occupe que de faire voir ce qu'il a commencé ; il vient de passer deux revues pour nous montrer son armée et donner une fête au corps diplomatique.

La première de ces revues a eu lieu à San-Stéphano. Dès le matin, les troupes s'étaient rendues dans la plaine; toute la diplomatie de Péra, hommes et femmes, s'est mise en marche de son côté, et s'est embarquée dans les caïques à trois ou six paires de rames; on avait dressé des tentes où chaque légation devait trouver un abri contre le soleil. J'ai suivi la foule des invités, et je suis entré dans la tente du réis-effendi, Hamid-Bey. Il peut se faire que le réis-effendi soit un homme de mérite; mais on ne pense, en le regardant, qu'au grand sacrifice qu'il a fait au génie de la réforme, en adoptant le costume nouveau; qui avait plus besoin que lui d'une robe flottante pour cacher des formes que la nature a trop négligées? qui avait plus besoin du turban pour donner à une physionomie plate et commune une certaine dignité d'homme? Le ministre de sa hautesse restait debout, position toujours incommode pour un musulman; et ce qui devait l'embarrasser davantage, il avait la mission de faire les honneurs de la fête, de donner la main aux dames, et de leur adresser des complimens. Le grand Allah lui seul peut savoir quels efforts le ministre ottoman a dû faire pour imiter ainsi les ma-

nières des Francs, et se conformer aux intentions de son maître.

Cependant, l'infanterie du sultan était sous les armes; les manœuvres allaient commencer. Mahmoud est sorti de son kiosque de San-Stéphano; la plaine couverte de bataillons dans la plus grande tenue, présentait de loin un assez beau spectacle. Je suis resté avec beaucoup d'autres dans la tente du réis-effendi, et nous avons pu voir de là l'image d'une grande bataille, à laquelle assistait le sultan. Sa hautesse avait auprès d'elle plusieurs ministres des puissances chrétiennes. Les manœuvres, m'a-t-on dit, se sont faites médiocrement; Mahmoud se tournait, de temps à autre, vers les ambassadeurs présens, mais les applaudissemens ont eu toute la réserve de la diplomatie. Le sultan, qui s'en est aperçu, s'est adressé à l'ambassadeur d'Angleterre, et lui a dit d'un ton modeste : « Nous » sommes encore novices; j'espère que vous serez » plus content de notre cavalerie. »

L'exercice fini et la revue passée, le sultan s'est retiré. Le séraskier et le capitan-pacha sont venus, de sa part, pour assister au dîner diplomatique; on nous a conduits dans une tente magnifiquement ornée, où se trouvait dressée une table de soixante couverts; je me suis aperçu qu'on nous avait fait passer à travers une avenue de lauriers plantés le matin. Les convives ont pris place; tout était à la française, jusqu'à l'argenterie empruntée à

l'ambassade de France. Le capitan-pacha et le séraskier circulaient autour de la table pendant le dîner. Comme le costume équivoque de la réforme ne permet pas toujours de reconnaître la dignité des personnages, et que les deux ministres de la Porte se tenaient derrière nous, j'ai été une fois sur le point de commettre une grosse bévue, et de demander à boire au grand-amiral. Des toasts ont été portés comme dans nos banquets patriotiques; l'Europe qui était là a bu à la santé du sultan et au succès de sa révolution. Le séraskier, armé d'un verre où brillait le champagne, a bu à la santé des souverains dont les ambassadeurs étaient présens. La musique de Mahmoud s'est mise alors à jouer tous les airs de nos opéras de France et d'Italie; et pour mettre un peu d'à-propos dans son concert, sans toutefois prendre un parti, elle a fait entendre, tour à tour, *la Marseillaise*, *Vive Henri IV*, *God save the King;* ainsi s'est terminée la revue de San-Stéphano.

Peu de jours après, on a passé à Scutari une seconde revue; la cavalerie a manœuvré dans la plaine; des tentes étaient dressées sur l'emplacement de l'ancien palais de Théodora, femme de Justinien; à la revue de San-Stéphano, je n'avais vu que très-peu d'Osmanlis parmi les spectateurs; mais celle de Scutari avait attiré une grande partie de la population de Constantinople; la tente dans laquelle a été reçue le corps diplomatique était dé-

corée avec la plus grande magnificence. Le dîner était servi à la manière des Francs; cette fois, c'était l'ambassadeur russe qui avait prêté son cuisinier et son maître-d'hôtel; on m'a dit que le sultan était entré dans les plus petits détails sur tous les préparatifs de cette fête; l'étiquette musulmane n'a pas permis à sa hautesse de se mettre à table; mais à la fin du dîner, elle n'a point dédaigné de paraître dans une assemblée d'infidèles; je n'ai pas besoin de vous dire que tous les regards se sont portés vers le sultan; je n'ai jamais vu d'homme plus embarrassé, plus intimidé : l'auteur d'une tragédie ou d'un mélodrame nouveau, qu'on traîne sur le théâtre après la représentation de sa pièce, est moins interdit que ne l'a été Mahmoud au premier abord; cependant il s'est remis après quelques minutes; il a adressé la parole à plusieurs ambassadeurs; il a parlé aux dames avec une aisance pleine d'affabilité, et chacune d'elles a pu dire de lui comme madame de Sévigné de Louis XIV : *il faut avouer que ce prince est un grand roi*. Après le dîner, on a donné un beau feu d'artifice où nous avons admiré des éléphans, une mosquée avec son minaret, le Croissant dans tout son éclat et l'attaque ou la prise de Rhodes par Soliman. Tous les feux d'artifices donnés chez les Turcs, se terminent par cette conquête de Soliman, comme tous les dîners par le pilau. Nous sommes cependant bien loin aujourd'hui de la prise de Rhodes. Les étoiles

flamboyantes qui brillaient dans l'air, laissaient voir par intervalle aux nombreux spectateurs la figure colorée du sultan et des groupes de femmes voilées; quelques-unes de ces étoiles allaient éclater sur le champ des morts, et nous montraient au loin les cimes des cyprès qui couvrent les cendres des Osmanlis. En voyant cette fête donnée aux infidèles, les ombres des vieux Ottomans ont dû croire qu'elles n'étaient plus en sûreté dans leur retraite de Scutari.

J'ai oublié de vous dire que le sultan a choisi un dimanche pour la fête de Scutari comme pour celle de San-Stéphano; il a pris ce jour-là pour la commodité des Francs qui devaient y assister. Mahmoud mettait à tout cela une si grande importance, qu'il rougissait comme un écolier des complimens qu'on lui adressait. Le lendemain de la revue de Scutari, il a envoyé sur la colline de Péra pour savoir si on était content; il est probable que les habitans de la noble colline auront été polis, et qu'il n'aura eu qu'à s'applaudir de leurs réponses. S'il me faisait l'honneur de me demander mon avis, je lui conseillerais de chercher dans des préoccupations plus graves et plus sérieuses l'approbation de l'Occident; je lui dirais qu'aux lumières de notre civilisation, il se mêle beaucoup de petites choses, beaucoup de petits travers, et que ce n'est pas par là que les imitations doivent commencer; je lui dirais qu'aux yeux des hommes sages de notre Europe,

une vaine ostentation n'est point de la grandeur, et que l'amour d'une noble renommée n'a rien de commun avec ce besoin de se faire voir et d'être applaudi comme un acteur sur la scène.

Je vous ai déjà fait remarquer qu'il entrait un peu de dépit contre les vrais croyans dans cette conduite de Mahmoud; peut-être voudrait-il retrouver chez nous la popularité qu'il a perdue chez les Turcs! Il ne sait pas sans doute tout ce qu'il y aurait à redouter pour sa gloire, s'il la mettait en discussion au milieu des opinions mobiles de nos sociétés, et s'il en appelait, pour faire juger ses œuvres, à tous nos esprits raisonneurs, à tous nos distributeurs passionnés de la louange et du blâme. Lors même qu'il obtiendrait l'estime passagère des Francs, cette estime le défendrait-elle au moment du péril! Qui sait si elle n'attirerait pas sur lui de nouveaux orages que tout l'Occident ne pourrait conjurer! Il eût été plus sage, je crois, de chercher à plaire aux Osmanlis, qui seuls peuvent s'opposer ou s'associer efficacement à ses projets, car il faut avant tout chercher les suffrages des peuples qu'on est appelé à gouverner, et la gloire d'un grand roi doit toujours commencer dans son empire.

SUITE

DE LA LETTRE XLVII.

DES MINISTRES ET DES FAVORIS DE MAHMOUD.

Péra, septembre 1830.

Pour mieux connaître le chef d'un gouvernement absolu, il est bon de savoir quels sont les hommes qui parviennent à lui plaire, ou qu'il charge d'exécuter sa volonté suprême. Je commencerai par le séraskier. Le séraskier a la grande direction de toutes les forces militaires; il est à la tête de l'armée, et préside à son organisation nouvelle, il se trouve par conséquent associé à tout ce qu'il y a de plus important dans le règne de Mahmoud,

à tout ce qui fait que l'Europe porte aujourd'hui ses regards sur la Turquie.

Le séraskier Hosrew-pacha a près de quatre-vingts ans et montre encore une grande vigueur; un teint que la rougeur anime, et l'œil ardent de la jeunesse sous un front ridé, sous des sourcils blanchis par le temps, donnent à sa physionomie une expression singulière; il est boiteux et se tient difficilement à cheval; la première fois que je l'ai vu, c'est à San-Stéphano où il arriva dans un arabat avec des chevaux attelés en flèche; tous les Européens qui étaient là ne purent s'empêcher de rire en voyant le généralissime de l'armée turque descendre d'un pareil équipage. On sait qu'Hosrew-pacha fut d'abord un esclave de Georgie, élevé au sérail : on l'a vu occuper plusieurs pachalik, entre autres celui d'Égypte sous le règne expirant des Mamelucks. Comme capitan-pacha, il a commandé plusieurs expéditions maritimes contre les Hellènes; le courage prudent qu'il a toujours montré, le bonheur qu'il a eu d'échapper aux révolutions de la cour et de l'empire, l'ont fait surnommer par les Francs l'*Ulysse des Turcs.* Ce qui reste du corps des janissaires trouve en lui un ennemi implacable, car à ses yeux un parti vaincu ressemble au serpent que le froid a surpris, et que le soleil peut réchauffer; il ne connaît au pouvoir du sultan d'autre mobile que la crainte, et cette opinion ou plutôt cet instinct du despotisme l'a familiarisé avec tout ce

qui est violent; vous avez vu quel moyen il avait employé pour apaiser une sédition dont les derniers traités avec les Russes avaient été la cause ou le prétexte. Il mêle quelquefois à ses cruautés des sarcasmes qui prouvent jusqu'à quel point il se joue de la vie des hommes, et même du pouvoir qu'il exerce. Quelques janissaires qu'on avait cherchés long-temps, ayant été arrêtés et amenés devant lui, *Oh! soyez les bien venus, mes amis,* s'écria-t-il, *je suis charmé de vous voir!* En même temps, il se retourne vers les tchiaoux et leur dit : *Étranglez-moi ces gens-là.* Le séraskier est quelquefois admis aux orgies impériales du Bosphore et des îles des princes, il ne rougit point de se mêler aux jeux des courtisanes grecques, et de livrer sa barbe grise à leurs railleries; cette complaisance n'a pas moins peut-être soutenu son crédit que le souvenir de ses services.

Toutefois on ne peut s'empêcher de louer son dévoûment, je dirais presque son patriotisme, si nous étions en tout autre pays; de tous les serviteurs de Mahmoud, il est le seul qui l'ait véritablement secondé dans le grand œuvre de la réforme militaire; il aurait peut-être mieux servi son maître, et ses efforts auraient obtenu de plus heureux résultats, s'il ne portait dans les affaires l'esprit étroit d'une économie sordide, et s'il ne regardait pas le talent, le mérite, la gloire, comme des choses qu'on peut marchander. Les petits moyens lui sont

trop familiers, et pour juger sous ce rapport l'Ulysse des Turcs, il suffit de l'avoir vu chez lui au milieu de ses soldats de plomb et de ses canons de bois : défiant, jaloux, impérieux, il ne peut souffrir d'auxiliaires ni de conseillers, encore moins des contradicteurs, d'où il résulte qu'on n'est averti du mal que lorsqu'il arrive, et qu'il faut souvent recommencer ce qu'on a fait; prenant au hasard ses agens, et presque toujours mécontent de ceux qu'il emploie, il veut tout faire par lui-même et son activité s'épuise dans de stériles détails. C'est ce qui explique la lenteur avec laquelle tout marche dans son administration et dans tout ce qui dépend de lui. Combien cette lenteur peut devenir funeste dans un moment où, de tous côtés, la guerre civile menace l'empire! Aussi les Turcs prévoyans disent-ils entre eux que *le danger viendra monté sur un cheval arabe, tandis que le boiteux séraskier s'avance lentement dans le lourd arabat de la réforme.*

On parle peu du grand-visir qui est comme exilé dans la province de Thessalonique, et dont les fonctions se réduisent à faire la guerre aux Albanais; je vous ai déjà dit que ce ministre de sa hautesse combattait les ennemis de la réforme avec les moyens et les armes qu'on employait autrefois, ce qui présente une véritable anomalie dans l'ordre de choses qu'on veut établir. Le grand-visir défend la révolution pour obéir à son maître, il la défend

comme courtisan, et s'en moque comme soldat; il fait respecter autour de lui les réglemens de la discipline nouvelle; mais la turbulence et l'ardeur des troupes irrégulières conviennent mieux au caractère impétueux de sa bravoure; on assure même que le Divan retient le visir à Thessalonique, parce que sa présence à Constantinople nuirait aux opérations du séraskier. Il en est de même d'Hussein-pacha, retenu à l'armée du Danube; ce dernier, comme vous savez, a puissamment contribué à la destruction des janissaires, mais il ne comprend pas encore qu'on puisse mettre quelque chose à leur place; ainsi la Turquie nous offre d'illustres guerriers qui sont tout à la fois la gloire d'un siècle réformateur et la tradition vivante des temps de la barbarie.

J'ai vu plusieurs fois le nouveau capitan-pacha; c'est un homme de vingt-huit à trente ans; il parle français assez facilement; sa physionomie est douce et sans expression; son ambassade à Pétersbourg a fait porter sur lui tous les regards; à son retour à Stamboul, il a été reçu en triomphe, et quoiqu'il n'ait jamais commandé un vaisseau de ligne ni une frégate, on n'a pas hésité à le proclamer *l'habile nageur à travers les écueils et les îles de l'archipel, le champion des mers d'un horizon à l'autre;* c'est la qualification qu'on donne au grand-amiral, lors de son installation. Khalil-pacha paraît avoir la meilleure envie de réparer les désastres de

la marine ottomane, mais il n'ose rien faire par lui-même, parce qu'il est encore sous la tutelle du séraskier qui le comptait naguère parmi les serviteurs ou les esclaves de sa maison, et qui a conservé l'habitude de lui commander.

Nous autres Francs, nous ne pouvons nous faire à l'idée de voir un esclave assis au pouvoir à côté de celui que naguère il avait pour maître. Je veux m'arrêter un moment avec vous sur cette circonstance que nous appelons une bizarrerie de la fortune et qui ne surprend personne chez les Turcs. On ne s'étonne pas plus de l'élévation d'un homme nouveau, qu'on ne s'étonne de sa chute; aussi toutes les idées que nous avons sur la fragilité des grandeurs, tous ces contrastes dont notre imagination est toujours si frappée, se perdent pour les Osmanlis dans la pensée générale de la destinée ou de la volonté céleste. Il y a quarante ans qu'on parle en France de l'égalité absolue; c'est en Turquie qu'il faut voir jusqu'à quel point cette chimère peut se réaliser. Si on parlait à Stamboul d'un homme de rien, d'un parvenu, on risquerait de n'être compris que sur la colline de Péra; toutes ces surprises que nous avons en Europe, quand nous voyons quelqu'un s'élever, nous viennent de notre vieille aristocratie, qui nous a laissé ces préventions, et malheureusement ne nous a laissé que cela. Rien n'est plus rare chez les Turcs que ce que nous appelons les illustrations de familles; il

semble quelquefois aux étrangers qu'il n'y a dans une ville musulmane que cinq ou six noms propres pour tous les habitans; si on publiait chez les Turcs un dictionnaire biographique un peu volumineux, les noms s'y ressembleraient tellement que l'œil le plus exercé pourrait à peine les distinguer les uns des autres, et que la gloire elle-même aurait de la peine à reconnaître les siens.

Parmi les hommes que la faveur de sa hautesse a élevés dans les derniers temps, je ne dois pas oublier Moustapha-Effendi; il était, il y a quelques années, garçon de café aux Eaux douces d'Asie. Le sultan remarqua sa bonne mine et l'admit dans le caïque impérial; il finit par l'admettre auprès de sa personne. Moustapha apprit à écrire, et devint secrétaire du sultan. Depuis ce temps, il est dans les conseils de son maître; on sait peu de chose sur sa vie; il a établi des manufactures, tenté quelques expériences agricoles, introduit en Turquie des colons anglais et des charrues américaines; tous ces essais ont médiocrement réussi, mais l'ont servi auprès du sultan. Moustapha-Effendi a de la finesse et de la douceur, de l'esprit de conduite; il a vingt-cinq ou vingt-six ans, une jolie figure, un air efféminé, ce qui a fait dire à la malignité turque que *l'histoire secrète du maître est écrite quelquefois sur le front de son esclave.* On assure que le nouveau favori dirige la politique particulière de Mahmoud, et que toutes les grandes affaires ne se traitent plus

au divan ; ce qui fait que Moustapha ne manque pas d'ennemis qui cherchent à le perdre. Le sort d'Halet-Effendi doit sans doute se présenter souvent à sa pensée ; la haine l'attend à la première secousse violente, au premier événement fâcheux, car ce n'est que dans les momens de crise et dans les jours malheureux qu'on ose dire la vérité aux sultans sur leurs favoris.

Vous venez de voir quels sont les personnages les plus influens dans le divan et au sérail ; un des préjugés du despotisme ottoman est de croire que tous les hommes sont également propres à le servir, et que ceux qu'il appelle au pouvoir ont toutes les qualités nécessaires, par l'unique raison qu'il les a choisis ; ce préjugé de la puissance absolue, auquel n'a point encore renoncé le sultan, et qui n'a pas de grands inconvéniens quand les choses vont toutes seules, suffit pour tout perdre dans les jours de péril ; je ne connais point tous les ministres de sa hautesse, mais on assure qu'il n'y en a aucun dont la capacité et le caractère répondent à la gravité des circonstances présentes. C'est une remarque qu'il ne faut pas négliger de faire en cette occasion ; car, pour juger de ce que peut devenir un empire menacé de sa ruine, il suffit de savoir quels sont les hommes appelés pour le sauver.

SUITE

DE LA LETTRE XLVII.

LA DIPLOMATIE DES TURCS.

Péra, septembre 1830.

La politique du divan se réduit presque tout entière aujourd'hui à des négociations avec Péra, car c'est de là que peuvent venir le salut ou la ruine de l'empire; il y a dans ces négociations des mystères que je n'entreprendrai point de pénétrer; pour en parler, il faut attendre qu'un réis-effendi, homme d'esprit, impose à son *calem au bec noir* l'obligation de nous dire toute la vérité. Je m'en tiendrai donc à des observations générales.

Ce que j'ai d'abord remarqué dans la diplomatie turque, c'est la lenteur qu'elle met dans les affaires. Depuis que j'étudie les Osmanlis, rien ne m'a plus

frappé que cette inertie obstinée, que cette immobilité opiniâtre avec laquelle ils résistent à la supériorité de leurs ennemis et à la force du temps qui les entraîne. Aussi, leurs diplomates sont-ils les gens les plus habiles du monde à élever des incidens pour qu'une affaire ne se termine point ou pour qu'elle recommence si elle vient à finir. Dans certaines occasions, les avertissemens, les menaces, les périls, la nécessité même, rien ne peut les déterminer à presser une négociation; ils bravent tout plutôt que de prendre un parti; car, disent-ils, *le chien aboye et la caravane passe.*

Il y a bien long-temps qu'on négocie pour les affaires de la Grèce. Ces négociations ne sont guère plus avancées que le premier jour; je me rappelle que lorsque j'allai à Athènes, je me trouvai avec M. Rouan, ministre français, chez le pacha de Négrepont. M. Rouan venait signifier aux commandans turcs l'ordre d'évacuer l'Acropolis et de laisser la place aux commissaires de Capo-d'Istria; tout cela était convenu avec les puissances alliées, et les Turcs devaient y accéder. Comme je ne connaissais rien encore de la politique ottomane, j'avais envie de rester dans la ville de Minerve, afin de visiter la citadelle qui allait bientôt être évacuée, et pour contempler à mon aise les ruines du Parthenon, dont l'accès avait été long-temps interdit aux voyageurs; cependant, sur l'avis de gens qui en savaient beaucoup plus que moi, je continuai ma

routé et je fis sagement, car, depuis mon passage à Athènes, plus de quatre mois se sont écoulés, et les Turcs, nous dit-on, sont encore dans l'Acropolis. Au moment où j'écris cette lettre, tous les cabinets de l'Europe ont reconnu le pavillon tricolore, signe de votre révolution de juillet; la Porte hésite encore à le reconnaître. On a refusé d'abord de recevoir les notes remises à ce sujet; on a refusé ensuite de les lire, puis on a pris du temps pour répondre; enfin, on a dit que le pavillon tricolore était survenu, mais qu'il pouvait en survenir un autre, et qu'il était sage d'attendre. N'allez pas croire néanmoins que la Porte prît un intérêt quelconque à la cause de notre légitimité. Le sultan déplore, il est vrai, le sort de la France; mais le seul remède qu'il trouve aux calamités d'une révolution, c'est de placer sur le trône des lys le fils de Napoléon Bonaparte; ainsi, toute cette résistance des Turcs se fait uniquement pour obéir à l'esprit de leur diplomatie, et pour savoir s'il y aurait au fond d'un événement quelque chose qui la favorise.

Dans ce pays-ci, le temps paraît être chargé de toutes les affaires difficiles ou douteuses; le grand mot: *bakaloum* (nous verrons), est le secret de toute la politique des Ottomans, et depuis que j'ai vu le parti qu'ils ont tiré de cette politique dans les derniers temps, je comprends mieux le vieux proverbe des Orientaux: *Prendre un lièvre avec une charrette.*

Après avoir été battus dans une campagne, il leur est arrivé, quelquefois, de se relever dans une négociation. Nous avons vu les Turcs se montrer avec éclat dans la défense d'une ville; il en est de même lorsqu'ils sont retranchés dans les questions et les subtilités de la diplomatie; placez-les derrière une muraille ou derrière un traité, et vous verrez ce que peuvent encore leur courage, leur patience et leur génie opiniâtre.

Il ne faut pas croire que les Turcs aient toujours eu à se louer de la bonne foi des Francs, et même de celle de leurs meilleurs amis; on leur a souvent fait la guerre, on les a souvent dépouillés, tout en leur adressant les protestations les plus amicales; mais, si d'un côté on prodigue les fausses promesses, de l'autre, on ne les épargne guère. Les Turcs ne se plaignent pas, avec trop d'amertume, d'un manque de foi ou d'une perfidie, parce qu'ils ne mettent pas eux-mêmes une grande franchise dans leurs démonstrations d'amitié. Le divan ne s'occupe pas de distinguer un attachement véritable d'un attachement équivoque, et ne songe qu'à tirer parti de l'un ou de l'autre. Les Osmanlis mettent tous leurs soins à étudier de quel côté vient la force et se tournent volontiers de ce côté. Les Russes, qui les ont battus, attirent maintenant leur attention et leur déférence. L'ambassade russe a la plus grande prépondérance dans le divan, et tout le monde craint de lui déplaire.

Un spectacle fort amusant pour un observateur, c'est de voir comment les Turcs tirent parti de l'intérêt que l'Europe chrétienne prend à leur situation présente. Lorsqu'on leur demande une chose difficile, une chose qu'ils ne veulent pas accorder, lorsqu'on les menace de quelques démonstrations hostiles, leur diplomatie suppliante ne manque pas d'intercéder en faveur d'un ordre de choses qui leur vient de l'Occident et qu'on peut compromettre; ils espèrent qu'on aura des égards pour l'œuvre encore fragile d'une civilisation commencée : leurs réclamations, ainsi motivées, ont quelquefois produit leur effet. Il n'est pas de ministre étranger qui ne se croye obligé de donner à la Porte quelques leçons de la civilisation européenne; il s'en retourne fort content d'avoir été entendu avec docilité, tandis que les membres du divan se moquent de leur conseiller et de ses avis. Des ministres du sultan, pour vous intéresser davantage, iront même jusqu'à faire l'abnégation de l'amour-propre national ; et si on leur montre quelque impatience de les voir marcher si lentement dans la carrière des réformes, ils vous diront d'un ton naïf : *Que voulez-vous? nous sommes des Turcs*. Comment n'être pas pris à ce piége? Je disais un jour à un homme en place, pourquoi sa nation avait montré autrefois tant d'ardeur, tant d'activité, et qu'elle montrait tant d'indolence aujourd'hui.—Pourquoi alliez-vous si vite alors, et pourquoi allez-vous avec tant de lenteur

maintenant?—C'est qu'autrefois, me répondit-il, nous arrivions, et que maintenant nous nous en allons. Croyez-vous que dans un cas pareil, un de nos hommes d'état de Paris s'en tirât avec plus d'esprit et de grâce?

Les Turcs, ou plutôt ceux qui gouvernent la Turquie, sont d'ailleurs persuadés que l'Europe ne veut pas que l'empire ottoman succombe et qu'il devienne la proie d'un conquérant; cette persuasion fait leur sécurité au milieu des plus grands périls. Tandis que les Moscovites marchaient vers la capitale, le divan ne s'occupait d'aucun préparatif de défense, et le sultan se bornait à faire demander aux ambassadeurs s'ils le suivraient au-delà du Bosphore. On étranglait sur les places publiques quelques Osmanlis qui s'inquiétaient; mais le Sérail paraissait fort tranquille : il attendait l'Europe, et l'Europe en effet arriva pour se placer entre Stamboul, *la ville de toute sûreté*, et l'armée victorieuse des Russes. Ce sont les ministres étrangers qui ont fait la dernière paix, et les Turcs l'ont signée comme témoins. Il faut d'ailleurs remarquer que les vieux souvenirs des Turcs sont quelquefois embarrassans pour leur diplomatie actuelle, et que les traditions des jours de la victoire ne vont guère à des temps comme ceux que nous voyons. La loi religieuse leur défend de rien céder de leurs conquêtes : *point de paix, si elle n'est avantageuse*, dit le Coran. On connaît cette autre maxime : *Ne fléchissez pas, ne soyez*

jamais les premiers à provoquer la paix. D'après ces maximes qui sont encore des lois pour les Ottomans, les puissances chrétiennes viennent fort à propos pour se charger de la responsabilité des traités envers le prophète de la Mecque.

Il ne faut pas du reste exagérer les périls de la capitale dans la dernière guerre. Tout le monde sait aujourd'hui que la campagne des Russes n'avait pour objet que d'obtenir une paix avantageuse. Lorsque l'armée russe eut franchi le Balcan et qu'elle fut arrivée à Andrinople, sans presque rencontrer d'obstacles, les chefs se trouvèrent un moment embarrassés d'un succès auquel ils ne s'attendaient pas, et qui les entraînait plus loin que ne le portaient leurs instructions. Lorsque le ministre de Prusse, chargé de proposer la paix, arriva au quartier-général des Moskovites, le maréchal Diebitch lui adressa d'abord ces paroles : *Il y a long-temps que nous vous attendions*. Dans les derniers temps, on a beaucoup parlé des projets ambitieux de la Russie ; on s'est ressouvenu de la politique de Catherine II ; la pensée même est venue de ressusciter l'empire de Constantin. Tous ces grands projets ne peuvent pas être examinés dans une lettre ; je ne m'arrêterai ici qu'à une seule considération, elle est tirée du caractère des Turcs. Il ne suffit pas de conquérir un pays, il faut que ce pays puisse être gouverné. Or, la plus grande partie de la population musulmane ne manquerait pas

d'abandonner des provinces occupées par des chrétiens, car un Osmanli ne reste guère sur une terre où ne domine plus le Croissant; je n'en veux pour preuve que les continuelles émigrations des Turcs de la Crimée. Supposez même que les Osmanlis n'abandonnent point la Turquie, soumise aux armes des Russes, que faire d'un peuple indolent, paresseux, misérable et toujours prêt à se révolter? Peut-on croire que le czar veuille ajouter des déserts à ceux qu'il a déjà, et qu'il songe à étendre son pouvoir sur des populations qu'il ne pourrait jamais associer à ses desseins ni soumettre à ses lois? Resteraient les Grecs, mais les Grecs suffiraient-ils à peupler le pays, et seraient-ils des sujets plus commodes? Je ne parle point ici des mécontentemens et des oppositions qu'une pareille conquête trouverait en Europe. Tout bien considéré, je pense qu'il y a plus de gloire à protéger ou plutôt à laisser vivre ce vieil empire, qu'il n'y aurait de profit à le conquérir.

L'accord des cabinets suffit maintenant pour mettre la Turquie à l'abri d'une invasion étrangère; mais que d'autres causes de destruction et de ruines! Un esprit d'opposition qui s'appuie sur la loi religieuse, qu'entretiennent le fanatisme et les vieux préjugés, voilà pour la dynastie ottomane une source de difficultés, d'embarras, de périls, que la diplomatie ne saurait écarter ni prévenir. Si l'Europe chrétienne se mêlait aux discordes inté-

rieures des Osmanlis, elle écraserait sans doute les rebellions les plus menaçantes, elle ferait triompher pour un moment l'autorité suprême; mais ses victoires mêmes ne manqueraient pas d'irriter les passions du désespoir qui bravent tout, les haines fanatiques que rien n'apaise et qui ne pardonnent jamais. On risquerait ainsi d'affaiblir tout ce qu'on voudrait défendre; on risquerait de rompre les derniers liens qui attachent le peuple à son souverain, et le souverain à son peuple. Une chose qu'il faut d'abord constater avant de parler de l'avenir de ce pays, c'est la répugnance invincible du peuple pour tout ce qui vient de ceux qui ne partagent point sa foi; cette répugnance, quoiqu'elle soit maintenant un peu moins apparente, existe toujours au fond de toutes les opinions; elle a neutralisé ce qu'il y avait de salutaire dans la réforme, elle peut neutraliser ou anéantir tous les moyens de salut qui se présenteront dans la suite. Singulière nation qui chaque jour est à la veille de périr et qui refuse d'être secourue, qui ne peut souffrir ni le mal, ni le médecin, ni le remède! Elle est barbare, fanatique, aveugle, et pour qu'elle respecte un gouvernement, il faut que ce gouvernement lui ressemble; tant que le souverain partage son aveuglement et qu'il ne fait rien pour éloigner sa ruine, elle l'adore comme un Dieu; elle s'en sépare dès qu'il prévoit le péril, et surtout lorsqu'il va chercher au dehors ce qui pourrait la

sauver. Tel est le véritable état de la Turquie en 1830 ; il est probable que le mal ne fera que s'accroître.

Après avoir lu dans l'histoire le récit des guerres sanglantes et cruelles au milieu desquelles s'est élevé l'empire ottoman, il serait permis peut-être de voir dans son état présent la juste expiation d'une gloire qui a long temps désolé le monde ; toutefois on ne peut rester indifférent au spectacle d'une grande nation qui se précipite dans l'abîme. Je ne puis m'empêcher de déplorer cette fatale destinée, et quand je pense que la chute violente de l'empire des Osmanlis peut à la fois ébranler l'Orient et l'Occident, je forme des vœux pour que cet empire subsiste et que notre globe reste encore tel qu'il est.

P. S. Je vous ai envoyé plusieurs lettres de mon jeune compagnon sur le Bosphore, sur les eaux douces d'Europe et sur Belgrade ; vous y avez remarqué sans doute comme moi les progrès d'un talent véritable ; quand sa santé sera tout-à-fait rétablie, il ne nous manquera plus rien pour satisfaire votre curiosité et pour achever utilement notre voyage. Vous trouverez ici un petit tableau de Péra et de Scutari, plein d'aperçus et de traits de mœurs fidèlement rendus, qui révèlent un heureux esprit d'observation.

LETTRE XLVIII.

PÉRA ET SCUTARI.

A M. M......

Péra, septembre 1830.

Dans une de vos lettres, vous avez montré Péra et le sérail sous leur physionomie politique; vous avez parlé de cette domination nouvelle, de cet empire franc qui s'élève en face d'un vieil empire ébranlé. Je veux mettre ici en présence l'une de l'autre les deux collines de Péra et de Scutari, non point pour faire des rapprochemens politiques, mais pour considérer ces deux faubourgs sous leur aspect moral. Les hommes et les mœurs de Péra n'ont rien de commun avec les hommes et les mœurs

de Scutari; ces deux collines que sépare un bras de mer sont aussi étrangères l'une à l'autre que s'il existait entre elles un intervalle immense.

Étudions d'abord Péra; les Grecs et les Arméniens de ce faubourg n'entreront point dans mon tableau. La population franque de Péra peut se diviser en trois classes : la première est celle des négocians, la seconde est ce qu'on peut appeler la nation diplomatique, la troisième ce sont les aventuriers. Beaucoup de gens en Europe ayant lu ou ayant entendu dire que les Turcs n'étaient guère propres qu'à posséder inutilement de grands royaumes, ont eu l'idée de venir se mettre en quelque sorte à leur place; ils ont cherché à profiter des avantages que négligeaient les Ottomans, et l'activité européenne s'est établie à côté de l'indolence asiatique. Des hommes venus de tous les pays de l'Occident exploitent les différentes branches du commerce et de l'industrie; chaque jour de nouveaux commerçans arrivent et ne doivent compte à personne de leurs projets; on peut rester à Péra, on peut en sortir à volonté; on est libre ici comme dans les Khans du désert. La longue rue de Péra est remplie d'orfèvres, de bijoutiers, de tailleurs, de pharmaciens, de cafés francs, etc., etc. Les plus forts négocians ont leurs demeures à Galata; ils vivent là au milieu des souvenirs de cette république marchande qui dans les derniers temps de l'empire grec régnait sur Bysance et sur la Mer-

Noire. Tous ces Francs, qui appartiennent à des nations différentes, n'ont entre eux ni lien, ni intérêt commun, ni aucune de ces affections et de ces sympathies qui font le charme des sociétés humaines; leur grande affaire est d'arriver à la fortune; chacun ne vit que pour soi et ne songe qu'à ce qui le touche; les Francs de Péra ne s'occupent pas plus les uns des autres que des voyageurs qui passent et se rencontrent sur une même route.

La nation diplomatique est une classe à part; c'est la partie aristocratique de la cité des Francs; aussi dédaigne-t-elle la classe des commerçans qui sont regardés comme les plébéiens de la colline. Les ridicules de tous les royaumes, le cérémonial et l'étiquette de toutes les cours, tous les genres d'amour-propre, toutes les vanités et les prétentions de notre Europe, voilà en peu de mots ce qui a caractérisé en tout temps la haute société de Péra; de plus, le noble faubourg a ses cancans, ses médisances, ses malignes histoires comme nos petites villes; ajoutez à cela l'imitation grotesque des habitudes aristocratiques par les Grecs et les Arméniens, qu'on admet dans la société des Francs, et qui se piquent d'avoir de bonnes manières. Nous n'avons pas vu cette société brillante, maintenant dispersée sur les rives du Bosphore et de la Propontide, mais il reste toujours à Péra assez d'âmes charitables qui ne négligent rien pour l'instruction des voyageurs. Ce qu'il y aurait de cu-

rieux, ce serait de suivre la colline de Péra dans ses rapports avec les habitans du sérail et le ministère ottoman. Dans un pays où personne ne peut s'approcher d'un grand personnage les mains vides, où tout le monde, le sultan lui-même, demande son bakchich, je vous laisse à penser si la corruption doit se trouver à l'aise; aussi marche-t-elle le front levé; le mensonge et l'argent, voilà le mobile des affaires. Vous pouvez juger par là de ce qu'il faut faire pour se mettre en crédit et pour s'avancer dans la carrière; j'ai entendu citer des hommes d'honneur qu'on accuse de gâter le métier, parce qu'ils ont du désintéressement; on leur reproche de n'arriver jamais à leur but, parce qu'ils ont conservé l'habitude de marcher droit, et qu'en outre ils embarrassent et trompent tout le monde à force de dire la vérité; comment pourront-ils se tenir dans cette Babylone? La place ne doit-elle pas à la fin rester à ceux qui n'apportent point dans les affaires des scrupules embarrassans, et qui ont eu soin de jeter bien loin derrière eux le bagage incommode d'une probité sévère et d'une conscience intraitable? D'ailleurs nous avons ouï dire que les cabinets d'Europe paraissent ne pas trop désapprouver ce qui se fait à Péra, et le temps est venu peut-être où la corruption et le mensonge seront ici l'*ultima ratio regum.*

J'arrive à la classe des aventuriers qu'on pourrait subdiviser en plusieurs classes particulières. Les

uns sont des proscrits de la politique, les autres ont quitté leur pays pour être dispensés de payer leurs dettes, d'autres ont traversé les mers pour courir les aventures; ils vont de rivage en rivage, de royaume en royaume; toutes les conditions, tous les moyens d'existence leur sont indifférens; leur patrie est partout où ils trouvent un asile et du pain; aujourd'hui à Péra, ils seront demain sur le chemin de Trébisonde, de Smyrne, d'Alep ou de Bagdad. Ces aventuriers ont des pièges pour tout le monde; beaucoup d'entre eux ont fait de l'art du mensonge l'étude de toute leur vie, et par je ne sais quelle fascination ils s'emparent de vous comme ces animaux impurs qui ont le pouvoir d'attirer avec leur souffle les oiseaux du ciel. Je voudrais placer aussi dans la classe des aventuriers cette foule de médecins qui n'ont jamais étudié la médecine et qui vivent de l'ignorance des Turcs; il part chaque matin de Péra une bande d'esculapes qui, portant leur pharmacie dans un mouchoir, s'en vont parcourir les différens quartiers de Stamboul; ils sont ordinairement suivis d'un Juif ou d'un Grec qui leur sert d'interprète; ces sortes d'aventuriers ne sont pas les moins dangereux, car ils en veulent non-seulement à votre bourse mais encore à votre vie, et je prie Dieu qu'il nous en défende.

On voit d'après ce tableau que tous les ridicules et tous les vices de l'Occident se trouvent à Péra;

c'est surtout sous ce rapport que notre pauvre Europe est ici parfaitement représentée. Ajoutons à cela que les malheureuses querelles politiques retentissent à Péra comme dans nos pays; la guerre est à Péra quand la guerre est en Europe; la colline franque a du dévouement pour toutes les mauvaises causes, de l'enthousiasme pour toutes les révolutions.

Il ne faut pas que j'oublie l'église de Péra desservie par des religieux latins. Depuis notre départ de France, nous n'avions point entendu la cloche; le gouvernement turc a permis aux Francs d'en avoir une, et les religieux, usant largement du privilége, ne laissent point leur cloche en repos; les moines latins se plaisent à faire retentir l'airain pieux aux oreilles des Turcs; les bons pères mettent là leur joie et leur orgueil. L'église ne suffit point au nombre des fidèles, le dimanche et les jours de fêtes; des Grecs et des Arméniens catholiques se confondent avec les Francs dans le sanctuaire, et le même autel réunit ainsi des hommes séparés entre eux par un caractère et des intérêts différens. On se moque beaucoup des moines en France, et quand nous sommes passés à Marseille, des clameurs s'élevaient contre quelques capucins qui se trouvaient dans cette ville. Les capucins sont mieux traités à Péra; ils sont aimés et respectés comme ils le méritent, et les Francs n'ont point conservé à leur égard les préventions qu'on a contre eux dans nos

pays. Il en est de certains préjugés comme d'un son ou d'un bruit, qui s'affaiblit ou s'évanouit par la distance.

Vous n'avez point oublié les deux derviches que nous avons rencontrés sur les rivages de l'Hellespont; c'est en causant avec les deux cénobites de la *vallée des Noisetiers*, que nous avons commencé à connaître ce qu'était la vie religieuse en Turquie. Nous avons retrouvé à Péra d'autres derviches, les mèvlévi ou les derviches tourneurs; nous avons quelquefois assisté ensemble au curieux spectacle qu'ils donnent tous les mardis et vendredis. L'oratoire qui les rassemble après le namaz de midi, est situé dans un cimetière qui leur appartient et se détache de leur téké ou monastère; beaucoup de voyageurs ont décrit leurs danses religieuses au bruit des flûtes et des timbales. Les mèvlévi sont de tous les cénobites musulmans ceux que les Turcs estiment et révèrent le plus : les vrais croyans se recommandent à leurs prières ou s'affilient à leurs associations, et leur donnent en échange des aumônes ou leur lèguent des biens en mourant. Le fameux Halet-effendi était un affilié de cet ordre, et avait fondé une bibliothèque dans le téké des mèvlévi. Ce sont les mèvlévi qui firent pêcher dans le Bosphore la tête d'Halet-effendi; vous avez vu dans leur cimetière le mausolée qui renferme la tête du visir. Ces derviches rendent souvent les derniers devoirs aux victimes du despotisme, par-

ticulièrement aux hommes qui ont tenu à leur communauté par les liens de l'affiliation. Le supérieur du téké est comme l'iman de la paroisse musulmane de Péra. Les mèvlévi sont bons et charitables, et tout le monde ici les aime ; ils ont gardé fidèlement les préceptes de Djélalédin, leur fondateur, qui disait : *Le derviche que je cherche est celui qui, entendant les soupirs du pauvre, s'arrête et lui demande : Que désires-tu ? me voilà.* On remarque dans le cimetière des derviches-tourneurs le tombeau du comte de Bonneval, appelé dans son épitaphe, Achmed-Pacha, chef des lombardiers. Jean-Baptiste Rousseau avait adressé une ode au comte de Bonneval, lorsque celui-ci était lieutenant-général des armées d'Allemagne. Je me suis donné le plaisir de relire cette pièce de vers près de la tombe musulmane du comte de Bonneval. Quand Rousseau écrivit cette ode, il ne se doutait point qu'elle serait récitée un jour dans un cimetière de derviches, en présence du mausolée de son héros surmonté d'un turban. L'avant-dernière strophe, un peu contraire à la foi du Coran, m'a paru surtout piquante dans cette circonstance. Après avoir peint l'ivresse des vendangeurs en automne, Rousseau poursuit ainsi, en s'adressant au général qui fut depuis Achmed-pacha :

Tandis que toute la campagne
Retentit de leur doux transport,

Allons travailler à l'accord
Du tokaye avec le champagne,
Et, près de tes lares assis,
Des vins de rive et de montagne
Juger le procès indécis.

J'aurais voulu vous décrire ces rues de Péra et de Galata, espèce de sentiers tortueux qui traversent de rudes collines; ce sont, pour la plupart, des avenues étroites et raboteuses, labyrinthe dangereux au milieu duquel il ne faut point que la nuit vous surprenne; mais tout cela vous est connu, et je vous ai assez entretenu de choses que vous savez mieux que moi. J'ajouterai seulement que, dans les crises violentes, Péra n'est point à l'abri du fanatisme ottoman. Quand les Turcs ont eu à se plaindre de l'Europe, il leur est plus d'une fois arrivé d'incendier Péra pour exprimer leur mécontentement; c'est ainsi qu'en 1801, les Musulmans de Stamboul se vengèrent des conquêtes de l'armée française en Egypte. Qui sait si, dans un avenir prochain, toutes ces réformes, que conseille l'Europe et que réprouve l'opinion musulmane, n'améneront point quelque désastre sur la colline des Francs? Qui sait si les voyageurs à venir trouveront encore Péra tel que nous le voyons, tel que nous venons de le montrer, et si la misère et le désert n'auront point alors pris la place de la cité

qu'animent maintenant le commerce et la diplomatie.

Si nous voulons un lieu où rien ne change, où rien ne s'agite, où toutes les intrigues et les passions soient mortes, allons à Scutari. On vient à Péra pour tenter le sort, on va à Scutari quand on a dit adieu à la fortune. Péra est le séjour des ambitions et des espérances; Scutari est le pays des morts ou de ceux qui ne demandent qu'à mourir. On peut distinguer à Scutari deux cités: l'une est celle des vivans, l'autre est celle qui a pour maisons et pour palais des tombes et des mausolées; celle-ci est plus vaste, plus magnifique que la première; vous l'avez décrite en parlant des cimetières.

On retrouve, à Scutari, les quatre nations qui habitent Constantinople: ce sont d'abord les Turcs, puis les Grecs, les Arméniens et les Juifs. La ville n'a point de monumens qui appellent l'attention des voyageurs. Quand vous avez vu la caserne qui est un vaste édifice, la mosquée de Sélim III, quelques fabriques de mouchoirs assez renommées, le kiosque impérial de Bourgourlou, il ne vous reste plus qu'à vous ressouvenir que là s'élevait jadis l'ancien Crysopolis. En parcourant ces routes bordées de sépulcres qui traversent les cimetières de Scutari, il vous semblait voir les chemins de nos forêts royales; en parcourant certaines rues de Scutari, larges, droites et bien pavées, je me suis cru dans les rues

de Versailles : j'ajouterai que la solitude de Scutari a quelque chose de solennel qui rappelle la solitude de cette ancienne demeure de nos rois. Le grand chemin d'Asie passe au milieu des cimetières ; il est toujours couvert de caravanes marchandes qui arrivent de la Perse, de l'Arabie, de l'Inde, de l'Egypte, de la Syrie et de l'Asie-Mineure. Ce continuel passage des caravanes au milieu de ce vaste amas de tombes immobiles, représente assez bien l'éternel mouvement à côté de l'éternel repos. Les Musulmans de Scutari se livrent peu au commerce ; ils voient passer devant eux les productions et les trésors de tout l'Orient, sans qu'il leur prenne envie d'en profiter ; la plupart d'entre eux ne sont là que pour être plus près de leur cimetière favori. Les Grecs, les Juifs et les Arméniens qui ne sont point venus à Scutari pour attendre un tombeau, ne négligent pas leurs intérêts de commerce, et tirent un grand avantage de l'arrivée des caravanes.

Les derviches hurleurs étaient autrefois une des curiosités de Scutari, et les voyageurs ne manquaient pas de les visiter ; quel spectacle que celui d'une troupe de cénobites hurlant le nom d'Allah jusqu'à perdre haleine, épuisant leurs forces dans des jeux sanglans qui faisaient de chaque derviche un véritable gladiateur ! Comment caractériser une piété qui avait toutes les fureurs de l'exaltation, qui ne se montrait que par des actes violens, et par je ne sais quelle démence cruelle ? Nous avons

demandé à voir ces ardens disciples de Bektach, mais on nous a dit qu'ils avaient été supprimés dans ces derniers temps; un Musulman m'a montré les débris de quelques-uns de leurs tékés, et voici les détails que j'ai pu recueillir sur la suppression de cet ordre. Il n'est point de crimes dont on n'aït chargé la mémoire des Bektachis. Ils n'observaient point le jeune de Ramazam, ils buvaient même du vin dans ces jours d'abstinence. La débauche remplaçait dans leurs tékés les prières de la religion, et pendant les nuits de moharrem appelées *nuits de deuil*, ils chantaient des poésies à la louange du vin. On put se convaincre qu'ils professaient des doctrines hérétiques par la lecture d'un petit livre qu'on trouva dans la poche d'un de ces derviches. On en vint jusqu'à reprocher aux Bektachis d'enlever les jeunes garçons et les jeunes filles. Après les délits d'impiété et d'immoralité venaient les délits politiques. Les Bektachis s'étaient, disait-on, réunis aux janissaires; beaucoup d'entre eux avaient été vus, le 16 juin, dans les rangs de la milice rebelle sur la place de l'Et-Méidan, et quelques-uns avaient parcouru Stamboul pour enflammer le fanatisme de la multitude. La ruine des Bektachis devait donc suivre la ruine de l'Odjac; tous les bons Musulmans étaient censés réclamer cette mesure. Un firman de Mahmoud annonça aux vrais croyans qu'après avoir purgé l'empire de la présence des janissaires, *il fallait songer à mériter*

de nouvelles graces de la Providence, en prenant les moyens convenables pour épurer la foi des Musulmans et rendre à la religion tout son éclat; cela voulait dire qu'il fallait se débarrasser des derviches Bektachis. Le firman condamnait à la peine capitale les trois chefs de l'ordre, Candji-baba, Ahmed et Saleh; les deux premiers étaient habitans de Scutari. Une assemblée tenue dans la mosquée du sérail décréta l'exil d'un grand nombre de Bektachis et la destruction de la plupart de leurs tékés; ceux qui obtinrent de rester à Constantinople eurent défense de se montrer sous le costume de derviches.

En démolissant des tékés à Stamboul, on ne fut pas fâché d'y trouver des vases remplis de vin; on découvrit, dit-on, dans la maison du chef Candji-Baba à Scutari des pots de vin bouchés avec des feuillets du Coran. Du reste nous devons nous défier de tout ce qui a été répété contre les derviches exilés; quand on veut justifier des mesures violentes, on n'épargne point les exagérations. Lorsque chez nous on a frappé les chevaliers du Temple et les disciples de Loyola, n'en a-t-on pas dit plus qu'on n'en savait? Toutefois la suppression des Bektachis n'a pas produit en Turquie autant d'effet qu'en a produit en France la suppression des jésuites; personne n'a songé à souffler sur la cendre des derviches pour la ranimer, personne n'a pensé à relever les tékés abattus ni à solliciter le rappel des proscrits. Si les malheureux

ont tort dans tous les pays, ils ont surtout grand tort en Turquie, et le *vœ victis* (malheur aux vaincus!) devrait figurer au nombre des versets du Coran.

P.....

LETTRE XLIX.

BAZARS DES ESCLAVES.

Péra, septembre 1830.

Le bazar ou le marché des esclaves était autrefois fermé aux chrétiens; la permission de le visiter, ne s'accordait qu'aux ambassadeurs rappelés par leurs cours, et partant de la capitale. Je ne pense pas qu'on voulût les consoler ainsi de leur disgrâce, car de toutes les misères qu'on peut voir à Stamboul, il n'y en a point dont le vue puisse affliger davantage un Européen. Depuis quelque temps, les Turcs se sont relâchés de leurs rigueurs jalouses, et le bazar des esclaves est ouvert aux chrétiens comme aux Musulmans; nous y sommes entrés aussi facilement qu'au bazar du papier ou au bazar des livres.

Je vous retracerai avec fidélité les images qui ont attristé mes regards; le bazar n'est pas loin de la colonne brûlée et de la mosquée de Soliman. Nous sommes d'abord arrivés dans une cour spacieuse et de forme irrégulière. Autour de cette cour, sont des loges construites en bois de sapin, avec des portes et des fenêtres grillées comme dans une volière ou dans une ménagerie. Au milieu de l'enceinte s'élèvent des estrades, où de graves Musulmans, assis sur des divans, fument leur chibouc, ce sont les marchands d'esclaves. En entrant dans la cour, nous avons remarqué un groupe de jeunes filles maures, assises par terre, le visage et le sein découverts, parées de quelques pièces grossières de bijouterie. Ces pauvres créatures ignorent complètement leur sort; elles sourient à tous ceux qui passent près d'elles; sur l'estrade la plus voisine de la porte d'entrée, on voyait douze ou quinze petits nègres dont le plus âgé n'avait pas douze ans. Ils étaient tout nus, ils avaient l'air triste et paraissaient avoir froid, car ils viennent des contrées les plus brûlantes de l'Afrique; l'interprète qui m'accompagnait, a voulu leur dire quelques mots en arabe, ils ne l'ont point compris; il leur a parlé turc, ils ne l'ont pas entendu davantage; le jargon dans lequel ils s'exprimaient, est inconnu de tous ceux qui entendent les langues d'Orient. Quel pays de l'Afrique les a vus naître? Peut-être sont-ils venus des sources du Niger? Ils

ont peut-être reçu le jour à Tombouctou, et dans ces contrées dont l'accès a été fermé jusqu'ici aux voyageurs les plus intrépides. Ces faibles enfans ont tout oublié jusqu'à leurs parens qui les ont vendus; si tous leurs souvenirs n'étaient pas effacés, ils pourraient nous mettre sur la voie de quelques découvertes géographiques. Nous avons interrogé les marchands qui les ont achetés; il n'est pas douteux que quelques-uns de ces marchands n'aient visité l'intérieur de l'Afrique; mais comme les enfans qu'ils traînent à leur suite, ils ont tout oublié et ne savent plus rien de ce qu'ils ont vu; peut-être aussi ne veulent-ils pas faire connaître les chemins par où ils ont passé, dans la crainte d'y être suivis ou devancés par d'autres.

Nous nous sommes approchés des loges grillées qui bordent la cour; des figures noires ou blanches se montraient à travers les grillages de bois; sur quelques-unes de ces figures, on remarquait la tristesse, même le désespoir; sur les autres, une stupide apathie, une profonde indifférence. Après avoir visité les loges des esclaves, nous sommes venus nous asseoir sur l'estrade, où les marchands attendaient les acheteurs et s'entretenaient de leur négoce; ils veillaient sur leurs marchandises, c'est-à-dire sur les petits nègres, sur les petites négresses, et sur les femmes enfermées dans les loges grillées. Nous avons demandé à l'un d'eux si le commerce allait bien; il nous a répondu que son

dernier voyage lui avait beaucoup coûté, et que le *vent jaune* lui avait enlevé dans une semaine *pour cent mille piastres de négresses venues de l'Abyssinie.*

Nous nous sommes mis à fumer avec ces honnêtes négocians; quelques-uns, les plus âgés surtout, nous voyaient avec quelque peine dans le bazar, non qu'ils craignissent d'avoir des témoins de leur trafic; mais ils se persuadaient que les regards d'un chrétien pouvaient jeter un mauvais sort sur les les esclaves, et les rendre malades ou difformes. Ce que les marchands d'esclaves redoutent le plus, ce sont les maladies; la phthisie, la fièvre, la colique, un accident imprévu peut ruiner les plus riches. Combien de fois la peste n'a-t-elle pas dépeuplé ce bazar! Que de fortunes emportées par un fléau épidémique! Que de marchands, ruinés de fond en comble, qui, dans leur désespoir n'avaient plus qu'à suivre leurs esclaves au champ des morts! Aussi lorsqu'un de ces pauvres captifs éprouve une indisposition tant soit peu grave, que d'attentions, que de soins, que d'inquiétudes! O tendresse d'une mère, serait-il donc vrai que la crainte de perdre quelques piastres pût quelquefois te ressembler!

Les esclaves et ceux qui les vendent ne sont pas le seul spectacle curieux du bazar; il faut voir aussi ceux qui viennent pour acheter; vous savez que les coutumes musulmanes ne permettent pas de regarder une femme en face; ici la vue du beau sexe n'est plus interdite; la beauté n'y a point de voile; des

hommes de toute condition, de tout âge, viennent marchander les esclaves; ils leur prennent les mains, ils leur mesurent la taille, ils les font marcher, parler, quelquefois même chanter et danser; les femmes captives se prêtent à tout cela, selon que la physionomie de l'acheteur leur plaît ou leur déplaît, car le sort de leur vie dépend de celui qui les achète, et la vente de leur personne est pour elles toute une destinée. Plusieurs matrones sont attachées au bazar; souvent on les fait venir pour examiner les femmes exposées en vente; ces femmes sont-elles bien constituées, n'ont-elles point d'infirmités secrètes, ont-elles conservé ou perdu leurs avantages naturels? voilà ce qu'il est important de savoir avant de les acheter. Le prix qu'on met aux femmes esclaves, tient pour l'ordinaire à leur jeunesse, à leur beauté, à leurs talens pour la danse, pour la musique et la broderie. Nous n'avons vu dans le bazar que des figures très-communes; celles qu'on regarde comme des beautés se vendent dans des maisons particulières, où le public n'est pas admis. Lorsqu'un musulman vient à mourir, on expose le plus souvent au bazar les esclaves qui font partie de la succession; il arrive aussi qu'un patron revend les escleves qu'il a achetés. On m'a dit que le bazar devient quelquefois une espèce de maison de correction, et qu'un esclave y vient recevoir la punition d'une désobéissance ou d'une infidélité. Un inspecteur, nommé par la police, est

chargé de veiller à ce que tout se passe dans l'ordre, et de prévenir toute infraction à la loi religieuse. Il n'est permis qu'aux seuls Musulmans d'acheter des esclaves; toutefois quelques-uns de ces malheureux captifs sont achetés par des chrétiens pour être mis en liberté. On se sert pour cela du nom et de l'intermédiaire d'un Musulman; il est arrivé que la charité a été trompée, et souvent une femme de mauvaise vie s'est entendue avec un marchand pour se mettre à la place de l'esclave qu'on voulait délivrer. J'ai fait souvent une triste remarque, c'est qu'une vertu ne peut paraître dans ce monde sans qu'un vice ne se glisse à sa suite, pour en tirer parti.

Je vous ai parlé dans plusieurs de mes lettres des contrastes perpétuels qu'on observe dans les mœurs des Turcs; à la porte du bazar des esclaves, on expose, dans des cages, des oiseaux que les passans achètent pour les délivrer de leur prison; j'ai acheté quelques-uns de ces oiseaux, qu'on appelle *azad couchry*, et je leur ai rendu la liberté en présence de la foule qui criait: *pekei, pekei!* très-bien, très-bien. Vous voyez qu'au lieu même où l'humanité semble bannie de tous les cœurs, on court encore après son image.

Dans le bazar des esclaves que nous avons visité, on n'expose que des femmes et des enfans; il existe dans le quartier des Sept-Tours un marché pour les hommes; mes courses ne m'y ont

point conduit. On peut voir à Tophana un autre bazar pour les Circassiennes ; les marchands se réunissent dans deux cafés où ils restent depuis le matin jusqu'au soir ; les femmes esclaves sont enfermées dans des maisons du voisinage. On vient les voir, ou bien elles sont conduites chez ceux qui veulent les acheter. Nous avons rencontré souvent dans les rues de Tophana ces beautés de la Circassie ; leur visage paraît à découvert ; elles ont quelque chose de triste et de sauvage dans le regard ; leur chevelure est longue et flottante ; rien n'est plus svelte que leur taille, et c'est le seul défaut que leur trouvent les Turcs. Des femmes juives sont les courtiers de cette espèce de commerce ; elles savent quand les cargaisons arrivent, elles savent ce qui compose chaque cargaison. Si la Circassie envoye quelques-unes de ses merveilles, la renommée les précède ; elles sont encore en butte aux écueils et aux tempêtes de la Mer-Noire, que déjà on en parle à Stamboul. On annonçait ces jours derniers l'arrivée de deux beautés rares ; toutes les matrones de la capitale allaient les proposer de maisons en maisons. Point de marchand, point d'amateur qui ne voulût au moins les voir. Chacune des deux Circassiennes devait se vendre trente ou quarante mille piastres, ce qui, en langue de bazar, voulait dire qu'elles étaient des perfections.

On achète souvent les plus belles esclaves pour en faire présent à quelque grand seigneur, même

au sultan qui les reçoit et les place dans son harem : c'était autrefois un puissant moyen de faire sa cour et d'avoir des amis ou des intelligences dans le sérail; les pachas des rives de la Mer-Noire, et ceux qui commandent dans les pays voisins de la Géorgie, n'ont pas renoncé à l'usage d'approvisionner le harem impérial. J'ai voulu savoir comment on se procurait des eunuques; ce sont les courtisans du sérail qui prennent ici la place des marchands. Je dois vous dire toutefois qu'il n'y a pas en Turquie autant d'eunuques qu'on paraît le croire communément dans notre Europe. La loi religieuse défend toute mutilation de l'humanité, et la faculté d'avoir des eunuques noirs ou blancs est un privilége réservé à la magnificence des sultans et des grands de l'empire. Tout ce que j'ai pu apprendre sur les tristes gardiens des harems, c'est que les eunuques blancs viennent, comme les odalisques, des bords de la Mer-Noire, et les eunuques noirs, de l'Abyssinie. Plusieurs de ces derniers, les plus adroits et les mieux élevés, ceux qui ont le plus de crédit au sérail, ont été envoyés par le pacha du Caire

Ma demeure n'est pas loin de Tophana, et quand je passe par ce quartier, j'entre souvent au café où se trouvent les marchands d'esclaves circassiennes. J'ai l'habitude de causer avec un de ces marchands, qui est plus communicatif que les autres. Comme je lui témoignais une grande curiosité pour tout ce

qui a rapport au singulier commerce qu'il fait, il m'a proposé de me mener en Circassie dans son prochain voyage. S'il ne fallait pas six mois pour cette grande excursion, si je me sentais assez de force pour braver les fatigues de la route et les tempêtes de la Mer-Noire, j'irais sur les bords de l'Halis, j'irais dans l'ancien pays de la Colchide, et là que de choses j'aurais à vous écrire non-seulement sur le déplorable trafic de l'espèce humaine, mais encore sur beaucoup de pays et de peuples qui sont restés inconnus aux voyageurs ! Trébisonde est un des grands marchés où sont conduits les esclaves. Les marchands de Stamboul vont quelquefois jusqu'à l'embouchure du fleuve Batoun, jusqu'à la côte des Lases et aux frontières maritimes de la Mingrelie. Sur tous les points de débarquement, on leur amène de jeunes garçons et de jeunes filles dont ils composent leur cargaison. Souvent les parens eux-mêmes vendent leurs propres enfans, et les échangent contre de la poudre, des fusils, des étoffes d'Alep, quelques pièces de bijouterie, etc. Dans tous les pays où se fait ce malheureux trafic, il est à remarquer que les habitans sont très-rigides dans leurs mœurs, et suivent avec beaucoup de scrupule, les uns la religion grecque, les autres la religion musulmane ; lorsqu'on leur reproche d'oublier les devoirs de la paternité, ils allèguent les usages depuis long-temps établis, ils s'excusent sur l'impossibilité d'élever leurs enfans.

Ils sont d'ailleurs persuadés que leurs fils ou leurs filles doivent avoir une destinée brillante, et qu'en les vendant comme esclaves, ils les mettent sur le chemin de la fortune. De leur côté, les jeunes garçons, et surtout les jeunes filles à qui on fait accroire qu'elles vont être des sultanes, abandonnent sans regret des parens misérables, et se persuadent qu'il y a du bonheur à les quitter.

Les habitans de la Mingrelie et de la Circassie se trouvent partagés en diverses tribus; les chefs de ces tribus vendent les enfans de leurs esclaves; il faut ajouter qu'ils sont presque toujours en guerre, et que leurs prisonniers vont peupler les marchés de Stamboul, d'Alep et du Caire. Toutes ces populations ont ainsi conservé les maximes barbares de l'antiquité, qui condamnaient les vaincus à devenir la propriété du vainqueur; on n'entend pas autrement le droit des gens chez la plupart des peuples de l'Asie. Un derviche, venu du pays de Bagdad, demandait un jour à mon interprète si nous avions des esclaves en France. Mon interprète lui répondit que non. — Que faites-vous donc de vos prisonniers de guerre ?

Il arrive quelquefois que des Francs, des voyageurs européens, jetés sur la côte par quelque accident de mer, tombent entre les mains des habitans, et sont retenus comme esclaves. Mon marchand de Tophana me disait un jour qu'un de ces prisonniers francs avait cruellement trompé sa foi;

je l'ai prié de s'expliquer; mais, avant de répondre à ma question, il s'est répandu en imprécations contre les *nemtché* (c'est ainsi que les Turcs appellent la nation allemande). « Un Allemand, m'a-t-il dit ensuite, était retenu prisonnier chez les Circasses; dans mon dernier voyage, il me conjura de le racheter de son maître, et de le conduire à Constantinople, s'engageant à me payer le double de sa rançon. Je cédai à sa prière, et je l'amenai avec moi. En débarquant à Tophana, il m'a renouvelé sa promesse; mais, depuis quinze jours, il a trouvé le moyen de s'évader, et je n'ai pu découvrir ses traces. Il est parti sans payer sa dette » A ce dernier trait de son récit, notre Musulman montrait une grande colère; je prenais part à son désappointement, car son action avait quelque chose de généreux, et la charité d'un marchand d'esclaves a besoin d'être encouragée. « Vous avez fait un acte de bienfaisance, lui disais-je, et vous en recevrez le prix du grand Allah. » Ces paroles n'ont pu le calmer, et toujours il en revient à son maudit *nemtché*, qu'il a payé plus cher qu'une belle Circassienne, et qui s'est enfui comme un mauvais *djin* (mauvais génie).

J'ai pris des informations sur la manière dont on élevait les esclaves circassiennes. On s'accorde à dire qu'elles sont assez bien élevées, et que Constantinople a pour cela des maisons d'éducation tenues par des femmes. On leur apprend à écrire, à

broder ; on leur enseigne le Coran, et les maximes de la morale et de la civilité. La danse, la musique, ne sont pas plus négligées dans ces écoles que dans nos pensionnats de jeunes demoiselles. L'éducation des jeunes Circasses l'emporte souvent sur celle des filles turques élevées par leurs parens, car la cupidité, comme je vous l'ai dit, fait quelquefois mieux que la tendresse. Chaque talent, chaque qualité qui se développe dans une jeune fille, devient un trésor pour un marchand. Il en est de même des jeunes garçons, qui reçoivent quelquefois une éducation distinguée. Plusieurs sont élevés au sérail du Sultan, et deviennent de grands personnages ; il arrive même que ce sont des esclaves de l'un et l'autre sexe qui, soit dans les harems, soit dans les conseils du prince, dirigent toutes les affaires, et tiennent véritablement les rênes de l'empire.

Les esclaves, pour les travaux pénibles et pour les soins les plus grossiers de la maison, sont pris ordinairement parmi les nègres et les négresses. On les a pour un prix très-modique. Une négresse comme celles que nous avons vues au bazar, ne se vend guère plus de cinq ou six cents piastres (cent cinquante ou deux cents francs). Il n'est pas de famille turque un peu aisée qui n'ait deux, trois ou quatre esclaves noirs à son service. Comme ces esclaves se mêlent à la population blanche, je me suis souvent étonné de rencontrer si peu de gens

de couleur dans la capitale et les provinces. Des personnes qui habitent le pays, m'ont assuré que les enfans de couleur ne vivaient pas long-temps en Turquie, et que le climat ne leur était pas favorable : c'est à la médecine à expliquer ce phénomène. J'ai appris sur les esclaves noirs une autre particularité qui ne m'a pas moins étonné. Il arrive très-souvent que ce sont les négresses qui allument les incendies. Ces malheureuses créatures sont-elles portées à ce crime par les instigations de la malveillance? Est-ce la haine, la vengeance, ou le délire qui les pousse? Pour expliquer ce furieux instinct des négresses, doit-on interroger les passions humaines ou seulement la physiologie? Je ne hasarderai ici aucune conjecture, et je me contenterai de vous affirmer le fait, qui est attesté par tous les Francs établis à Péra.

Le commerce des esclaves a dû suivre plus que tout autre les chances des armes ottomanes et les destinées de l'empire. Comme les prisonniers étaient réduits à l'esclavage, on peut se figurer quel devait être le nombre des captifs après une guerre où les Turcs avaient triomphé de leurs ennemis, et surtout des chrétiens. Depuis que les Osmanlis ne font plus la guerre, ou qu'ils ne font plus que des guerres malheureuses, les bazars ont dû être beaucoup moins peuplés ; les Turcs ont été obligés de faire venir de l'Afrique et de quelques contrées de l'Asie les esclaves dont ils avaient besoin. Une seule

époque dans ces temps modernes a dû augmenter le nombre des captifs ou des prisonniers de guerre; et cette époque n'a pas été moins malheureuse pour les Turcs que pour leurs ennemis : je veux parler de la révolution de la Grèce. On a compté à Constantinople plus de dix mille esclaves, venus de la Morée et des îles de l'Archipel. Après les désastres de Chio, d'Ipsara, d'Aivadi, les soldats turcs vendaient un esclave pour deux ou trois piastres. Dans une pareille guerre, les oiseaux de proie et les marchands d'esclaves étaient les seuls qui pussent se réjouir d'une victoire, les uns cherchant leur pâture parmi les morts, les autres trafiquant de la liberté de ceux qui avaient survécu. Le fanatisme avait tellement aveuglé les Turcs, qu'ils montrèrent en cette occasion plus de férocité qu'à l'ordinaire. Une grande partie de la population des îles se trouva dispersée dans les villes musulmanes. Les Turcs vendaient d'un côté les enfans à la mamelle et de l'autre la mère qui les allaitait, oubliant ainsi cette maxime de leur prophète : « *Celui qui séparera la mère de l'enfant, sera séparé aussi de ses frères et de ses proches au jour du dernier jugement.* On remplirait plusieurs gros volumes avec les histoires lamentables que j'entends raconter tous les jours sur de pauvres familles grecques, arrachées à leurs foyers et traînées dans la servitude. Ce qui a rendu le mal presque irréparable, c'est que les chrétiens emmenés ainsi en capti-

vité, et surtout les enfans, ont presque tous, de gré ou de force, embrassé l'islamisme. Ayant oublié leur propre foi, ils ont oublié aussi leur pays; et comme si le fanatisme n'avait pas suffi à effacer tous les souvenirs de la patrie, à briser tous les liens de la famille, on a pris soin de transporter la plupart des esclaves grecs dans l'intérieur de l'Asie-Mineure, sur les bords de la Mer-Noire, dans le pays d'Erzeroum et les montagnes du Taurus. D'après les derniers traités, les Musulmans sont obligés de rendre tous les prisonniers chrétiens faits pendant la guerre de la révolution des Hellènes; mais ces traités, et surtout leur exécution, sont venus beaucoup trop tard : les captifs qu'on a pu délivrer se réduisent à un très petit nombre.

Il est probable néanmoins que la guerre des Hellènes sera la dernière qui fournira aux Turcs des esclaves; cette espèce de commerce doit tôt ou tard tomber en décadence, et je n'ai pas besoin de vous en dire la raison.

LETTRE L.

UN MOT SUR L'ESCLAVAGE EN TURQUIE.

Péra, septembre 1830.

L'ESCLAVAGE, dans l'empire des Osmanlis et dans une grande partie de l'Orient, ne ressemble point à ce qu'il était chez les anciens Grecs et chez les Romains ; il ne ressemble pas non plus à ce qu'il est encore dans plusieurs de nos colonies d'Amérique. Lorsqu'on examine l'état et le sort des esclaves dans l'antiquité, on les voit exclusivement chargés des soins les plus laborieux de la société. Un sentiment de mépris qui s'attache à leur condition, en fait une classe à part et les sépare entièrement des enfans de la cité. Ils sont partout regardés comme des ennemis qu'il faut sans cesse

surveiller ; aussi Rome voyait-elle souvent éclater des révoltes, des guerres d'esclaves, qui menaçaient l'existence même de la république. Il n'en est pas de même en Turquie, où la législation qui concerne les esclaves est beaucoup moins sévère qu'elle ne l'a jamais été dans aucun autre pays. La servitude chez les Turcs n'est insupportable que pour les chrétiens qui restent fidèles à leur religion ; les esclaves musulmans sont efficacement protégés par la croyance religieuse et par les mœurs du pays. Leur condition ne fait naître aucune idée de mépris ; il est rare qu'un esclave ne soit affranchi au bout de quelques années, et le souvenir de sa servitude ne le suit point dans l'état de liberté. Si beaucoup d'esclaves pris en Morée et dans l'Archipel ont refusé, comme je vous l'ai dit plus haut, de revenir dans leur pays, on peut sans doute en donner pour raison qu'ils étaient liés par leur nouvelle profession de foi ; mais on peut croire aussi qu'ils persistaient à rester chez les Turcs, parce que leur servitude ne leur paraissait pas trop dure. L'histoire nous apprend que la même chose arriva après le traité de Carlowitz ; des commissaires du czar parcoururent toutes les provinces de l'empire ottoman pour ramener avec eux les esclaves de leur nation ; un très petit nombre de ces esclaves se décidèrent à retourner en Russie.

Il est encore un autre point de vue sous lequel on peut envisager l'esclavage en Turquie ; le des-

potisme oriental a toujours aimé à s'entourer d'esclaves; les sujets qu'il préfère sont ceux qu'il achète et qu'il fait venir de loin, qui n'ont point de racines dans le pays, point d'attachement, point de lien, et qui n'ont d'autre cause à défendre que la sienne, d'autre habitude que celle de lui obéir. Aussi l'histoire d'Orient nous montre-t-elle presque toujours les grands monarques confiant à des esclaves la garde de leur personne et même le soin de gouverner ou de contenir les peuples. Souvent les esclaves sont ainsi devenus les maîtres, et les empires ont changé de face, comme on l'a vu en Egypte, où les sultans avaient été remplacés par les mamelucks. La dynastie ottomane n'a point eu le sort des autres dynasties d'Orient, mais la Turquie n'en a pas moins été livrée de tout temps à l'influence des esclaves. Sans remonter à des époques éloignées, ne voit-on pas encore aujourd'hui des ministres tout-puissans qui, dans leur jeunesse, ont été achetés au bazar; combien de pachas, combien d'officiers de l'armée ont été amenés comme captifs des côtes de la Mer-Noire ou des rivages de l'Afrique; je ne vous rappellerai point quel crédit ont eu quelquefois les Eunuques blancs ou noirs, ce qu'ils ont été et ce qu'ils sont encore à la cour du prince. Vous voyez quels rangs occupent dans ce pays les esclaves ou si vous le voulez les affranchis, vous voyez quels intérêts on leur confie, à quels honneurs ils peuvent prétendre. Que

vous dirai-je des femmes esclaves et surtout des Circassiennes ? à quelle famille n'ont-elles pas donné des enfans, à commencer par la famille impériale ? Dans quel harem n'ont-elles pas dominé et ne dominent-elles pas encore? Quel empire n'exercent-elles pas dans l'état et dans les foyers domestiques des Osmanlis ?

Au milieu d'un pareil état de choses, on peut se figurer quels changemens apporterait dans la société l'abolition de l'esclavage, amenée par l'impossibilité de la traite ou par toute autre cause; je ne veux point me livrer ici à des considérations générales, mais il me semble au premier coup-d'œil, que si les bazars venaïent à être déserts, l'état de la famille en Turquie se trouverait amélioré, et que la civilisation pourrait partir de là pour faire quelques progrès. On n'a pas besoin de beaucoup réfléchir pour juger combien cette facilité de remplacer des épouses par des esclaves, ou de prendre des esclaves pour épouses, de louer, d'acheter au bazar des moyens de continuer sa race, combien cette facilité, dis-je, doit dénaturer le véritable esprit de la famille, et jeter des germes de dissolution dans le mariage, cette association naturelle, par où toute société politique doit commencer. Je sais bien que le Coran avec sa polygamie n'est pas propre à remédier au mal; pour organiser la famille, et pour lui donner quelque chose de saint, de fort et de durable, il ne faut pas non plus s'en rapporter au

despotisme, à moins qu'il ne veuille donner sa démission ; car toute autorité qui s'élève, lui porte ombrage, et la famille même du despote ottoman ne trouve pas grâce devant les jalousies du pouvoir. Ajoutez à cela que les chefs de l'Empire ne se marient jamais, et que le titre d'épouse est inconnu au sérail : en voyant cette quantité d'esclaves destinés à perpétuer la famille impériale, je me demande quelquefois jusqu'où doit aller la parenté des sultans du côté des femmes, et si les successeurs d'Osman ne pourraient pas être appelés aussi les *fils de la pluie*, les *fils des nuées* [1]. De ce désordre, ou plutôt de cette absence de la famille est née chez les Osmanlis une égalité insouciante, triste et sauvage, qui exclut l'esprit d'émulation et les sentimens généreux, avec laquelle il n'y a ni gloire, ni société, ni patrie. Chez les anciens, l'esclavage d'un certain nombre d'hommes donnait quelques avantages à la cité, et tournait au profit de la liberté des citoyens ; chez les musulmans, l'esclavage ne profite à personne. Les esclaves que le despotisme favorise, que la famille reçoit dans son sein, sont en Turquie comme ces plantes parasites qui se mêlent à la moisson et lui dérobent les sucs de la terre et les rosées du ciel.

Ce qu'il y a de plus étrange dans cet empire ottoman auquel les pays étrangers donnent des soldats, des ministres et des chefs, chez ce peuple à

[1] Ces mots sont une grande injure chez les Turcs.

qui tous les pays fournissent des femmes, les serviteurs manquent à l'état, les épouses et les enfans à la famille. La population turque diminue sensiblement, tandis qu'on voit s'accroître chaque jour la population des autres nations indigènes qui n'ont point d'esclaves, et qui se contentent de leurs propres femmes, des femmes nées dans le pays. Les femmes sont pour les Osmanlis une production exotique qu'on fait venir de loin, que la guerre faisait abonder et qui devient plus rare dans la paix; aujourd'hui les bazars ne sont plus approvisionnés que par la Circassie et quelques pays d'Afrique. Plusieurs des marchands avec lesquels je me suis entretenu, regrettent le temps passé, et prévoient une époque où il n'y aura plus d'esclaves, ce qu'ils regardent comme un grand malheur; je suis loin de trouver à cela un grand malheur; mais on doit au moins y voir une grande révolution dans les mœurs du peuple et l'état de la société.

Si je demeurais long-temps à Constantinople, j'irais souvent au bazar des esclaves, et je ne manquerais pas d'interroger les marchands sur les progrès ou la décadence de leur commerce. J'irais au bazar pour savoir où en est l'empire, où en sont les institutions de la Turquie, comme chez nous on va à la Bourse pour savoir où en est le crédit public.

P. S. Dans votre dernière lettre, vous demandez des nouvelles de la fugitive Lesbienne qui

était venue chercher un asile dans l'*Armenio*, lorsque nous étions retenus sur les côtes de Mételin; il a fallu ici, comme pour beaucoup de merveilles de ce pays, renoncer à nos illusions, à nos enchantemens : notre Lesbienne, restée sur le navire ragustin, est arrivée ici quelques jours après nous; elle a d'abord été accueillie par des Grecs charitables; elle promettait d'abjurer l'islamisme et de revenir à la religion chrétienne; mais la retraite et les austérités qui devaient précéder la cérémonie de son abjuration, ont effrayé sa dévotion mal affermie. Je ne suivrai point la pauvre compatriote de Sapho dans tout ce qui lui est arrivé à Bysance; il me suffira de vous dire que le côté romanesque de ses aventures a perdu tout ce qui pouvait nous intéresser, et qu'après avoir mérité une place dans les romans de Walter Scott, elle ne pourrait pas même figurer maintenant parmi les personnages de notre Paul de Kock. Comme sa conduite n'a pas été sans scandale, et qu'elle s'est fait enlever par un Turc, elle peut être poursuivie par la police du Vaivode de Galata. Pour se mettre à l'abri elle veut partir pour Syra; or, vous saurez que l'île de Syra est aujourd'hui pour l'Archipel ce qu'était la voluptueuse Corinthe pour l'ancienne Grèce.

Il faut que je vous dise aussi ce que sont devenus les compagnons de voyage que nous avons trouvés sur les bords de l'Hellespont, et qui nous ont suivis

jusqu'à Constantinople. Vous apprendrez avec plaisir que notre philhellène Franc-Comtois, qui s'est battu pendant trois ans pour l'indépendance des Grecs de la Morée, vient d'obtenir du service dans les nouvelles milices du sultan; le voilà monté au rang de sous-instructeur dans l'armée impériale. Il est venu nous voir à Péra avec le tarbouch rouge, avec la veste et le pantalon de drap bleu, prescrit par les derniers réglemens. Notre pauvre Piémontais Michel a été moins heureux : il croyait trouver un asile chez un oncle, négociant à Galata; mais au moment où il arrivait à Constantinople, son oncle partait pour l'éternité, ne laissant dans ce monde que des dettes. Le pauvre Michel aurait bien voulu trouver une place où il pût exercer ses talens ! Pourquoi le cuisinier du brick le *Génie* n'aurait-il pas été reçu dans les cuisines impériales comme notre Franc-Comtois dans l'armée de sa Hautesse? Michel en était à regretter que la civilisation n'eût pas fait encore assez de progrès pour qu'il fût placé convenablement dans la capitale des Turcs. Pour comble de malheur, la fièvre est venue le saisir ; nous l'avons vu, ces jours derniers, pâle, maigre, découragé. Ce n'était plus ce Michel qui, robuste et joyeux, nous devançait dans tous les gîtes, et s'en allait chaque jour à la découverte dans les montagnes de l'Anatolie et sur le rives de l'Hellespont; la tristesse était peinte sur sa figure, son œil était morne, ses jambes suppor-

taient avec peine le poids de son corps. Cependant le courage ne l'a point abandonné, et puisqu'il n'a pas trouvé la fortune à Constantinople, il a résolu d'aller la chercher à Brousse; associé avec une femme grecque, il va établir une taverne dans l'ancienne cité de Prusias. Puisse-t-il être heureux au pied du mont Olympe! puisse-t-il ne pas mourir sur un chemin d'Asie, si loin de la paisible vallée d'Aost!

Je ne vous dirai rien du prêtre arménien, qui a été consolé des rigueurs de l'exil par la charité de ses compatriotes. Lorsque nous l'avons revu, nous lui avons rappelé ses frayeurs pendant notre navigation; il a bien juré de ne plus voyager par mer; et s'il est encore exilé en Égypte, il s'y rendra par terre. Quant au sous-officier de Capo-d'Istria, il est parti pour Andrinople avec le projet de revoir sa famille, et de faire en même temps un peu de propagande sur la route. Vous me pardonnerez ces détails qui d'ailleurs ne seraient pas tout-à-fait déplacés dans un tableau des mœurs de l'Orient.

Je vous écrirai encore plusieurs lettres sur Constantinople.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES DU DEUXIÈME VOLUME.

—

ERRATA.

Page 288, au lieu de, *eau verte*, lisez : *eaux bleues.*
Page 294, au lieu de, *basesce* (coupe-tête), lisez : *Bash-Kesee.*
Page 369, au lieu de, *que la Portc prît*, lisez : *que la Porte prenne.*
Page 371, au lieu de, *je disais un jour*, lisez : *je demandais un jour.*

DS
48
M6
t.2

Michaud, [Joseph François]
Correspondance d'Orient

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

